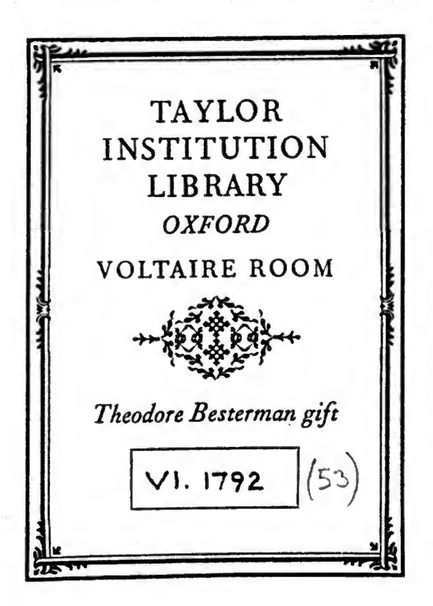
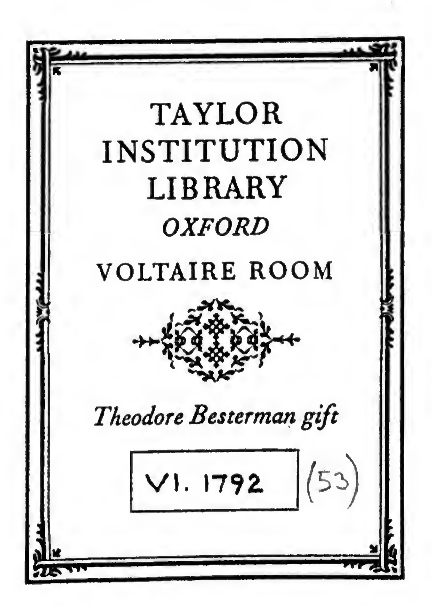






ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-TROISIÈME.

ŒUVRES
DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

LETTRES CHOISIES DU ROI DE PRUSSE ET DE M. DE VOLTAIRE.

TOME II.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

LETTRES
DU
ROI DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

DE M. DE VOLTAIRE.

1753.

SIRE,

Ce que j'ai vu dans les gazettes eſt-il croyable? On abuſe du nom de votre majeſté pour empoiſonner les derniers jours d'une vie que je vous ai conſacrée. Quoi! on m'accuſe d'avoir avancé que Kœnig écrivait contre vos ouvrages! Ah, ſire, il en eſt auſſi incapable que moi. Votre majeſté ſait ce que je lui en ai écrit. Je vous ai toujours dit la vérité, & je vous la dirai juſqu'au dernier moment de ma vie. Je ſuis au déſeſpoir de n'être point allé à Bareith; une partie de ma famille, qui va m'attendre aux eaux, me force d'aller chercher une guériſon que vos bontés ſeules pourraient me donner. Je vous ſerai toujours tendrement dévoué, quelque choſe que vous faſſiez. Je ne vous ai jamais manqué, je ne vous manquerai jamais. Je reviendrai à vos pieds

au mois d'octobre; & si la malheureuse aventure de la Beaumelle n'est pas vraie; si Maupertuis en effet n'a pas trahi le secret de vos soupers, & ne m'a point calomnié pour exciter la Beaumelle contre moi; s'il n'a pas été par sa haine l'auteur de mes malheurs, j'avouerai que j'ai été trompé, & je lui demanderai pardon devant votre majesté & devant le public. Je m'en ferai une vraie gloire. Mais si la lettre de la Beaumelle est vraie, si les faits sont constatés, si je n'ai pris d'ailleurs le parti de Kœnig qu'avec toute l'Europe littéraire, voyez, sire, ce que les philosophes Marc-Aurèle & Julien auraient fait en pareil cas. Nous sommes tous vos serviteurs, & vous auriez pu d'un mot tout concilier. Vous êtes fait pour être notre juge, & non notre adversaire. Votre plume respectable eût été dignement employée à nous ordonner de tout oublier; mon cœur vous répond que j'aurais obéi. Sire, ce cœur est encore à vous; vous savez que l'enthousiasme m'avait amené à vos pieds, il m'y ramènera. Quand j'ai conjuré votre majesté de ne plus m'attacher à elle par des pensions, elle sait bien que c'était uniquement préférer votre personne à vos bienfaits. Vous m'avez ordonné de les recevoir, ces bienfaits, mais jamais je ne vous serai attaché que pour vous-même; & je vous jure encore entre les mains de son altesse royale madame la margrave de Bareith, par qui je prends la liberté de faire passer ma lettre, que je vous garderai jusqu'au tombeau les sentimens qui m'amenèrent à vos pieds lorsque je quittai pour vous tout ce que j'avais de plus cher, & que vous daignâtes me jurer une amitié éternelle.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

Ne vous effrayez pas d'une longue lettre, qui eſt la ſeule choſe qui puiſſe vous effrayer.

J'ai été reçu chez votre majeſté avec des bontés ſans nombre; je vous ai appartenu, mon cœur vous appartiendra toujours. Ma vieilleſſe m'a laiſſé toute ma vivacité pour ce qui vous regarde, en la diminuant pour tout le reſte. J'ignore encore dans ma retraite paiſible ſi votre majeſté a été à la rencontre du corps d'armée de M. de Soubiſe, & ſi elle s'eſt ſignalée par de nouveaux ſuccès. Je ſuis peu au fait de la ſituation préſente des affaires; je vois ſeulement qu'avec la valeur de Charles XII, & avec un eſprit bien ſupérieur au ſien, vous vous trouvez avoir plus d'ennemis à combattre qu'il n'en eut quand il revint à Stralſund; mais il y a une choſe bien ſûre, c'eſt que vous aurez plus de réputation que lui dans la poſtérité, parce que vous avez remporté autant de victoires ſur des ennemis plus aguerris que les ſiens, & que vous avez fait à vos ſujets tous les biens qu'il n'a pas faits, en ranimant les arts, en fondant des colonies, en embelliſſant les villes. Je mets à part d'autres talens auſſi ſupérieurs que rares, qui auraient ſuffi à vous immortaliſer. Vos plus grands ennemis ne peuvent vous ôter aucun de ces mérites; votre gloire eſt donc

abſolument hors d'atteinte. Peut-être cette gloire eſt-elle actuellement augmentée par quelque victoire, mais nul malheur ne vous l'ôtera. Ne perdez jamais de vue cette idée, je vous en conjure.

Il s'agit à préſent de votre bonheur; je ne parlerai pas aujourd'hui des treize cantons. Je m'étais livré au plaiſir de dire à votre majeſté combien elle eſt aimée dans le pays que j'habite; mais je ſais qu'en France elle a beaucoup de partiſans; je ſais très-poſitivement qu'il y a bien des gens qui deſirent le maintien de la balance que vos victoires avaient établie. Je me borne à vous dire des vérités ſimples, ſans oſer me mêler en aucune façon de politique; cela ne m'appartient pas. Permettez-moi ſeulement de penſer que, ſi la fortune vous était entièrement contraire, vous trouveriez une reſſource dans la France, garante de tant de traités; que vos lumières & votre eſprit vous ménageraient cette reſſource; qu'il vous reſterait toujours aſſez d'États pour tenir un rang très-conſidérable dans l'Europe; que le grand électeur votre biſaïeul n'en a pas été moins reſpecté pour avoir cédé quelques-unes de ſes conquêtes. Permettez-moi, encore une fois, de penſer ainſi en vous ſoumettant mes penſées. Les Caton & les Othon, dont votre majeſté trouve la mort belle, n'avaient guère autre choſe à faire qu'à ſervir ou qu'à mourir; encore Othon n'était-il pas ſûr qu'on l'eût laiſſé vivre; il prévint par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait ſouffrir. Nos mœurs & votre ſituation ſont bien loin d'exiger un tel parti; en un mot votre vie eſt très-néceſſaire : vous ſentez combien elle

eſt chère à une nombreuſe famille, & à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous ſavez que les affaires de l'Europe ne ſont jamais long-temps dans la même aſſiette, & que c'eſt un devoir pour un homme tel que vous de ſe réſerver aux évènemens. J'oſe vous dire bien plus; croyez-moi, ſi votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne ſerait pas approuvée; vos partiſans la condamneraient & vos ennemis en triompheraient. Songez encore aux outrages que la nation fanatique des bigots ferait à votre mémoire. Voilà tout le prix que votre nom recueillerait d'une mort volontaire; & en vérité il ne faudrait pas donner à ces lâches ennemis du genre humain le plaiſir d'inſulter à votre nom ſi reſpectable.

Ne vous offenſez pas de la liberté avec laquelle vous parle un vieillard qui vous a toujours révéré & aimé, & qui croit, d'après une longue expérience, qu'on peut tirer de très-grands avantages du malheur. Mais heureuſement nous ſommes très-loin de vous voir réduit à des extrémités ſi funeſtes, & j'attends tout de votre courage & de votre eſprit, hors le parti malheureux que ce même courage peut me faire craindre. Ce ſera une conſolation pour moi en quittant la vie de laiſſer ſur la terre un roi philoſophe.

DE M. DE VOLTAIRE.

Octobre.

SIRE,

Votre épître d'Erfurth est pleine de morceaux admirables & touchans. Il y aura toujours de très-belles choses dans ce que vous ferez, & dans ce que vous écrirez. Souffrez que je vous dise ce que j'ai écrit à son altesse royale votre digne sœur, que cette épître fera verser des larmes, si vous n'y parlez pas des vôtres. Mais il ne s'agit pas ici de discuter avec votre majesté ce qui peut perfectionner ce monument d'une grande ame & d'un grand génie; il s'agit de vous, & de l'intérêt de toute la saine partie du genre humain, que la philosophie attache à votre gloire & à votre conservation.

Vous voulez mourir; je ne vous parle pas ici de l'horreur douloureuse que ce dessein m'inspire. Je vous conjure de soupçonner au moins que du haut rang où vous êtes, vous ne pouvez guère voir quelle est l'opinion des hommes, quel est l'esprit du temps. Comme roi on ne vous le dit pas, comme philosophe & comme grand homme vous ne voyez que les exemples des grands hommes de l'antiquité. Vous aimez la gloire, vous la mettez aujourd'hui à mourir d'une manière que les autres hommes choisissent rarement, & qu'aucun des souverains de l'Europe n'a jamais imaginée depuis la chute de l'empire

romain. Mais, hélas! ſire, en aimant tant la gloire, comment pouvez-vous vous obſtiner à un projet qui vous la fera perdre? Je vous ai déjà repréſenté la douleur de vos amis, le triomphe de vos ennemis, & les inſultes d'un certain genre d'hommes qui mettra lâchement ſon devoir à flétrir une action généreuſe.

J'ajoute, car voici le temps de tout dire, que perſonne ne vous regardera comme le martyr de la liberté; il faut ſe rendre juſtice : vous ſavez dans combien de cours on s'opiniâtre à regarder votre entrée en Saxe comme une infraction du droit des gens. Que dira-t-on dans ces cours? que vous avez vengé ſur vous-même cette invaſion; que vous n'avez pu réſiſter au chagrin de ne pas donner la loi. On vous accuſera d'un déſeſpoir prématuré quand on ſaura que vous avez pris cette réſolution funeſte dans Erfurth, quand vous étiez encore maître de la Siléſie & de la Saxe. On commentera votre épître d'Erfurth, on en fera une critique injurieuſe; on ſera injuſte, mais votre nom en ſouffrira.

Tout ce que je repréſente à votre majeſté eſt la vérité même. Celui que j'ai appelé le *Salomon du Nord* s'en dit davantage dans le fond de ſon cœur.

Il ſent qu'en effet s'il prend ce funeſte parti, il y cherche un honneur dont pourtant il ne jouira pas. Il ſent qu'il ne veut pas être humilié par des ennemis perſonnels; il entre donc dans ce triſte parti de l'amour propre, du déſeſpoir. Écoutez contre ces ſentimens votre raiſon ſupérieure; elle vous dit que vous n'êtes point humilié, & que vous ne pouvez l'être; elle

vous dit qu'étant homme comme un autre, il vous restera (quelque chose qui arrive) tout ce qui peut rendre les autres hommes heureux; biens, dignités, amis. Un homme qui n'est que roi peut se croire très-infortuné quand il perd des Etats; mais un philosophe peut se passer d'États. Encore, sans que je me mêle en aucune façon de politique, je ne peux croire qu'il ne vous en restera pas assez pour être toujours un souverain considérable. Si vous aimiez mieux mépriser toute grandeur comme ont fait Charles-Quint, la reine Christine, le roi Casimir, & tant d'autres, vous soutiendriez ce personnage mieux qu'eux tous; & ce serait pour vous une grandeur nouvelle. Enfin tous les partis peuvent convenir, hors le parti odieux & déplorable que vous voulez prendre. Serait-ce la peine d'être philosophe si vous ne saviez pas vivre en homme privé? ou si en demeurant souverain, vous ne saviez pas supporter l'adversité?

Je n'ai d'intérêt dans tout ce que je dis que le bien public & le vôtre. Je suis bientôt dans ma soixante & cinquième année, je suis né infirme; je n'ai qu'un moment à vivre; j'ai été bien malheureux, vous le savez; mais je mourrais heureux si je vous laissais sur la terre mettant en pratique ce que vous avez si souvent écrit.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 novembre.

SIRE,

Votre épître à d'Argens m'avait fait trembler; celle dont votre majesté m'honore, me rassure. Vous sembliez dire un triste adieu dans toutes les formes, & vouloir précipiter la fin de votre vie. Non-seulement ce parti désespérait un cœur comme le mien, qui ne vous a jamais été assez développé, & qui a toujours été attaché à votre personne, quoi qu'il ait pu arriver; mais ma douleur s'aigrissait des injustices qu'une grande partie des hommes ferait à votre mémoire.

Je me rends à vos trois derniers vers, aussi admirables par le sens que par les circonstances où ils sont faits.

« Pour moi, menacé du naufrage,
» Je dois, en affrontant l'orage,
» Penser, vivre & mourir en roi ».

Ces sentimens sont dignes de votre ame, & je ne veux entendre autre chose par ces vers, sinon que vous vous défendrez jusqu'à la dernière extrémité avec votre courage ordinaire. C'est une des preuves de ce courage supérieur aux évènemens, de faire de beaux vers dans une crise où tout autre pourrait à peine faire un peu de prose. Jugez si ce nouveau témoignage de la supériorité de votre ame doit faire souhaiter que vous viviez. Je n'ai pas le courage,

moi, d'écrire en vers à votre majeſté dans la ſituation où je vous vois; mais permettez que je vous diſe tout ce que je penſe.

Premièrement, ſoyez très-sûr que vous avez plus de gloire que jamais. Tous les militaires écrivent de tous côtés, qu'après vous être conduit à la bataille du 18 comme le prince de Condé à Sénef, vous avez agi dans tout le reſte en Turenne. Grotius diſait : Je puis ſouffrir les injures & la misère, mais je ne peux vivre avec les injures, la misère & l'ignominie enſemble. Vous êtes couvert de gloire dans vos revers; il vous reſte de grands États : l'hiver vient; les choſes peuvent changer. Votre majeſté ſait que plus d'un homme conſidérable penſent qu'il faut une balance, & que la politique contraire eſt une politique déteſtable; ce ſont leurs propres paroles.

J'oſerai ajouter que Charles XII, qui avait votre courage avec infiniment moins de lumières, & moins de compaſſion pour ſes peuples, fit la paix avec le czar ſans s'avilir. Il ne m'appartient pas d'en dire davantage; & votre raiſon ſupérieure vous en dit cent fois plus.

Je dois me borner à repréſenter à votre majeſté combien ſa vie eſt néceſſaire à ſa famille, aux États qui lui demeureront, aux philoſophes qu'elle peut éclairer & ſoutenir, & qui auraient, croyez-moi, beaucoup de peine à juſtifier devant le public une mort volontaire contre laquelle tous les préjugés s'élèveraient. Je dois ajouter que quelque perſonnage que vous faſſiez, il ſera toujours grand.

Je prends du fond de ma retraite plus d'intérêt à votre ſort, que je n'en prenais dans Potſdam & dans Sans-ſouci. Cette retraite ſerait heureuſe, & ma vieilleſſe infirme ſerait conſolée, ſi je pouvais être aſſuré de votre vie, que le retour de vos bontés me rend encore plus chère.

J'apprends que monſeigneur le prince de Pruſſe eſt très-malade; c'eſt un nouveau ſurcroît d'affliction, & une nouvelle raiſon de vous conſerver. C'eſt très-peu de choſe, j'en conviens, d'exiſter pour un moment au milieu des chagrins, entre deux éternités qui nous engloutiſſent; mais c'eſt à la grandeur de votre courage à porter le fardeau de la vie, & c'eſt être véritablement roi que de ſoutenir l'adverſité en grand homme.

DU ROI.

A Breſlau, le 16 de janvier.

J'AI reçu votre lettre du 22 de novembre & du 2 de Janvier en même temps (*a*). J'ai à peine le temps de faire de la proſe, bien moins des vers pour répondre aux vôtres. Je vous remercie de la part que vous prenez aux heureux haſards qui m'ont ſecondé à la fin d'une campagne où tout ſemblait perdu. Vivez heureux & tranquille à Genève; il n'y a que cela dans le monde; & faites des vœux pour que la fièvre chaude héroïque de l'Europe ſe guériſſe bientôt,

(1) On n'a point trouvé ces lettres, & pluſieurs autres qui manquent également.

pour que le triumvirat ſe détruiſe, & que les tyrans de cet univers ne puiſſent pas donner au monde les chaînes qu'ils lui préparent.

FÉDÉRIC.

Je ne ſuis malade ni de corps ni d'eſprit, mais je me repoſe dans ma chambre. Voilà ce qui a donné lieu aux bruits que mes ennemis ont ſemés. Mais je peux leur dire comme Démoſthènes aux Athéniens : Eh bien ! ſi Philippe était mort, que ſerait-ce ? ô Athéniens ! vous vous feriez bientôt un autre Philippe.

O Autrichiens! votre ambition, votre deſir de tout dominer, vous feraient bientôt d'autres ennemis ; & les libèrtés germaniques & celles de l'Europe ne manqueront jamais de défenſeurs.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 15 avril.

PUISQUE vous êtes ſi grand maître
Dans l'art des vers & des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas ;
Inſtruiſez, ravagez la terre ;
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'oppoſerai pas
A votre fureur militaire ;
Chaque eſprit a ſon caractère :
Je conçois qu'on a du plaiſir
A ſavoir comme vous ſaiſir
L'art de tuer & l'art de plaire.

Cependant

Cependant reſſouvenez-vous de celui qui a dit autrefois :

Et quoique admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux choiſir les vertus d'Ariſtide.

Cet Ariſtide était un bon homme; il n'eût point propoſé de faire payer à l'archevêque de Mayence les dépens & dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il eſt clair que votre majeſté a encouru les cenſures de Rome en imaginant ſi plaiſamment de faire payer à l'égliſe les pots que vous avez caſſés. Pour vous relever de l'excommunication majeure, je vous ai conſeillé, en bon citoyen, de payer vous-même. Je me ſuis ſouvenu que votre majeſté m'avait dit ſouvent que les peuples de **** étaient des ſots. En vérité, ſire, vous êtes bien bon de vouloir régner ſur ces gens-là. Je crois vous propoſer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand homme,
Qui bat le monde & qui s'en rit,
N'aimait à dominer que ſur des gens d'eſprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je ſuis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, & de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eſt par ladrerie que je vous propoſe la paix : point du tout; c'eſt uniquement afin que vous ne riſquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des Croates,

des houssards & autres barbares qui ne savent pas ce que c'est qu'un beau vers.

Vos ministres auront sans doute à Bréda de plus belles vues que les miennes. M. le duc de Choiseul, M. de Kaunitz, M. Pitt ne me disent point leur secret. On dit qu'il n'est connu que d'un M. de Saint-Germain, qui a soupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, & qui aura probablement l'honneur de voir votre majesté dans une cinquantaine d'années. C'est un homme qui ne meurt point, & qui sait tout. Pour moi, qui suis près de finir ma carrière & qui ne sais rien, je me borne à souhaiter que vous connaissiez M. le duc de Choiseul.

Votre majesté m'écrit qu'elle va se mettre à être un vaurien; voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! & qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? Je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de Trajan, de Marc-Aurèle & de Julien: ressemblez-leur toujours; mais ne me brouillez pas avec M. le duc de Choiseul dans vos goguettes.

Et sur ce, je présente à votre majesté mon respect, & prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ses images.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 2 mai.

HÉROS du Nord, je savais bien
Que vous avez vu les derrières
Des guerriers du roi très-chrétien
A qui vous taillez des croupières;

Mais que vos rimes familières
Immortalisent les beaux cus
De ceux que vous avez vaincus,
Ce sont des faveurs singulières.
Nos blancs-poudrés sont convaincus
De tout ce que vous savez faire;
Mais les *ons*, les *us* & les *us*
A présent ne vous touchent guère.
Mars, votre autre dieu tutélaire,
Brise la lyre de Phébus.
Horace, Lucrèce & Pétrone
Dans l'hiver sont vos courtisans;
Vos beaux printemps sont pour Bellonne;
Vous vous amusez en tout temps.

Il n'y a rien de si plaisant, sire, que le congé que vous avez donné, daté du 6 novembre 1757; cependant il me semble que dans ce mois de novembre vous couriez à bride abattue à Breslau, & que c'est en courant que vous chantâtes nos derrières. Le bel arrêt du parlement de Paris sur le bon sens philosophique de d'Argens (1), & sur la loi naturelle, pourrait bien aussi avoir sa part dans l'histoire des culs; mais c'est dans le divin chapitre des torche-culs de Gargantua. La besogne de ces messieurs ne mérite guère qu'on en fasse un autre usage. On a traité à-peu-près ainsi à la cour les impertinentes remontrances que cette compagnie a faites. On ne pourra jamais leur reprocher *la Philosophie du bon sens*. On dit que Paris est plus fou que jamais, non pas de cette folie

(1) La *Philosophie du bon sens*, ouvrage du marquis d'Argens, condamné par le parlement, à-peu-près dans le même temps que le poëme de M. de Voltaire sur la Loi naturelle,

que le génie peut quelquefois permettre, mais de cette folie qui ressemble à la sottise. Je ne veux pas, sire, avoir celle d'abuser plus long-temps des momens de votre majesté; je volerais les Autrichiens à qui vous les consacrez. Je prie Dieu toujours qu'il vous donne la paix, & que son règne nous advienne. Car en vérité au milieu de tant de massacres, c'est le règne du diable, & les philosophes qui disent que tout est bien ne connaissent guère leur monde. Tout sera bien quand vous serez à Sans-souci, & que vous direz :

« Alors, cher Cinéas, victorieux, contens,
» Nous pouvons rire à l'aise & prendre du bon temps ».

DU ROI.

Le 6 d'octobre.

Il vous a été facile de juger de ma douleur par la perte que j'ai faite. Il y a des malheurs réparables par la constance & par un peu de courage, mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer, & tous les discours des philosophes ne sont que des secours vains & inutiles; ce sont de ceux-ci dont ma malheureuse étoile m'accable dans les momens les plus embarrassans & les plus remplis de ma vie.

Je n'ai point été malade comme on vous l'a dit; mes maux ne consistent que dans des coliqnes hémorrhoïdales & quelquefois néphrétiques. Si cela eût

dépendu de moi, je me ſerais volontiers dévoué à la mort que ces ſortes d'accidens amènent tôt ou tard, pour ſauver & pour prolonger les jours de celle qui ne voit plus la lumière (1). N'en perdez jamais la mémoire, & raſſemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à ſon honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre juſtice; & ſans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample & la plus belle.

Je vous ſouhaite plus de repos & de bonheur que je n'en ai.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Sur la mort de ſon alteſſe royale madame la margrave de Bareith.

Décembre.

OMBRE illuſtre, ombre chère, ame héroïque & pure,
Toi que mes triſtes yeux ne ceſſent de pleurer,
Quand la fatale loi de toute la nature
Te conduit dans la ſépulture,
Faut-il te plaindre ou t'admirer?

Les vertus, les talens ont été ton partage,
Tu vécus, tu mourus en ſage;
Et voyant à pas lents avancer le trépas,
Tu montras le même courage
Qui fait voler ton frère au milieu des combats.

(1) La margrave de Bareith.

Femme ſans préjugés, ſans vice & ſans molleſſe,
Tu bannis loin de toi la Superſtition,
Fille de l'Impoſture & de l'Ambition,
Qui tyranniſe la Faibleſſe.

Les Langueurs, les Tourmens, miniſtres de la Mort,
T'avaient déclaré la guerre;
Tu les bravas ſans effort,
Tu plaignis ceux de la terre.

Hélas! ſi tes conſeils avaient pu l'emporter
Sur le faux intérêt d'une aveugle vengeance,
Que de torrens de ſang on eût vu s'arrêter!
Quel bonheur t'aurait dû la France!

Ton cher frère aujourd'hui, dans un noble repos,
Recueillerait ſon ame à ſoi-même rendue;
Le philoſophe, le héros
Ne ferait affligé que de t'avoir perdue.

Sur ta cendre adorée il jetterait des fleurs
Du haut de ſon char de victoire,
Et les mains de la Paix & les mains de la Gloire
Se joindraient pour ſécher ſes pleurs.

Sa voix célébrerait ton amitié fidelle,
Les échos de Berlin répondraient à ſes chants:
Ah! j'impoſe ſilence à mes triſtes accens,
Il n'appartient qu'à lui de te rendre immortelle.

Voilà, ſire, ce que ma douleur me dicta quelque temps après le premier ſaiſiſſement dont je fus accablé à la mort de ma protectrice. J'envoie ces vers à votre majeſté, puiſqu'elle l'ordonne. Je ſuis vieux; elle s'en appercevra bien. Mais le cœur qui ſera toujours à vous & à l'adorable ſœur que vous pleurez, ne vieillira

jamais. Je n'ai pu m'empêcher de me ſouvenir dans ces faibles vers des efforts que cette digne princeſſe avait faits pour rendre la paix à l'Europe. Toutes ſes lettres (vous le ſavez ſans doute) avaient paſſé par moi. Le miniſtre (1) qui penſait abſolument comme elle, & qui ne put lui répondre que par une lettre qu'on lui dicta, en eſt mort de chagrin. Je vois avec douleur dans ma vieilleſſe accablée d'infirmités tout ce qui ſe paſſe ; & je me conſole parce que j'eſpère que vous ſerez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Le médecin Tronchin dit qne votre colique hémorrhoïdale n'eſt point dangereuſe ; mais il craint que tant de travaux n'altèrent votre ſang. Cet homme eſt sûrement le plus grand médecin de l'Europe, le ſeul qui connaiſſe la nature. Il m'avait aſſuré qu'il y avait du remède pour l'état de votre auguſte ſœur ſix mois avant ſa mort. Je fis ce que je pus pour engager ſon alteſſe royale à ſe mettre entre les mains de Tronchin ; elle ſe confia à des ignorans entêtés ; & Tronchin m'annonça ſa mort deux mois avant le moment fatal. Je n'ai jamais ſenti un déſeſpoir plus vif. Elle eſt morte victime de la confiance de ceux qui l'ont traitée. Conſervez-vous, ſire, car vous êtes néceſſaire aux hommes.

(1) Le cardinal de Tencin. L'abbé de Bernis l'obligea de ſigner une lettre qu'il lui envoya pour rompre toute négociation, & cette adroite politique nous a valu la paix glorieuſe de 1763 (*Note de l'édit. de Khell*).

DU ROI.

A Breslau, le 23 de janvier.

J'AI reçu les vers que vous avez faits : apparemment que je ne me suis pas bien expliqué. Je désire quelque chose de plus éclatant & de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. Il ne faut point que mon nom partage cet éloge ; il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité ; & c'est à vous de l'y placer.

On dit qu'Appelles était le seul digne de peindre Alexandre : je crois votre plume la seule digne de rendre ce service à celle qui sera le sujet éternel de mes larmes.

Je vous envoie des vers faits dans un camp, & que je lui envoyais un mois avant cette cruelle catastrophe qui nous en prive pour jamais. Ces vers ne sont certainement pas dignes d'elle, mais c'était du moins l'expression vraie de mes sentimens. En un mot je ne mourrai content que lorsque vous vous serez surpassé dans ce triste devoir que j'exige de vous.

Faites des vœux pour la paix ; mais quand même la victoire la ramènerait, cette paix & la victoire ni tout ce qu'il y a dans l'univers n'adouciront la douleur cruelle qui me consume.

Vivez plus heureux à Lausanne, &c.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Breſlau, le 2 de mars.

VOTRE lettre contient une contradiction dans les termes & dans les choſes. Vous marquez que votre imagination s'éteint, & en même temps vous en rempliſſez toute votre lettre. Il fallait être plus ſur ſes gardes en m'écrivant, & ſupprimer ce beau feu qui vous anime encore à ſoixante-cinq ans. Je crains bien que vous ne ſoyez dans le cas de la plupart des hommes qui s'occupent de l'avenir & oublient le paſſé.

Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.

Mes vers ne ſont point faits pour le public. Je n'ai ni aſſez d'imagination, ni ne poſsède aſſez bien la langue pour faire de bons vers; & les médiocres ſont déteſtables. Ils ſont ſoufferts entre amis, & voilà tout. Je vous en envoie de genres différens, mais qui ont le même goût de terroir, & qui ſe reſſentent du temps où ils ont été faits. Et comme vous êtes à préſent riche & puiſſant ſeigneur, ne craignant point de vous faire payer cher le port de mes balivernes, je vous envoie en même temps toutes ſortes de miſères que je me ſuis amuſé à faire par intervalles.

J'en viens à l'article qui ſemble vous toucher le plus, & je vous donne toute aſſurance de ne plus ſonger au paſſé, & de vous ſatisfaire; mais laiſſez auparavant

mourir en paix un homme que vous avez cruellement perſécuté (1), & qui, ſelon toutes les apparences, n'a plus que peu de jours à vivre.

Pour ce que je vous ai demandé, je vous avoue que je l'ai toujours très-fort dans l'eſprit, ſoit proſe, ſoit vers, tout m'eſt égal. Il faut un monument pour éterniſer cette vertu ſi pure, ſi rare, & qui n'a pas été aſſez généralement connue. Si j'étais perſuadé de bien écrire, je n'en chargerais perſonne : mais comme vous êtes certainement le premier de notre ſiècle, je ne puis m'adreſſer qu'à vous.

Pour moi je ſuis ſur le point de recommencer ma maudite vie errante. Souvent il m'arrive de recevoir des lettres de Berlin vieilles de ſix mois : ainſi je ne fais pas état de recevoir ſitôt votre réponſe. Mais j'eſpère que vous n'oublierez point un ouvrage qui ſera de votre part un acte de reconnaiſſance. Adieu.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Breſlau, le 12 de mars.

IL faut avouer que vos mois ne reſſemblent pas aux ſemaines du prophète Daniel : ſes ſemaines ſont des ſiècles & vos mois des jours.

J'ai reçu cette ode qui vous a ſi peu coûté, qui eſt très-belle, & qui certainement ne vous fera pas déshonneur. C'eſt le premier moment de conſolation que j'ai eu depuis cinq mois. Je vous prie de la faire

(1) Maupertuis, préſident de l'académie de Berlin.

imprimer & de la répandre dans les quatre parties du monde. Je ne tarderai pas long-temps à vous en témoigner ma reconnaiſſance.

Je vous envoie une vieille épître que j'ai faite il y a un an ; & comme il y eſt parlé de vous, c'eſt à vous à vous défendre, ſi vous croyez qu'on le puiſſe. Ce ſont de mauvais vers, mais je ſuis perſuadé que ce ſont des vérités qu'ils diſent. Je penſe au moins ainſi. Plus on vieillit & plus on ſe perſuade que ſa ſacrée majeſté le Haſard fait les trois quarts de la beſogne de ce miſérable univers, & que ceux qui penſent être les plus ſages, ſont les plus fous de l'eſpèce à deux jambes & ſans plumes dont nous avons l'honneur d'être.

On peut en conſcience me pardonner & des ſolécismes & de mauvais vers dans le tumulte & parmi les ſoins & les embarras dont je ſuis ſans ceſſe environné.

Vous voulez ſavoir ce que Néaulme imprime : vous me le demandez à moi qui ne ſais pas ſi Néaulme eſt encore au monde, qui n'ai pas mis depuis près de trois ans le pied à Berlin, qui ne ſais que des nouvelles de Fermer, de Daun, de Soubiſe, de Lautrihauſſen, & d'une eſpèce d'hommes dont vous vous ſouciez très-peu, & dont je ſerais bien aiſe de ne pas être obligé de m'informer.

Adieu ; vivez heureux, & maintenez la paix dans votre ſeigneurie ſuiſſe, car la guerre de la plume & de l'épée n'ont que rarement d'heureux ſuccès. Je ne ſais quel ſera mon ſort cette année ; en cas de malheur je

me recommande à vos prières, & je vous demande une meſſe pour tirer mon ame du purgatoire, s'il y en a un dans l'autre monde qui ſoit pire que la vie que je mène en celui-ci.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Breſlau, le 21 de mars.

Vous ne vous êtes pas trompé tout-à-fait : je ſuis ſur le point de me mettre en marche. Quoique ce ne ſoit pas pour des ſièges, toutefois c'eſt pour réſiſter à mes perſécuteurs.

J'ai été ravi de voir les changemens & les additions que vous avez faits à votre ode. Rien ne me fait plus de plaiſir que ce qui regarde cette matière-là. Les nouvelles ſtrophes ſont très-belles, & je ſouhaiterais fort que le tout fût déjà imprimé. Vous pourrez y ajouter une lettre ſelon votre bon plaiſir : & quoique je ſois très-indifférent ſur ce qu'on peut dire de moi en France & ailleurs, on ne me fâchera pas en vous attribuant mon *Hiſtoire de Brandebourg*. C'eſt la trouver très-bien écrite, & c'eſt plutôt me louer que me blâmer.

Dans les grandes agitations où je vais entrer, je n'aurai pas le temps de ſavoir ſi on fait des libelles contre moi en Europe, & ſi on me déchire. Ce que je ſaurai toujours, & dont je ſerai témoin, c'eſt que mes ennemis font bien des efforts pour m'accabler. Je ne ſais pas ſi cela en vaut la peine. Je vous ſouhaite

la tranquillité & le repos dont je ne jouirai pas tant que l'acharnement de l'Europe me perſécutera. Adieu.

FÉDÉRIC.

N. B. Vous m'avez tant parlé du médecin Tronchin, que je vous prie de le conſulter ſur la ſanté de mon frère Ferdinand, qui eſt très-mauvaiſe. Dans le courant de l'année paſſée il a eu deux fièvres chaudes dont il lui eſt reſté de grandes faibleſſes. A cela ſe ſont joints les ſymptômes d'une ſueur de nuit & d'une toux avec expectoration. Les médecins juſqu'ici croient qu'il crache une vomique, & pour moi qui ai tant vu de maladies pareilles, funeſtes à tous ceux qui en ont été attaqués, je crains beaucoup pour ſa vie ; non pas les effets d'une mort prochaine, mais d'un accablement qui le conduira au tombeau à la chute des feuilles. Je crois ne devoir rien négliger pour les ſecours que l'art peut fournir, quoique j'aye très-peu de confiance en tous les médecins.

Je vous prie de conſulter Tronchin pour ſavoir ce qu'il en penſe, & s'il croit pouvoir le ſauver. Je dois ajouter à ceci pour le médecin que les urines ſont fort rouges & fort colorées, que l'expectoration ſent mauvais, que la faibleſſe eſt grande, l'abattement conſidérable, qu'il y a tous les ſymptômes d'une fièvre lente qui cependant ne paraît point le jour pendant lequel le pouls eſt faible. Je ſouhaite qu'il en ait meilleure eſpérance que moi.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, le 27 mars.

SIRE,

Je reçois la lettre dont votre majefté m'honore, écrite le 2 mars de la main de votre fecrétaire, mon compatriote fuiffe, fignée Fédéric. Il paraît que votre majefté n'avait pas encore reçu le petit monument qu'elle a voulu que je dreffaffe de mes faibles mains à votre adorable fœur. En voici donc une copie que je hafarde encore dans ce paquet; je le recommande à Dieu, aux houffards & aux curieux qui ouvrent les lettres. Votre paquet que j'ai reçu avec votre lettre contenait votre ode au prince Henri, votre épître à milord Maréchal, & votre ode au prince Ferdinand. Il y a dans cette ode un certain endroit dont il n'appartient qu'à vous d'être l'auteur. Ce n'eft pas affez d'avoir du génie pour écrire ainfi, il faut encor être à la tête de cent cinquante mille hommes. Votre majefté me dit dans fa lettre qu'il paraît que je ne défire que les brimborions dont vous me faites l'honneur de me parler. Il eft vrai qu'après plus de vingt ans d'attachement, vous auriez pu ne me pas ôter des marques qui n'ont d'autre prix à mes yeux que celui de la main qui me les avait données. Je ne pourrais même porter ces marques de mon ancien dévouement pour vous pendant la guerre; mes terres font en France; il eft vrai qu'elles font fur la frontière de Suiffe; il eft vrai même qu'elles font entièrement

libres, & que je ne paye rien à la France; mais enfin elles y ſont ſituées. J'ai en France ſoixante mille livres de rente; mon ſouverain m'a conſervé par un brevet la place de gentilhomme ordinaire de ſa chambre. Croyez très-fermement que les marques de bonté & de juſtice que vous voulez me donner, ne me toucheraient que parce que je vous ai toujours regardé comme un grand homme. Vous ne m'avez jamais connu.

Je ne vous demande point du tout les bagatelles dont vous croyez que j'ai tant d'envie; je n'en veux point; je ne voulais que votre bonté : je vous ai toujours dit vrai quand je vous ai dit que j'aurais voulu mourir auprès de vous.

Votre majeſté me traite comme le monde entier; elle s'en moque quand elle dit que le préſident *(a)* ſe meurt. Le préſident vient d'avoir à Baſle un procès avec une fille qui voulait être payée d'un enfant qu'il lui a fait. Plût à Dieu que je puſſe avoir un tel procès; j'en ſuis un peu loin; j'ai été très-malade, & je ſuis très-vieux : j'avoue que je ſuis très-riche, très-indépendant, très-heureux; mais vous manquez à mon bonheur, & je mourrai bientôt ſans vous avoir vu; vous ne vous en ſouciez guère, & je tâche de ne m'en point ſoucier. J'aime vos vers, votre proſe, votre eſprit, votre philoſophie hardie & ferme. Je n'ai pu vivre ſans vous, ni avec vous. Je ne parle point au roi, au héros, c'eſt l'affaire des ſouverains; je parle à celui qui m'a enchanté, que j'ai aimé, & contre qui je ſuis toujours fâché.

(a) Maupertuis.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 30 mars.

QUOIQUE tout le monde ſoit en armes & en alarmes, j'ai pourtant reçu tous les paquets de votre majeſté. L'épître à ſa béatitude madame l'abbeſſe de Quedlimbourg ſur ſa ſacrée majeſté *le Haſard*, a bien un grand fonds de vérité, & ſi cette épître était rabotée, je la regarderais comme le meilleur de vos ouvrages, & le plus philoſophique. Il me paraît, par la date, que votre majeſté s'amuſa à faire ces vers quelques jours avant notre belle aventure de Rosbak. Certainement vous étiez le ſeul alors en Allemagne qui fiſſiez des vers. Le haſard n'a pas été pour nous. Je penſe que celui qui met ſes bottes à quatre heures du matin, a un grand avantage au jeu contre celui qui monte en caroſſe à midi. Je ſouhaite paſſionnément que tout ce jeu finiſſe, & que vos jours ſoient auſſi tranquilles qu'ils ſont brillans. Votre majeſté daigne n'être pas mécontente du tribut de louange & de regret que j'ai payé à la mémoire de la plus reſpectable princeſſe qui fût au monde. Il eſt vrai que mon cœur dicta l'éloge aſſez vîte; la réflexion l'a corrigé lentement. Pardonnez, mais voici encore une ſtrophe que je ſoumets à votre jugement. Je n'avais pas, ce me ſemble, aſſez parlé du courage avec lequel cette digne princeſſe a fini ſa vie.

Illuſtres meurtriers, victimes mercenaires,
Qui, redoutant la honte & ſurmontant la peur,
Animés l'un par l'autre aux combats ſanguinaires,
Fuiriez ſi vous l'oſiez, & mourez par honneur;

Une

Une femme, une princeſſe
Qui dédaigna la molleſſe,
Qui du ſort ſoutint les coups,
Et qui vit d'une ame égale,
Venir ſon heure fatale,
Était plus brave que vous.

Sort ſoutint, fait une cacophonie déſagréable; *venir*, me paraît faible. Je ne trouve pas mieux, & j'avoue qu'après l'art de gagner des batailles, celui de faire des vers eſt le plus difficile.

Fuiriez ſi vous l'oſiez; parlez pour vous, meſſieurs, dira votre majeſté; & moi chétif, je ſoutiens que ſi Céſar ſe trouvait ſeul pendant la nuit expoſé *incognito* à une batterie de canon, & qu'il n'y eût d'autre moyen de ſauver ſa vie qu'en ſe mettant dans un tas de fumier, ou dans quelque choſe de mieux, on y trouverait le lendemain matin Caius Julius Céſar plongé juſqu'au cou.

Cette lettre trouvera peut-être votre majeſté à quelque batterie, mais non pas dans un tas de fumier. Heureux ceux qui ſont ſur leur fumier comme moi!

Recevez avec bonté, ſire, les reſpects & les folies du vieux ſuiſſe.

DU ROI.

A Bolekelhaïn, le 11 d'avril.

DISTINGUEZ, je vous prie, les temps où les ouvrages ont été faits. Les *Triſtes* d'Ovide & l'*Art d'aimer* ne ſont pas contemporains. Mes élégies ont

leur temps marqué par l'affreuſe cataſtrophe qui laiſſera un trait enfoncé dans mon cœur autant que mes yeux ſeront ouverts. Les autres pièces ont été faites dans des intervalles qui ſe trouvent toujours, quelque vive que ſoit la guerre. Je me ſers de toutes mes armes contre mes ennemis; je ſuis comme le porc-épic, qui ſe hériſſant ſe défend de toutes ſes pointes. Je n'aſſure pas que les miennes ſoient bonnes; mais il faut faire uſage de toutes ſes facultés, telles qu'elles ſont, & porter des coups à ſes adverſaires les mieux aſſenés que l'on peut.

Il ſemble qu'on ait oublié dans cette guerre-ci ce que c'eſt que les bons procédés & la bienſéance. Les nations les plus policées font la guerre en bêtes féroces. J'ai honte de l'humanité; j'en rougis pour le ſiècle. Avouons la vérité, les arts & la philoſophie ne ſe répandent que ſur le petit nombre; la groſſe maſſe, le peuple, & le vulgaire de la nobleſſe, reſte ce que la nature l'a fait, c'eſt-à-dire, de méchans animaux.

Quelque réputation que vous ayiez, mon cher Voltaire, ne penſez pas que les houſſards autrichiens connaiſſent votre écriture. Je puis vous aſſurer qu'ils ſe connaiſſent mieux en eau-de-vie qu'en beaux vers & en célèbres auteurs.

Nous allons commencer dans peu une campagne qui ſera pour le moins auſſi rude que la précédente. Le prince Ferdinand épaule bien ma droite. Dieu ſait quelle en ſera l'iſſue. Mais de quoi je puis vous aſſurer poſitivement, c'eſt qu'on ne m'aura pas à

bon marché, & que, ſi je ſuccombe, il faudra que l'ennemi ſe fraye par un carnage affreux le chemin à ma deſtruction.

Adieu; je vous ſouhaite tout ce qui me manque.

FÉDÉRIC.

N. B. On dit qu'on a brûlé à Paris votre *Poëme de la loi naturelle*, la *Philoſophie du bon ſens*, & l'*Eſprit*, ouvrage d'Helvétius. Admirez comme l'amour-propre ſe flatte; je tire une eſpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle qu'on fait à Paris au bon ſens.

DU ROI.

A Landshut, le 18 d'avril.

Vos lettres m'ont été rendues ſans que houſſards, ni français, ni autres barbares les aient ouvertes. L'on peut écrire tout ce que l'on veut & très-impunément, ſans avoir cent ſoixante mille hommes, pourvu qu'on ne faſſe rien imprimer. Et ſouvent on fait imprimer des choſes plus fortes que je n'en ai jamais écrites ni n'en écrirai, ſans qu'il en arrive le moindre mal à l'auteur; témoin votre Pucelle. Pour moi je n'écris que pour me diſſiper.

Tout homme qui n'eſt pas né français, ou habitué depuis long-temps à Paris, ne ſaurait poſſéder la langue au degré de perfection ſi néceſſaire pour faire de bons vers ou de la proſe élégante. Je me rends aſſez de juſtice ſur ce ſujet, & je ſuis le premier à apprécier

mes misères à leur juste valeur; mais cela m'amuse & me distrait; voilà le seul mérite de mes ouvrages. Vous avez trop de connaissances & trop de goût pour applaudir à d'aussi faibles talens.

L'éloquence & la poésie demandent toute l'application d'un homme; mon devoir m'oblige de m'appliquer à présent & très-sérieusement à autres choses. En considérant tout cela, vous devez avouer que des amusemens aussi frivoles ne doivent entrer en aucune considération.

Je ne me moque de personne; mais je me sens piqué contre des ennemis qui veulent m'écraser autant qu'il est en eux. Et certainement je ne suis pas condamnable d'employer toutes les armes de mon arsenal pour me défendre & pour leur nuire. Après l'acharnement cruel qu'ils ont témoigné contre moi, il n'est plus temps de les ménager.

Je vous félicite d'être encore gentil-homme ordinaire du Bien-aimé. Ce ne sera pas sa patente qui vous immortalisera; vous ne devrez votre apothéose qu'à la Henriade, à l'Œdipe, à Brutus, Sémiramis, Mérope, le duc de Foix, &c. &c. Voilà ce qui fera votre réputation tant qu'il y aura des hommes sur la terre qui cultiveront les lettres, tant qu'il y aura des personnes de goût & des amateurs du talent divin que vous possédez.

Pour moi je pardonne en faveur de votre génie toutes les tracasseries que vous m'avez faites à Berlin, tous les libelles de Leipsick, & toutes les choses que vous avez dites ou fait imprimer contre moi, qui

ſont fortes, dures & en grand nombre, ſans que j'en conſerve la moindre rancune.

Il n'en eſt pas de même de mon pauvre préſident, que vous avez pris en grippe. J'ignore s'il fait des enfans ou s'il crache les poumons. Cependant on ne peut que lui applaudir s'il travaille à la propagation de l'eſpèce, lorſque toutes les puiſſances de l'Europe font des efforts pour la détruire.

Je ſuis accablé d'affaires & d'arrangemens. La campagne va s'ouvrir inceſſamment. Mon rôle eſt d'autant plus difficile, qu'il ne m'eſt pas permis de faire la moindre ſottiſe, & qu'il faut me conduire prudemment & avec ſageſſe huit grands mois de l'année. Je ferai ce que je pourrai; mais je trouve la tâche bien dure. Adieu.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Landshut, le 22 d'avril.

Je vous ai envoyé mes vers à ma ſœur Amélie, comme l'eſquiſſe d'une épître. Je n'ai ni l'eſprit aſſez libre, ni aſſez de temps pour faire quelque choſe de fini. Et d'ailleurs quelques inadvertances, quelques crimes de lèſe-majeſté contre Vaugelas ou d'Olivet, ne doivent pas vous ſurprendre. Le moyen d'écrire purement en Allemagne & de ne pas commettre des fautes d'ignorance & contre l'uſage, quand je vois tant de poètes français domiciliés à Paris, dont les ouvrages en fourmillent. Je remarque de plus qu'il faut avoir un bon critique qui vous faſſe obſerver les

fautes que l'amour-propre nous voile, qui marque les endroits faibles & défectueux. Je vois assez bien les négligences des autres, & dans la composition je demeure aveugle sur les miennes. Voilà comme les hommes sont faits.

Votre nouvelle strophe de cette funeste ode est belle. Je passerais les petites bagatelles qui vous arrêtent. Ne dites pas que Marsyas juge Apollon, si je m'escrime avec vous de poésie.

Au lieu de *du sort soutint les coups*, on peut mettre *affronte les coups*; & au lieu de *venir son heure fatale*, *approcher l'heure fatale*.

J'avoue que *son heure fatale* vaut mieux que *l'heure fatale*; c'est à vous d'en juger.

Pour l'ode en général, elle est très-belle. Voici les difficultés qu'un ignorant vous propose (*a*). Vous le confondrez peut-être, fondé sur l'autorité des d'Olivet, des quarante, & de toute la république.

Quand la mort qu'ils ont bravée
Dans cette foule abreuvée
Du sang qu'ils ont répandu.

Dans cette foule abreuvée, amphibologie : est-ce la mort ou la foule qui est abreuvée? J'entends bien votre idée; mais un grand poète comme vous ne doit point avoir recours à un commentaire pour expliquer sa pensée.

(*a*) Toutes ces remarques n'étaient pas à dédaigner; Voltaire en adopta quelques-unes & négligea les autres. L'écolier ne devait pas sortir de sa sphère.

V^e ſtrophe. Je fus battu à Hockirk au moment que ma digne ſœur expirait.

VIe ſtrophe admirable. VIIe, VIIIe excellentes. IXe de même. La dernière partie de la Xe ne répond pas au commencement.

La ſtupide ignorance, les Midas, les Homère, les Zoïle ſont étrangers au ſujet de l'ode, & ne ſervent là que de rempliſſage. Il s'agit de ma ſœur & non d'Homère ni de Zoïle.

Strophe XIe bonne. XIIe, *qui ſont des cours les plus belles*, infame cheville. Le ſens finit, *qui ſont des cours;* les plus belles n'eſt qu'un rempliſſage ſans beauté, digne de Mœvius & non pas de Virgile. Cela demande abſolument une correction, cela eſt lâche & faible.

Strophe XIIIe. *Du temps qui fuit toujours, tu fis toujours uſage.* La répétition de *toujours* eſt ſans grace. Si moi, écolier, je devais corriger ce vers, je ſuerais ſang & eau; mais Voltaire n'eſt pas Voltaire en vain. C'eſt à lui à y donner plus de force. *Lueur obſcure plus affreuſe que la nuit;* cela eſt digne des *ténèbres viſibles* de Milton, dont l'auteur de la Henriade s'eſt tant moqué.

Les ſtrophes XIV & XVes ſont admirables.

Je crois vous voir à la lecture de ma lettre. Quel écolier! direz-vous; qu'il faſſe premièrement de bons vers, & qu'enſuite il ſe mêle de reprendre ceux des autres. Mais je vous le dis encore: je ne vois goutte aux miens, je les trouve ſouvent faibles, mais je n'ai pas le talent de les faire meilleurs. D'ailleurs ne prenez jamais pour juge de vos vers un général d'armée qui

ſe trouve vis-à-vis de l'ennemi : c'eſt le moment où l'on eſt le moins traitable.

J'ai dérangé le projet de campagne de M. Daun & des Français ſans preſque remuer de ma place. Je ſuis occupé à préſent à d'autres ſottiſes de cette eſpèce ; & tant que cette chienne de vie durera, ne croyez pas trouver en moi un critique indulgent. On prend l'eſprit de ſon métier ; & dans ces momens d'alarmes je fais main-baſſe, ſi je peux, ſur l'ennemi & ſur tous les vers qui ne me plaiſent pas, hormis les miens.

Adieu, hermite ſuiſſe : ne vous fâchez pas contre Don Quichotte qui jetait au feu les vers de l'Arioſte, qui ne valaient pas les vôtres, & ayez quelque indulgence pour un cenſeur germanique qui vous écrit des fins fonds de la Siléſie.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Landshut, le 28 d'avril.

JE vous ſuis fort obligé de la connaiſſance que vous m'avez fait faire avec monſieur Candide ; c'eſt Job habillé à la moderne. Il faut le confeſſer, monſieur Pangloſs ne ſaurait prouver ſes beaux principes, & le meilleur des mondes poſſibles eſt très-méchant & très-malheureux. Voilà la ſeule eſpèce de roman que l'on peut lire ; celui-ci eſt inſtructif, & prouve mieux que des argumens *in barbara, celarent*, &c.

Je reçois en même-temps cette triſte ode qui eſt bien corrigée & très-embellie ; mais ce n'eſt qu'un

monument, & cela ne rend pas ce qu'on a perdu & qui mérite d'être à jamais regretté.

Je ſouhaite que vous ayiez bientôt occaſion de travailler pour la paix, & je vous promets que je trouverai admirable tout ouvrage fait à cette occaſion-là. Il y a bien apparence que nous n'arriverons pas ſans carnage à cet heureux jour. Vous croyez qu'on n'a du courage que par honneur, j'oſe vous dire qu'il y a plus d'une ſorte de courage : celui qui vient du tempéramment, qui eſt admirable pour le commun ſoldat; celui qui vient de la réflexion, qui convient à l'officier; celui qu'inſpire l'amour de la patrie, que tout bon citoyen doit avoir; enfin celui qui doit ſon origine au fanatiſme de la gloire, que l'on admire dans Alexandre, dans Céſar, dans Charles XII & dans le grand Condé. Voilà les différens inſtincts qui conduiſent les hommes au danger. Le péril en ſoi-même n'a rien d'attrayant ni d'agréable, mais on ne penſe guère au riſque quand on eſt une fois engagé.

Je n'ai pas connu Jules-Céſar; cependant je ſuis très-sûr que de nuit ou de jour, il ne ſe ſerait jamais caché; il était trop généreux pour prétendre expoſer ſes compagnons ſans partager avec eux le péril. On a des exemples même que des généraux au déſeſpoir de voir une bataille ſur le point d'être perdue, ſe ſont fait tuer exprès, pour ne point ſurvivre à leur honte.

Voilà ce que me fournit ma mémoire ſur ce courage que vous perſifflez. Je vous aſſure même que j'ai vu exercer de grandes vertus dans les batailles, &

qu'on n'y eſt pas auſſi impitoyable que vous le croyez. Je pourrais vous en citer mille exemples ; je me borne à un ſeul.

A la bataille de Rosback, un officier français bleſſé & couché ſur la place, demandait à cor & à cri un lavement : voulez-vous bien croire que cent perſonnes officieuſes ſe ſont empreſſées pour le lui procurer ? Un lavement anodin, reçu ſur un champ de bataille, en préſence d'une armée, cela eſt certainement ſingulier ; mais cela eſt vrai, & connu de tout le monde. Dans cette tragi-comédie que nous jouons, il arrive ſouvent des aventures bouffonnes qui ne reſſemblent à rien, & qu'une paix de mille ans ne produirait pas ; mais il faut avouer qu'elles ſont cruellement achetées.

Je vous remercie de la conſultation du médecin Tronchin. Je l'ai d'abord envoyée à mon frère qui eſt à Schwet auprès de ma ſœur : je lui ai recommandé de s'attacher ſcrupulement au régime qu'on lui preſcrit. Je vous prie de demander ce que Tronchin voudrait d'argent pour faire le voyage ; je ne veux rien négliger de ce que je puis contribuer à la guériſon de ce cher frère ; & quoique j'aie auſſi peu de foi pour les docteurs en médecine que pour ceux en théologie, je ne pouſſe pas l'incrédulité juſqu'à douter des bons effets que le régime peut procurer. Je les ſens moi-même : je n'aurais pu ſupporter les affreuſes fatigues que j'ai eues, ſi je ne m'étais mis à une diète qui paraît ſévère à tous ceux qui m'approchent. Reſte à ſavoir ſi la vie vaut la peine d'être conſervée par tant de ſoins, & ſi ceux-là ne ſont pas les plus ſages & les plus heureux qui l'uſent tout de

ſuite. C'eſt à monſieur Martin & à maître Pangloſs à diſcuter cette matière, & à moi à me battre tant qu'on ſe battra.

Pour vous qui êtes ſpectateur de la pièce ſanglante qu'on joue, vous pourrez nous ſiffler tous tant que nous ſommes. Grand bien vous faſſe; ſoyez perſuadé que je n'envie pas votre bonheur : je ſuis convaincu que l'on ne peut jouir que lorſqu'on n'eſt en guerre ni de plume ni d'épée. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 mai.

SIRE,

Vous êtes auſſi bon frère que bon général; mais il n'eſt pas poſſible que Tronchin aille à Schwet auprès du prince votre frère; il y a ſept ou huit perſonnes de Paris abandonnées des médecins, qui ſe ſont fait tranſporter à Genève ou dans le voiſinage, & qui croient ne reſpirer qu'autant que Tronchin ne les quitte pas. Votre majeſté penſe bien que parmi le nombre de ces perſonnes, je ne compte point ma pauvre nièce qui languit depuis ſix ans; d'ailleurs Tronchin gouverne la ſanté des enfans de France, & envoie de Genève ſes avis deux fois par ſemaine, il ne peut s'écarter, il prétend que la maladie de monſeigneur le prince Ferdinand ſera longue. Il conviendrait peut-être que le malade entreprît le voyage qui contribuerait encore

à sa santé en le faisant passer d'un climat assez froid dans un air plus tempéré. S'il ne peut prendre ce parti, celui de faire instruire Tronchin toutes les semaines de son état, est le plus avantageux.

Comment avez-vous pu imaginer que je pusse jamais laisser prendre une copie de votre écrit adressé à M. le prince de Brunswick? Il y a certainement de très-belles choses; mais elles ne sont pas faites pour être montrées à ma nation. Elle n'en serait pas flattée; le roi de France le serait encore moins, & je vous respecte trop l'un & l'autre pour jamais laisser transpirer ce qui ne servirait qu'à vous rendre irréconciliables (*a*). Je n'ai jamais fait de vœux que pour la paix. J'ai encore une grande partie de la correspondance de madame la margrave de Bareith avec le cardinal de Tencin, pour tâcher de procurer un bien si nécessaire à une grande partie de l'Europe. J'ai été le dépositaire de toutes les tentatives faites pour parvenir à un but si desirable; je n'en ai pas abusé, & je n'abuserai pas de votre confiance au sujet d'un écrit qui tendrait à un but absolument contraire. Soyez dans un parfait repos sur cet article. Ma malheureuse nièce que cet écrit a fait trembler, l'a brûlé, & il n'en reste de vestige que dans ma mémoire, qui en a retenu trois strophes trop belles.

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés; vous avez été mon idole pendant vingt années de suite; *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même;* mais votre métier de héros,

(*a*) Voltaire s'était contenté d'envoyer la pièce au duc de Choiseul.

& votre place de roi ne rendent pas le cœur bien ſenſible ; c'eſt dommage, car ce cœur était fait pour être humain, & ſans l'héroïſme & le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la ſociété.

En voilà trop ſi vous êtes en préſence de l'ennemi, & trop peu ſi vous étiez avec vous-même dans le ſein de la philoſophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je ſuis toujours aſſez ſot pour vous aimer, autant que je ſuis aſſez juſte pour vous admirer ; reconnaiſſez la franchiſe, & recevez avec bonté le profond reſpect du ſuiſſe VOLTAIRE.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juin.

VOS derniers vers ſont aiſés & coulans,
Ils ſemblent faits ſur les heureux modèles
Des Sarraſins, des Chaulieux, des Chapelles :
Ce temps n'eſt plus. Vous êtes du bon temps.
Mais pardonnez au lubrique évangile
Du bon Pétrone, & ſouffrez ſa gaieté (*a*).
Je vous connais, vous ſemblez difficile ;
Mais vous aimez un peu d'impureté,
Quand on y joint la pureté du ſtyle.

(*a*) Le roi, dans des vers peu dignes d'être conſervés, avait parlé de Pétrone avec beaucoup de mépris. « Je déteſte, diſait-il,

L'impur bourbier
Où ce bel-eſprit trop cynique
A trempé ſa plume impudique ;
Et je ne veux point me *ſouiller*
Dans la fange de ſon *fumier*.

Pétrone faiſait de meilleurs vers, & la morale du roi de Pruſſe doit paraître ici bien rigide. Il ſemble que la licence de Pétrone méritait, de ſa part, plus d'indulgence.

Pour Maupertuis de poix-résine enduit,
S'il fait un trou jusqu'au centre du monde,
Si dans ce trou male-mort le conduit,
J'en suis fâché; car mon ame n'abonde
En fiel amer, en dépit sans retour.
Ce n'est pas moi qui le mine & le tue;
Ah! c'est bien lui qui m'a privé du jour,
Puisque c'est lui qui m'ôta votre vue.

Voilà tout ce que je peux répondre, moi malingre & affublé d'une fluxion sur les yeux, au plus-malin des rois, & au plus aimable des hommes, qui me fait sans cesse des balafres, & qui crie qu'il est égratigné. Balafrez MM. de Daun & de Fermer, mais épargnez votre vieille & maigre victime.

Votre majesté dit qu'elle ne craint point notre argent. En vérité le peu que nous en avons n'est pas redoutable. Quant à nos épées vous leur avez donné une petite leçon; Dieu vous doint la paix, sire, & que toutes les épées soient remises dans le fourreau! ce sont les dignes vœux d'un philosophe suisse. Tout le monde se ressent de ces horreurs d'un bout de l'Europe à l'autre. Nous venons d'essuyer à Lyon une banqueroute de dix-huit cent mille francs, grace à cette belle guerre.

Pour le parlement de Paris, ce tripot de tuteurs des rois diffère un peu du parlement d'Angleterre. Les sottises dites à haute voix par tant de gens en robe, & avocats & procureurs, ont germé dans la tête de Damiens, bâtard de Ravaillac; les sottises prononcées par les jésuites ont coûté un bras au roi de Portugal; joignez à cela ce qui se passe de la Vistule

au Mein, & voilà le meilleur des mondes possibles tout trouvé.

Encore une fois, puissiez-vous terminer bientôt cette malheureuse besogne ! vous êtes législateur, guerrier, historien, poète, musicien, mais vous êtes aussi philosophe. Après avoir tracassé toute sa vie dans l'héroïsme & dans les arts, qu'emporte-t-on dans le tombeau ? un vain nom qui ne nous appartient plus ; tout est affliction ou vanité, comme disait l'autre Salomon, qui n'était pas celui du Nord. A Sans-souci, à Sans-souci, le plutôt que vous pourrez.

De Prades est donc un Doëg, un Achitophel ? quoi ! il vous a trahi quand vous l'accablez de biens ! O meilleur des mondes possibles, où êtes-vous ! Je suis manichéen comme Martin.

Votre majesté me reproche dans ses très-jolis vers de caresser quelquefois l'*Infame* ; eh, mon Dieu, non ; je ne travaille qu'à l'extirper, & j'y réussis beaucoup parmi les honnêtes gens. J'aurai l'honneur de vous envoyer dans peu un petit morceau qui ne sera pas indifférent.

Ah ! croyez-moi, sire, j'étais tout fait pour vous ; je suis honteux d'être plus heureux que vous, car je vis avec des philosophes, & vous n'avez autour de vous que d'excellens meurtriers en habits écourtés. A Sans-souci, sire, à Sans-souci ; mais qu'y fera votre diablesse d'imagination ? est-elle faite pour la retraite ? oui, vous êtes fait pour tout.

DU ROI.

Du Ringſvormek, le 18 de juillet.

Vous êtes en vérité une ſingulière créature ; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, & le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de graces & d'eſprit,
Lorſque ſa malice m'aigrit,
Je pardonne tout à Voltaire,
Et ſens que de mon cœur contrit
Il a déſarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce ; qu'elle me brûle ou me rôtiſſe, cela m'eſt aſſez indifférent. Ne penſez pas non plus que je ſois auſſi ſenſible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* diſent de moi. J'ai le ſort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils ſont favoriſés des uns, & vilipendés des autres. Il faut ſe préparer à des ſatyres, à des calomnies, & à une multitude de menſonges qu'on débite ſur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conſcience ; & je me ſoucie très-peu de quelle façon mes actions ſe peignent dans la cervelle d'êtres quelquefois très-peu penſans à deux pieds, ſans plumes.

Puiſque vous êtes ſi bon pruſſien (ce dont je me félicite), je crois devoir vous faire part de ce qui ſe paſſe ici.

L'homme

L'homme à toque & à épée papale s'est placé sur les confins de la Saxe & de la Bohême. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont pendus au croc. Dohna n'a pas dit : *Sta, sol*, comme Josué, de défunte mémoire; mais, *sta, ursus*; & l'ours s'est arrêté.

En voilà assez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je sais bien que je vous ai idolâtré tant que je ne vous ai cru ni tracassier ni méchant; mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces..... N'en parlons plus; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages, que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaisseriez trop l'espèce humaine, & l'univers aurait raison d'être jaloux & envieux de vos avantages.

A présent on dit : « Voltaire est le plus beau génie » de tous les siècles; mais du moins je suis plus doux, » plus tranquille, plus sociable que lui ». Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confesseur. Ne vous en fâchez pas, & tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez Socrate en tragédie; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce? l'amour n'y peut être qu'un froid épiſode; le ſujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième; le phédon de Platon une belle ſcène; & voilà tout.

Je ſuis revenu de certains préjugés, & je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le Duc de Foix, dans Zaïre, dans Alzire; & quoi qu'on en diſe, je ne lis jamais Bérénice ſans répandre des larmes. Dites que je pleure mal à propos: penſez-en ce que vous voudrez; mais on ne me perſuadera jamais qu'une pièce qui me remue & qui me touche, ſoit mauvaiſe.

Voici une multitude d'affaires qui me ſurviennent. Vivez en paix; & ſi vous n'avez d'autre inquiétude que celle de mon reſſentiment, vous pouvez avoir l'eſprit en repos ſur cet article. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguſte.

VOUS n'êtes pas ce fils d'un inſenſé,
Huilé dans Reims, & par l'Anglais preſſé,
Que ſon Agnès ſi fidelle & ſi ſage
Aima toujours, ayant tant careſſé
Tantôt un moine & tantôt un beau page.
A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,

Son pucelage & ſon baudet profane
Et Saint Denis ſont de faibles ſecours ;
Le vrai Denis, le héros de nos jours,
Je le connais, & je ſais quel eſt l'âne.
Pour la Pucelle, en vérité,
Il faut que vous alliez dans Vienne
Au tribunal de chaſteté :
Allez, que rien ne vous retienne,
Et retournez à Sans-ſouci,
Quand dans vos courſes éternelles
Vous aurez vu chez l'ennemi
Et des héros & des pucelles.

Vos vers ſont charmans, & ſi votre majeſté a battu ſes ennemis, ils ſont encore meilleurs; mais pour votre *Akakia* papal, je le trouve très-adroit ; il eſt fait de façon que les trois quarts des proteſtans le croiront véritable : il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, & de quoi animer les ſots de bonne foi de la confeſſion *in*, *met*, *uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un ſage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre majeſté ; mais j'ai peur qu'elle ne ſoit pas de loiſir cette fin de campagne, & qu'elle ſoit ſi occupée à donner ſur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes & Maſſagètes, qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philoſophie & à la deſtruction de l'*Infame*. Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Infame* à ſa majeſté par mon teſtament. Elle eſt plus ſon ennemie qu'elle ne croit; ſa pucelle & ſon fanatique ſont quelque choſe, mais cette pucelle & ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, & Frédéric était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Tourney, par Genève, 21 avril.

SIRE,

Un petit moine de Saint-Juſt diſait à Charles-Quint : « Sacrée majeſté, n'êtes-vous pas laſſe d'avoir troublé » le monde ? faut-il encore déſoler un pauvre moine » dans ſa cellule ? Je ſuis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs & aux misères humaines comme Charles-Quint. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie Maupertuis (1), quand je vous dis que le bruit a couru qu'après ſa mort on avait trouvé les œuvres du philoſophe de Sans-ſouci dans ſa caſſette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement ; qu'il ne les avait communiquées à perſonne, & qu'un libraire en aurait abuſé ; ce qui aurait diſculpé des perſonnes qu'on a peut-être injuſtement accuſées. Suis-je d'ailleurs obligé de ſavoir que Maupertuis vous les avait renvoyées ? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui ? que m'importe ſa perſonne & ſa mémoire ? en quoi ai-je pu lui faire tort en diſant à votre majeſté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt juſqu'à ſa mort ? Je ne ſonge moi-même qu'à mourir, & mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injuſtes, & par des

(a) Le roi lui avait reproché ſa haine implacable envers Maupertuis ; & véritablement Voltaire ne pardonnait pas.

duretés qui ſont d'autant plus ſenſibles que c'eſt de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait aſſez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France ; vous m'avez fait perdre mes emplois & mes penſions ; vous m'avez maltraité à Francfort, moi & une femme innocente, une femme conſidérée, qui a été traînée dans la boue & miſe en priſon ; & enſuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette conſolation par des reproches amers. Eſt-il poſſible que ce ſoit vous qui me traitiez ainſi ; quand je ne ſuis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous ſervir ſans aucune autre vue que celle de ſuivre ma façon de penſer !

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'eſt qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philoſophie répandus dans toute l'Europe : Les philoſophes ne peuvent vivre en paix, & ne peuvent vivre enſemble. Voici un roi qui ne croit pas en Jéſus-Chriſt, il appelle à ſa cour un homme qui n'y croit point, & il le maltraite ; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philoſophes, & Dieu les punit les uns par les autres.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés ; & pendant que les fanatiques ſont unis, les philoſophes ſont diſperſés & malheureux. Et tandis qu'à la cour de Verſailles & ailleurs, on m'accuſe de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'eſt vous qui me faites des reproches, & qui ajoutez ce triomphe aux inſultes des fanatiques !

Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai en mourant d'avoir à souffrir, & surtout de souffrir par vous, mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, & que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de sagesse que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, & par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre ame; enfin par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choses piquantes: plaisir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang & par vos talens uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères & de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites, autant que des siennes, & il ne veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination

trompeuse, en faisant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux & aussi grand en tout qu'il doit l'être.

DU ROI.

A Meissen, le 12 de mai.

Je sais très-bien que j'ai des défauts, & même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, & que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux si j'étais dans une situation où mon ame n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses & des agitations aussi violentes que celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps, & auxquelles probablement elle sera encore en butte.

La paix s'est envolée avec les papillons; il n'en est plus question du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, & l'on veut se battre jusque *in sæcula sæculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné; & même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le vous donc pour dit, & que je n'entende plus parler de cette nièce

qui m'ennuie (*a*), & qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de Molière, mais personne ne parlera de la nièce de Voltaire. Pour mes vers & mes rapsodies, je n'y pense pas : j'ai bien ici d'autres affaires ; & j'ai fait divorce avec les muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que Phihihu est en plein voyage. Si un certain petit duc possédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la Bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les persifler.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé Pâris. On dit qu'on brûle à Paris tous

(*a*) Voltaire s'était, en effet, permis trop de plaintes, au nom de madame Denis, sa nièce, sur l'injure qu'elle avait éprouvée à Francfort, & dont il semblait solliciter une réparation. Toute femme, sans doute, mérite des égards ; mais madame Denis, que nous avons beaucoup connue, n'avait guère d'autre recommandation que la grande célébrité de son oncle. Elle pouvait, à force de soins & d'attentions, avoir mérité sa bienveillance ; mais au malheur d'être fort laide, elle alliait une affectation de bel-esprit qu'on n'eût point pardonnée à une jolie femme, & même des prétentions de coquetterie qui achevaient de la rendre ridicule. Voltaire prétendait cependant qu'elle était assez bonne actrice ; & peut-être était-il parvenu à lui donner, dans ses pièces, un talent de société, qui pouvait avoir obtenu quelques succès, mais qu'elle ne nous a pas mis à portée de juger.

les bons livres ; qu'on y eſt plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie ſombre & taciturne. Votre nation eſt de toutes celles de l'Europe la plus inconſéquente ; elle a beaucoup d'eſprit, mais point de ſuite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute ſon hiſtoire.

Il faut que ce ſoit un caractère indélébile qui lui eſt empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue ſuite de règnes que quelques années de Louis XIV. Le règne de Henri IV ne fut pas aſſez tranquille ni aſſez long pour qu'on en puiſſe faire mention. Durant l'adminiſtration de Richelieu, on remarque de la liaiſon dans les projets, & du nerf dans l'exécution ; mais en vérité ce ſont de bien courtes époques de ſageſſe pour une auſſi longue hiſtoire de folies.

La France a pu produire des Deſcartes, des Mallebranches, mais ni des Leibnitz, ni des Lockes, ni des Newtons. En revanche, pour le goût, vous ſurpaſſez toutes les autres nations, & je me rangerai ſous vos étendarts quant à ce qui regarde la fineſſe du diſcernement, & le choix judicieux & ſcrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'eſt une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'eſt pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraiſſent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de d'Alembert, ſurtout ſes Élémens de philoſophie & ſon Diſcours encyclopédique. Les autres livres qui me ſont tombés entre les mains ne ſont pas dignes d'être brûlés.

Adieu ; vivez en paix dans votre retraite, & ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que ſoixante-deux ans, & votre ame eſt encore pleine de ce feu qui anime les corps & les ſoutient. Vous m'enterrerez, moi & la moitié de la génération préſente. Vous aurez le plaiſir de faire un couplet malin ſur mon tombeau, & je ne m'en fâcherai pas : je vous en donne l'abſolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à préſent ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plutôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à Virgile qu'il y a un français qui l'a ſurpaſſé dans ſon art. J'en dirai autant aux Sophocle & aux Euripide ; je parlerai à Thucydide de votre hiſtoire, à Quinte-Curce de votre Charles XII ; & je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un ſeul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais Maupertuis pour les conſoler fera lire dans un coin l'Akakia à Zoïle.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres qu'on écrit à des indiſcrets : c'eſt le ſeul moyen de les empêcher de les lire aux coins des rues & en plein marché.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Œdipe ; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier ; l'ennemi, qui était ici, s'eſt retiré ſur Radeberg, & mon coup ſe trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suiſſerie, ſi vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France & l'Angleterre à mon incluſion. Les Français ont voulu me jouer, & je les plante là : cela eſt tout ſimple. Je ne ferai point de paix ſans les Anglais, & ceux-là n'en feront point ſans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la ſyllabe de paix à vos Français.

Qu'eſt-ce que ſignifie cet air pacifique, que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir ſelon ſa façon de penſer. Que m'importe cette façon de penſer, s'il n'a point le libre arbitre de ſe conduire en conſéquence ? J'abandonne le tripot de Verſailles au patelinage de ceux qui s'amuſent aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : &, duſſé-je périr, je m'adreſſerai plutôt au grand Mogol qu'à Louis *le bien aimé*, pour ſortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et ſi pendant la préſente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'eſt qu'il m'avait outré, & que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles ſoient. Ces rogatons ne ſont d'ailleurs connus de perſonne. Je ne comprends donc rien à ces

perſonnalités, à moins que par-là vous ne déſigniez la Pompadour.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Pruſſe ait des ménagemens à garder avec une demoiſelle Poiſſon, ſurtout ſi elle eſt arrogante, & qu'elle manque à ce qu'elle doit de reſpect à des têtes couronnées.

Voilà ma confeſſion, voilà tout ce que je pourrais dire à Minos, à Rhadamante, ſi j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler ſouvent ſans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis ſur mon compte des choſes auxquelles je n'ai pas penſé. Ce ſont des tours dont la cour de Vienne s'eſt ſouvent ſervi, & qui dans plus d'une occaſion lui ont réuſſi.

Cette tracaſſerie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs ? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'eſtime en vous le plus beau génie que les ſiècles aient porté ; j'admire vos vers, j'aime votre proſe, ſurtout ces petites pièces détachées de vos Mélanges de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact auſſi fin, ni le goût auſſi sûr, auſſi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la converſation ; vous ſavez inſtruire & amuſer en même-temps. Vous êtes la créature la plus ſéduiſante que je connaiſſe, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grace dans l'eſprit que vous pouvez offenſer & mériter en même-temps l'indulgence de ceux qui vous connaiſſent. Enfin vous ſeriez parfait ſi vous n'étiez pas homme.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire & des dépêches à dicter.

Je recommande monsieur le comte de Tourney à la protection de son ange gardien, de la très-sainte & immaculée Vierge, & du chevalier puîné du p... *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

Le 31 d'octobre.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à quelques bonnes fortunes passagères que j'ai excroquées au hasard. Depuis ce temps les Russes ont fait une furation dans le Brandebourg; j'y suis accouru, ils se sont sauvés tout de suite, & je me suis tourné vers la Saxe, où les affaires demandaient ma présence. Nous avons encore deux grands mois de campagne par devers nous; celle-ci a été la plus dure & la plus fatigante de toutes, mon tempérament s'en ressent, ma santé s'affoiblit, & mon esprit baisse à proportion que son étui menace ruine.

Je ne sais quelle lettre on a pu intercepter, que j'écrivis au marquis d'Argens: il se peut qu'elle soit de moi; peut-être a-t-elle été fabriquée à Vienne.

Je ne connais le duc de Choiseul ni d'Ève ni d'Adam. Peu m'importe qu'il ait des sentimens pacifiques ou

guerriers. S'il aime la paix, pourquoi ne la fait-il pas? Je suis si occupé de mes affaires, que je n'ai pas le temps de penser à celles des autres. Mais laissons là tous ces illustres scélérats, ces fléaux de la terre & de l'humanité.

Dites-moi, je vous prie, de quoi vous avisez-vous d'écrire l'histoire des loups & des ours de la Sibérie? Et que pourrez-vous rapporter du czar qui ne se trouve dans la vie de Charles XII? Je ne lirai point l'histoire de ces barbares; je voudrais même pouvoir ignorer qu'ils habitent notre hémisphère.

Votre zèle s'enflamme contre les jésuites & contre les superstitions. Vous faites bien de combattre contre l'erreur; mais croyez-vous que le monde changera? L'esprit humain est faible; plus des trois quarts des hommes sont faits pour l'esclavage du plus absurde fanatisme. La crainte du diable & de l'enfer leur fascine les yeux, & ils détestent le sage qui veut les éclairer. Le gros de notre espèce est sot & méchant. J'y recherche en vain cette image de Dieu dont les théologiens assurent qu'elle porte l'empreinte. Tout homme a une bête féroce en soi; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein, lorsque la terreur des lois ne les retient pas.

Vous me trouverez peut-être trop misanthrope. Je suis malade; je souffre; & j'ai affaire à une demi-douzaine de coquins & de coquines, qui démonteraient un Socrate, un Antonin même. Vous êtes heureux de suivre le conseil de Candide, & de vous borner à cultiver votre jardin. Il n'est pas donné à tout le monde

d'en faire autant. Il faut que le bœuf trace un sillon, que le rossignol chante, que le dauphin nage, & que je fasse la guerre.

Plus je fais ce métier & plus je me persuade que la fortune y a la plus grande part. Je ne crois pas que je le ferai long-temps : ma santé baisse à vue d'œil, & je pourrais bien aller bientôt entretenir Virgile de la Henriade, & descendre dans ce pays où nos chagrins, nos plaisirs & nos espérances ne nous suivent plus, où votre beau génie & celui d'un goujat sont réduits à la même valeur, où enfin on se retrouve dans l'état qui précéda la naissance.

Peut-être dans peu vous pourrez vous amuser à faire mon épitaphe. Vous direz que j'aimai les bons vers & que j'en fis de mauvais, que je ne fus pas assez stupide pour ne pas estimer vos talens; enfin vous rendrez de moi le compte que Babouc rendit de Paris au génie Ituriel.

Voici une grande lettre pour la position où je me trouve. Je la trouve un peu trop noire, cependant elle partira telle qu'elle est; elle ne sera point interceptée en chemin, & demeurera dans le profond oubli où je la condamne.

Adieu; vivez heureux, & dites un petit *benedicite* en faveur des pauvres philosophes qui sont en purgatoire.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Berlin, le premier de janvier (1).

Je vous ai cru ſi occupé à écrâſer l'*inf....*, que je n'ai pu préſumer que vous penſiez à autre choſe. Les coups que vous lui avez portés l'auraient terraſſée il y a long-temps, ſi cette hydre ne renaiſſait ſans ceſſe du fond de la ſuperſtition répandue ſur toute la face de la terre. Pour moi, détrompé dès long-temps des charlataneries qui ſéduiſent les hommes, je range le théologien, l'aſtrologue, l'adepte & le médecin dans la même catégorie.

J'ai des infirmités & des maladies: je me guéris moi-même par le régime & par la patience. La nature a voulu que notre eſpèce payât à la mort un tribut de deux & demi pour cent. C'eſt une loi immuable contre laquelle la faculté s'oppoſera vainement: & quoique j'aie une très-grande opinion de l'habileté du ſieur Tronchin, il ne pourra cependant pas diſconvenir qu'il y a peu de remèdes ſpécifiques, & qu'après tout des herbes & des minéraux pilés ne peuvent ni refaire ni redreſſer des reſſorts uſés & à demi détruits par le temps.

Les plus habiles médecins droguent le malade pour tranquilliſer ſon imagination, & le guériſſent par le régime: & comme je ne trouve pas que des élixirs & des potions puiſſent me donner la moindre conſolation, dès que je ſuis malade, je me mets à un régime

(1) On n'a rien trouvé de 1761 à 1764.

rigoureux;

rigoureux ; & jusqu'ici je m'en suis bien trouvé.

Vous pouvez donc consoler l'Europe de la perte importante qu'elle croyait faire de mon individu ; (quoique je la trouve des plus minces) car, quoique je ne jouisse pas d'une santé bien ferme ni bien brillante, cependant je vis ; & je ne suis pas du sentiment que notre existence vaille qu'on se donne la peine de la prolonger, quand même on le pourrait.

D'ailleurs, je vous suis fort obligé de la part que vous prenez à ma santé, & des choses obligeantes que vous me dites. Je regrette que votre âge donne de justes appréhensions de voir finir avec vous cette pépinière de grands hommes & de beaux génies, qui ont signalé le siècle de Louis XIV. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Sans-souci, le 24 d'octobre.

Si je n'ai pas l'art de vous rajeunir, j'ai toutefois le desir de vous voir vivre long-temps pour l'ornement & l'instruction de notre siècle. Que serait-ce des belles-lettres si elles vous perdaient ? Vous n'avez point de successeur. Vivez donc le plus long-temps que cela sera possible.

Je vois que vous avez à cœur l'établissement de la petite colonie dont vous m'avez parlé (1). Je suis

(1) Il s'agissait d'établir à Clèves une petite colonie de philosophes français qui y pourraient dire librement la vérité sans craindre ni ministres, ni prêtres, ni parlemens.

embarraſſé comment vous répondre ſur bien des articles. Cette maiſon de Mailan dont vous me parlez, proche de Clèves, a été ruinée par les Français; &, autant que je me le rappelle, elle a été donnée en propriété à quelqu'un qui s'eſt engagé de la rétablir pour ſon uſage. Les fermes que j'ai en ce pays-là s'amodient, & je ne ſaurais paſſer un contrat avec un autre fermier qu'après que l'echéance du bail ſera terminée.

Cela n'empêchera pas que votre colonie ne s'établiſſe; & je crois que le moyen le plus ſimple ſerait que ces gens envoyaſſent quelqu'un à Clèves pour voir ce qui ſerait à leur convenance, & de quoi je puis diſpoſer en leur faveur. Ce ſera le moyen le plus court, & qui abrégera tous les mal-entendus auxquels l'éloignement des lieux & l'ignorance du local pourraient donner lieu.

Je vous félicite de la bonne opinion que vous avez de l'humanité. Pour moi, qui connais beaucoup cette eſpèce à deux pieds, ſans plumes, par les devoirs de mon état, je vous prédis que ni vous ni tous les philoſophes du monde ne corrigeront le genre humain de la ſuperſtition à laquelle il tient. La nature a mis cet ingrédient dans la compoſition de l'eſpèce: c'eſt une crainte, c'eſt une faibleſſe, c'eſt une crédulité, une précipitation de jugement, qui par un penchant ordinaire entraîne les hommes dans le ſyſtême merveilleux.

Il eſt peu d'ames philoſophiques & d'une trempe aſſez forte pour détruire en elles les profondes racines

que les préjugés de l'éducation y ont jetées. Vous en voyez dont le bon ſens eſt détrompé des erreurs populaires, qui ſe révoltent contre les abſurdités, & qui à l'approche de la mort redeviennent ſuperſtitieux par crainte & meurent en capucins : vous en voyez d'autres dont la façon de penſer dépend de leur digeſtion, bonne ou mauvaiſe.

Il ne ſuffit pas, à mon ſens, de détromper les hommes ; il faudrait pouvoir leur inſpirer le courage d'eſprit, ou la ſenſibilité & la terreur de la mort triompheront des raiſonnemens les plus forts & les plus authentiques.

Vous penſez, parce que les quakers & les ſociniens ont établi une religion ſimple, qu'en la ſimplifiant encore davantage on pourrait ſur ce plan fonder une nouvelle croyance. Mais j'en reviens à ce que j'ai déjà dit ; & ſuis preſque convaincu que ſi ce troupeau ſe trouvait conſidérable, il enfanterait en peu de temps quelque ſuperſtition nouvelle, à moins qu'on ne choisît, pour le compoſer, que des ames exemptes de crainte & de faibleſſe. Cela ne ſe trouve pas communément.

Cependant je crois que la voix de la raiſon, à force de s'élever contre le fanatiſme, pourra rendre la race future plus tolérante que celle de notre temps : & c'eſt beaucoup gagner.

On vous aura l'obligation d'avoir corrigé les hommes de la plus cruelle, de la plus barbare folie qui les ait poſſédés, & dont les ſuites font horreur.

Le fanatiſme & la rage de l'ambition ont ruiné

des contrées floriſſantes dans mon pays. Si vous êtes curieux du total des dévaſtations qui ſe ſont faites, vous ſaurez qu'en tout j'ai fait rebâtir huit mille maiſons en Siléſie, en Poméranie & dans la nouvelle Marche ſix mille cinq cents: ce qui fait, ſelon Newton & d'Alembert, quatorze mille cinq cents habitations.

La plus grande partie a été brûlée par les Ruſſes. Nous n'avons pas fait une guerre auſſi abominable; & il n'y a eu de détruit de notre part que quelques maiſons dans les villes que nous avons aſſiégées, dont le nombre certainement n'approche pas de mille. Le mauvais exemple ne nous a pas ſéduits; & j'ai de ce côté-là ma conſcience exempte de tout reproche.

A préſent que tout eſt tranquille & rétabli, les philoſophes par préférence trouveront des aſyles chez moi, par-tout où ils voudront, à plus forte raiſon l'ennemi de Baal, ou de ce culte que dans le pays où vous êtes on appelle la *proſtituée de Babylone*.

Je vous recommande à la ſainte garde d'Épicure, d'Ariſtipe, de Locke, de Gaſſendi, de Bayle & de toutes ces ames épurées de préjugés, que leur génie immortel a rendus des chérubins attachés à l'arche de la vérité.

FÉDÉRIC.

Si vous voulez nous faire paſſer quelques livres dont vous parlez, vous ferez plaiſir à ceux qui eſpèrent en celui qui délivrera ſon peuple du joug des impoſteurs.

DU ROI.

A Berlin, le 8 de janvier.

NON, il n'eſt point de plus plaiſant vieillard que vous. Vous avez conſervé toute la gaieté & l'aménité de votre jeuneſſe. Votre lettre ſur les miracles m'a fait pouffer de rire. Je ne m'attendais pas à m'y trouver, & je fus ſurpris de m'y voir placé entre les Autrichiens & les cochons. Votre eſprit eſt encore jeune, & tant qu'il reſtera tel, il n'y a rien à craindre pour le corps. L'abondance de cette liqueur qui circule dans les nerfs & qui anime le cerveau, prouve que vous avez encore des reſſources pour vivre.

Si vous m'aviez dit, il y a dix ans, ce que vous dites en finiſſant votre lettre, vous ſeriez encore ici.

Il n'y a que les talens qui diſtinguent le vulgaire des grands hommes. On peut s'empêcher de commettre des crimes; mais on ne peut corriger un tempérament qui produit de certains défauts.

Comme la terre la plus fertile, en même temps qu'elle porte le froment, fait éclore l'ivraie, l'*infame* ne donne que des herbes venimeuſes. Il vous eſt réſervé de l'écraſer avec votre redoutable maſſue, avec les ridicules que vous répandez ſur elle, & qui portent plus de coups que tous les argumens. Peu d'hommes ſavent raiſonner, tous craignent le ridicule.

Il eſt certain que ce qu'on appelle honnêtes gens

en tout pays commence à penser. Dans la superstitieuse Bohême, en Autriche, ancien siége du fanatisme, les personnes de mise commencent à ouvrir les yeux. Les images des saints n'ont plus ce culte dont elles avaient joui autrefois. Quelques barrières que la cour oppose à l'entrée des bons ouvrages, la vérité perce nonobstant toutes ces sévérités. Quoique les progrès ne soient pas rapides, c'est toutefois un grand point que de voir un certain monde qui déchire le bandeau de la superstition.

Dans nos pays protestans on va plus vîte; & peut-être ne faudra-t-il plus qu'un siècle pour que les animosités qui naquirent des parties *sub utrâque*, & la sorbonne, soient entièrement éteintes. De ce vaste domaine du fanatisme, il ne reste guère que la Pologne, le Portugal, l'Espagne & la Bavière, où la crasse ignorance & l'engourdissement des esprits maintiennent encore la superstition.

Pour vos Génevois, depuis que vous y êtes, ils sont non-seulement mécroyans, ils sont encore devenus tous de beaux esprits. Ils font des conversations entières en antithèses & en épigrammes. C'est un miracle par vous opéré. Qu'est-ce que ressusciter un mort en comparaison de donner de l'imagination à qui la nature en a refusé? En France, aucun conte de balourdise qui ne roule sur un suisse; en Allemagne, quoique nous ne passions pas pour les plus découplés, nous plaisantons cependant la nation helvétique. Vous avez tout changé. Vous créez des êtres où vous résidez; vous êtes le Prométhée de Genève. Si vous

étiez demeuré ici, nous ſerions à préſent quelque choſe. Une fatalité qui préſide aux choſes de la vie, n'a pas voulu que nous jouiſſions de tant d'avantages.

A peine aviez-vous quitté votre patrie que la belle littérature y tomba en langueur; & je crains que la géométrie n'étouffe en ce pays le peu de germe qui pouvait reproduire les beaux-arts. Le bon goût fut enterré à Rome dans le tombeau de Virgile, d'Ovide & d'Horace: je crains que la France, en vous perdant, n'éprouve le ſort des Romains.

Quoi qu'il arrive, j'ai été votre contemporain. Vous durerez autant que j'ai à vivre, & je m'embarraſſe peu du goût, de la ſtérilité ou de l'abondance de la poſtérité.

Adieu; cultivez votre jardin, car voilà ce qu'il y a de plus ſage.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier février.

SIRE,

Je vous fais très-tard mes remercîmens; mais c'eſt que j'ai été ſur le point de ne vous en faire jamais aucun. Ce rude hiver m'a preſque tué; j'étais tout près d'aller trouver Bayle & de le féliciter d'avoir eu un éditeur qui a encore plus de réputation que lui dans plus d'un genre; il aurait ſûrement plaiſanté avec moi de ce que votre majeſté en a uſé avec lui comme Jurieu; elle a tronqué l'article David. Je vois bien

qu'on a imprimé l'ouvrage ſur la ſeconde édition de Bayle. C'eſt bien dommage de ne pas rendre à ce David toute la juſtice qui lui eſt due ; c'était un abominable juif, lui & ſes pſeaumes. Je connais un roi plus puiſſant que lui & plus généreux, qui à mon gré fait de meilleurs vers. Celui-là ne fait point danſer les collines comme des béliers, & les béliers comme des collines. Il ne dit point qu'il faut écraſer les petits enfans contre la muraille au nom du Seigneur, il ne parle point éternellement d'aſpics & de baſilics. Ce qui me plaît ſurtout de lui, c'eſt que dans toutes ſes épîtres il n'y a pas une ſeule penſée qui ne ſoit vraie; ſon imagination ne s'égare point. La juſteſſe eſt le fond de ſon eſprit; & en effet, ſans juſteſſe il n'y a ni eſprit ni talent.

Je prends la liberté de lui envoyer un caillou du Rhin pour un boiſſeau de diamans. Voilà les ſeuls marchés que je puiſſe faire avec lui.

Les dévotes de Verſailles n'ont pas été trop contentes du peu de confiance que j'ai en Ste. Geneviève; mais le monarque philoſophe prendra mon parti.

Puiſque les aventures de Neuchâtel l'ont fait rire, en voici d'autres que je ſouhaite qui l'amuſent. Comme ce ſont des affaires graves qui ſe paſſent dans ſes États, il eſt juſte qu'elles ſoient portées au tribunal de ſa raiſon.

Il y a en France un nouveau procès tout ſemblable à celui des Calas; & il paraîtra dans quelque temps un mémoire ſigné de pluſieurs avocats, qui pourra exciter la curioſité & la ſenſibilité. On verra que nos

papiſtes ſont toujours perſuadés que les proteſtans égorgent leurs enfans pour plaire à Dieu. Si ſa majeſté veut avoir ce mémoire, je la ſupplie de me faire dire par quelle voie je dois l'adreſſer. J'ignore s'il le faut mettre à la poſte, ou le faire partir par les charriots d'Allemagne.

DU ROI.

A Potſdam, le 25 février.

J'AURAIS été fâché de vous ſavoir ſi tôt en la compagnie de Bayle. Hâtez-vous lentement à faire ce voyage, & ſouvenez-vous que vous faites l'ornement de la littérature françaiſe dans ce ſiècle où les lettres humaines commencent à dépérir. Mais vous vivrez long-tèmps : votre vieilleſſe eſt comme l'enfance d'Hercule. Ce dieu écraſait des ſerpens dans ſon berceau ; & vous, chargé d'années, vous écraſez l'*inf*....

Vos vers ſur la mort du dauphin ſont beaux. Je crois qu'ils ont attaqué Ste. Geneviève mal à propos, parce que la reine & la moitié de la cour ont fait des vœux ridicules au cas que le dauphin en réchappât. Vous n'ignorez pas ſans doute la ſainte converſation de l'évêque de Beauvais avec Dieu, qui lui répondit: *Nous verrons ce que nous avons à faire.*

Dans un temps où les évêques parlent à Dieu, & où les reines font des pélerinages, les oſſemens des bergères l'emportent ſur les ſtatues des héros, & on plante là les philoſophes & les poètes. Les progrès

de la raiſon humaine ſont plus lents qu'on ne les croit. En voici la véritable cauſe : preſque tout le monde ſe contente d'idées vagues des choſes ; peu ont le temps de les examiner & de les approfondir. Les uns, garrottés par les chaînes de la ſuperſtition dès leur enfance, ne veulent ou ne peuvent les briſer ; d'autres, livrés aux frivolités, n'ont pas un mot de géométrie dans leur tête, & jouiſſent de la vie ſans qu'un moment de réflexion interrompe leurs plaiſirs. Ajoutez à cela des ames timides, des femmes peureuſes ; & ce total compoſe la ſociété. S'il ſe trouve donc un homme ſur mille qui penſe, c'eſt beaucoup. Vous & vos ſemblables écrivez pour lui ; le reſte ſe ſcandaliſe, & vous damne charitablement. Pour moi qui ne vous ſcandaliſe point, je ferai mon profit honnête du mémoire des avocats & de toutes les bonnes pièces que vous voudrez m'envoyer.

Je crois qu'il faut que toute la correſpondance de la Suiſſe paſſe par Francfort-au-Mein pour nous parvenir. Je n'en ſuis cependant pas informé au juſte. Ah ! ſi du moins vous aviez fait quelque ſéjour à Neuchâtel, vous auriez donné de l'eſprit au modérateur, à la ſainte ſéquelle. A préſent ce canton eſt comme la Béotie en comparaiſon de Ferney & des lieux où vous habitez, & nous comme les Lapons. N'oubliez pas ces Lapons ; ils aiment vos ouvrages, & s'intéreſſent à votre conſervation.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 7 d'auguſte.

Mon neveu m'a écrit qu'il ſe propoſait de viſiter en paſſant le philoſophe de Ferney. Je lui envie le plaiſir qu'il a eu de vous entendre. Mon nom était de trop dans vos converſations; & vous aviez tant de matières à traiter, que leur abondance ne vous impoſait pas la néceſſité d'avoir recours au philoſophe de Sans-ſouci pour fournir à vos entretiens.

Vous me parlez d'une colonie de philoſophes qui ſe propoſent de s'établir à Clèves : je ne m'y oppoſe point; je puis leur accorder tout ce qu'ils demandent, au bois près, que le ſéjour de leurs compatriotes a preſque entièrement détruit dans ces forêts, toutefois à condition qu'ils ménagent ceux qui doivent être ménagés, & qu'en imprimant ils obſervent de la décence dans leurs écrits.

La ſcène qui s'eſt paſſée à Abbeville eſt tragique: mais n'y a-t-il pas de la faute de ceux qui ont été punis? Faut-il heurter de front des préjugés que le temps a conſacrés dans l'eſprit des peuples? Et ſi l'on veut jouir de la liberté de penſer, faut-il inſulter à la croyance établie? Quiconque ne veut point remuer, eſt rarement perſécuté. Souvenez-vous de ce mot de Fontenelle : ſi j'avais la main pleine de vérités, je penſerais plus d'une fois avant de l'ouvrir.

Le vulgaire ne mérite pas d'être éclairé; & ſi votre parlement a ſévi contre ce malheureux jeune homme

qui a frappé le ſigne que les chrétiens révèrent comme le ſymbole de leur ſalut, accuſez-en les lois du royaume (1). C'eſt ſelon ces lois que tout magiſtrat fait ſerment de juger; il ne peut prononcer la ſentence que ſelon ce qu'elles contiennent; & il n'y a de reſſource pour l'accuſé qu'en prouvant qu'il n'eſt pas dans le cas de la loi.

Si vous me demandiez ſi j'aurais prononcé un arrêt auſſi dur, je vous dirais que non, & que, ſelon mes lumières naturelles, j'aurais proportionné la punition au délit. Vous avez briſé une ſtatue, je vous condamne à la rétablir : vous n'avez pas ôté le chapeau devant le curé de la paroiſſe qui portait ce que vous ſavez; eh bien, je vous condamne à vous préſenter quinze jours conſécutifs ſans chapeau à l'égliſe : vous avez lu les ouvrages de Voltaire, oh çà, monſieur le jeune homme, il eſt bon de vous former le jugement; pour cet effet on vous enjoint d'étudier la Somme de St. Thomas & le guide-âne de monſieur le curé. L'étourdi aurait peut-être été puni plus ſévèrement de cette manière, qu'il ne l'a été par les juges; car l'ennui eſt un ſiècle, & la mort un moment.

Que le ciel ou la deſtinée écarte cette mort de votre tête, & que vous éclairiez doucement & paiſiblement

(1) Il n'exiſtait aucune loi en France d'après laquelle on pût condamner le chevalier de la Barre; & ce qui le prouve, c'eſt que depuis vingt ans aucun des membres du tribunal que cet arrêt a couvert d'opprobre, n'a oſé la citer; mais il eſt vrai qu'ils en ont ſuppoſé l'exiſtence, ce qui prouve ou une ignorance honteuſe de la légiſlation, ou un fanatiſme porté juſqu'à la démence (*Note de l'Éd. de Kell*).

ce ſiècle que vous illuſtrez ! Si vous venez à Clèves, j'aurai encore le plaiſir de vous revoir & de vous aſſurer de l'admiration que votre génie m'a toujours inſpirée. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 d'auguſte.

Je compte que vous aurez déjà reçu ma réponſe à votre avant-dernière lettre. Je ne puis trouver l'exécution d'Abbeville auſſi affreuſe que l'injuſte ſupplice de Calas. Ce Calas était innocent; le fanatiſme ſe ſacrifie cette victime, & rien dans cette action atroce ne peut ſervir d'excuſe aux juges. Bien loin de là, ils ſe ſouſtraient aux formalités des procédures, & ils condamnent au ſupplice ſans avoir des preuves, des convictions, des témoins.

Ce qui vient d'arriver à Abbeville eſt d'une nature bien différente. Vous ne conteſterez pas que tout citoyen doit ſe conformer aux lois de ſon pays : or il y a des punitions établies par les légiſlateurs pour ceux qui troublent le culte adopté par la nation. La diſcrétion, la décence, ſurtout le reſpect que tout citoyen doit aux lois, obligent donc de ne point inſulter au culte reçu, & d'éviter le ſcandale & l'inſolence. Ce ſont ces lois de ſang qu'on devrait réformer, en proportionnant la punition à la faute; mais tant que ces lois rigoureuſes demeureront établies, les

magiſtrats ne pourront pas ſe diſpenſer d'y conformer leur jugement.

Les dévots en France crient contre les philoſophes & les accuſent d'être la cauſe de tout le mal qui arrive. Dans la dernière guerre, il y eut des inſenſés qui prétendirent que l'Encyclopédie était cauſe des infortunes qu'eſſuyaient les armées françaiſes. Il arrive pendant cette effervefcence que le miniſtère de Verſailles a beſoin d'argent, & il ſacrifie au clergé qui en promet, des philoſophes qui n'en ont point, & qui n'en peuvent donner. Pour moi qui ne demande ni argent, ni bénédiction, j'offre des aſyles aux philoſophes, pourvu qu'ils ſoient ſages *(a)*, qu'ils ſoient auſſi pacifiques que le beau titre dont ils ſe parent le ſous-entend; car toutes les vérités enſemble qu'ils annoncent ne valent pas le repos de l'ame, ſeul bien dont les hommes puiſſent jouir ſur l'atome qu'ils habitent. Pour moi qui ſuis un raiſonneur ſans enthouſiaſme, je déſirerais que les hommes fuſſent raiſonnables, & ſur-tout qu'ils fuſſent tranquilles.

Nous connaiſſons les crimes que le fanatiſme de religion a fait commettre. Gardons-nous d'introduire le fanatiſme dans la philoſophie : ſon caractère doit être la douceur & la modération. Elle doit plaindre la fin tragique d'un jeune homme qui a commis une extravagance; elle doit démontrer la rigueur exceſſive d'une loi faite dans un temps groſſier & ignorant; mais il ne faut pas que la philoſophie encourage à de

(*a*) Qu'on nous le pardonne; mais le roi de Pruſſe nous paraît ici plus philoſophe que Voltaire lui-même.

pareilles actions, ni qu'elle fronde des juges qui n'ont pu prononcer autrement qu'ils l'ont fait.

Socrate n'adorait pas les *Deos majores & minores gentium :* toutefois il assistait aux sacrifices publics. Gassendi allait à la messe, & Newton au prône.

La tolérance dans une société doit assurer à chacun la liberté de croire ce qu'il veut; mais cette tolérance ne doit pas s'étendre à autoriser l'effronterie & la licence de jeunes étourdis qui insultent audacieusement à ce que le peuple révère. Voilà mes sentimens qui sont conformes à ce qui assure la liberté & la sûreté publique, premier objet de toute législation.

Je parie que vous pensez en lisant ceci : cela est bien allemand, cela se ressent bien du flegme d'une nation qui n'a que des passions ébauchées.

Nous sommes, il est vrai, une espèce de végétaux en comparaison des Français : aussi n'avons-nous produit ni Jérusalem délivrée, ni Henriade. Depuis que l'empereur Charlemagne s'avisa de nous faire chrétiens, en nous égorgeant, nous le sommes restés ; à quoi peut-être a contribué notre ciel toujours chargé de nuages, & les frimats de nos longs hivers.

Enfin prenez-nous tels que nous sommes. Ovide s'accoutuma bien aux mœurs des peuples de Tomes; & j'ai assez de vaine gloire pour me persuader que la province de Clèves vaut mieux que le lieu où le Danube se jette par sept bouches dans la mer Noire. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Breslau, le premier septembre.

Vous aurez vu par ma lettre précédente, que des philosophes paisibles doivent s'attendre d'être bien reçus chez moi. Je n'ai point vu le fils de l'Hippocrate moderne, & ne lui ai point parlé. Je ne sais ce qui peut être transpiré du dessein de vos philosophes ; je m'en lave les mains. Je suis ici dans une province où l'on préfère la physique à la méthaphysique. On cultive les champs, on a rebâti huit mille maisons, & l'on fait des milliers d'enfans par an, pour remplacer ceux qu'une fureur politique & guerrière a fait périr.

Je ne sais si tout bien considéré, il n'est pas plus avantageux de travailler à la population qu'à faire de mauvais argumens. Les seigneurs & le peuple, occupés de leur rétablissement, vivent en paix, & ils sont si pleins de leur ouvrage, que personne ne fait attention au culte de son voisin. Les étincelles de haine de religion qui se raniment souvent avant la guerre, sont éteintes ; & l'esprit de tolérance gagne journellement dans la façon de penser des habitans. Croyez que le désœuvrement donne lieu à la plupart des disputes. Pour les éteindre en France, il ne faudrait que renouveler les temps des défaites de Poitiers & d'Azincourt ; vos ecclésiastiques & vos parlemens, fortement occupés de leurs propres affaires, ne penseraient qu'à eux, & laisseraient le public & le gouvernement tranquilles.

C'est

C'eſt une propoſition à faire à ces meſſieurs. Je doute toutefois qu'ils l'approuvent.

Vos ouvrages ſont répandus ici & entre les mains de tout le monde. Il n'y a point de climat, point de peuple où votre nom ne perce, point de ſociété policée où votre réputation ne brille.

Jouiſſez de votre gloire, & jouiſſez-en long-temps. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 13 de ſeptembre.

VOUS n'avez pas beſoin de me recommander les philoſophes: ils ſeront tous bien reçus, pourvu qu'ils ſoient modérés & paiſibles. Je ne peux leur donner ce que je n'ai pas. Je n'ai point le don des miracles, & ne puis reſſuſciter les bois du parc de Clèves que les Français ont coupés & brûlés; mais d'ailleurs ils y trouveront aſyle & sûreté.

Il me ſouvient d'avoir lu dans ce livre brûlé dont vous me parlez, qu'il était imprimé à Berne. Les Bernois ont donc exercé une juriſdiction légitime ſur cet ouvrage. Ils ont brûlé des conciles, des controverſes, des fanatiques & des papes: à quoi j'applaudis fort, en qualité d'hérétique. Ce ne ſont que des niaiſeries, en comparaiſon de ce qui vient de ſe paſſer à Abbeville. Rôtir des hommes paſſe la raillerie; jeter du papier au feu, c'eſt humeur.

Vous devriez par repréſailles faire un *auto-da-fé* à

Ferney, & condamner aux flammes tous les ouvrages de théologie & de controverſe de votre voiſinage, en raſſemblant autour du braſier des théologiens de toute ſecte pour les régaler de ce doux ſpectacle. Pour moi dont la foi eſt tiède, je tolère tout le monde, à condition qu'on me tolère moi, ſans m'embarraſſer même de la foi des autres.

Vos miſſionnaires deſſilleront les yeux à quelques jeunes gens qui les liront ou les fréquenteront. Mais que de bêtes dans le monde qui ne penſent point! que de perſonnes livrées au plaiſir, que le raiſonnement fatigue! que d'ambitieux occupés de leurs projets! ſur ce grand nombre, combien peu de gens aiment à s'inſtruire & à s'éclairer! Le brouillard épais qui aveuglait l'humanité aux Xe & XIIIe ſiècles, eſt diſſipé. Cependant la plupart des yeux ſont myopes: quelques-uns ont les paupières collées.

Vous avez en France les *convulſionnaires*; en Hollande on connaît les *fins*; ici les *piétiſtes*. Il y aura de ces eſpèces-là, tant que le monde durera, comme il ſe trouve des chênes ſtériles dans les forêts, & des frelons près des abeilles.

Croyez que, ſi des philoſophes fondaient un gouvernement, au bout d'un demi-ſiècle le peuple ſe forgerait des ſuperſtitions nouvelles, & qu'il attacherait ſon culte à un objet quelconque qui frapperait les ſens, ou il ſe ferait de petites idoles, ou il révérerait le tombeau de ſes fondateurs, ou il invoquerait le ſoleil, ou quelque abſurdité pareille l'emporterait ſur le culte pur & ſimple de l'Être ſuprême.

La superstition est une faiblesse de l'esprit humain; elle est inhérente à cet être; elle a toujours été, elle sera toujours. Les objets d'adoration pourront changer comme vos modes de France; mais que m'importe qu'on se prosterne devant une pâte de pain azyme, devant le bœuf *Apys*, devant l'arche d'alliance, ou devant une statue? Le choix ne vaut pas la peine; la superstition est la même, & la raison n'y gagne rien.

Mais de se bien porter à soixante-dix ans, d'avoir l'esprit libre, d'être encore l'ornement du Parnasse à cet âge, comme dans sa première jeunesse, cela n'est pas indifférent. C'est votre destin: je souhaite que vous en jouissiez long-temps, & que vous soyez aussi heureux que le comporte la nature humaine. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Sans-souci, le 3 de novembre.

Je ne suis pas le seul qui remarque que le génie & les talens sont plus rares en France & en Europe dans notre siècle, qu'à la fin du siècle précédent. Il vous reste trois poètes, mais qui sont du second ordre: la Harpe, Marmontel (*a*) & S.-Lambert. Les injustices qui se font à Abbeville n'empêchent pas qu'un parisien de génie n'achève une bonne tragédie.

Il est sans doute affreux d'égorger des innocens avec le glaive de la loi; mais la nation en rougit; mais le

(*a*) Le roi de Prusse faisait trop d'honneur à Marmontel.

gouvernement penſera ſans doute à prévenir de tels abus. Il faut encore conſidérer que plus un état eſt vaſte, plus il eſt expoſé à ce que des ſubalternes abuſent de l'autorité qui leur eſt confiée. Le ſeul moyen de l'empêcher eſt d'obliger tous les tribunaux du royaume de ne mettre en exécution les arrêts de mort, qu'après qu'un conſeil ſuprême a revu les procédures & confirmé leur ſentence.

Il me ſemble que le jeune poète, auteur du Triumvirat, n'a pas plus que ſoixante-treize ans. J'en juge ainſi, parce qu'un commençant ne connaît ni ne ſent des nuances auſſi fines qu'il en eſt dans le caractère d'Octave; que les deux actes que j'ai lus ſont ſans déclamation, & d'une ſimplicité qui ne plaît qu'après avoir épuiſé toutes les fuſées de la rhétorique. En ſuppoſant même qu'un jeune homme ait fait cet ouvrage, il eſt ſûr qu'un ſage l'a retouché & refondu. Vous m'en avez donné trop & trop peu pour vous arrêter en ſi beau chemin. Je vous compare aux rois: il en coûte à obtenir leur premier bienfait; celui-là donné, on les accoutume à donner de même.

J'ai lu votre article Julien avec plaiſir. Cependant j'aurais déſiré que vous euſſiez plus ménagé cet abbé de la Bletterie: tout dévot, tout janſéniſte qu'il eſt, il a rendu le premier hommage à la vérité; il a rendu juſtice, quoique avec des ménagemens qu'il lui convenait de garder; il a rendu juſtice, dis-je, au caractère de Julien. Il ne l'a point appelé *apoſtat.* Il faut tenir compte à un janſéniſte de ſa ſincérité. Je crois qu'il aurait été plus adroit de lui donner des éloges,

comme on applaudit à un enfant qui commence à balbutier, pour l'encourager à mieux faire.

Le paſſage d'Ammien-Marcellin eſt interpolé ſans doute : vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à lire ce qui précède & ce qui ſuit. Ces deux phraſes ſe lient ſi bien, que la fraude ſaute aux yeux. C'était le bon temps, dans les premiers ſiècles : on accommodait les ouvrages à ſon gré. Joſephe s'en eſt reſſenti également. L'évangile de Jean demeure. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que meſſieurs les correcteurs ne ſe ſoient pas apperçus de certaines incongruités qu'ils auraient pu rectifier avec un coup de plume, comme la double généalogie, la prophétie dont vous faites mention, & nombre d'erreurs de noms de ville, de géographie, &c. &c. Les ouvrages marqués au ſceau de l'humanité, c'eſt-à-dire, de bévues, d'inconſéquences, de contradictions, devaient ainſi ſe déceler eux-mêmes. L'abrutiſſement de l'eſpèce humaine durant tant de ſiècles, a prolongé le fanatiſme. Enfin vous avez été le bellérophon qui a terraſſé cette chimère.

Vivez donc pour achever d'en diſperſer les reſtes. Mais ſur-tout ſongez que le repos & la tranquillité d'eſprit ſont les ſeuls biens dont nous puiſſions jouir durant notre pélerinage, & qu'il n'eſt aucune gloire qui en approche. Je vous ſouhaite ces biens, & je jure par Épicure & par Ariſtide que perſonne de vos admirateurs ne s'intéreſſe plus que moi à votre félicité.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Sans-souci, le 25 de novembre.

Cet extrait du dictionnaire de Bayle dont vous me parlez, est de moi. Je m'y étais occupé dans un temps où j'avais beaucoup d'affaires : l'édition s'en est ressentie. On en prépare à présent une nouvelle où les articles des courtisannes seront remplacés par ceux d'Ovide & de Lucrèce, & dans laquelle on restituera le bon article de David.

Je vous envoie, comme vous le souhaitez, cet extrait informe, & qui ne répond point à mon dessein. Il sera suivi de la nouvelle édition, dès qu'elle sera achevée. Mais ce ne sont que de legères chiquenaudes que j'applique sur le nez de l'*inf*....; il n'est donné qu'à vous de l'écraser.

Cette *inf*... a eu le sort des catins. Elle a été honorée tant qu'elle était jeune ; à présent dans la décrépitude, chacun l'insulte. Le marquis d'Argens l'a assez maltraitée dans son Julien. Cet ouvrage est moins incorrect que les autres ; cependant je n'ai pas été content de la sortie qu'il fait à propos de rien contre Maupertuis. Il ne faut point troubler la cendre des morts. Quelle gloire y a-t-il de combattre un homme que la mort a désarmé ? Maupertuis sans doute a fait un mauvais ouvrage ; c'est une plaisanterie gravement écrite. Il aurait pu l'égayer pour que personne ne pût s'y tromper. Vous prîtes la chose au tragique ; vous attaquâtes

ſérieuſement un badinage; & avec votre redoutable maſſue d'Hercule vous écrasâtes un moucheron.

Pour moi qui voulais conſerver la paix dans la maiſon, je fis tout ce que je pus pour vous empêcher d'éclater.

Vous n'avez rien perdu en quittant ce pays. Vous voilà à Ferney entre votre nièce & des occupations que vous aimez, reſpecté comme le dieu des beaux-arts, comme le patriarche des écraſeurs, couvert de gloire, & jouiſſant de votre vivant de toute votre réputation; d'autant plus qu'éloigné au-delà de cent lieues de Paris, on vous conſidère comme mort, & l'on vous rend juſtice.

Mais de quoi vous aviſez-vous de me demander des vers? Plutus a-t-il jamais requis Vulcain de lui fournir de l'or? Thétis a-t-elle jamais ſollicité le Rubicon de lui donner ſon filet d'eau? Puiſque dans un temps où les rois & les empereurs étaient acharnés à me dépouiller, un miſérable, s'alliant avec eux, me pilla mon livre; puiſqu'il a paru, je vous en envoie un exemplaire en gros caractères. Si votre nièce ſe coiffe à la grecque ou à l'éclipſe, elle pourra s'en ſervir pour des papillotes.

J'ai fait des poéſies médiocres: en fait de vers, les médiocres & les mauvais ſont égaux. Il faut écrire comme vous, ou ſe taire.

Il n'y a pas long-temps qu'un anglais qui vous a vu, a paſſé ici; il m'a dit que vous étiez un peu voûté, mais que ce feu que Prométhée déroba, ne vous manque point. C'eſt l'huile de la lampe: ce feu

vous soutiendra. Vous irez à l'âge de Fontenelle en vous moquant de ceux qui vous paient des rentes viagères, & en faisant une épigramme quand vous aurez achevé le siècle. Enfin, comblé d'ans, rassasié de gloire & vainqueur de l'*inf*...., je vous vois monter l'Olympe, soutenu par les génies de Lucrèce, de Sophocle, de Virgile & de Locke, placé entre Newton & Épicure, sur un nuage brillant de clarté.

Pensez à moi quand vous entrerez dans votre gloire, & dites comme celui que vous savez : *Ce soir tu seras assis à ma table.*

Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 janvier.

SIRE,

Je me doutais bien que votre muse se réveillerait tôt ou tard. Je sais que les autres hommes seront étonnés qu'après une guerre si longue & si vive, occupé du soin de rétablir votre royaume, gouvernant sans ministres, entrant dans tous les détails, vous puissiez cependant faire des vers français; mais moi je n'en suis pas surpris, parce que j'ai fort l'honneur de vous connaître : mais ce qui m'étonne, je vous l'avoue, c'est que vos vers soient bons; je ne m'y attendais pas après tant d'années d'interruption.

Des penſées fortes & vigoureuſes, un coup d'œil juſte ſur les faibleſſes des hommes, des idées profondes & vraies, c'eſt-là votre partage dans tous les temps; mais pour du nombre & de l'harmonie, & très-ſouvent même des fineſſes de langage, à trois cents lieues de Paris, dans la Marche de Brandebourg; ce phénomène doit être aſſurément remarqué par notre académie de Paris.

Savez-vous bien, ſire, que votre majeſté eſt devenue un auteur qu'on épluche.

Notre doyen, mon gros abbé d'Olivet, vient dans une nouvelle édition de la *Proſodie françaiſe*, de vous critiquer ſur le mot *crêpe*, dont vous avez retranché impitoyablement le dernier *e* dans une lettre à moi adreſſée & imprimée dans les Œuvres du philoſophe de Sans-Souci; mais je ne crois pas que cette édition ait été faite ſous vos yeux : quoi qu'il en ſoit, vous voilà devenu un auteur claſſique examiné comme Racine par notre doyen, cité devant notre tribunal des mots, & condamné ſans appel à faire *crêpe* de deux ſyllabes.

Je me joins au doyen, & je vais intenter au philoſophe de Sans-Souci une accuſation toute contraire. Vous avez donné deux ſyllabes au mot *hait* dans votre beau diſcours du ſtoïcien.

« Votre goût offenſé *haït* l'abſinte amère ».

Nous ne vous paſſerons pas cela. Le verbe *haïr* n'aura jamais deux ſyllabes à l'indicatif, *je hais*, *tu*

hais, *il hait*; vous auriez beau nous battre encore:

Nous pourrions bien haïr les infidélités
De ceux qui par humeur ont fait de sots traités;
Nous pourrions bien haïr la fausse politique
De ceux qui, s'unissant avec nos ennemis,
Ont servi les desseins d'une cour tyrannique,
Et qui se sont perdus pour perdre leurs amis.

Mais nous ne ferons jamais il *hait* de deux syllabes; prenez, sire, votre parti là-dessus, & ayez la bonté de changer ce vers; cela vous sera bien aisé.

Où est le temps, sire, où j'avais le bonheur de mettre des points sur les *i* à Sans-Souci & à Potsdam? Je vous assure que ces deux années ont été les plus agréables de ma vie. J'ai eu le malheur de faire bâtir un château sur les frontières de la France & je m'en repens bien. Les Patagons (*a*), la poix résine, l'exaltation de l'ame, & le trou pour aller tout droit au centre de la terre, m'ont écarté de mon véritable centre. J'ai payé ce trou bien chèrement. J'étais fait pour vous. J'achève ma vie dans ma petite & obscure sphère, précisément comme vous passez la vôtre au milieu de votre grandeur & de votre gloire. Je ne connais que la solitude & le travail; ma société est composée de cinq ou six personnes qui me laissent une liberté entière, & avec qui j'en use de même; car la société sans la liberté est un supplice. Je suis votre *Gilles* en fait de société & de belles-lettres.

J'ai eu ces jours-ci une très-légère attaque d'apoplexie causée par ma faute. Nous sommes presque

(*a*) Allusion à des idées extravagantes de Maupertuis.

toujours les artisans de nos disgraces. Cet accident m'a empêché de répondre à votre majesté aussitôt que je l'aurais voulu.

Le diable est déchaîné dans Genève. Ceux qui voulaient se retirer à Clèves restent. La moitié du conseil & ses partisans se sont enfuis ; l'ambassadeur de France est parti *incognito*, & est venu se réfugier chez moi.

J'ai été obligé de lui prêter mes chevaux pour retourner à Soleure. Les philosophes qui se destinent à l'émigration sont fort embarrassés, ils ne peuvent vendre aucun effet ; tout commerce est cessé, toutes les banques sont fermées. Cependant on écrira à M. le baron de Verder conformément à la permission donnée par votre majesté ; mais je prévois que rien ne pourra s'arranger qu'après la fin de l'hiver.

J'attends avec la plus vive reconnaissance les douze belles préfaces (1), monument précieux d'une raison ferme & hardie, qui doit être la leçon des philosophes.

Vous avez grande raison, sire ; un prince courageux & sage, avec de l'argent, des troupes, des lois, peut très-bien gouverner les hommes sans le secours de la religion, qui n'est faite que pour les tromper ; mais le sot peuple s'en fera bientôt une, & tant qu'il y aura des frippons & des imbécilles, il y aura des religions. La nôtre est sans contredit la plus ridicule, la plus absurde & la plus sanguinaire qui ait jamais infecté le monde.

(1) Il s'agit de douze exemplaires de l'*Avant-propos*, mis par le roi au-devant d'un Abrégé de l'histoire ecclésiastique de Fleuri, en 2 vol. *in*-12, Berne, 1767.

Votre majeſté rendra un ſervice éternel au genre humain en détruiſant cette infâme ſuperſtition, je ne dis pas chez la canaille qui n'eſt pas digne d'être éclairée & à laquelle tous les jougs ſont propres; je dis chez les honnêtes gens; chez les hommes qui penſent, chez ceux qui veulent penſer. Le nombre en eſt très-grand, c'eſt à vous de nourrir leur ame; c'eſt à vous de donner du pain blanc aux enfans de la maiſon, & de laiſſer le pain noir aux chiens. Je ne m'afflige de toucher à la mort que par mon profond regret de ne vous pas ſeconder dans cette noble entrepriſe, la plus belle & la plus reſpectable qui puiſſe ſignaler l'eſprit humain.

Alcide de l'Allemagne, ſoyez-en le Neſtor; vivez trois âges d'homme pour écraſer la tête de l'hydre.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de janvier.

J'AI lu toutes les pièces que vous m'avez envoyées. Je trouve le triumvirat rempli de beaux détails. Les pièces contre l'*inf*..... ſont ſi fortes, que depuis Celſe on n'a rien publié de plus frappant. L'ouvrage de Boulanger eſt ſupérieur à l'autre (1), & plus à la portée des gens du monde pour qui de longues déductions fatiguent l'eſprit, relâché & détendu par les frivolités.

(1) Quelques ouvrages philoſophiques de M. de Voltaire furent publiés d'abord ſous les noms de Boulanger, Fréret, Bolingbroke, &c.

Il ne reſte plus de refuge au fantôme de l'erreur. Il a été flagellé & frappé ſur toutes ſes faces, ſur tous ſes côtés. Par-tout je vois ſes bleſſures, & nulle part d'empyriques empreſſés à pallier ſon mal. Il eſt temps de prononcer ſon oraiſon funèbre & de l'enterrer. Vous défaites le charme, & l'illuſion ſe diſſipe en fumée. Je crains bien qu'il n'en ſoit pas ainſi des troubles inteſtins de Genève. J'augure, ſelon les nouvelles publiques, que nous touchons au dénouement qui cauſera ou une révolution dans le gouvernement, ou quelque tragédie ſanglante.....

Quoi qu'il en arrive, les malheureux trouveront un aſyle ouvert où ils le ſouhaitent. C'eſt à eux à déterminer le moment où ils voudront en profiter.

La cour de France traite ces gens avec une hauteur inouie, & j'avoue que j'ai peine à concevoir pourquoi ſa déciſion ſe trouve actuellement diamétralement oppoſée à celle qu'elle porta ſur la même affaire, il y a trente années. Ce qui était juſte alors doit l'être à préſent. Les lois ſur leſquelles cette république eſt fondée n'ont point changé; le jugement devait donc être le même. Voilà ce que l'on penſe dans le Nord ſur cette affaire.

Peut-être dans le Sud fait-on des gloſes ſur la liberté de conſcience ſollicitée pour les diſſidens. Je me ſuis fourré dans la *comparſa*, & je n'ai pas voulu jouer un rôle principal dans cette ſcène. Les rois d'Angleterre & du Nord ont pris le même parti : l'impératrice de Ruſſie décidera cette querelle avec la république de Pologne comme elle pourra. Les diſſentions polonaiſes

& les négociationse italiennes sont à peu-près de la même espèce; il faut vivre long-temps & avoir une patience angélique pour en voir la fin.

Je vous souhaite, en attendant, la bonne année, santé, tranquillité & bonheur, & qu'Apollon, ce dieu des vers & de la médecine, vous comble de ses doubles faveurs. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potsdam, le 10 de février.

L'ACCIDENT qui vous est arrivé attriste tous ceux qui l'ont appris. Nous nous flattons cependant que ce sera sans suite : vous n'avez presque point de corps, vous n'êtes qu'esprit; & cet esprit triomphe des maladies & des infirmités de la nature qu'il vivifie.

Je vous félicite des avantages qu'a remporté le peuple de Genève sur le conseil des deux-cents & sur les médiateurs. Cependant il paraît que ce succès passager ne sera pas de longue durée. Le canton de Berne & le roi très-chrétien sont des ogres qui avalent de petites républiques en se jouant. On ne les offense pas impunément; & si ces ogres se mettent de mauvaise humeur, c'en est fait à tout jamais de notre Rome calviniste. Les causes secondes en décideront. Je souhaite qu'elles tournent les choses à l'avantage des bourgeois qui me paraissent avoir le droit pour eux. Au cas de malheur, ils trouveront l'asyle qu'ils ont demandé, & les avantages qu'ils desirent.

Je vous remercie des corrections de mes vers ; j'en ferai bon usage. La poésie est un délassement pour moi. Je sais que le talent que j'ai est des plus bornés ; mais c'est un plaisir d'habitude dont je me priverais avec peine, qui ne porte préjudice à personne ; d'autant plus que les pièces que je compose n'ennuieront jamais le public qui ne les verra pas.

Je vous envoie encore deux contes. C'est un genre différent que j'ai essayé pour varier la monotonie des sujets graves, par des matières légères & badines. Je crois que vous devez avoir reçu des abrégés de Fleuri, autant qu'on en a pu trouver chez le libraire.

Voilà les jésuites qui pourraient bien se faire chasser d'Espagne. Ils se sont mêlés de ce qui ne les regardait pas, & la cour prétend savoir qu'ils ont excité les peuples à la sédition.

Ici dans mon voisinage l'impératrice de Russie se déclare protectrice des dissidens ; les évêques polonais en sont furieux. Quel malheureux siècle pour la cour de Rome ! on l'attaque ouvertement en Pologne, on a chassé ses gardes du corps, de France & de Portugal. Il paraît qu'on en fera autant en Espagne.

Les philosophes sapent ouvertement les fondemens du trône apostolique : on persiffle le grimoire du magicien ; on éclabousse l'auteur de sa secte ; on prêche la tolérance ; tout est perdu. Il faut un miracle pour relever l'église. C'est elle qui est frappée d'un coup d'apoplexie terrible ; & vous aurez encore la consolation de l'enterrer & de lui faire son épitaphe, comme vous fîtes autrefois pour la Sorbonne.

L'anglais Woolſton prolonge la durée de l'*inf*..... ſelon ſon calcul, à deux cents ans; il n'a pu calculer ce qui eſt arrivé tout récemment. Il s'agit de détruire le préjugé qui ſert de fondement à cet édifice. Il s'écroule de lui-même, & ſa chute n'en devient que plus rapide.

Voilà ce que Bayle a commencé de faire; il a été ſuivi par nombre d'anglais, & vous avez été réſervé pour l'accomplir.

Jouiſſez long-temps en paix de toutes les ſortes de lauriers dont vous êtes couvert; jouiſſez de votre gloire & du rare bonheur de voir qu'à votre couchant vos productions ſont auſſi brillantes qu'à votre aurore.

Je ſouhaite que ce couchant dure long-temps, & je vous aſſure que je ſuis un de ceux qui y prends le plus d'intérêt.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 de février.

Je ſuis bien aiſe que ce livre qu'on a eu tant de peine à trouver ici, vous ſoit parvenu, puiſque vous le ſouhaitiez. Ce pauvre abbé Fleuri qui en eſt l'auteur, a eu le chagrin de l'avoir vu mettre à l'*index* à la cour de Rome. Il faut avouer que l'Hiſtoire de l'Égliſe eſt plutôt un ſujet de ſcandale que d'édification.

L'auteur de la préface a raiſon, en ce qu'il ſoutient que l'ouvrage des hommes ſe décèle dans toute la conduite des prêtres qui altèrent cette religion (ſainte

en

en elle-même) de concile en concile, la ſurchargent d'articles de foi, & puis la tournent toute en pratiques extérieures, & finiſſent enfin par ſaper les mœurs avec leurs indulgences & leurs diſpenſes qui ne ſemblent inventées que pour ſoulager les hommes du poids de la vertu; comme ſi la vertu n'était pas d'une néceſſité abſolue pour toute ſociété, comme ſi quelque religion pouvait être tolérée ſitôt qu'elle devient contraire aux bonnes mœurs.

Il y aurait de quoi compoſer des volumes ſur cette matière; & les petits ruiſſeaux que je pourrais fournir ſe perdraient dans les immenſes réſervoirs & les vaſtes mers de votre ſeigneurie de Ferney. Vous écrire ſur ce ſujet, ce ſerait porter des corneilles à Athènes.

J'en viens à vos pauvres Génevois. Selon ce que diſent les papiers publics, il paraît que votre miniſtère de Verſailles s'eſt radouci ſur ce ſujet. Je le ſouhaite pour le bien de l'humanité. Pourquoi changer les lois d'un peuple qui veut les conſerver? Pourquoi tracaſſer? Certainement il n'en reviendra pas une grande gloire à la France d'avoir pu opprimer une pauvre république voiſine. C'eſt les Anglais qu'il faut vaincre, c'eſt contre eux qu'il y a de la réputation à gagner; car ces gens ſont fiers & ſavent ſe défendre. Je ne ſais ſi on réuſſira en France à établir leur banque. L'idée en eſt bonne; mais moi qui vois ces choſes de loin, & qui peux me tromper, je ne crois pas qu'on ait bien pris ſon temps pour l'établir. Il faut avoir du crédit pour en former une;

& ſelon les bruits populaires, le gouvernement en manque.

Je vous fais mes remercîmens de la façon dont vous avez défendu mes barbariſmes & mes ſolécifmes envers l'abbé d'Olivet. Vous & les grands orateurs rendez toutes les cauſes bonnes. Si vous vous le propoſiez, vous me donneriez aſſez d'amour-propre pour me croire infaillible comme un des quarante; tant l'art de perſuader eſt un don précieux!

Je voudrais l'avoir pour perſuader aux Polonais la tolérance. Je voudrais que les diſſidens fuſſent heureux, mais ſans enthouſiaſme, & de façon que la République fût contente. Je ne ſais point ce que penſe le roi de Pologne, mais je crois que tout cela pourra s'ajuſter doucement en modérant les prétentions des uns, & en portant les autres à ſe relâcher ſur quelque choſe.

Le ſaint père a envoyé un bref dans ce pays-là: il n'y eſt queſtion que de la gloire du martyre, de l'aſſiſtance miraculeuſe de Dieu, du fer, du feu, de l'obſtination, du zèle, &c. &c. Le Saint-Eſprit l'inſpire bien mal, & lui a fait faire depuis ſon pontificat toutes choſes à contre-ſens. A quoi bon donc être inſpiré?

Il y a ici une comteſſe polonaiſe. Elle ſe nomme Crazinska: c'eſt une eſpèce de phénomène. Cette femme a un amour décidé pour les lettres; elle a appris le latin, le grec, le français, l'italien & l'anglais: elle a lu tous les auteurs claſſiques de chaque langue, & les poſsède bien. L'ame d'un bénédictin

réſide dans ſon corps : avec cela elle a beaucoup d'eſprit, & n'a contre elle que la difficulté de s'exprimer en français, langue dont l'uſage ne lui eſt pas encore auſſi familier que l'intelligence. Avec pareille recommandation vous jugerez ſi elle a été bien accueillie. Elle a de la ſuite dans la converſation, de la liaiſon dans les idées, & aucune des frivolités de ſon ſexe. Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt qu'elle s'eſt formée elle-même, ſans aucun ſecours. Voilà trois hivers qu'elle paſſe à Berlin avec les gens de lettres, en ſuivant ce penchant irréſiſtible qui l'entraîne.

Je prêche ſon exemple à toutes nos femmes qui auraient bien une autre facilité que cette polonaiſe à ſe former; mais elles ne connaiſſent pas la félicité de ceux qui cultivent les lettres; & parce que cette volupté n'eſt pas vive, elles ne la reconnaiſſent pas pour telle. Vous, quoique dans un âge avancé, vous leur devez encore les plus heureux momens de votre vie. Quand tous les autres plaiſirs paſſent, celui-là reſte; c'eſt le fidèle compagnon de tous les âges & de toutes les fortunes.

Puiſſiez-vous encore en jouir long-temps pour le bien de ces lettres mêmes, pour éclairer les aveugles, & pour défendre mes barbariſmes. Je le ſouhaite de tout mon cœur. *Vale*.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 28 février.

Je félicite l'Europe des productions dont vous l'avez enrichie pendant plus de cinquante années, & je ſouhaite que vous en ajoutiez encore autant que les Fontenelle, les Fleuri, & les Neſtor en ont vécu. Avec vous finit le ſiècle de Louis XIV. De cette époque ſi féconde en grands hommes, vous êtes le dernier qui nous reſte. Le dégoût des lettres, la ſatiété des chefs-d'œuvre que l'eſprit humain a produits, un eſprit de calcul, voilà le goût du temps préſent.

Parmi la foule de gens d'eſprit dont la France abonde, je ne trouve pas de ces eſprits créateurs, de ces vrais génies qui s'annoncent par de grandes beautés, des traits brillans, & des écarts même. On ſe plaît à analyſer tout. Les Français ſe piquent à préſent d'être profonds. Leurs livres ſemblent faits par de froids raiſonneurs : & ces graces qui leur étaient ſi naturelles, ils les négligent.

Un des meilleurs ouvrages que j'aie lus de longtemps, eſt ce factum pour les Calas, fait par un avocat dont le nom ne me revient pas. Ce factum eſt plein de traits de véritable éloquence, & je crois l'auteur digne de marcher ſur les traces de Boſſuet, &c. non comme théologien, mais comme orateur.

Vous êtes environné d'orateurs qui haranguent à coups de baïonnettes & de cartouches : c'eſt un

voiſinage déſagréable pour un philoſophe qui vit en retraite, plus encore pour les Génevois.

Cela me rappelle le conte du ſuiſſe qui mangeait une omelette au lard un jour maigre, & qui, entendant tonner, s'écria : Grand Dieu ! voilà bien du bruit pour une omelette au lard. Les Génevois pourraient faire cette exclamation en s'adreſſant à Louis XV. La fin de ce blocus ne tournera pas à l'avantage du peuple. Ce qu'ils pourraient faire de plus judicieux, ſerait de céder aux conjonctures & de s'accommoder. Si l'obſtination & l'animoſité les en empêchent, leur dernière reſſource eſt l'aſyle que je leur prépare & qui ſe trouve dans un lieu que vous jugez très-bien qui leur ſera convenable.

Je ne ſais quel eſt le jeune homme dont vous me parlez. Je m'informerai s'il ſe trouve à Véſel quelqu'un de ce nom. En cas qu'il y ſoit, votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Voici de ſuite trois jugemens bien honteux pour les parlemens de France. Les Calas, les Sirven & la Barre devraient ouvrir les yeux au gouvernement, & le porter à la réforme des procédures criminelles : mais on ne corrige les abus que quand ils ſont parvenus à leur comble. Quand ces cours de juſtice auront fait rouer quelque duc & pair par diſtraction, les grandes maiſons crieront, les courtiſans mèneront grand bruit, & les calamités publiques parviendront au trône.

Pendant la guerre il y avait une contagion à Breſlau. On enterrait cent vingt perſonnes par jour ; une

comteſſe dit : « Dieu merci, la grande nobleſſe eſt » épargnée ; ce n'eſt que le peuple qui meurt ». Voilà l'image de ce que penſent les gens en place qui ſe croient pétris de molécules plus précieuſes que ce qui fait la compoſition du peuple qu'ils oppriment. Cela a été ainſi preſque de tout temps. L'allure des grandes monarchies eſt la même. Il n'y a guère que ceux qui ont ſouffert l'oppreſſion qui la connaiſſent & la déteſtent. Ces enfans de la fortune, qu'elle a engourdis dans la proſpérité, penſent que les maux du peuple ſont exagération, que des injuſtices ſont des mépriſes ; & pourvu que le premier reſſort aille, il importe peu du reſte.

Je ſouhaite, puiſque la deſtinée du monde eſt d'être mené ainſi, que la guerre s'écarte de votre habitation, & que vous jouiſſiez paiſiblement dans votre retraite d'un repos qui vous eſt dû ſous les ombrages des lauriers d'Apollon : je ſouhaite encore que dans cette douce retraite vous ayiez autant de plaiſir que vos ouvrages en ont donné à vos lecteurs. A moins d'être au troiſième ciel, vous ne ſauriez être plus heureux.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 3 mars.

SIRE,

J'entends très-bien l'aventure des deux chiens, & je l'entends d'autant mieux que je ſuis un peu mordu. Mes petites poſſeſſions touchent aux portes de Genève. Tout commerce eſt interrompu par cette ridicule guerre ; elle n'enſanglante pas encore la terre, mais elle la ruine. Vos chiens répondent très-pertinemment à nos héros français & bernois. Il eſt certain que ſi les animaux raiſonnaient avec les hommes, ils auraient toujours raiſon, car ils ſuivent la nature, & nous l'avons corrompue.

A l'égard du violon, je crains de n'entendre pas le mot de l'énigme. Eſt-ce le roi de Pologne qui, ne pouvant par lui-même venir à bout de ſes évêques, s'eſt voulu ſecrètement appuyer de votre majeſté, de la Ruſſie, de l'Angleterre & du Danemarck, & qui n'eſt actuellement appuyé que de la Ruſſie ? eſt-ce l'impératrice de Ruſſie qui ſoutient ſeule à préſent le fardeau qu'elle avait voulu partager avec trois puiſſances ?

Il me paraît que je tourne autour du mot de l'énigme, mais je peux me tromper ; vous ſavez que je ne ſuis pas grand politique.

Votre alliée l'impératrice a eu la bonté de m'envoyer ſon mémoire juſtificatif, qui m'a ſemblé bien fait. C'eſt une choſe aſſez plaiſante, & qui a l'air de

la contradiction, de ſoutenir l'indulgence & la tolérance, les armes à la main ; mais auſſi l'intolérance eſt ſi odieuſe qu'elle mérite qu'on lui donne ſur les oreilles. Si la ſuperſtition a fait ſi long-temps la guerre, pourquoi ne la ferait-on pas à la ſuperſtition ? Hercule allait combattre les brigands, & Bellérophon les chimères ; je ne ſerais pas fâché de voir des Hercules & des Bellérophons délivrer la terre des brigands & des chimères catholiques.

Quoi qu'il en ſoit, vos deux contes ſont bien plaiſans ; votre génie eſt toujours le même : votre raiſon ſupérieure eſt toujours ingénieuſe & gaie. J'eſpère que votre majeſté daignera m'envoyer quelque nouveau conte ſur la folie de ne vouloir pas qu'un prince afferme ſon bien, lorſqu'il eſt permis au dernier payſan d'affermer le ſien ; cela ne me paraît pas juſte, & mérite aſſurément un troiſième conte.

J'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière lettre du nommé Morival, cadet dans un de vos régimens à Véſel ; c'eſt un jeune homme très-bien né, & dont on rend de fort bons témoignages. Eſt-il concevable qu'il ait été condamné à être brûlé vif chez des Picards, pour n'avoir pas ſalué une proceſſion de capucins, & pour avoir chanté deux chanſons ? L'inquiſition elle-même ne commettrait pas de pareilles horreurs. Pour peu qu'on jette les yeux ſur la ſcène de ce monde, on paſſe la moitié de ſa vie à rire & l'autre moitié à frémir.

Conſervez-moi, ſire, vos bontés, pour le peu de temps que j'ai encore à végéter & à ramper ſur ce malheureux & ridicule tas de boue.

DU ROI.

A Potsdam, le 24 mars.

Je vous plains de ce que votre retraite eſt entourée d'armes : il n'eſt donc aucun ſéjour à l'abri du tumulte ! Qui croirait qu'une république dût être bloquée par des voiſins qui n'ont aucun empire ſur elle ? Mais je me flatte que cet orage paſſera, & que les Génevois ne ſe roidiront pas contre la violence, ou que le miniſtère français modérera ſa fougue.

Ce que je ſais de l'impératrice de Ruſſie, c'eſt qu'elle a été ſollicitée par les diſſidens de leur prêter ſon aſſiſtance, & qu'elle a fait marcher des argumens munis de canons & de baïonnettes pour convaincre les évêques polonais des droits que ces diſſidens prétendent avoir.

Il n'eſt point réſervé aux armes de détruire l'*inf....* elle périra par le bras de la vérité & par la ſéduction de l'intérêt. Si vous voulez que je développe cette idée, voici ce que j'entends.

J'ai remarqué, & d'autres comme moi, que les endroits où il y a le plus de couvens de moines, ſont ceux où le peuple eſt le plus aveuglément livré à la ſuperſtition : il n'eſt pas douteux que, ſi l'on parvient à détruire ces aſyles du fanatiſme, le peuple ne devienne un peu indifférent & tiède ſur ces objets, qui ſont actuellement ceux de ſa vénération. Il s'agirait donc de détruire les cloîtres, au moins de commencer à diminuer leur nombre. Ce moment eſt venu, parce que

le gouvernement français & celui d'Autriche sont endettés, qu'ils ont épuisé les ressources de l'industrie pour acquitter les dettes, sans y parvenir. L'appât de riches abbayes & de couvens bien rentés est tentant. En leur représentant le mal que les cénobites font à la population de leurs États, ainsi que l'abus du grand nombre de *Cucullati* qui remplissent leurs provinces, en même temps la facilité de payer en partie leurs dettes, en y appliquant les trésors de ces communautés qui n'ont point de successeurs, je crois qu'on les déterminerait à commencer cette réforme: & il est à présumer qu'après avoir joui de la sécularisation de quelques bénéfices, leur avidité engloutira le reste.

Tout gouvernement qui se déterminera à cette opération, sera ami des philosophes, & partisan de tous les livres qui attaqueront les superstitions populaires & le faux zèle des hypocrites qui voudraient s'y opposer.

Voilà un petit projet que je soumets à l'examen du patriarche de Ferney. C'est à lui, comme au père des fidèles, de le rectifier & de l'exécuter.

Le patriarche m'objectera peut-être ce que l'on fera des évêques: je lui réponds qu'il n'est pas temps d'y toucher encore; qu'il faut commencer par détruire ceux qui soufflent l'embrâsement du fanatisme au cœur du peuple. Dès que le peuple sera refroidi, les évêques deviendront de petits garçons dont les souverains disposeront, par la suite des temps, comme ils voudront.

La puiſſance des eccléſiaſtiques n'eſt que d'opinion ; elle ſe fonde ſur la crédulité des peuples. Éclairez ces derniers, l'enchantement ceſſe.

Après bien des peines, j'ai déterré le malheureux compagnon de la Barre : il ſe trouve porte-enſeigne à Véſel, & j'ai écrit pour lui.

On me marque de Paris qu'on prépare au théâtre français, avec appareil, la repréſentation des Scythes. Vous ne vous contentez pas d'éclairer votre patrie, vous lui donnez encore du plaiſir. Puiſſiez-vous lui en donner long-temps, & jouir dans votre doux aſyle des délices que vous avez procurées à vos contemporains, & qui s'étendront à la race future autant qu'il y aura des hommes qui aimeront les lettres, & d'ames ſenſibles qui connaîtront la douceur de pleurer. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 avril.

SIRE,

Je ne ſais plus quand les chiens qui ſe battent pour un os, & à qui on donne cent coups de bâton, comme le dit très-bien votre majeſté, pourront aller demander un chenil dans vos États (1). Tous ces petits dogues-là, accoutumés à japper ſur leurs paliers, deviennent indécis de jour en jour. Je crois qu'il y a deux familles qui partent inceſſamment, mais je ne puis parler aux autres, la communication étant

(1) M. de Voltaire voulait alors que Véſel ſervît d'aſyle aux proſcrits de Genève. Il avait eſſayé, quelque temps auparavant, d'y établir une colonie de philoſophes français.

interdite par un cordon de troupes dont on vante déjà les conquêtes. On nous a pris plus de douze pintes de lait, & plus de quatre paires de pigeons. Si cela continue, la campagne ſera extrêmement glorieuſe. Ce ne ſont pourtant pas les malheurs de la guerre qui me font regretter le temps que j'ai paſſé auprès de votre majeſté.

Je ne me conſolerai jamais du malheur qui me fait achever ma vie loin de vous. Je ſuis heureux autant qu'on peut l'être dans ma ſituation; mais je ſuis loin du ſeul prince véritablement philoſophe. Je ſais fort bien qu'il y a beaucoup de ſouverains qui penſent comme vous, mais où eſt celui qui pourrait faire la préface de cette Hiſtoire de l'Égliſe? où eſt celui qui a l'ame aſſez forte & le coup-d'œil aſſez juſte pour oſer voir & dire qu'on peut très-bien régner ſans le lâche ſecours d'une ſecte? où eſt le prince aſſez inſtruit pour ſavoir que depuis dix-ſept cents ans la ſecte chrétienne n'a jamais fait que du mal?

Vous avez vu ſur cette matière bien des écrits auxquels il n'y a rien à répondre. Ils ſont peut-être un peu trop longs, ils ſe répétent peut-être quelquefois les uns les autres. Je ne condamne pas toutes ces répétitions, ce ſont les coups de marteau qui enfoncent le clou dans la tête du fanatiſme; mais il me ſemble qu'on pourrait faire un excellent recueil de tous ces livres, en élaguant quelques ſuperfluités, & en reſſerrant les preuves. Je me ſuis long-temps flatté qu'une petite colonie de gens ſavans & ſages viendrait ſe conſacrer dans vos États à éclairer le genre

humain. Mille obſtacles à ce deſſein s'accumulent tous les jours.

Si j'étais moins vieux, ſi j'avais de la ſanté, je quitterais ſans regret le château que j'ai bâti & les arbres que j'ai plantés, pour venir achever ma vie dans le pays de Clèves avec deux ou trois philoſophes, & pour conſacrer mes derniers jours, ſous votre protection, à l'impreſſion de quelques livres utiles. Mais, ſire, ne pouvez-vous pas, ſans vous compromettre, faire encourager quelque libraire de Berlin à les réimprimer, & à les faire débiter dans l'Europe à un prix qui en rende la vente facile? ce ſerait un amuſement pour votre majeſté, & ceux qui travailleraient à cette bonne œuvre en ſeraient récompenſés dans ce monde plus que dans l'autre.

Comme j'allais continuer à vous demander cette grace, je reçois la lettre dont votre majeſté m'honore du 24 mars. Elle a bien raiſon de dire que l'*inf*... ne ſera jamais détruite par les armes; car il faudrait alors combattre pour une autre ſuperſtition qui ne ſerait reçue qu'en cas qu'elle fût plus abominable. Les armes peuvent détrôner un pape, dépoſſéder un électeur eccléſiaſtique, mais non pas détrôner l'impoſture.

Je ne conçois pas comment vous n'avez pas eu quelque bon évêché pour les frais de la guerre, par le dernier traité; mais je ſens bien que vous ne détruirez la ſuperſtition chriſticole que par les armes de la raiſon.

Votre idée de l'attaquer par les moines eſt d'un

grand capitaine. Les moines une fois abolis, l'erreur eſt expoſée au mépris univerſel. On écrit beaucoup en France ſur cette matière; tout le monde en parle. Les bénédictins eux-mêmes ont été ſi honteux de porter une robe couverte d'opprobre, qu'ils ont préſenté une requête au roi de France pour être ſéculariſés, mais on n'a pas cru cette grande affaire aſſez mûre; on n'eſt pas aſſez hardi en France, & les dévots ont encore du crédit.

Voici un petit imprimé qui m'eſt tombé ſous la main; il n'eſt pas long, mais il dit beaucoup. Il faut attaquer le monſtre par les oreilles comme à la gorge.

J'ai chez moi un jeune homme, nommé M. de la Harpe, qui cultive les lettres avec ſuccès. Il a fait une épître d'un moine au fondateur de la Trappe, qui me paraît excellente. J'aurai l'honneur de l'envoyer à votre majeſté par le premier ordinaire. Je ne crois pas qu'on le condamne à être diſloqué & brûlé à petit feu comme cet infortuné qui eſt à Véſel, & que je ſais être un très-bon ſujet. Je remercie votre majeſté, au nom de la raiſon & de la bienfaiſance, de la protection qu'elle accorde à cette victime du fanatiſme de nos druides.

Les Scythes ſont un ouvrage fort médiocre. Ce ſont plutôt les petits cantons ſuiſſes & un marquis français que les Scythes & un prince perſan. Thiriot aura l'honneur d'envoyer de Paris cette rapſodie à votre majeſté.

Je ſuis toujours fâché de mourir hors de vos États. Que votre majeſté daigne me conſerver quelque ſouvenir pour ma conſolation.

DU ROI.

A Potſdam, le 5 de mai.

J'AURAIS cru, pendant les troubles qui déſolaient l'Europe, que la terre de Ferney & la ville de Genève étaient l'arche où quelques juſtes furent préſervés des calamités publiques. Mais, il faut l'avouer, il n'eſt aucun lieu où l'inquiétude des hommes & l'enchaînement fatal des cauſes ne puiſſent amener ce fléau. Je plains les citoyens de la Rome calviniſte de ſe trouver réduits à la dure néceſſité d'abandonner leur patrie, ou de renoncer aux privilèges de leur liberté. Ils ont affaire à trop forte partie, & les Français les traitent à la rigueur. Lentulus, qui a fait un tour en ſa patrie, s'était propoſé de paſſer chez vous ſi ce cordon impénétrable ne l'en eût empêché. Voilà comme tout ſe dénature par les lois de la viciſſitude.

La ville de Jéruſalem, bâtie par le peuple de Dieu, eſt poſſédée par les Turcs : le capitole, cet aſyle des nations, ce lieu auguſte où s'aſſemblait un ſénat maître de l'univers, eſt maintenant habité par des récollets ; & Ferney, douce & agréable retraite philoſophique, ſert de quartier-général aux troupes françaiſes. Mais vous adoucirez ces guerriers farouches, comme Orphée, votre devancier, apprivoiſa les tigres & les lions.

Il eſt fâcheux que vous ſoyez aſſujetti, comme le reſte des êtres, aux infirmités de l'âge : il faudrait que les corps joints à des ames privilégiées comme la vôtre, en fuſſent exempts. Les arts & la ſociété de notre petite

contrée regretteront à jamais votre perte. Ce ne ſont pas de celles qu'on répare facilement ; auſſi votre mémoire ne périra-t-elle pas parmi nous.

Vous pouvez vous ſervir de nos imprimeurs ſelon vos deſirs. Ils jouiſſent d'une liberté entière ; & comme ils ſont liés avec ceux d'Hollande, de France & d'Allemagne, je ne doute pas qu'ils n'aient des voies pour faire paſſer les livres où ils le jugent à propos.

Voilà pourtant un nouvel avantage que nous venons d'emporter en Eſpagne : les jéſuites ſont chaſſés de ce royaume. De plus, les cours de Verſailles, de Vienne & de Madrid, ont demandé au pape la ſuppreſſion d'un nombre conſidérable de couvens. On dit que le ſaint père ſera obligé d'y conſentir, quoique en enrageant. Cruelle révolution ! A quoi ne doit pas s'attendre le ſiècle qui ſuivra le nôtre ? La cognée eſt miſe à la racine de l'arbre : d'une part, les philoſophes s'élèvent contre les abſurdités d'une ſuperſtition révérée ; d'une autre, les abus de la diſſipation forcent les princes à s'emparer des biens de ces reclus, les ſuppôts & les trompettes du fanatiſme. Cet édifice ſapé par ſes fondemens va s'écrouler ; & les nations tranſcriront dans leurs annales, que Voltaire fut le promoteur de cette révolution, qui ſe fit au XIXe ſiècle dans l'eſprit humain.

Qui aurait dit au XIIe ſiècle que la lumière qui éclairerait le monde, viendrait d'un petit bourg ſuiſſe, nommé Ferney ? Tous les grands-hommes communiquent leur célébrité aux lieux qu'ils habitent, & au temps où ils fleuriſſent.

On

On m'écrit de Paris qu'on m'enverra les Scythes. Je ſuis bien sûr que cette pièce ſera intéreſſante & pathétique : heureux talens, qui font le charme de toutes vos tragédies ! J'ai vu des tragédies & des panégyriques du jeune poète dont vous me parlez ; il a du feu & verſifie bien. Je vous ſuis obligé de ſon épître que vous voulez me communiquer. On m'a envoyé le Béliſaire de Marmontel. Il faut que la ſorbonne ait été de bien mauvaiſe humeur pour condamner l'envie que l'auteur a de ſauver Cicéron & Marc-Aurèle. Je ſoupçonnerais plutôt que le gouvernement a cru appercevoir quelques alluſions du règne de Juſtinien à celui de Louis XIV, & que, pour chagriner l'auteur, il a lâché contre lui la ſorbonne, comme un mâtin accoutumé d'aboyer contre qui on l'excite.

Conſervez-vous toutefois, & ménagez votre vieilleſſe dans votre quartier-général de Ferney. Souvenez-vous qu'Archimède, pendant qu'on donnait l'aſſaut à la ville qu'il défendait, réſolvait tranquillement un problème ; & ſoyez perſuadé que le roi Hiéron s'intéreſſait moins à la conſervation de ſon géomètre, que moi à celle du grand-homme que le cordon des troupes françaiſes entoure.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 31 de juillet.

J'AI cru avec le public que vous aviez changé de domicile. Des lettres de Paris nous aſſuraient que vous alliez vous établir à Lyon, & j'attribuais votre long ſilence à votre déménagement; la cauſe que vous en alléguez eſt bien plus fâcheuſe.

Le poème ſur les Génevois m'était parvenu par Thiriot. Je n'en ai que deux chants; vous me feriez plaiſir de m'envoyer l'ouvrage entier. J'admirais en le liſant ce feu d'imagination que les frimats de la Suiſſe & le froid des ans n'ont pu éteindre; & comme cet ouvrage eſt écrit avec autant de gaieté que de chaleur, je vous croyais plus vivant que jamais. Enfin vous êtes échappé de ce nouveau danger, & vous allez ſans doute nous régaler de quelque poème ſur le Styx, ſur Caron, ſur Cerbère, & ſur tous ces objets que vous avez vus de ſi près. Vous nous devez la relation de ce voyage : vous vous trouverez à votre aiſe en la faiſant, inſtruit par l'exemple de tant de voyageurs qui ne ſe ſont pas gênés en nous racontant ce qu'ils n'ont jamais vu dans des pays réels. Votre champ vous fournit la mythologie, la théologie & la métaphyſique. Quelle carrière pour l'imagination! Mais revenons à ce monde-ci.

On y vieillit prodigieuſement, mon cher Voltaire: tout a bien changé depuis le temps paſſé que vous vous rappelez. Mon eſtomac, qui ne digère preſque

plus, m'a contraint de renoncer aux ſoupers. Je lis le ſoir, ou je fais converſation. Mes cheveux ſont blanchis, mes dents s'en vont, mes jambes ſont abymées par la goutte. Je végette encore, & je m'apperçois que le temps fixe une différence ſenſible entre quarante & cinquante-ſix ans. Ajoutez à cela que depuis la paix j'ai été ſurchargé d'affaires, de ſorte qu'il ne me reſte dans la tête qu'un peu de bon ſens avec une paſſion renaiſſante pour les ſciences & pour les beaux-arts. Ce ſont eux qui font ma conſolation & ma joie.

Votre eſprit eſt plus jeune que le mien : ſans doute que vous avez bu de la fontaine de Jouvence, ou vous avez trouvé quelque ſecret ignoré des grands-hommes qui vous ont devancé.

Vous allez retravailler le *Siècle de Louis XIV* : mais n'eſt-il pas dangereux d'écrire les faits qui tiennent à nos temps ? C'eſt l'arche du Seigneur, il ne faut pas y toucher. Ceci me donne lieu de vous propoſer un doute que je vous prie de réſoudre. On dit le ſiècle d'Auguſte, le ſiècle de Louis XIV : juſqu'à quel temps doit s'étendre ce ſiècle ? combien avant la naiſſance de celui qui lui donne ſon nom, & combien après ſa mort ? Votre réponſe décidera un petit différend littéraire qui s'eſt élevé ici à cette occaſion.

J'envie à Lentulus le plaiſir qu'il a eu de vous voir. Comme vous me parlez de lui, je ſuppoſe qu'il aura été à Ferney. Il vous a vu *facies ad faciem*, comme le grand Condé mourant eſpérait voir Dieu. Pour moi je ne vois rien que mon jardin. Nous avons célébré

des noces, & puis des fiançailles. J'établis ma famille. J'ai plus de neveux & de nièces que vous n'en avez. Nous menons tous une vie paisible & philosophique.

On parle aussi peu des dissidens & de ce qu'ils décideront que des Génevois & des héros qui les entourent. Toutefois j'ai appris avec plaisir qu'on les laisse tranquilles. S'ils sont sages, ils auront hâte de s'accommoder & de ne plus rechercher dorénavant l'arbitrage de voisins plus puissans qu'eux.

Vivez donc pour l'honneur des lettres; que votre corps puisse se rajeunir comme votre esprit; & si je ne puis vous entendre, que je puisse vous lire, vous admirer & faire des vœux pour le patriarche de Ferney !

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Novembre.

SIRE,

Un bohémien qui a beaucoup d'esprit & de philosophie, nommé M. Grimm, m'a mandé que vous aviez initié l'empereur à nos saints mystères, & que vous n'étiez pas trop content que j'eusse passé près de deux ans sans vous écrire.

Je remercie votre majesté très-humblement de ce petit reproche : je lui avouerai que j'ai été si fâché & si honteux du peu de succès de la transmigration de Clèves, que je n'ai osé depuis ce temps-là présenter

aucune de mes idées à votre majesté. Quand je songe qu'un fou & qu'un imbécille comme S. Ignace a trouvé une douzaine de prosélytes qui l'ont suivi, & que je n'ai pas pu trouver trois philosophes, j'ai été tenté de croire que la raison n'était bonne à rien ; d'ailleurs, quoi que vous en disiez, je suis devenu bien vieux, & malgré toutes mes coquetteries avec l'impératrice de Russie, le fait est que j'ai été long-temps mourant & que je me meurs.

Mais je ressuscite & je reprends tous mes sentimens envers votre majesté, & toute ma philosophie pour lui écrire aujourd'hui, au sujet d'une petite extravagance anglaise qui regarde votre personne. Elle se doutera bien que cette démence anglaise n'est pas gaie; il y a beaucoup de sages en Angleterre; mais il y a autant de sombres enthousiastes. L'un de ces énergumènes, qui peut-être a de bonnes intentions, s'est avisé de faire imprimer dans la gazette de la cour, qu'on appelle *The Whitehall Evening-Post*, le 7 octobre, une prétendue lettre de moi à votre majesté, dans laquelle je vous exhorte à ne plus corrompre la nation que vous gouvernez. Voici les propres mots fidèlement traduits. « Quelle pitié, si l'étendue de » vos connaissances, vos talens & vos vertus ne vous » servaient qu'à pervertir ces dons du ciel pour faire » la misère & la désolation du genre humain ! Vous » n'avez rien à desirer, sire, dans ce monde, que » l'auguste titre d'un héros chrétien ».

Je me flatte que ce fanatique imprimera bientôt une lettre de moi au grand turc Moustapha, dans laquelle

j'exhorterai ſa hauteſſe à être un héros mahométan : mais comme Mouſtapha n'a veine qui tende à le faire un héros, & que ma véritable héroïne l'impératrice de Ruſſie y a mis bon ordre, je ne crois pas que j'entreprenne cette converſion turque. Je m'en tiens aux princes & aux princeſſes du Nord, qui me paraiſſent plus éclairés que tout le ſérail de Conſtantinople.

Je ne réponds autre choſe à l'auteur qui m'impute cette belle lettre à votre majeſté, que ces quatre lignes-ci : « J'ai vu dans le *The Whitehall Evening-Poſt*, du 7 octobre 1769, N°. 3668, une prétendue lettre de moi à ſa majeſté le roi de Pruſſe ; cette lettre eſt bien ſotte ; cependant je ne l'ai point écrite. Fait à Ferney le 29 octobre 1769, VOLTAIRE ».

Il y a par-tout, ſire, de ces eſprits également abſurdes & méchans, qui croient ou qui font ſemblant de croire qu'on n'a point de religion quand on n'eſt pas de leur ſecte. Ces ſuperſtitieux coquins reſſemblent à la Philaminte des Femmes ſavantes de Molière ; ils diſent :

Nul ne doit plaire à Dieu que nous & nos amis.

J'ai dit quelque part que la Motte le Vayer, précepteur du frère de Louis XIV, répondit un jour à un de ces marouſles : « Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne ſuis pas de ta religion ».

Ils ignorent, ces pauvres gens, que le vrai culte, la vraie piété, la vraie ſageſſe eſt d'adorer Dieu comme

le père commun de tous les hommes ſans diſtinction, & d'être bienfaiſant.

Ils ignorent que la religion ne conſiſte ni dans les rêveries des bons quakers, ni dans celles des bons anabaptiſtes ou des piétiſtes, ni dans l'impanation & l'invination, ni dans un pélerinage à Notre-Dame de Lorette, à Notre-Dame des neiges, ou à Notre-Dame des ſept douleurs; mais dans la connaiſſance de l'Être ſuprême qui remplit toute la nature, & dans la vertu.

Je ne vois pas que ce ſoit une piété bien éclairée qui ait refuſé aux diſſidens de Pologne les droits que leur donne leur naiſſance, & qui ait appelé les janiſſaires de notre ſaint père le turc au ſecours des bons catholiques romains de la Sarmatie. Ce n'eſt point probablement le Saint-Eſprit qui a dirigé cette affaire, à moins que ce ne ſoit un ſaint eſprit du révérend père Malagrida, ou du révérend père Guignard, ou du révérend père Jacques Clément.

Je n'entre point dans la politique qui a toujours appuyé la cauſe de Dieu, depuis le grand Conſtantin, aſſaſſin de toute ſa famille, juſqu'au meurtre de Charles I qu'on fit aſſaſſiner par le bourreau, l'Évangile à la main; la politique n'eſt pas mon affaire : je me ſuis toujours borné à faire mes petits efforts pour rendre les hommes moins ſots & plus honnêtes. C'eſt dans cette idée que, ſans conſulter les intérêts de quelques ſouverains (intérêts à moi très-inconnus), je me borne à ſouhaiter très-paſſionnément que les barbares Turcs ſoient chaſſés inceſſamment du pays de Xénophon, de Socrate, de Platon, de Sophocle &

d'Euripide. Si l'on voulait, cela ferait bientôt fait; mais on a entrepris autrefois fept croifades de la fuperftition, & on n'enteprendra jamais une croifade d'honneur : on en laiffera tout le fardeau à Catherine.

Au refte, fire, je fuis dans mon lit depuis un an; j'aurais voulu que mon lit fût à Clèves.

J'apprends que votre majefté, qui n'eft pas faite pour être au lit, fe porte mieux que jamais, que vous êtes engraiffé, que vous avez des couleurs brillantes. Que le grand Être qui remplit l'univers vous conferve ! Soyez à jamais le protecteur des gens qui penfent, & le fléau des ridicules.

Agréez le profond refpect de votre ancien ferviteur, qui n'a jamais changé d'idées, quoi qu'on dife.

DU ROI.

A Potfdam, le 25 de novembre.

VOUS avez trop de modeftie, fi vous avez pu croire qu'un filence comme celui que vous avez gardé pendant deux ans peut être fupporté avec patience. Non fans doute. Tout homme qui aime les lettres, doit s'intéreffer à votre confervation, & être bien aife quand vous-même lui en donnez des nouvelles. Que des fuiffes s'établiffent à Clèves, ou qu'ils reftent à Genève, ce n'eft pas ce qui m'intéreffe; mais bien de favoir ce que fait le héros de la raifon, le Prométhée de nos jours qui apporta la lumière célefte pour éclairer des aveugles, & les défabufer de leurs préjugés & de leurs erreurs.

Je ſuis bien aiſe que des ſottiſes anglaiſes vous aient reſſuſcité : j'aimerais les extravagans qui feraient de pareils miracles. Cela n'empêche pas que je ne prenne l'auteur anglais pour un ancien piɛte qui ne connaît pas l'Europe. Il faut être bien nouveau pour vous traduire en père de l'Égliſe, qui par pitié de mon ame travaille à ma converſion. Il ſerait à ſouhaiter que vos évêques français euſſent une pareille opinion de votre orthodoxie ; vous n'en vivriez que plus tranquille.

Quant au grand turc, on le croit très-orthodoxe à Rome comme à Verſailles. Il combat, à ce que ces meſſieurs prétendent, pour la foi catholique, apoſtolique & romaine. C'eſt le croiſſant qui défend la croix, qui ſoutient les évêques & les confédérés de Pologne contre ces maudits hérétiques, tant grecs que diſſidens, & qui ſe bat pour la plus grande gloire du très-ſaint père. Si je n'avais pas lu l'hiſtoire des croiſades dans vos ouvrages, j'aurais peut-être pu m'abandonner à la folie de conquérir la Paleſtine, de délivrer Sion & de cueillir les palmes d'Idumée ; mais les ſottiſes de tant de rois & de paladins qui ont guerroyé dans ces terres lointaines, m'ont empêché de les imiter, aſſuré que l'impératrice de Ruſſie en rendrait bon compte. Je borne mes ſoins à exhorter meſſieurs les confédérés à l'union & à la paix, à leur marquer la différence qu'il y a entre perſécuter leur religion & exiger d'eux qu'ils ne perſécutent pas les autres : enfin je voudrais que l'Europe fût en paix, & que tout le monde fût content. Je crois que j'ai hérité ces ſentimens de feu

l'abbé de Saint-Pierre; & il pourra m'arriver comme à lui de demeurer le ſeul de ma ſecte.

Pour paſſer à un ſujet plus gai, je vous envoie un prologue de comédie que j'ai compoſé a la hâte, pour en régaler l'électrice de Saxe qui m'a rendu viſite. C'eſt une princeſſe d'un grand mérite, & qui aurait bien valu qu'un meilleur poète la chantât. Vous voyez que je conſerve mes anciennes faibleſſes : j'aime les belles-lettres à la folie; ce ſont elles ſeules qui charment nos loiſirs & qui nous procurent de vrais plaiſirs. J'aimerais tout autant la philoſophie, ſi notre faible raiſon y pouvait découvrir les vérités cachées à nos yeux, & que notre vaine curioſité recherche ſi avidement : mais apprendre à connaître, c'eſt apprendre à douter. J'abandonne donc cette mer ſi féconde en écueils d'abſurdités, perſuadé que tous les objets abſtraits de nos ſpéculations étant hors de notre portée, leur connaiſſance nous ſerait entièrement inutile, ſi nous pouvions y parvenir.

Avec cette façon de penſer, je paſſe ma vieilleſſe tranquillement; je tâche de me procurer toutes les brochures du neveu de l'abbé Bazin : il n'y a que ſes ouvrages qu'on puiſſe lire.

Je lui ſouhaite longue vie, ſanté & contentement; &, quoi qu'il ait dit, je l'aime toujours.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

Mon cher Lorrain (1), je ne ſais pas comment vous vous appelez aujourd'hui, mais au bout de dix-huit ans j'ai reconnu votre écriture. Je vois que vous avez travaillé ſous un grand maître. Vous êtes donc de l'académie de Berlin; aſſurément vous en faites l'ornement & l'inſtruction. Vous me paraiſſez un grand philoſophe dans le ſéjour des revues, des canons & des bayonnettes. Comment avez-vous pu allier des objets ſi contraires? Il n'y a point de cour en Europe où l'on aſſocie ces deux ennemis. Vous me direz peut-être que Marc-Aurèle & Julien avaient trouvé ce ſecret, qu'il a été perdu juſqu'à nos jours, & que vous vivez auprès d'un maître qui l'a reſſuſcité. Cela eſt vrai, mon cher Lorrain; mais ce maître ne donne pas le génie.

Il faut que vous en ayiez beaucoup pour que vous ayiez enfin montré par votre écrit la vraie manière d'être vertueux ſans être un ſot & ſans être un enthouſiaſte.

Vous avez raiſon, vous touchez au but. C'eſt l'amour-propre bien dirigé qui fait les hommes de bon ſens véritablement vertueux. Il ne s'agit plus que d'avoir du bon ſens; & tout le monde en a ſans doute

(1) Cette lettre eſt une réponſe à l'envoi d'un ouvrage manuſcrit du roi de Pruſſe, ſur les principes de la morale. M. de Voltaire l'adreſſe au copiſte de cet ouvrage, dont il ſuppoſe qu'il a reconnu l'écriture.

aſſez pour vous comprendre, puiſque votre écrit eſt, comme tous les bons ouvrages, à la portée de tout le monde.

Oui, l'amour-propre eſt le vent qui enfle les voiles, & qui conduit le vaiſſeau dans le port. Si le vent eſt trop violent, il nous ſubmerge : ſi l'amour-propre eſt déſordonné, il devient frénéſie. Or il ne peut être frénétique avec du bon ſens. Voilà donc la raiſon mariée à l'amour-propre : leurs enfans ſont la vertu & le bonheur. Il eſt vrai que la raiſon a fait bien des fauſſes couches avant de mettre ces deux enfans au monde. On prétend encore qu'ils ne ſont pas entièrement ſains, & qu'ils ont toujours quelques petites maladies; mais ils s'en tirent avec du régime.

Je vous admire, mon cher Lorrain, quand je lis ces paroles : « Qu'y-a-t-il de plus beau & de plus admi» rable que de tirer d'un principe même qui peut » mener au vice, la ſource du bien & de la félicité » publique » !

On dit que vous faites auſſi aux Velches l'honneur d'écrire en vers dans leur langue; je voudrais bien en voir quelques-uns. Expliquez-moi comment vous êtes parvenu à être poète, philoſophe, orateur, hiſtorien & muſicien. On dit qu'il y a dans votre pays un génie qui apparaît les jeudis à Berlin, & que dès qu'il eſt entré dans une certaine ſalle, on entend une ſymphonie excellente, dont il a compoſé les plus beaux airs. Le reſte de la ſemaine il ſe retire dans un château bâti par un nécromant, de là il envoie des influences ſur la terre. Je crois l'avoir apperçu, il y a vingt ans;

il me ſemble qu'il avait des ailes, car il paſſait en un clin d'œil d'un empire à un autre. Je crois même qu'il me fit tomber par terre d'un coup d'aile.

Si vous le voyez ou ſur un laurier ou ſur des roſes, car c'eſt là qu'il habite, mettez-moi à ſes pieds, ſuppoſé qu'il en ait, car il ne doit pas être fait comme les hommes. Dites-lui que je ne ſuis pas rancunier avec les génies. Aſſurez-le que mon plus grand regret à ma mort ſera de n'avoir pas vécu à l'ombre de ſes ailes, & que j'oſe chérir ſon univerſalité avec l'admiration la plus reſpectueuſe.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

QUAND Thaleſtris, que le Nord admira,
Rendit viſite à ce vainqueur d'Arbelle,
Il lui donna bals, ballets, opéra,
Et fit de plus de jolis vers pour elle.
Tous deux avaient infiniment d'eſprit;
C'était, dit-on, plaiſir de les entendre:
On avouait que Jupiter ne fit
Des Thaleſtris que du temps d'Alexandre.

Pauſanias, dans ſes Pruſſiaques, dit qu'Alexandre pouſſait ſon amour pour les beaux-arts juſqu'à faire des vers dans la langue des Velches, & qu'il mettait toujours dans ſes vers un ſel peu commun, de l'harmonie, des idées vraies, une grande connaiſſance des hommes, & qu'il faiſait ces vers avec une facilité incroyable, que ceux qu'il fit pour Thaleſtris étaient pleins de grace & d'harmonie.

Il ajoute que ſes talens étonnaient beaucoup les Macédoniens & les Thraces, qui ſe connaiſſaient peu en vers grecs, & qu'ils apprenaient par les autres nations combien leur maître avait d'eſprit; car pour eux ils ne le connaiſſaient que comme un brave guerrier, qui ſavait gouverner comme ſe battre.

Il y avait, dit Plutarque, dans ce temps-là, un vieux velche retiré vers les montagnes du Caucaſe, qui avait été autrefois à la cour d'Alexandre, & qui vivait auſſi heureux qu'on pouvait l'être loin du camp du vainqueur d'Arbelles & de Baſroc. Ce vieux radoteur diſait ſouvent qu'il était très-fâché de mourir ſans avoir fait encore une fois ſa cour au héros de la Macédoine.

SIRE,

Je ne doute pas que vous n'ayiez dans votre cour des ſavans qui ont lu Plutarque & Xénophon dans la bibliothéque de votre nouveau palais; ils pourront vous montrer les paſſages grecs que j'ai l'honneur de vous citer, & votre majeſté verra que rien n'eſt plus vrai.

Je donnerais tout le mont Caucaſe pour voir ce velche deux jours à la cour d'Alexandre.

DU ROI.

A Berlin, le 4 de janvier.

Le vieux citadin du Caucafe,
Reffufcité de fon tombeau,
Carracole encor fur Pégafe
Plus leftement qu'un jouvenceau.
J'aimerais mieux me voir à table
Avec ce velche plein d'appas,
Efprit fécond, toujours aimable,
Qu'avec fon grec Paufanias.

Le vieux velche a beaucoup d'érudition; cependant il paraît qu'il perfiffle un peu ce pauvre thrace qu'il *alexandrife :* ce pauvre thrace eft un homme très-ordinaire, qui n'a jamais poffédé les grands talens du vainqueur du Granique, & qui auffi n'a point eu fes vices. Il a fait des vers en velche, parce qu'il en fallait, & que pour fon malheur perfonne que lui dans fon pays n'était atteint de la rage de la métromanie. Il a envoyé fes vers au vice-dieu qu'Apollon a établi fon vicaire dans ce monde; il a fenti que c'était envoyer des corneilles à Athènes; mais il a cru que c'était un hommage qu'il fallait rendre à ce vice-dieu, comme de certaines fectes de papegais en rendent au vieux qui préfide fur les fept montagnes.

Quand vous avez pris des pilules, vous purgez de meilleurs vers que tous ceux qu'on fait actuellement en Europe. Pour moi je prendrais toute la rhubarbe de la Sibérie & tout le fené des apothicaires, fans que

jamais je fiffe un chant de la Henriade. Tenez, voyez-vous, mon cher, chacun naît avec un certain talent: vous avez tout reçu de la nature; cette bonne mère n'a pas été auffi libérale envers tout le monde. Vous compofez vos ouvrages pour la gloire, & moi pour mon amufement. Nous réuffiffons l'un & l'autre, mais d'une manière bien différente: car tant que le foleil éclairera le monde, tant qu'il fe confervera une teinture de fcience, une étincelle de goût, tant qu'il y aura des efprits qui aimeront des penfées fublimes, tant qu'il fe trouvera des oreilles fenfibles à l'harmonie, vos ouvrages dureront, & votre nom remplira l'efpace des fiècles qui mène à l'éternité. Pour les miens on dira: C'eft beaucoup que ce roi n'ait pas été tout-à-fait imbécille; cela eft paffable. S'il était né particulier, il aurait pourtant pu gagner fa vie en fe faifant correcteur chez quelque libraire; & puis on jette là le livre, & puis on en fait des papillotes, & puis il n'en eft plus queftion.

Mais, comme ne fait pas des vers qui veut, & qu'on barbouille du papier plus facilement en profe, je vous envoie un *mémoire* deftiné pour l'académie. Le fujet eft grave, la matière eft philofophique; & je me flatte que vous conviendrez du principe que j'ai tâché de démontrer de mon mieux.

J'efpère que cela me vaudra quelques brochures de Ferney. Si vous voulez nous barroterons nos marchandifes: c'eft un commerce que j'efpère faire avec avantage, car les denrées de Ferney valent mieux que tout ce que la Thrace peut produire.

J'attends

J'attends ſur cela votre réponſe, vous aſſurant que perſonne ne connaît mieux le prix du ſolitaire du Caucaſe que le philoſophe de Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

À Potſdam, le 17 de février.

Le pauvre Lorrain, dont vous vous ſouvenez, trouve une grande difference des copies qu'il fait à préſent de celles qu'il faiſait autrefois. A préſent, il écrit pour le temps ; il y a dix-huit ans ; c'était pour l'immortalité. Il n'en eſt pas moins flatté de l'approbation que vous donnez à ſon ouvrage, qui roule ſur des idées dont on trouve le germe dans l'*Eſprit* d'*Helvétius* & dans les *Eſſais de d'Alembert*. L'un écrit avec une métaphyſique trop ſubtile, & l'autre ne fait qu'indiquer ſes idées.

Le pauvre Lorrain ſent qu'il vous a importuné par l'envoi des rêveries de ſon maître ; mais, par une ſuite de l'élévation où ſe trouve le patriarche de Ferney, il doit s'attendre à ces ſortes d'hommages & d'importunités. Le patriarche demande des vers en velche d'un auteur tudeſque, il en aura ; mais il ſe repentira de les avoir demandés. Ces vers ſont adreſſés à une dame qu'il doit connaître ; ils ont été faits à l'occaſion d'un propos de table, où cette dame ſe plaignait de la difficulté de trouver un juſte milieu entre le trop & le trop peu. Ce ſont de ces vers de

ſociété dont Paris fourniſſait autrefois d'amples recueils, qui commencent à devenir plus rares.

Le pauvre Lorrain eſt bien embarraſſé à découvrir le génie dont vous lui parlez; il l'a cherché par-tout. Ce n'eſt pas ſans raiſon : les roſes & les lauriers ont tous été tranſplantés en Ruſſie; de ſorte qu'il le cherche en vain. Ce Lorrain ſuppoſe que la brillante imagination qui triomphe à Ferney du temps & des infirmités de l'âge, a tracé de fantaiſie le tableau de ce génie, & qu'il en eſt comme du jardin des Heſpérides & de la fontaine de Jouvence, que la grave antiquité a ſi long-temps recherchés inutilement.

Si cependant il était queſtion d'un bon vieux radoteur de philoſophe, qui habite une vigne de ces environs, il a chargé le Lorrain de vous aſſurer qu'il regrette fort le patriarche de Ferney, qu'il voudrait qu'il fût poſſible encore de le recueillir chez lui & de l'aſſocier à ſes études; qu'au moins ce patriarche peut être aſſuré que perſonne n'apprécie mieux ſon mérite, & n'aime plus que lui ſon beau génie.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 mars.

C'EN eſt trop d'avoir tout ce feu
Qui ſi vivement vous inſpire,
Qui luit, qui plaît, & qu'on admire,
Quand les autres en ont trop peu.

Sur les humains trop d'avantages,
Dans vos exploits, dans vos écrits,
Étonnent les grands & les ſages,
Qui devant vous ſont trop petits.

J'eus trop d'eſpoir dans ma jeuneſſe,
Et dans l'âge mûr trop d'ennuis;
Mais dans la vieilleſſe où je ſuis,
Hélas! j'ai trop peu de ſageſſe.

De France on dit que, dans ce temps,
Quelques Muſes ſe ſont bannies;
Nous n'avons pas trop de ſavans;
Nous avons trop peu de génies.

Vivre & mourir auprès de vous,
C'eût été pour moi trop prétendre;
Et ſi mon ſort eſt trop peu doux,
C'eſt à lui que je veux m'en prendre.

SIRE,

Il eſt clair que vous avez trop de tout, & moi trop peu. Votre épître à madame de Morian ſur ce ſujet eſt charmante. Il y a plus de trente ans que vous m'étonnez tous les jours. Je conçois bien comment un jeune pariſien oiſif peut faire de jolis vers français, quand il n'a rien à faire le matin que ſa toilette; mais qu'un roi du Nord, qui gouverne tout ſeul une vingtaine de provinces, faſſe ſans peine des vers à la Chaulieu, des vers qui ſont à la fois d'un poète & d'un homme de bonne compagnie, c'eſt ce qui me paſſe. Quoi, vous nous battez en Turinge & vous

faites des vers mieux que nous ! C'eſt là qu'il y a du trop ; & vous me cauſez trop de regrets de ne pas mourir auprès de votre majeſté héroïque & poétique.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

SIRE,

Quand vous étiez malade, je l'étais bien auſſi, & je faiſais même tout comme vous de la proſe & des vers, à cela près que mes vers & ma proſe ne valaient pas grand'choſe ; je conclus que j'étais fait pour vivre & mourir auprès de vous, & qu'il y a eu du malentendu ſi cela n'eſt pas arrivé.

Me voilà capucin pendant que vous êtes jéſuite, c'eſt encore une raiſon de plus qui devait me retenir à Berlin ; cependant on dit que frère Ganganelli a condamné mes œuvres, ou du moins celles que les libraires vendent ſous mon nom.

Je vais écrire à ſa ſainteté que je ſuis très-bon catholique, & que je prends votre majeſté pour mon répondant.

Je ne renonce point du tout à mon auréole ; & comme je ſuis près de mourir d'une fluxion de poitrine, je vous prie de me faire canoniſer au plus vîte : cela ne vous coûtera que cent mille écus ; c'eſt marché donné.

Pour vous, ſire, quand il faudra vous canoniſer, on s'adreſſera à Marc-Aurèle. Vos dialogues ſont tout-à-fait dans ſon goût comme dans ſes principes : je

ne ſais rien de plus utile. Vous avez trouvé le ſecret d'être le défenſeur, le légiſlateur, l'hiſtorien & le précepteur de votre royaume; tout cela eſt pourtant vrai : je défie qu'on en diſe autant de Mouſtapha. Vous devriez bien vous arranger pour attraper quelques dépouilles de ce gros cochon; ce ſerait rendre ſervice au genre humain.

Pendant que l'empire ruſſe & l'empire ottoman ſe choquent avec un fracas qui retentit juſqu'aux deux bouts du monde, la petite république de Genève eſt toujours ſous les armes; mon manoir eſt rempli d'émigrans qui s'y réfugient. La ville de Jean Calvin n'eſt pas édifiante pour le moment préſent.

Je n'ai jamais vu tant de neige & tant de ſottiſes. Je ne verrai bientôt rien de tout cela, car je me meurs.

Daignez recevoir la bénédiction de frère François, & m'envoyer celle de St. Ignace.

Reſtez un héros ſur la terre, & n'abandonnez pas abſolument la mémoire d'un homme dont l'ame a toujours été aux pieds de la vôtre.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 mai.

SIRE,

Je me flatte que votre ſanté eſt entièrement raffermie; je vous ai vu autrefois vous faire ſaigner à cloche pied immédiatement après un accès de goutte, & monter à cheval le lendemain : vous faites encore

plus aujourd'hui; vos dialogues à la Marc-Aurèle ſont fort au-deſſus d'une courſe à cheval & d'une parade.

Je ne ſais ſi votre majeſté eſt encore autant dans le goût des tableaux qu'elle eſt dans celui de la morale. L'impératrice de Ruſſie en fait acheter à préſent de tous les côtés : on lui en a vendu pour cent mille francs à Genève; cela fait croire qu'elle a de l'argent de reſte pour battre Mouſtapha; je voudrais que vous vous amuſaſſiez à battre Mouſtapha auſſi, & que vous partageaſſiez avec elle; mais je ne ſuis chargé que de propoſer un tableau à votre majeſté, & nullement la guerre contre le Turc. M. Hennin, réſident de France à Genève, a le tableau des trois Graces de Vanloo, haut de ſix pieds, avec des bordures. Il le veut vendre onze mille livres; voilà tout ce que j'en ſais. Il était deſtiné pour le feu roi de Pologne. S'il convient à votre nouveau palais, vous n'avez qu'à ordonner qu'on vous l'envoie, & voilà ma commiſſion faite.

Comme j'ai preſque perdu la vue au milieu des neiges du mont Jura, ce n'eſt pas à moi à parler de tableaux. Je ne puis guère non plus parler de vers dans l'état où je ſuis; car ſi votre majeſté a eu la goutte, votre vieux ſerviteur ſe meurt de la poitrine. Nous avons l'hiver pour printemps dans nos Alpes. Je ne ſais ſi la nature traite mieux les ſables de Berlin; mais je me ſouviens que le temps était toujours beau auprès de votre majeſté. Je la ſupplie de me conſerver ſes bontés & de n'avoir point de goutte. Je

ſuis plus près du paradis qu'elle, car elle n'eſt que protectrice des jéſuites, & moi je ſuis réellement capucin ; j'en ai la patente avec le portrait de St. François, tiré ſur l'original.

Je me mets à vos pieds, malgré mes honneurs divins.

Frère *François Voltaire.*

DU ROI.

A Charlotembourg, le 24 de mai.

Je vous crois très-capucin, puiſque vous le voulez, & même ſûr de votre canoniſation parmi les ſaints de l'égliſe. Je n'en connais aucun qui vous ſoit comparable ; & je commence par dire : *Sancte Voltarie, ora pro nobis.*

Cependant le ſaint père vous a fait brûler à Rome. Ne penſez pas que vous ſoyez le ſeul qui ayiez joui de cette faveur : l'Abrégé de Fleuri a eu un ſort tout ſemblable. Il y a je ne ſais quelle affinité entre nous qui me frappe. Je ſuis le protecteur des jéſuites ; vous, des capucins ; vos ouvrages ſont brûlés à Rome ; les miens auſſi. Mais vous êtes ſaint, & je vous céde la préférence.

Comment, monſieur le ſaint, vous vous étonnez qu'il y ait une guerre en Europe dont je ne ſois pas ! cela n'eſt pas trop canonique. Sachez donc que les philoſophes, par leurs déclamations perpétuelles contre ce qu'ils appellent brigands mercenaires, m'ont rendu pacifique. L'impératrice de Ruſſie peut guerroyer à ſon aiſe : elle a obtenu de Diderot, à beaux

deniers comptans, une dispense pour faire battre les Russes contre les Turcs. Pour moi qui crains les censures philosophiques, l'excommunication encyclopédique, & de commettre un crime de lèse-philosophie, je me tiens en repos. Et comme aucun livre n'a paru encore contre les subsides, j'ai cru qu'il m'était permis, selon les lois civiles & naturelles, d'en payer à mon allié auquel je les dois; & je suis en règle vis-à-vis de ces précepteurs du genre humain qui s'arrogent le droit de fesser princes, rois & empereurs qui désobéissent à leurs règles.

Je me suis refondu par la lecture d'un ouvrage intitulé : *Essai sur les préjugés.* Je vous envoie quelques remarques qu'un solitaire de mes amis a faites sur ce livre. Je m'imagine que ce solitaire s'est assez rencontré avec votre façon de penser, & avec cette modération dont vous ne vous départez jamais dans les écrits que vous avouez vôtres. Au reste, je ne pense plus à mes maux; c'est l'affaire de mes jambes de s'accoutumer à la goutte comme elles pourront. J'ai d'autres occupations : je vais mon chemin, clopinant & boitant, sans m'embarrasser de ces bagatelles. Lorsque j'étais malade, en recevant votre lettre, le souvenir de Panetius me rendit mes forces. Je me rappelai la réponse de ce philosophe à Pompée, qui desirait de l'entendre; & je me dis qu'il serait honteux pour moi que la goutte m'empêchât de vous écrire.

Vous me parlez de tableaux suisses; mais je n'en achète plus depuis que je paie des subsides. Il faut savoir prescrire des bornes à ses goûts comme à ses passions.

Au reſte, je fais des vœux ſincères pour la corroboration & l'énergie de votre poitrine. Je crois toujours qu'elle ne vous fera pas faux bond ſitôt. Contentez-vous des miracles que vous faites en vie, & ne vous hâtez pas d'en opérer après votre mort. Vous êtes ſûr des premiers, & les philoſophes pourraient ſuſpecter les autres. Sur quoi je prie St. Jean du déſert, St. Antoine, St. François d'Aſſiſe & St. Cucufin de vous prendre tous en leur ſainte & digne garde.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 juin.

QUAND un cordelier incendie
Les ouvrages d'un capucin,
On ſent bien que c'eſt jalouſie,
Et l'effet de l'eſprit malin.
Mais lorſque d'un grand ſouverain
Les beaux écrits il aſſocie
Aux farces de Saint Cucufin,
C'eſt une énorme étourderie.
Le ſaint père eſt un pauvre ſaint;
C'eſt un ſot moine qui s'oublie;
Au haſard il excommunie.
Qui trop embraſſe mal étreint.

Voilà votre majeſté bien payée de s'être vouée à St. Ignace; paſſe pour moi chétif, qui n'appartiens qu'à St. François.

Le malheur, ſire, c'eſt qu'il n'y a rien à gagner à punir frère Ganganelli; plût à Dieu qu'il eût quelque

bon domaine dans votre voiſinage, & que vous ne fuſſiez pas ſi loin de Notre-Dame de Lorette!

Il eſt beau de ſavoir railler
Ces arlequins faiſeurs de bulles;
J'aime à les rendre ridicules;
J'aimerais mieux les dépouiller.

Que ne vous chargez-vous du vicaire de Simon Barjone, tandis que l'impératrice de Ruſſie épouſſette le vicaire de Mahomet? Vous auriez à vous deux purgé la terre de deux étranges ſottiſes. J'avais autrefois conçu ces grandes eſpérances de vous; mais vous vous êtes contenté de vous moquer de Rome & de moi, d'aller droit au ſolide, & d'être un héros très-aviſé.

J'avais dans ma petite bibliothéque l'Eſſai ſur les prejugés, mais je ne l'avais jamais lu; j'avais eſſayé d'en parcourir quelques pages, & n'ayant vu qu'un verbiage ſans eſprit, j'avais jeté là le livre. Vous lui faites trop d'honneur de le critiquer; mais béni ſoyez-vous d'avoir marché ſur des cailloux, & d'avoir taillé des diamans. Les mauvais livres ont quelquefois cela de bon, qu'ils en produiſent d'utiles.

De la fange la plus groſſière
On voit ſouvent naître des fleurs,
Quand le dieu brillant des neuf Sœurs
La frappe d'un trait de lumière.

Tâchez, je vous prie, ſire, d'avoir pitié de mes vieux préjugés en faveur des Grecs contre les Turcs; j'aime mieux la famille de Socrate que les deſcendans d'Orcan, malgré mon profond reſpect pour les ſouverains.

Sire, vous ſavez bien que, ſi vous n'étiez pas roi, j'aurais voulu vivre & mourir auprès de vous.

Le vieux malade hermite.

Je vois que vous ne voulez point des trois Graces de M. Hennin; celles qui vous inſpirent quand vous écrivez, ſont beaucoup plus graces.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 d'auguſte.

NE cachez point votre lumière ſous le boiſſeau. C'était ſans doute à vous que ce paſſage s'adreſſait; votre génie eſt un flambeau qui doit éclairer le monde. Mon partage a été celui d'une faible chandelle qui ſuffit à peine pour m'éclairer, & dont la pâle lueur diſparaît à l'éclat de vos rayons.

Lorſque j'eus achevé mon ouvrage contre l'athéiſme, je crus ma réfutation très-orthodoxe : je la relus, & je la trouvai bien éloignée de l'être. Il y a des endroits qui ne ſauraient paraître ſans effaroucher les timides & ſcandaliſer les dévots. Un petit mot qui m'eſt échappé ſur l'éternité du monde, me ferait lapider dans votre patrie, ſi j'y étais né particulier, & que je l'y euſſe fait imprimer. Je ſens que je n'ai point du tout l'ame ni le ſtyle théologiques. Je me contente donc de conſerver en liberté mes opinions, ſans les repandre & les ſemer dans un terrain qui leur eſt contraire.

Il n'en eſt pas de même des vers au ſujet de l'impératrice de Ruſſie : je les abandonne à votre diſpoſition ; ſes troupes, par un enchaînement de ſuccès & de proſpérité, me juſtifient. Vous verrez dans peu le ſultan demander la paix à Catherine, & celle-ci, par ſa modération, ajouter un nouveau luſtre à ſes victoires.

J'ignore pourquoi l'empereur ne ſe mêle point de cette guerre. Je ne ſuis point ſon allié. Mais ſes ſecrets doivent être connus de M. de Choiſeul, qui pourra vous les expliquer.

Le cordelier de Saint-Pierre a brûlé mes écrits, & ne m'a point excommunié à pâques, comme ſes prédéceſſeurs en ont eu la coutume. Ce procédé me réconcilie avec lui ; car j'ai l'ame bonne, & vous ſavez combien j'aime à communier.

Je pars pour la Siléſie & vas trouver l'empereur qui m'a invité à ſon camp de Moravie, non pas pour nous battre comme autrefois, mais pour vivre en bons voiſins. Ce prince eſt aimable & plein de mérite. Il aime vos ouvrages, & les lit autant qu'il peut : il n'eſt rien moins que ſuperſtitieux. Enfin c'eſt un empereur comme de long-temps il n'y en a eu en Allemagne. Nous n'aimons ni l'un ni l'autre les ignorans & les barbares ; mais ce n'eſt pas une raiſon pour les extirper : s'il fallait les détruire, les Turcs ne ſeraient pas les ſeuls. Combien de nations plongées dans l'abrutiſſement & devenues agreſtes faute de lumières !

Mais vivons, & laiſſons vivre le autres. Puiſſiez-vous ſurtout vivre long-temps, & ne point oublier

qu'il eſt des gens dans le nord de l'Allemagne qui ne ceſſent de rendre juſtice à votre beau génie!

Adieu; à mon retour de Moravie je vous en dirai davantage.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 20 auguſte.

SIRE,

Le philoſophe d'Alembert m'apprend que le grand philoſophe de la ſecte & de l'eſpèce de Marc-Aurèle, le cultivateur & le protecteur des arts, a bien voulu encourager l'anatomie en daignant ſe mettre à la tête de ceux qui ont ſouſcrit pour un ſquelette: ce ſquelette poſsède une vieille ame très-ſenſible; elle eſt pénétrée de l'honneur que lui fait votre majeſté. J'avais cru long-temps que l'idée de cette caricature était une plaiſanterie; mais puiſque l'on emploie réellement le ciſeau du fameux Pigal, & que le nom du plus grand homme de l'Europe décore cette entrepriſe de mes concitoyens, je ne ſais rien de ſi ſérieux. Je m'humilie en ſentant combien je ſuis indigne de l'honneur que l'on me fait, & je me livre en même-temps à la plus vive reconnaiſſance.

L'académie françaiſe a inſcrit dans ſes regiſtres la lettre dont vous avez honoré M. d'Alembert à ce ſujet. J'ai appris tout cela à la fois: je ſuis émerveillé, je ſuis à vos pieds, je vous remercie, je ne ſais que dire.

La providence, pour rabattre mon orgueil qui s'enflerait de tant de faveurs, veut que les Turcs aient repris la Grèce; du moins elle permet que les gazettes le disent. C'est un coup très-funeste pour moi. Ce n'est pas que j'aye un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe : hélas ! je n'en ai que vers la Suisse; mais vous savez quelle fête je me faisais de voir les petits-fils des Sophocle & des Démosthène délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente réfutation du Systême de la nature, & on l'aurait imprimée avec une belle estampe dans l'endroit où était autrefois le lycée.

J'avais osé faire une réponse de mon côté; ainsi Dieu avait pour lui les deux hommes les moins superstitieux de l'Europe; ce qui devait lui plaire beaucoup. Mais je trouvai ma réponse si inférieure à la vôtre, que je n'osai pas vous l'envoyer. De plus, en riant des anguilles du jésuite Néedham, que Buffon, Maupertuis & le traducteur de Lucrèce avaient adoptées, je ne pus m'empêcher de rire aussi de tous ces beaux systêmes, de celui de Buffon qui prétend que les Alpes ont été fabriquées par la mer; de celui qui donne aux hommes des marsouins pour origine; & enfin de celui qui exaltait son ame pour prédire l'avenir.

J'ai toujours sur le cœur le mal irréparable qu'il m'a fait; je ne penserai jamais à la calomnie du *linge donné à blanchir à la blanchisseuse*, à cette calomnie insipide qui m'a été mortelle, & à tout ce qui s'en est suivi, qu'avec une douleur qui empoisonnera mes

derniers jours. Mais tout ce que m'apprend d'Alembert des bontés de votre majesté est un baume si puissant sur mes blessures, que je me suis reproché cette douleur qui me poursuit toujours. Pardonnez-la à un homme qui n'avait jamais eu d'autre ambition que de vivre & de mourir auprès de vous, & qui vous est attaché depuis plus de trente ans.

Il y a plusieurs copies de votre admirable ouvrage: permettez qu'on l'imprime dans quelque recueil où à part; car sûrement il paraîtra & sera imprimé incorrectement. Si votre majesté daigne me donner ses ordres, l'hommage du philosophe de Sans-souci à la Divinité fera du bien aux hommes. Le roi des déistes confondra les athées & les fanatiques à la fois: rien ne peut faire un meilleur effet.

Daignez agréer le tendre respect du vieux solitaire Voltaire.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de septembre.

Je n'ai point été fâché que les sentimens que j'annonce au sujet de votre statue, dans une lettre écrite à M. d'Alembert, aient été divulgués. Ce sont des vérités dont j'ai toujours été intimement convaincu, & que Maupertuis ni personne n'ont effacées de mon esprit. Il était très-juste que vous jouissiez vivant de la reconnaissance publique, & que je me trouvasse avoir quelque part à cette démonstration de vos contemporains, en ayant eu tant au plaisir que leur ont fait vos ouvrages.

Les bagatelles que j'écris ne font pas de ce genre : elles font un amufement pour moi. Je m'inftruis moi-même en penfant à des matières de philofophie, fur lefquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes penfées. Cet ouvrage fur le Syftème de la nature eft trop hardi pour les lecteurs actuels auxquels il pourrait tomber entre les mains. Je ne veux fcandalifer perfonne ; je n'ai parlé qu'à moi-même en l'écrivant. Mais dès qu'il s'agit de s'énoncer en public, ma maxime conftante eft de ménager la délicateffe des oreilles fuperftitieufes, de ne choquer perfonne, & d'attendre que le fiècle foit affez éclairé pour qu'on puiffe impunément penfer tout haut.

Laiffez donc, je vous prie, ces faibles ouvrages dans l'obfcurité où l'auteur les a condamnés : donnez au public, en leur place, ce que vous avez écrit fur le même fujet, & qui fera préferable à mon bavardage.

Je n'entends plus parler des Grecs modernes. Si jamais les fciences refleuriffent chez eux, ils feront jaloux qu'un gaulois, par fa Henriade, ait furpaffé leur Homère ; que ce même gaulois l'ait emporté fur Sophocle, fe foit égalé à Thucydide, & ait laiffé loin derrière lui Platon, Ariftote & toute l'école du portique.

Pour moi, je crois que les barbares poffeffeurs de ces belles contrées feront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs, & qu'ils trouveront dans l'ame de Catherine autant de modération à conclure la paix que d'énergie pour pouffer vivement la guerre.

Et

Et quant à cette fatalité qui préside aux événemens, selon que le prétend l'auteur du Système de la nature, je ne sais quand elle amènera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences, ensevelies depuis si longtemps dans ces contrées asservies, & dégradées de leur ancienne splendeur.

Mon occupation principale est de combattre l'ignorance & les préjugés dans les pays que le hasard de la naissance me fait gouverner, d'éclairer les esprits, de cultiver les mœurs, & de rendre les hommes aussi heureux que le comporte la nature humaine, & que le permettent les moyens que je puis employer.

A présent, je ne fais que revenir d'une longue course: j'ai été en Moravie, & j'ai revu cet empereur qui se prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a secoué la superstition; élevé dans le faste, il a adopté des mœurs simples; nourri d'encens, il est modeste; enflammé du desir de la gloire, il sacrifie son ambition au devoir filial qu'il remplit avec scrupule; & n'ayant eu que des maîtres pédans, il a assez de goût pour lire Voltaire, & pour en estimer le mérite.

Si vous n'êtes pas satisfait du portrait véridique de ce prince, j'avouerai que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, ce prince possède très bien la littérature italienne; il m'a cité beaucoup de vers du Tasse, & le Pastor fido presque en entier. Il faut toujours commencer par là. Après les belles-lettres, dans l'âge de la réflexion vient la philosophie; & quand

nous l'avons bien étudiée, nous ſommes obligés de dire comme Montaigne : Que ſais-je?

Ce que je ſais certainement, c'eſt que j'aurai une copie de ce buſte auquel Pigal travaille. Ne pouvant poſſéder l'original, j'en aurai au moins la copie. C'eſt ſe contenter de peu, lorſqu'on ſe ſouvient qu'autrefois on a poſſédé ce divin génie même. La jeuneſſe eſt l'âge des bonnes aventures ; quand on devient vieux & décrépit, il faut renoncer aux beaux-eſprits comme aux maîtreſſes.

Conſervez-vous toujours pour éclairer encore, dans vos vieux jours, la fin de ce ſiècle qui ſe glorifie de vous poſſéder, & qui ſait connaître le prix de ce tréſor.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 26 de ſeptembre.

Il faut convenir que, nous autres citoyens du nord de l'Allemagne, nous n'avons point d'imagination. Le P. Bouhours l'aſſure : il faut l'en croire ſur ſa parole. A vous autres voyans de Paris, votre imagination vous fait trouver des rapports où nous n'aurions pas ſuppoſé les moindres liaiſons. En vérité le prophète, quel qu'il ſoit, qui me fait l'honneur de s'amuſer ſur mon compte, me traite avec diſtinction. Ce n'eſt pas pour tous les êtres que les gens de cette eſpèce exaltent leur ame. Je me croirai un homme important ; & il ne faudra qu'une comète ou quelque éclipſe qui

m'honore de ſon attention, pour achever de me tourner la tête.

Mais tout cela n'était pas néceſſaire pour rendre juſtice à Voltaire : une ame ſenſible & un cœur reconnaiſſant ſuffiſaient. Il eſt bien juſte que le public lui paie le plaiſir qu'il en a reçu. Aucun auteur n'a jamais eu un goût auſſi perfectionné que ce grand-homme. La profane Grèce en aurait fait un Dieu : on lui aurait élevé un temple. Nous ne lui érigeons qu'une ſtatue, faible dédommagement de toutes les perſécutions que l'envie lui a ſuſcitées, mais récompenſe capable d'échauffer la jeuneſſe, & de l'encourager à s'élever dans la carrière que ce grand génie a parcourue, & où d'autres génies peuvent trouver encore à glaner. J'ai aimé dès mon enfance les arts, les lettres & les ſciences; & lorſque je puis contribuer à leurs progrès, je m'y porte avec toute l'ardeur dont je ſuis capable, parce que dans ce monde il n'y a point de vrai bonheur ſans elles. Vous autres qui vous trouvez à Paris dans le veſtibule de leur temple, vous qui en êtes les deſſervans, vous pouvez jouir de ce bonheur inaltérable, pourvu que vous empêchiez l'envie & la cabale d'en approcher.

Je vous remercie de la part que vous prenez à cet enfant qui nous eſt né (1). Je ſouhaite qu'il ait les qualités qu'il doit avoir ; & que, loin d'être le fléau de l'humanité, il en devienne le bienfaiteur. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte & digne garde.

FÉDÉRIC.

(1) **Le prince Frédéric-Guillaume, petit-neveu du roi.**

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

SIRE,

Nous avons été heureux pendant quinze jours ; d'Alembert & moi, nous avons toujours parlé de votre majesté ; c'est ce que font tous les êtres pensans, & s'il y en a dans Rome, ce n'est pas de Ganganelli qu'ils s'entretiennent. Je ne sais si la santé de d'Alembert lui permettra d'aller en Italie ; il pourrait bien se contenter cet hiver du soleil de Provence, & n'étaler son éloquence sur le héros philosophe qu'aux descendans de nos anciens troubadours. Pour moi, je ne fais entendre mon filet de voix qu'aux Suisses & aux échos du lac de Genève.

J'ai été d'autant plus touché de votre dernière lettre, que j'ai osé prendre en dernier lieu votre majesté pour mon modèle. Cette expression paraîtra d'abord un peu ridicule; car en quoi un vieux barbouilleur de papier pourrait-il tâcher d'imiter le héros du Nord? Mais vous savez que les philosophes vinrent demander des règles à Marc-Aurèle, quand il partit pour la Moravie, dont votre majesté revient.

Je voudrais pouvoir vous imiter dans votre éloquence, & dans le beau portrait que vous faites de l'empereur. Je vois à votre pinceau que c'est un maître qui a peint son disciple.

Voici en quoi consiste l'imitation à laquelle j'ai

tâché d'aſpirer, c'eſt à retirer dans les huttes de mon hameau quelques génevois échappés aux coups de fuſil de leurs compatriotes, lorſque j'ai ſu que votre majeſté daignait les protéger en roi dans Berlin.

Je me ſuis dit: Les premiers des hommes peuvent apprendre aux derniers à bien faire. J'aurais voulu établir, il y a quelques années, une autre colonie à Clèves, & je ſuis sûr quelle aurait été bien plus floriſſante & plus digne d'être protégée par votre majeſté; je ne me conſolerai jamais de n'avoir pas exécuté ce deſſein; c'était là ou je devais achever ma vieilleſſe. Puiſſe votre carrière être auſſi longue qu'elle eſt utile au monde & glorieuſe à votre perſonne!

Je viens d'apprendre que M. le prince de Brunſvick, envoyé par vous à l'armée victorieuſe des Ruſſes, y eſt mort de maladie. C'eſt un héros de moins dans le monde, & c'eſt un double compliment de condoléance à faire à votre majeſté: il n'a qu'entrevu la vie & la gloire; mais après tout, ceux qui vivent cent ans font-ils autre choſe qu'entrevoir? Je n'ai fait qu'entrevoir un moment Frédéric le grand; je l'admire, je lui ſuis attaché, je le remercie, je ſuis pénétré de ſes bontés pour le moment qui me reſte; voilà de quoi je ſuis certain pour ces deux inſtans.

Mais pour l'éternité, cette affaire eſt un peu plus équivoque; tout ce qui nous environne eſt l'empire du doute, & le doute eſt un état déſagréable. Y a-t-il un Dieu tel qu'on le dit? une ame telle qu'on l'imagine? des relations telles qu'on les établit? Y a-t-il quelque choſe à eſpérer après le moment de la vie?

Gilimer, dépouillé de ſes États, avait-il raiſon de ſe mettre à rire, quand on le préſenta devant Juſtinien ? & Caton, avait-il raiſon de ſe tuer, de peur de voir Céſar ? La gloire n'eſt-elle qu'une illuſion ? Faut-il que Mouſtapha, dans la molleſſe de ſon harem, faiſant toutes les ſottiſes poſſibles, ignorant, orgueilleux & battu, ſoit plus heureux, s'il digère, qu'un héros philoſophe qui ne digèrerait pas ?

Tous les êtres ſont-ils égaux devant le grand Être qui anime la nature ? En ce cas l'ame de Ravaillac ſerait à jamais égale à celle de Henri IV : ou ni l'un ni l'autre n'auraient eu d'ame. Que le héros philoſophe débrouille tout cela ; car pour moi, ie n'y entends rien.

Je reſte, du fond de mon chaos, pénétré de reſpect, de reconnaiſſance & d'attachement pour votre perſonne, & du néant de preſque tout le reſte.

DU ROI.

A Potſdam, le 30 d'octobre.

UNE mitte qui végette dans le nord de l'Allemagne eſt un mince ſujet d'entretien pour des philoſophes qui diſcutent des mondes divers flottans dans l'eſpace de l'infini, du principe du mouvement & de la vie, du temps & de l'éternité, de l'eſprit & de la matière, des choſes poſſibles & de celles qui ne le ſont pas. J'appréhende fort que cette mitte n'ait diſtrait ces deux grands philoſophes d'objets plus importans & plus dignes de les occuper. Les empereurs ainſi que les rois

difparaiffent dans l'immenfe tableau que la nature offre aux yeux des fpéculateurs. Vous qui réuniffez tous les genres, vous defcendez quelquefois de l'empirée : tantôt Anaxagore, tantôt Triptolème, vous quittez le portique pour l'agriculture, & vous offrez fur vos terres un afyle aux malheureux. Je préférerais bien la colonie de Ferney dont Voltaire eft le légiflateur, à celle des quakers de Philadelphie, auxquels Locke donna des lois.

Nous avons ici des fugitifs d'une autre efpèce ; ce font des polonais qui, redoutant les déprédations, le pillage & les cruautés de leurs compatriotes, ont cherché un afyle fur mes terres. Il y a plus de cent vingt familles nobles qui fe font expatriées pour attendre des temps plus tranquilles, & qui leur permettent le retour chez eux. Je m'apperçois de plus en plus que les hommes fe reffemblent d'un bout de notre globe à l'autre, qu'ils fe perfécutent & fe troublent mutuellement, autant qu'il eft en eux. Leur félicité, leur unique reffource eft en quelques bonnes ames qui les recueillent & les confolent de leurs adverfités.

Vous prenez auffi part à la perte que je viens de faire à l'armée ruffe, de mon neveu de Brunfwick. Le temps de fa vie n'a pas été affez long pour lui laiffer appercevoir ce qu'il pouvait connaître, ou ce qu'il fallait ignorer. Cependant, pour laiffer quelques traces de fon exiftence, il a ébauché un poëme épique; c'eft la Conquête du Mexique par Fernand Cortez. L'ouvrage contient douze chants; mais la vie lui a manqué

pour le rendre moins defectueux. S'il était possible qu'il y eût quelque chose apres cette vie, il est certain qu'il en saurait à présent plus que nous tous ensemble; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne sait rien du tout. Un philosophe de ma connaissance, homme assez détermine dans ses sentimens, croit que nous avons assez de degrés de probabilité pour arriver à la certitude que *post mortem nihil est.*

Il prétend que l'homme n'est pas un être double, que nous ne sommes que de la matière animée par le mouvement, & que, dès que les ressorts usés se refusent à leur jeu, la machine se détruit, & ses parties se dissolvent. Ce philosophe dit qu'il est bien plus difficile de parler de Dieu que de l'homme, parce que nous ne parvenons à soupçonner son existence qu'à force de conjectures, & que tout ce que notre raison peut nous fournir de moins inepte sur son sujet, est de le croire le principe intelligent de tout ce qui anime la nature. Mon philosophe est très-persuadé que cette intelligence ne s'embarrasse pas plus de Moustapha que du Très-Chrétien; & que ce qui arrive aux hommes l'inquiète aussi peu que ce qui peut arriver à une taupinière de fourmis que le pied d'un voyageur écrase sans s'en appercevoir.

Mon philosophe envisage le genre animal comme un accident de la nature, comme le sable que les roues mettent en mouvement, quoique les roues ne soient faites que pour transporter rapidement un char. Cet étrange homme dit qu'il n'y a aucune relation entre les animaux & l'Intelligence suprême, parce que de

faibles créatures ne peuvent lui nuire, ni lui rendre ſervice, que nos vices & nos vertus ſont relatifs à la ſociété, & qu'il nous ſuffit des peines & des récompenſes que nous en recevons.

S'il y avait ici un ſacré tribunal d'inquiſition, j'aurais été tenté de faire griller mon philoſophe pour l'édification du prochain; mais nous autres huguenots nous ſommes privés de cette douce conſolation; & puis le feu aurait pu gagner juſqu'à mes habits. J'ai donc, le cœur contrit de ces diſcours, pris le parti de lui faire des remontrances. Vous n'êtes point orthodoxe, lui ai-je dit, mon ami, les conciles généraux vous condamnent unanimement; & Dieu le père qui a toujours les conciles dans ſes culottes pour les conſulter au beſoin, comme le docteur Tamponet porte la Somme de Saint Thomas, s'en ſervira pour vous juger à la rigueur. Mon raiſonneur, au lieu de ſe rendre à de ſi fortes ſemonces, repartit qu'il me félicitait de ſi bien connaître le chemin du paradis & de l'enfer, qu'il m'exhortait à dreſſer la carte du pays, & de donner un itinéraire pour régler les gîtes des voyageurs, ſurtout pour leur annoncer de bonnes auberges.

Voilà ce qu'on gagne à vouloir convertir les incrédules. Je les abandonne à leurs voies: c'eſt le cas de dire, *ſauve qui peut*. Pour nous, notre foi nous promet que nous irons en ligne directe en paradis. Toutefois ne vous hâtez pas d'entreprendre ce voyage: un *tiens* dans ce monde vaut mieux que dix *tu l'auras* dans l'autre. Donnez des lois à votre colonie genevoiſe, travaillez pour l'honneur du Parnaſſe, éclairez

l'univers, envoyez-moi votre réfutation du Syſtême de la nature, & recevez avec mes vœux ceux de tous les habitans du Nord & de ces contrées.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 novembre.

SIRE,

Votre majeſté peut être ciron ou mitte en comparaiſon de l'éternel architecte des mondes, & même des divinités inférieures, qu'on ſuppoſe avoir été inſtituées par lui, & dont on ne peut démontrer l'impoſſibilité; mais en comparaiſon de nous autres chétifs, vous avez été ſouvent aigle, lion & cygne. Vous n'êtes pas à préſent le rat retiré dans un fromage de Hollande, qui ferme ſa porte aux autres rats indigens; vous donnez l'hoſpitalité aux pauvres familles polonaiſes perſécutées; vous devez vous connaître plus qu'aucune mitte de l'univers en toute eſpèce de gloire, mais celle dont vous vous couvrez à préſent en vaut bien une autre.

Il eſt bien vrai que la plupart des hommes ſe reſſemblent, ſinon en talens, du moins en vices, quoique après tout il y ait une grande différence entre Pythagore & un ſuiſſe des petits cantons, ivre de mauvais vin. Pour le gouvernement polonais, il ne reſſemble à rien de ce qu'on voit ailleurs.

Le prince de Brunſwick était donc auſſi des vôtres;

il faiſait donc des vers comme vous & le roi de la Chine. Votre majeſté peut juger ſi je le regrette.

J'ai autant de peur que vous qu'il ne ſache rien du grand ſecret de la nature, tout mort qu'il eſt. Votre abominable homme, qui eſt ſi sûr que tout meurt avec nous, pourrait bien avoir raiſon, ainſi que l'auteur de l'Eccléſiaſte attribué à Salomon, qui prêche cette opinion en vingt endroits, ainſi que Céſar & Cicéron, qui le déclarent en plein ſénat, ainſi que l'auteur de la Troade qui le diſait ſur le théâtre à quarante ou cinquante mille romains, ainſi que le penſent tant de méchantes gens aujourd'hui, ainſi qu'on ſemble le prouver, quand on dort d'un profond ſommeil, ou quand on tombe en léthargie.

Je ne ſais pas ce que penſe Mouſtapha ſur cette affaire, je penſe qu'il ne penſe pas, & qu'il vit à la façon de quelques Mouſtaphas de ſon eſpèce. Pour l'impératrice de Ruſſie & la reine de Suède votre ſœur, le roi de Pologne, le prince Guſtave, &c. j'imagine que je ſais ce qu'ils penſent. Vous m'avez flatté auſſi que l'empereur était dans la voie de perdition; voilà une bonne recrue pour la philoſophie. C'eſt dommage que bientôt il n'y ait plus d'enfer ni de paradis: c'était un objet intéreſſant. Bientôt on ſera réduit à aimer Dieu pour lui-même, ſans crainte & ſans eſpérance, comme on aime une vérité mathématique; mais cet amour-là n'eſt pas de la plus grande véhémence. On aime froidement la vérité.

Au ſurplus, votre abominable homme n'a point de démonſtration, il n'a que les plus extrêmes

probabilités. Il faudrait consulter Ganganelli : on dit qu'il est bon théologien; si cela est, les apparences sont qu'il n'est pas un parfait chrétien ; mais le madré ne dira pas son secret ; il fait son pot à part, comme le disait le marquis d'Argenson d'un des rois de l'Europe.

S'il n'y a rien de démontré qu'en mathématique, soyez bien persuadé, sire, que de toutes les vérités probables, la plus sûre est que votre gloire ira à l'immortalité, & que mon respectueux attachement pour vous ne finira que quand mon pauvre & chétif être subira la loi qui attend les plus grands rois, comme les plus petits velches.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 décembre.

Je vous suis obligé des beaux vers annexés à votre lettre. J'ai lu le poëme de notre confrère le chinois, qui n'est pas dans ce qu'on appelle le goût européen, mais qui peut plaire à Pékin.

Un vaisseau, revenu depuis peu de la Chine à Embden, a apporté une lettre en vers de cet empereur; & comme on sait que j'aime la poésie, on me l'a envoyée. La grande difficulté a été de la faire traduire; mais nous avons heureusement été secondés par le fameux professeur *Arnulphius Enserius Quadrazius*. Il ne s'est pas contenté de la mettre en prose, parce qu'il est d'opinion que les vers ne doivent être traduits qu'en vers. Vous verrez vous-même cette pièce, &

vous pourrez la placer dans votre bibliothèque chinoise. Quoique notre grave professeur s'excuse sur la difficulté de la traduction, il ne compte pour rien quelques solécismes qui lui sont échappés, quelques mauvaises rimes qu'on ne doit point envisager comme défectueuses, lorsqu'on traduit l'ouvrage d'un empereur.

Vous verrez ce que l'on pense en Chine des succès des Russes & de leurs victoires. Cependant je puis vous assurer que nos nouvelles de Constantinople ne font aucune mention de votre prétendu soudan d'Égypte; & je prends ce qu'on en débite pour un conte ajusté & mis en roman par le gazetier. Vous qui avez de tout temps déclamé contre la guerre, voudriez-vous perpétuer celle-ci? Ne savez-vous pas que ce Moustapha avec sa pipe est allié des Velches & de Choiseul, qui a fait partir en hâte un détachement d'officiers de génie & d'artillerie, pour fortifier les Dardanelles? Ne savez-vous pas que, s'il n'y avait un grand turc, le temple de Jérusalem serait rebâti, qu'il n'y aurait plus de sérail, plus de mamamouchi, plus d'ablutions, & que de certaines puissances voisines de Belgrade s'intéressent vivement à l'alcoran? & qu'enfin quelque brillante que soit la guerre, la paix lui est toujours préférable?

Je salue l'original de certaine statue, & le recommande à Apollon, dieu de la santé, ainsi qu'à Minerve, pour veiller à sa conservation.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 décembre.

Le damné de philosophe contre lequel vous êtes en colère, ne se contente pas de raisonner à perte de vue, il se met à rêver, & il veut que je vous envoie ses rêveries. Pour me débarrasser de ses importunités, j'ai été obligé de me conformer à ses volontés. Voici ses fariboles que je joins à ma lettre. Ne m'accusez pas d'indiscrétion. Si ce fatras vous ennuie, rangez-le dans la cathégorie de Barbe-bleue & des Mille & une, &c. Je lui ai conseillé, pour le corriger de son goût pour l'imagination, d'étudier la géométrie transcendante qui desséchera son cerveau de ce qu'il a de trop poétique, & le rendra le digne confrère de tous nos graves philosophes tudesques & professeurs en *us*. Peut-être que cette géométrie lui démontrera qu'il a une ame. La plupart de ceux qui le croient n'y ont jamais pensé. Je ne crois pas comme vous le dites, que Moustapha, ni bien d'autres s'en inquiètent. Il n'y a que ceux qui suivent le sens de la sentence grecque, *connais-toi toi-même*, qui veulent savoir ce qu'ils sont, & qui, à mesure qu'ils avancent en connaissances, sont obligés d'oublier ce qu'ils avaient cru savoir.

Le grand cordelier de Saint-Pierre (*a*) me paraît un homme qui sait à quoi s'en tenir; mais il est payé pour ne pas révéler les secrets de l'église, & je parierais qu'il s'embarrasserait beaucoup plus d'Avignon que de

(*a*) Ganganelli.

la Jérusalem céleste. Pour moi, je m'avertis d'être discret, & de ne pas importuner un homme, auquel il faut se faire conscience de dérober un moment. Ses momens sont si bien employés, que je lui en souhaite beaucoup, & qu'il puisse durer autant que sa statue. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 décembre.

En vérité, ce roi de la Chine écrit de jolies lettres; mon Dieu, comme son style s'est perfectionné depuis son éloge de Moukden! Qu'il rend bien justice à ce saint flibustier juif, nommé David, & à nos badauds de Paris! Je soupçonne sa majesté Kien-long de n'avoir chez lui aucun mandarin qui l'entende, & de chanter comme Orphée devant de beaux lions, de courageux léopards, des loups bien disciplinés, des faucons bien dressés. J'allais autrefois à la cour du roi; je fus émerveillé de son armée, mais cent fois plus de sa personne; & je vous avoue, sire, que je n'ai jamais fait de soupers plus agréables que ceux où Kien long le grand daignait m'admettre. Je vous jure que je prenais la liberté de l'aimer autant qu'il me forçait à l'admirer; & sans un lapon qui me calomnia, je n'aurais jamais imaginé d'autre bonheur que de rester à Pékin.

Il est vrai que j'ai fait une très-grande fortune dans l'Occident; & quoiqu'un abbé Terray m'en ait escamoté la plus grande partie (ce qui ne me ferait point

arrivé à Pékin), il m'en reste assez pour être plus heureux que je ne mérite; cependant je regrette toujours Kien-long, que je regarde comme le plus grand homme des deux hémisphères. Comme il parle parfaitement le français qu'il n'a pourtant point appris des révérends pères jésuites; comme il écrit dans cette langue avec plus de graces & d'énergie que les trois quarts de nos académiciens, j'ai pris la liberté de lui adresser par le coche trois livres nouveaux, avec cette adresse, AU ROI; car il n'y en a pas deux à ce que l'on dit; & on parlera peu du sultan & du mogol d'aujourd'hui. On a écrit sur l'adresse: Pour être mis à la poste, dès que le paquet sera dans ses États. C'est un tribut payé à la bibliothèque du Sans-souci de la Chine; je ne crois pas ce tribut digne de sa majesté, mais c'est la cuisse de Cigale que ne dédaigna pas le grand Yhao.

Sa majesté est voisine de ma grande souveraine russe. Je suis toujous fâché qu'ils n'aient pu s'ajuster pour donner congé à Moustapha; je suis encore dans l'erreur sur Ali-bey: elle-même y est aussi. Pourquoi n'a-t-elle pas envoyé quelques juifs sur les lieux s'informer de la vérité? Les juifs ont toujours aimé l'Égypte, quoi qu'en dise leur impertinente histoire.

Je savais très-bien ce que faisaient des ingénieurs sans génie, & j'en étais très affligé. Je trouve tout cela aussi mal entendu que les croisades: il me semble qu'on pouvait s'entendre, & qu'il y avait de beaux coups à faire.

J'ai bien peur que les Velches & même les Ibères n'échouent.

n'échouent. Leurs entreprises, depuis long-temps, n'ont abouti qu'à nous ruiner.

Je frappe trois trois fois la terre de mon front devant votre trône du Pégu, voisin du trône de la Chine.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 11 janvier.

A l'auguste prophète de la nouvelle loi.

GRAND prophète, vous ressemblez à vos devanciers envoyés du Très-haut : vous faites des miracles. Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorsqu'on m'apporta votre sacrée vision. A mesure que je lisais, ma tête se débarrassait, mon sang circulait, mon ame renaissait ; dès la seconde page je repris mes forces, & par un singulier effet de cette médecine céleste, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres alimens.

L'Éternel ordonna autrefois à votre prédécesseur Ézéchiel de manger un livre de parchemin ; j'aurais bien volontiers mangé votre papier, si je n'avais cent fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le seul envoyé de Jéhova, puisque vous êtes le seul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères ; aussi Jéhova vous a béni en affermissant votre trône, en taillant votre plume, & en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé :

C'est lui dont j'ai prédit : il applanira les hauts,

il comblera les bas; le voilà qui vient : il apprend aux enfans des hommes qu'on peut être valeureux & clément, grand & ſimple, éloquent & poète : car c'eſt moi qui lui ai appris toutes ces choſes. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fit connaître tel que je ſuis, & non pas tel que les ſots enfans des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi leur formateur je n'ai jamais été ni feſſé ni pendu dans ce petit globule de la terre; que je n'ai jamais inſpiré aucun juif, ni couronné aucun pape; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon ſerviteur Frédéric, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'eſt pas oint; mais il eſt mon fils & mon image, & je lui ai dit : Mon fils, ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait de tes ennemis l'eſcabeau de tes pieds & d'avoir donné des lois à ton pays, il faut encore que tu chaſſes pour jamais la ſuperſtition de ce globe.

Et le grand Frédéric a répondu à Jéhova : Je l'ai chaſſé de mon cœur ce monſtre de la ſuperſtition, & du cœur de tout ce qui m'environne; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, & même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du ſens commun aux peuples de Rome, de Naples & de Madrid? Jéhova alors a dit : Tes exemples & tes leçons ſuffiront; donnes-en long-temps, mon fils, & je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps.

Et le grand prophète a répondu : O Jéhova, vous êtes bien puiſſant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raiſonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

DU ROI.

A Berlin, le 29 de janvier.

En liſant votre lettre, j'ai cru que la correſpondance d'Ovide avec le roi Cotys continuait encore, ſi je n'avais vu le nom de Voltaire au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poète latin qu'en ce qu'Ovide eut la complaiſance de compoſer des vers en langue thrace, au lieu que vos vers ſont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces queſtions encyclopédiques qu'on pourrait appeler à plus juſte titre inſtructions encyclopédiques. Cet ouvrage eſt plein de choſes. Quelle variété ! que de connaiſſances, de profondeur ! & quel art pour traiter tant de ſujets avec le même agrément ! Si je me ſervais du ſtyle précieux, je pourrais dire qu'entre vos mains tout ſe convertit en or.

Je vous dois encore des remercîmens au nom des militaires, pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connuſſe grand littérateur, grand philoſophe, grand poète, je ne ſavais pas que vous joigniſſiez à tant de talens les connaiſſances d'un grand capitaine. Les règles que vous

donnez de la tactique sont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuse que de certains auteurs ne la représentent.

Mais quelle circonspection édifiante dans les articles qui regardent la foi! Vos protégés les *Pédiculoso* en auront été ravis; la sorbonne vous aggrégera à son corps; le *très-chrétien* (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre aussi orthodoxe; & l'évêque d'Orléans vous assignera une place auprès d'Abraham, d'Isaac & de Jacob. A coup sûr vos reliques feront des miracles, & l'*inf....* célébrera son triomphe.

Où donc est l'esprit philosophique du dix-huitième siècle, si les philosophes, par ménagement pour leurs lecteurs, osent à peine leur laisser entrevoir la vérité? Il faut avouer que l'auteur du Systême de la nature a trop impudemment cassé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal : il a rendu la philosophie odieuse par de certaines conséquences qu'il tire de ses principes. Et peut-être à présent faut-il de la douceur & du ménagement pour réconcilier avec la philosophie les esprits que cet auteur avait effarouchés & révoltés.

Il est certain qu'à Pétersbourg on se scandalise moins qu'à Paris, & que la vérité n'est point rejetée du trône de votre souveraine, comme elle l'est chez le vulgaire de nos princes. Mon frère Henri se trouve actuellement à la cour de cette princesse. Il ne cesse d'admirer les grands établissemens qu'elle a faits, &

les soins qu'elle se donne de décrasser, d'élever & d'éclairer ses sujets.

Je ne sais ce que vos ingénieurs sans génie ont fait aux Dardanelles : ils sont peut-être cause de l'exil de Choiseul. A l'exception du cardinal de Fleury, Choiseul a tenu plus long-temps qu'aucun autre ministre de Louis XV. Lorsqu'il était ambassadeur à Rome, Benoît XIV le définissait un fou qui avait bien de l'esprit. On dit que les parlemens & la noblesse le regrettent & le comparent à Richelieu : en revanche, ses ennemis disent que c'était un boute-feu qui aurait embrasé l'Europe. Pour moi, je laisse raisonner tout le monde. Choiseul n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu ; & je me repose sur les grandes lumières de votre monarque pour le choix & le renvoi de ses ministres & de ses maîtresses. Je ne me mêle que de mes affaires & du carnaval qui dure encore.

Nous avons un bon opéra ; &, à l'exception d'une seule actrice, mauvaise comédie. Vos histrions velches se vouent tous à l'opéra-comique ; & des platitudes mises en musiques sont chantées par des voix qui hurlent & détonnent à donner des convulsions aux assistans. Durant les beaux jours du siècle de Louis XIV, ce spectacle n'aurait pas fait fortune. Il passe pour bon dans ce siècle de petitesses, où le génie est aussi rare que le bon sens ; où la médiocrité en tout genre annonce le mauvais goût qui probablement replongera l'Europe dans une espèce de barbarie dont une foule de grands-hommes l'avait tirée.

Tant que nous conſerverons Voltaire, il n'y aura rien à craindre; lui ſeul eſt l'Atlas qui ſoutient par ſes forces cet édifice ruineux. Son tombeau ſera celui du bon goût & des lettres. Vivez donc, vivez, & rajeuniſſez, s'il eſt poſſible : ce ſont les vœux de toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la belle littérature, & principalement les miens.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

SIRE,

Tandis que vos bontés me donnent les louanges qui me ſont ſi légitimement dues ſur mon orthodoxie & ſur mon tendre amour pour la religion catholique, apoſtolique & romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne ſoit pas approuvé par les principaux membres de notre ſanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, & que je les rends ridicules avec tout le reſpect poſſible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme qui eſt au-devant d'une hiſtoire de l'égliſe très-édifiante, ils ne reçoivent point mon excuſe; ils diſent que ce qui eſt très-bon dans le vainqueur de Rosback & de Liſſa, n'eſt pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac & une montagne, & que, quand je ſerais ſur la montagne du Tabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils ſont

revêtus. Nous connaiſſons, diſent-ils, vos mauvais ſentimens & vos mauvaiſes plaiſanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de ſervir un hérétique ; vous vous êtes attaché depuis peu à une ſchiſmatique ; & ſi on vous en croyait, le pouvoir du pape & celui du grand turc ſeraient bientôt reſſerrés dans des bornes fort étroites.

Vous ne croyez point aux miracles, mais ſachez que nous en faiſons. C'en eſt déjà un fort grand que nous ayions engagé votre héros hérétique à protéger les jéſuites.

C'en eſt un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Ruſſie ; ce nonce, en cas de beſoin, aurait béni l'étendard du grand prophète Mahomet. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'eſt pas notre faute, nous avons toujours prié Dieu pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets ; nous rentrerons dans Bénévent, & nous aurons toujours un temporel très-royal pour reſſembler à Jéſus-Chriſt notre ſauveur, qui n'avait pas où repoſer ſa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, & recevez notre malédiction ſous l'anneau du pêcheur.

Voilà, ſire, comme on me traite, & je n'ai pas un mot à répliquer. Si je ſuis excommunié, j'en appellerai à mon héros, à Julien, à Marc-Aurèle ſes devanciers, & j'eſpère que leurs aigles ou romaines ou pruſſiennes (c'eſt la même choſe) me couvriront

de leurs ailes. Je me mets ſous leur protection dans ce monde, en attendant que je ſois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monſeigneur le prince royal, je ne ſais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de reſpect que d'attachement.

Le vieux malade du mont Jura.

DE M. DE VOLTAIRE,

A Ferney, premier mars.

SIRE,

Il n'eſt pas juſte que je vous cite comme un de nos grands auteurs ſans vous ſoumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté : j'envoie donc à votre majeſté l'épître contre Mouſtapha. Je ſuis toujours acharné contre Mouſtapha & Fréron. L'un étant un infidèle, je ſuis sûr de faire mon ſalut en lui diſant des injures ; & l'autre étant un ſot & un très-mauvais écrivain, il eſt de plein droit un de mes juſticiables.

Il n'y a rien à mon gré de ſi étonnant, depuis les aventures de Rosback & de Liſſa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si Annibal avait entendu parler d'une pareille entrepriſe, il aurait compté ſon voyage des Alpes pour bien peu de choſe.

Je haïrai toujours les Turcs oppreſſeurs de la Grèce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres

de ma colonie. Quels plats barbares! Il y a ſoixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, & ils n'ont pas ſu encore en faire : ils ne ſavent pas même les régler.

Je ſuis toujours très-fâché que votre majeſté, & l'empereur & les Vénitiens ne ſe ſoient pas entendus avec mon impératrice pour chaſſer ces vilains Turcs de l'Europe : c'eût été la beſogne d'une ſeule campagne; vous auriez partagé chacun également. C'eſt un axiome de géométrie qu'ajoutant choſes égales à choſes égales, les tous ſont égaux; ainſi vous ſeriez demeurés préciſément dans la ſituation où vous êtes.

Je perſiſte toujours à croire que cette guerre était bien plus raiſonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le ſens commun; mais je laiſſe là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à votre majeſté que j'eſpère faire ma cour après pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris eſt enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingt pédans en robe.

On m'a dit que d'Argens eſt mort : j'en ſuis très-fâché; c'était un impie très-utile à la bonne cauſe, malgré tout ſon bavardage.

A propos de la bonne cauſe, je me mets toujours à vos pieds & ſous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à Ganganelli qu'à Mouſtapha; je répondrai que je le ſuis à Frédéric *le grand* & à Catherine *la ſurprenante*.

Daignez, ſire, me conſerver vos bontés pour le temps qui me reſte encore à faire de mauvais vers en ce monde.

Le vieil hermite des Alpes.

DU ROI.

A Potſdam, le 28 de mars.

J'AI eu le plaiſir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plutôt.

J'avais donc deviné que ce beau teſtament n'était pas de vous. On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de Richelieu, au cardinal Alberoni, au maréchal de Belle-Iſle, &c. de teſter en votre nom. Je diſais à quelqu'un qui me parlait de ce teſtament, que c'était une œuvre de ténèbres, que l'on n'y reconnaiſſait ni votre ſtyle, ni les bienſéances que vous ſavez ſi ſupérieurement obſerver en écrivant pour le public : cependant bien du monde qui n'a pas le tact aſſez fin, s'y eſt trompé ; & je crois qu'il ne ſerait pas mal de le déſabuſer.

J'ai donc vu ce roi de Suède qui eſt un prince très-inſtruit, d'une douceur charmante, & très-aimable dans la ſociété. Il aura été charmé, ſans doute, de recevoir vos vers ; & j'ai vu avec plaiſir que vous vous ſouveniez encore de moi. Le roi de Suède nous a parlé beaucoup des nouveaux arrangemens qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, & de la création d'un nouveau. Pour moi,

qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi, je n'envisage qu'en gros ce qui se fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonspection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider.

On dit que le chancelier est un homme de génie & d'un mérite distingué : d'où je conclus qu'il aura pris les mesures les plus justes dans la situation actuelle des choses, pour s'arranger de la manière la plus avantageuse & la plus utile au bien de l'État. Cependant quoi qu'on fasse en France, les Velches crient, critiquent, se plaignent & se consolent par quelque chanson maligne, ou quelques épigrammes satyriques. Lorsque le cardinal Mazarin, durant son ministère, faisait quelque innovation, il demandait si à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui disait que oui, il était content.

Il en est presque de même par-tout. Peu d'hommes raisonnent, & tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. Alexis Orlow, à son retour de Pétersbourg, a passé chez nous pour se rendre sur sa flotte à Livourne : il m'a donné une pièce assez curieuse que je vous envoie. Je ne sais comment il se l'est procurée ; le contenu en est singulier : peut-être vous amusera-t-elle.

Oh ! pour la guerre, monsieur de Voltaire, il n'en est pas question. Messieurs les encyclopédistes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui changent l'Europe en un théâtre de carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir

leurs cenſures. Je ne ſais ſi la cour de Vienne les craint autant que je les reſpecte; mais j'oſe croire toutefois qu'elle meſurera ſes démarches.

Ce qui paraît ſouvent en politique le plus vraiſemblable, l'eſt le moins. Nous ſommes comme des aveugles, nous allons à tâtons; & nous ne ſommes pas auſſi adroits que les quinze-vingts qui connaiſſent, à ne s'y pas tromper, les rues & les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en eſt pas un: c'eſt un jeu de haſard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte Orlow, nous avons eu l'apparition d'un comte autrichien qui, lorſque j'allai me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie: elles y ſont décrites avec vérité. Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte Hoditz, qui ſe trouve peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus ſuperbes à mon frère Henri. Je ne crois pas qu'on puiſſe la ſurpaſſer en ce genre: des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagnes, des feux d'artifice qui ſurpaſſent tout ce qui nous eſt connu, ſelon les deſcriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille perſonnes; & ſurtout l'affabilité & les graces que votre ſouveraine a répandues comme un aſſaiſonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les ſeules fêtes qui me conviennent

font les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque sérénité sur le déclin de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéresse, autant que je le fais, à la conservation du patriarche de Ferney, auquel soit honneur & gloire, par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de mars.

Il y a long-temps que je vous aurais répondu si je n'en avais été empêché par le retour de mon frère Henri qui revient de Russie. Plein de ce qu'il y a vu digne d'admiration, il ne cesse de m'en entretenir: il a vu votre souveraine; il a été à portée d'applaudir à ses qualités qui la rendent si digne du trône qu'elle occupe, & à ces qualités sociables qui s'allient si rarement avec la morgue & la grandeur des souverains.

Mon frère a poussé par curiosité jusqu'à Moscou; & par-tout il a vu les traces des grands établissemens par lesquels le génie bienfaisant de l'impératrice se manifeste. Je n'entre point dans les détails qui seraient immenses, & qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuser de ma lenteur. J'en viens à présent à vos lettres.

Voyez la différence qui est entre nous: moi, avorton de philosophe, quand mon esprit s'exalte, il

ne produit que des rêves: vous, grand prêtre d'Apollon, c'eſt ce Dieu même qui vous remplit, & qui vous inſpire ce divin enthouſiaſme qui nous charme & nous tranſporte. Je me garde donc bien de lutter contre vous ; je crains le ſort d'un certain Iſraël qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démiſe.

Je viens à vos queſtions encyclopédiques, & j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne ſaurait aſſez le reſpecter, même dans ſes faibleſſes. Je n'approuve point l'auteur de la préface de Fleury abrégé : il s'exprime avec trop de hardieſſe, il avance des propoſitions qui peuvent choquer les ames pieuſes ; & cela n'eſt pas bien. Ce n'eſt qu'à force de réflexions & de raiſonnemens que l'erreur ſe filtre, & ſe ſépare de la vérité : peu de perſonnes donnent leur temps à un examen auſſi pénible, & qui demande une attention ſuivie. Avec quelque clarté qu'on leur expoſe leurs erreurs, ils penſent qu'on les veut ſéduire ; & en abhorrant les vérités qu'on leur expoſe, ils déteſtent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*inf*..... en la comblant de politeſſes.

Mais voici une hiſtoire dont le protecteur des capucins pourra régaler ſon ſaint & puant troupeau.

Les Ruſſes ont voulu aſſiéger le petit fort de Czenſtochow défendu par les confédérés : on y garde, comme vous ſavez, une image de la ſainte & immaculée reine du ciel. Les confédérés, dans leur détreſſe, s'adreſsèrent à elle pour implorer ſon divin appui :

la vierge leur fit un ſigne de tête, & leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Ruſſes ſe préparaient pour l'aſſaut; ils s'étaient pourvus de longues échelles avec leſquelles ils avançaient la nuit pour eſcalader cette bicoque. La vierge les apperçoit, appelle ſon fils, & lui dit : Mon enfant, reſſouviens-toi de ton premier métier; il eſt temps d'en faire uſage pour ſauver ces confédérés orthodoxes.

Le petit Jéſus ſe charge d'une ſcie, part avec ſa mère; & tandis que les Ruſſes avancent, il leur coupe leſtement quelques barres de leurs échelles; puis en riant il retourne par les airs avec ſa mère à Czenſtochow, & il rentre avec elle dans ſa niche.

Les Ruſſes cependant appuient leurs échelles aux baſtions; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les ſchiſmatiques furent obligés de ſe retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum*; & depuis ce miracle la garde-robe de notre ſainte mère & ſon cabinet de curioſités augmentent à vue d'œil par les tréſors qui ſe verſent, & que le zèle des ames pieuſes augmente en abondance.

J'eſpère que vos capucins feront une fête en apprenant ce beau miracle, & qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la légende, qui de long-temps n'aura été ſi bien recrutée.

Le pauvre Iſaac eſt allé trouver ſon père Abraham en paradis; ſon frère d'*Eguille*, qui eſt dévot, l'avait leſté pour ce voyage; & l'*inf*... s'érige des trophées.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps : votre corps peut être âgé, mais votre eſprit eſt encore jeune;

& cet esprit fera encore aller le reste. Je le souhaite pour les intérêts du Parnasse, pour ceux de la raison, & pour ma propre satisfaction. Sur quoi je prie le grand dieu de la médecine votre protecteur, le divin Apollon, de vous avoir en sa sainte & digne garde.

FÉDÉRIC.

DU ROI.

Le 19 de mars.

QUELS agrémens, quel feu tu possèdes encore !
Le couchant de tes jours surpasse leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine & glace nos sens,
Nous perdons les plaisirs, les graces, les talens :
Mais l'âge a respecté ta voix douce & légère ;
Pour le malheur des sots il fit grace à Voltaire.

Ce petit compliment vous est dû ; ou pour mieux dire, c'est une merveille qui étonne l'Europe ; ce sera un problême que la postérité aura peine à résoudre, que Voltaire, chargé de jours & d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poètes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice sera, sans doute, flattée de l'épître que vous lui adressez. Il est constant que ce sont des vérités ; mais il n'est donné qu'à vous de les rendre avec autant de graces. J'ai été fort surpris de me voir cité dans vos vers : certes, je ne présumais pas de devenir un auteur grave (1). Mon amour-propre vous en fait ses complimens. J'aurai bonne opinion de mes

(1) Voyez l'Épître à l'impératrice de Russie.

rapsodies

rapsodies tant que je les verrai enchâssées dans les cadres que vous leur savez si bien faire.

J'en viens à ce Moustapha que je n'aime pas plus que de raison; je ne m'oppose point à toutes les prétentions que vous pouvez former à son sérail; je crois même que, Constantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre usage. Il paraît cependant qu'il serait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que Moustapha en paiera la façon, & la Grèce deviendra ce qu'elle pourra.

On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un ministre disgracié, homme de génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyait qu'en divisant & troublant l'Europe, il maintiendrait plus long-temps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce ministre, vous saurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des sept montagnes: un tel trait de générosité est rare chez les souverains. Ganganelli en rira sous cape, & dira en lui-même: *les portes de l'enfer ne prévaudront point*. Et cela arrive dans ce siècle philosophique, dans ce dix-huitième siècle!

Après cela, messieurs les philosophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur, entassez argumens sur argumens pour détruire l'*inf...*; vous n'empêcherez

jamais que les ames faibles ne l'emportent en nombre ſur les ames fortes : chaſſez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un État, ou bien un ambitieux que ſon intérêt lie à celui de l'Egliſe, renverſera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

Mais quel bavardage ! je réponds au jeune Voltaire en ſtyle de vieillard : quand il badine, je raiſonne ; quand il s'égaye, je diſſerte. Sans doute, Bouhours avait raiſon : mes chers compatriotes & moi, nous n'avons que ce gros bon ſens qui trotte par les rues. Ma faible chandelle s'éteint, & ce ſoupçon d'imagination, dont je n'eus qu'une faible doſe, m'abandonne ; ma gaieté me quitte, ma vivacité ſe perd. Conſervez long-temps la vôtre, puiſſiez-vous, comme le bon homme Saint-Aulaire, faire des vers à cent ans, & moi les lire ! c'eſt ce que je prie Apollon de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Ferney ; l'aîné eſt devenu roi, & ſe hâte d'occuper le trône que la mort de ſon père lui laiſſe. Pour le pauvre d'Argens, il a ceſſé de parler, de penſer & d'écrire. C'eſt mon maréchal des logis ; il eſt allé me préparer une demeure dans le pays des rêves-creux, où probablement nous nous raſſemblerons tous.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 avril.

SIRE,

On dit que j'étais tombé en jeuneſſe, mais on n'a pas encore dit que je fuſſe tombé en enfance. Mes parens me feraient certainement interdire, & on me déclarerait incapable de teſter, ſi j'avais fait le teſtament ridicule qu'on m'attribue. Le bon goût de votre majeſté n'y a pas été trompé; vous avez bien ſenti qu'il était impoſſible qu'un homme de mon âge parlât ainſi de lui-même. Cette impertinence eſt d'un avocat de Paris, nommé Marchand, qui régale tous les mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon teſtament; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour ſa peine. Je puis aſſurer votre majeſté que mes dernières volontés ſont abſolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, & qui s'eſt déjà emparée de mes yeux, de mes dents & de mes oreilles; mais j'ai une averſion invincible pour la manière dont on meurt dans notre ſainte religion catholique, apoſtolique & romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de ſe faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graiſſer l'eſſieu de ſon caroſſe en voyage. Cette ſottiſe & tout ce qui s'enſuit me répugne ſi fort, que je ſuis tenté de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaiſir de mourir chez vous: il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monſeigneur le prince royal m'honore; il penſe bien ſenſément, & paraît très-digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'eſprit dans le Nord, depuis le ſoixante & unième degré juſqu'au cinquante-deux & demi. Il n'y a, ce me ſemble, que les confédérés de Pologne à qui on puiſſe reprocher de ſe ſervir, pour leur malheur, de la ſorte d'eſprit qu'ils ont.

On dit qu'Ali-Bey en a beaucoup, & autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits ſur ſa perſonne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la ſienne. Pour le croiſſant de Mouſtapha, je le crois plus obſcurci que jamais.

Je me mets aux pieds de votre majeſté avec le plus profond reſpect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont votre majeſté m'honore, du 19 mars. Oui, ſans doute, vous êtes un auteur grave & très-grave, quoique votre imagination ſoit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princeſſe donnât la liberté aux dames du ſérail & des fêtes ſur le Boſphore; je ne prétends point du tout à ſes odaliſques: c'eſt la récompenſe de ſes braves guerriers. Je ſuis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'Argens qu'avec les demoiſelles du harem de Mouſtapha. Vous appelez d'Argens votre maréchal des logis, mais il s'y prend de trop bonne heure; vous ne vivrez pas auſſi long-temps que votre gloire, mais

je ſuis très-ſûr que votre feu en quoi conſiſte la vie, & votre régime en quoi conſiſte toute la médecine, vous feront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple.

Il ſe pourrait bien en effet qu'on rendît Avignon à Ganganelli, quoiqu'il ſoit très ridicule que ce joli petit pays ſoit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut aſſurément mieux que la Corſe, dont l'acquiſition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 novembre.

SIRE,

Hier il arriva dans mon hermitage une caiſſe royale, & ce matin j'ai pris mon café à la crême dans une taſſe, telle qu'on n'en fait point chez votre confrère Kien-long, l'empereur de la Chine; le plateau eſt de la plus grande beauté. Je ſavais bien que Frédéric *le grand* était meilleur poète que le bon Kien-long, mais j'ignorais qu'il s'amuſât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très-ſupérieure à celle de Kiengtſin, de Dreſde & de Sève; il faut donc que cet homme étonnant éclipſe tous ces rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caiſſe, il ſe trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'Apollon, ſur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde; ils diſaient :

comment ſe peut-il faire qu'un grand homme, qui eſt ſi connu pour mépriſer le faſte & la fauſſe gloire, s'aviſe de faire mettre ſes armes ſur le couvercle d'une écuelle! Je leur dis: il faut que ce ſoit une fantaiſie de l'ouvrier; les rois laiſſent tout faire au caprice des artiſtes. Louis XIV n'ordonna point qu'on mît des eſclaves aux pieds de ſa ſtatue; il n'exigea point que le maréchal de la Feuillade fit graver la fameuſe inſcription, *à l'homme immortel*; & lorſqu'à plus juſte titre on verra en cent endroits, *Frederico immortali*, on ſaura bien que ce n'eſt pas Frédéric *le grand* qui a imaginé cette deviſe, & qu'il a laiſſé dire le monde.

Il y a auſſi un Amphion porté par un dauphin. Je ſais bien qu'autrefois un dauphin, qui ſans doute aimait la poéſie, ſauva Amphion de la mer, où ſes envieux voulaient le noyer.

Enfin c'eſt donc dans le Nord que tous les arts fleuriſſent aujourd'hui! c'eſt là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on diſſipe des confédérations & des ſénats en deux jours, & qu'on ſe moque ſurtout très-plaiſamment des confédérés & de leur Notre-Dame.

Sire, nous autres Velches nous avons auſſi notre mérite; des opéra-comiques qui font oublier Molière, des marionnettes qui font tomber Racine, ainſi que des financiers plus ſages que Colbert, & des généraux dont les Turennes n'approchent pas.

Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'on dit que vous avez fait renouer ces conférences entre Mouſtapha &

mon impératrice; j'aimerais mieux que vous l'aidassiez à chasser du Bosphore ces vilains Turcs, ces ennemis des beaux-arts, ces éteignoirs de la belle Grèce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin faisant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuser; on ne peut pas toujours lire, philosopher, faire des vers & de la musique.

Je me mets aux pieds de votre majesté avec tout le respect & l'admiration qu'elle inspire.

Le vieux malade de Ferney.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

SIRE, vous convenez que la belle Italie
Dans l'Europe autrefois rappela le génie;
Le Français eut un temps de gloire & de splendeur,
Et l'Anglais, profond raisonneur,
A creusé la philosophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une sombre étude, une heureuse lenteur;
Mais à son esprit inventeur,
Vous devez deux présens qui vous ont fait honneur,
Les canons & l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,
Sur les bords du Permesse & dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien servie.

J'ajouterai que c'est à Thorn que Copernic trouva le vrai système du monde, que l'astronome Hévélius était de Dantzick, & que par conséquent Thorn & Dantzick doivent vous appartenir. Votre majesté

aura la générosité de nous envoyer du blé par la Vistule, quand, à force d'écrire sur l'économie, nous n'aurons au lieu de pain que des opéra-comiques, ce qui nous est arrivé ces dernières années.

C'est parce que les Turcs ont de très-bons blés & point de beaux-arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux associés. Cela ne serait peut-être pas si difficile, & il serait assez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout suisse que je suis, je ne desire pas que vous preniez la France.

On prétend que c'est vous, sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, & je le crois, parce qu'il y a là du génie, & que le traité s'est fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand Grégoire est mal avec mon impératrice. Je souhaite que ce ne soit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puisque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut se séparer de l'objet d'une grande passion.

Ce que votre majesté daigne me dire à la fin de sa lettre, m'a fait presque verser des larmes, je suis tel que j'étais, quand vous permettiez que je passasse à souper des heures délicieuses à écouter le modèle des héros & de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets; consolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, & qui assurément vous est fidèle.

Le vieux malade.

DU ROI.

A Potſdam, le 6 décembre.

SUR la fin des beaux jours dont vous fîtes l'hiſtoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendait au grand,
Des Français un ſeul homme a ſoutenu la gloire:
Il ſut embraſſer tout; ſon génie agiſſant
A la fois remplaça Boſſuet & Racine;
Et maniant la lyre ainſi que le compas,
Il tranſmit les accords de la muſe latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il ſaiſit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'eſt l'attraction;
Il terraſſa l'erreur & la religion.
Ce grand-homme lui ſeul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que perſonne. — Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainſi que l'imprimerie qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public. Par malheur ils deviennent de jour en jour plus rares.

Nous avons dans notre voiſinage une cherté de blés exceſſive. J'ai cru que les Suiſſes n'en manquaient pas; encore moins les Français, dont les ouvrages économiques éclairent nos régions ignorantes ſur les premiers beſoins de la nature.

Je ne connais point de traités ſignés à Potſdam ou à Berlin. Je ſais qu'il s'en eſt fait à Pétersbourg. Ainſi le public, trompé par les gazetiers, fait ſouvent honneur aux perſonnes de choſes auxquelles elles n'ont

pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Russie avait été mécontente de la manière dont le comte Orlow avait conduit la négociation de Focktschani. Il peut y avoir eu quelque refroidissement; mais je n'ai point appris que la disgrace fût complète. On ment d'une maison à l'autre, à plus forte raison de faux bruits peuvent-ils se répandre & s'accroître quand ils passent de bouche en bouche depuis Pétersbourg jusqu'à Ferney. Vous savez mieux que personne que le mensonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le grand Turc devient plus docile. Les conférences ont eté entamées de nouveau; ce qui me fait croire que la paix se fera. Si le contraire arrive, il est probable que M. Moustapha ne séjournera plus long-temps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de causes secondes, obscures & impénétrables, des insinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulmas, du caprice d'un grand visir, de la morgue des négociateurs : & voilà comme le monde va. Il ne se gouverne que par compère & commère. Quelquefois quand on a assez de données, on devine l'avenir; souvent on s'y trompe.

Mais en quoi je ne m'abuserai pas, c'est en vous pronostiquant les suffrages de la postérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie : elle se fonde sur vos ouvrages égaux & quelquefois supérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouissent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il est doux de jouir & de se

ſoutenir dans la même force, malgré les injures du temps & la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaiſir de vivre, tant que je ſerai dans le monde : je ſens que j'ai beſoin de vous. Et ne pouvant vous entretenir, il eſt encore bien agréable de vous lire. Le philoſophe de Sans-ſouci vous ſalue.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le premier février.

SIRE,

Je vous ai remercié de votre porcelaine; le roi mon maître n'en a pas de plus belle; auſſi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne ſuis ſenſible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre : jamais notre contrôleur général n'a fait de ſi grands retranchemens. Votre majeſté a la bonté de me faire compliment ſur mon âge de ſoixante & dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai ſoixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingts. Ainſi je ne verrai point la deſtruction que je ſouhaitais ſi paſſionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, & qui ne cultivent point les beaux-arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot, votre hiſtoriographe des cafés ? il s'acquittait parfaitement de cette charge; il ſavait par cœur le peu de

bons & le grand nombre de mauvais vers qu'on faisait dans Paris. C'était un homme bien nécessaire à l'État.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature ?
Vous renoncez aux beaux-esprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach & du mercure ?
L'*in-folio* ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix ?
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous soupçonnez que le bon temps
Est passé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout sens
Aux guenilles de l'indigence ?
Ah ! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle est notre aisance :
Nous sommes & riches & grands,
Mais c'est en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'espérance
Que monsieur l'abbé Sabatier (1),
Malgré sa flatteuse éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaisirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq sortes de treteaux
Au lieu du théâtre d'Athène.

(1) L'abbé Sabatier, gredin qui s'est avisé de juger les siècles avec un ci-devant soi-disant jésuite, & qui a ramassé un tas de calomnies absurdes pour vendre son livre.

On critique, on critiquera
On imprime, on imprimera
De beaux écrits ſur la muſique,
Sur la ſcience économique,
Sur la finance & la tactique,
Et ſur les filles d'Opéra.

En province une académie
Enſeigne méthodiquement,
Et calcule très-ſavamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde hiſtoire
Des ſinges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens;
Mais je connais certaines gens
Qui, vers les bords de la Viſtule,
Ne paſſent pas ſi bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva, après avoir ri aux dépens de ces meſſieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend merveilleuſement avec l'Égliſe grecque, pour mettre à fin le ſaint œuvre de la pacification des Sarmates. Il a couru ces jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Ruſſie; mais je me flatte que ce ſont des nouvelles de café; j'aime trop ma Cathérine.

J'aurai l'honneur d'envoyer inceſſamment à votre majeſté les lois de Minos. L'ouvrage ſerait meilleur ſi je n'avais que les ſoixante & dix ans que vous m'accordez.

Ce Morival, dont j'ai eu l'honneur de vous parler,

eſt depuis ſept ou huit ans à votre ſervice. Je ne ſais pas le nom de ſon régiment; mais il eſt à Véſel.

Voilà toute votre auguſte famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. M. le prince de Virtemberg eſt dans notre voiſinage avec neuf enfans, dont quelques-uns feront un jour ſous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conſervez-moi, ſire, vos bontés qui font la conſolation de ma vie, & avec leſquelles je deſcendrai au tombeau très-allègrement.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de février.

J'AI reçu votre lettre & vos vers charmans, qui démentent ſans doute votre âge. Non: je ne vous en croirai point ſur votre parole; ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au temps ſes ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, ſi vous ne ſaviez pas que les gens de mon eſpèce ſe permettent ſouvent ce qu'on déſapprouverait en d'autres. Un certain Cotys, roi d'un pays très-barbare, entretint une correſpondance en vers avec Ovide exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un ſouverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage velche, en dépit de l'abbé d'Olivet & des puriſtes de ſon académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire:
Je n'y vois plus ces beaux-eſprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'inſtruiſant ſavaient me plaire.

Je ne veux de correſpondans
Que ſur les confins de la Suiſſe,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts, en eſprit, en talens,
Mais qui contient des bons vieux temps
Le ſeul auteur qui me raviſſe.
Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Aſie
La ſcience & la vérité;
Platon juſqu'en Égypte avait même tenté
D'éclairer ſa philoſophie;
Déſormais nos cantons de ſes charmes épris,
Sans chercher pour l'eſprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le dieu du Goût comme le dieu du Pinde
Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaiſir de voir les Muſulmans chaſſés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la ſeconde fois. De nouvelles combinaiſons donnent lieu à de nouvelles conjectures. Vos Velches ſont bien tracaſſiers. Pour moi, diſciple des encyclopédiſtes, je prèche la paix univerſelle en bon apôtre de feu l'abbé de Saint-Pierre; & peut-être ne réuſſirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il eſt plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, & que l'enchaînement fatal des cauſes nous entraîne malgré nous, & ſe joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un ſable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choſes ordinaires ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, & nos évêques conſervent 24,000 écus de rente, les abbés 7000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarraſſe des ſoins mondains, pour qu'ils s'attachent

ſans diſtraction à gagner la Jéruſalem céleſte, qui eſt leur véritable patrie.

Je vous ſuis obligé de la part que vous prenez à l'établiſſement de ma nièce : elle a une figure fort intéreſſante, jointe à une conduite qui me fait eſpérer qu'elle ſera heureuſe, autant qu'il eſt donné à notre eſpèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux la Barre; & s'il a de la conduite, il ſera facile de le placer. Votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieuſement de celles que je reçois de Pétersbourg. On vous écrit ce que l'on ſouhaite, mais non pas ce qui exiſte; enfin ce que l'on ſe promet du fruit de ces tracaſſeries, ce qui peut-être était poſſible autrefois, mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Ruſſie de la ſageſſe du gouvernement actuel.

Eh bien, je vous ai rogné quelques années, & je ne m'en dédis pas. Vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptiſtère, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on eſt déçu
En ſe fiant à l'apparence :
Je ſuis très-sûr & convaincu
Que Voltaire en ſecret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de ſon ſort :
Immortel par ſa vie, ainſi qu'après ſa mort.

C'eſt

C'eſt cette première immortalité qui me touche le plus. Je ſuis intéreſſé à votre conſervation ; l'autre vous eſt ſûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur Auguſte : *Feſtina lentè.* Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney ; en attendant les Lois de Minos.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 mars.

SIRE,

Votre lettre du 29 février, qui eſt apparemment datée ſelon votre ancien ſtyle hérétique, ne m'en eſt pas moins précieuſe. Votre ſtyle n'en eſt pas moins charmant. Les choſes les plus agréables & les plus philoſophiques naiſſent ſous votre plume. Il vous eſt auſſi aiſé d'écrire des choſes dignes de la poſtérité, qu'il l'eſt aux rois du Midi d'écrire : « Dieu vous ait, » mon couſin, en ſa ſainte & digne garde ; & vous, » monſieur le préſident, en ſa ſainte garde ».

J'ai été ſur le point de ne répondre à votre majeſté que des Champs Éliſées. C'eſt après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre la Porte de Mouſtapha & la Porte de Cathérine II n'entraîne des

ſuites fatales. Votre majeſté eſt toujours préparée à tout évènement, & quelque choſe qui arrive, elle fera de jolis vers, & gagnera des batailles.

J'ai l'honneur de lui envoyer les Lois de Minos avec des notes qui pourront lui paraître aſſez intéreſſantes ; elle trouvera dans le cours de la pièce que j'ai profité d'un certain poëme ſur les confédérés ; elle verra même qu'il y a quelque choſe qui reſſemble au roi de Suède, votre neveu. On prétend que notre miniſtère velche veut s'approprier ce grand prince, & troubler un peu votre Nord. Ce ſont myſtères qui paſſent mon intelligence ; je m'en remets ſur tous les futurs contingens, aux ordres de ſa ſacrée majeſté le Haſard, ou plutôt aux ordres plus réels de ſa divine majeſté la Deſtinée. Les mourans d'autrefois ſavaient prédire l'avenir ; le monde dégénère ; & tout ce que je puis prédire, c'eſt que je ſerai votre admirateur, & votre très-ſincèrement attaché ſuiſſe pendant le peu de minutes qui me reſtent encore à végéter entre le mont Jura & les Alpes.

Le vieux malade de Ferney.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 d'avril.

Vous ſavez que tous les princes ont des eſpions : j'en ai juſqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne ſais s'ils m'ont annoncé juſte (car vous ſavez que

les princes ſont ſujets à être trompés); mais ils ſoutiennent que votre mal eſt dégénéré en goutte: ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronoſtique une longue vie, & je ſuis bien aiſe de vous aſſocier à notre confrérie de goutteux.

Je vous fais des remercîmens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne, & des révolutions de Suède: & cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, ſi vous vouliez l'entreprendre, vous feriez, des nouvelles de gazette, des ſujets de tragédie.

Celle-ci eſt certainement très-nouvelle, & ne reſſemble à aucun des ſujets que les tragiques, anciens ou modernes, ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre eſpèce ceſſe d'être; mais s'il eſt permis à un *dilettante*, ou pour mieux nommer les choſes par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous expoſer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher perſonne; & que ſi Aſterie ou Teucer avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué & plus attendri.

Vous qui poſſédez les ſecrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je ſuis, vous avez eu ſans doute des raiſons de préférer le dénouement qui ſe trouve dans la pièce à celui que je propoſe.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature: nous aimons mieux, dans

ce pays, n'avoir que des ſujets comiques; les autres, nous les avons eus par le paſſé, & nous aimons mieux voir repréſenter des tragédies, que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayiez, vous avez un doyen dans ce pays-ci: c'eſt le vieux Polnitz. Il a fait une grande maladie, & je vous envoie l'hiſtoire de ſa convaleſcence. Il a actuellement quatre-vingt cinq ans paſſés. Ce n'eſt pas une bagatelle d'avoir pouſſé ſa carrière juſqu'à un âge auſſi avancé, & de repouſſer les attaques de la mort comme un jeune homme.

L'autre pièce, qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales. J'ai fort recommandé qu'on eût ſoin d'en affranchir le port, parce qu'il n'eſt pas juſte que vous payiez un fatras de fadaiſes qui vous ennuyera peut-être.

Vous me parlez de vos Velches & de leurs intrigues; elles me ſont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui ſe paſſe à Stockolm, ainſi qu'à Conſtantinople; mais il faut attendre juſqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des reſſources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il eſt, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, & que vos Velches, pour trouver des ſouverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus juſqu'à préſent.

Mais je ne ſais de quoi je m'aviſe. Les pronoſtics ne vont point à l'air de mon viſage, & ce n'eſt pas à un incrédule à faire le voyant, auſſi peu qu'à un échappé des Teutons à faire des vers velches. Je me ſauverai de ceci comme Pilate qui dit : *Quod ſcripſi, ſcripſi.*

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers ; mais cela n'empêche pas qu'on ne ſoit ſenſible au deſtin des grands-hommes, & que le philoſophe de Sans-ſouci ne prenne un vif intérêt à la conſervation du patriarche de Ferney, pour lequel il conſervera toute ſa vie la plus grande admiration.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 avril.

J'ALLAIS paſſer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron ;
La triple Hécate & ſes ſorcières
M'attendaient chez le noir Pluton ;
Les trois fileuſes de nos vies,
Les trois ſœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du ſéjour ſombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

Que ma ſurpriſe était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainſi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde !
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'eſt tant moqué

Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit ;
On y craint ſon bras, ſon eſprit ;
Il m'exauça, je vis encore.

Vous avez eu, ſans doute, ſire, la même bonté pour le vieux baron de Polnitz. L'enfer l'a reſpecté, & ſans doute il vous reſpectera bien davantage ; vous vivrez aſſez long-temps pour augmenter encore vos États, car pour votre gloire je vous en défie ; à l'égard de votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, & bien heureux de n'avoir point payé ſon paſſage à Caron.

Votre épître ſur le globe des petites-maiſons eſt charmante, vous connaiſſez parfaitement notre pays velche dont vous parlez, & ſes banqueroutes paſſées, & ſes banqueroutes préſentes & futures.

Je remercie votre majeſté de prendre toujours ſous ſa protection la majeſté de Julien, qui était aſſurément une très-reſpectable majeſté, malgré l'inſolent Grégoire & l'impertinent Cyrille.

Je ne crois pas que nos Velches veuillent faire ſitôt parler d'eux ; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement, pour s'amuſer à ravager le monde ; & ce n'eſt pas le cas de ces meſſieurs : mais, ſi jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le ſieur Morival, qui ſert dans un de vos régimens à Veſel. Je vous ſupplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent, il y a ſix ans, lui & le chevalier de la Barre, à la

queſtion ordinaire & extraordinaire, à l'amputation de la main droite & de la langue, & à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une proceſſion de capucins. Le chevalier de la Barre ſubit une partie de cette petite pénitence chrétienne; Morival, plus heureux, alla ſervir un roi qui n'immole perſonne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, & qui ſe ſert mieux que perſonne de ſa langue, de ſa plume & de ſon épée.

Suppoſé que Thorn ſoit en votre puiſſance, j'oſe vous demander juſtice de la ſainte vierge Marie, à laquelle on ſacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de ſacrifices à elle & à ſon fils. Le ſang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, & vous voyez que l'auteur des notes ſur les Lois de Minos a bien raiſon; mais rien n'eſt ſi dangereux chez les Velches que d'avoir raiſon.

Je veux eſpérer que le roi de Pologne finira ſon rôle comme Teucer le ſien, & que le *liberum veto*, qui n'eſt que le cri de la guerre civile, ſera aboli ſous ſon règne. Je veux l'eſtimer aſſez pour croire qu'il eſt entièrement d'accord avec le protecteur de Julien. Je ſais qu'il penſe comme ces deux grands hommes; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui puniſſent ſes aſſaſſins, & qui lui laiſſent un beau royaume, où il pourra être le maître ?

Je ne verrai pas les troubles qui ſemblent ſe

préparer, ma ſanté eſt trop délabrée; j'irai retrouver tout doucement Iſaac d'Argens, & nous vous célébrerons tous deux ſur le bord des trois rivières.

En attendant, je vous prie de me conſerver vos bontés. Plaignez-moi ſurtout de mourir loin de votre majeſté; mais ma deſtinée l'a voulu ainſi.

DU ROI,

A Potſdam, le 12 d'auguſte.

PUISQUE les trinités ſont ſi fort à la mode, je vous citerai trois raiſons qui m'ont empêché de vous répondre plutôt; mon voyage en Pruſſe, l'uſage des eaux minérales, & l'arrivée de ma nièce la princeſſe d'Orange.

Je n'en prends pas moins de part à votre convaleſcence, & j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui ſe paſſe ſur les bords de l'Achéron, que ſi vous aviez fixé votre ſéjour dans cette contrée d'où perſonne encore n'eſt revenu.

Le vieux baron a été de toutes nos fêtes, & il ne paraiſſait pas qu'il eût quatre-vingt-ſix ans. Si le vieux baron s'eſt échappé de la fatale barque, faute de payer le paſſage, vous avez, à l'exemple d'Orphée, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer; & en tout ſens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous poſſédez.

Vous avez non-ſeulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier de la Barre,

& exécuté; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce Morival, dont vous me parlez, eſt inconnu. Je m'informerai de ſa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Je vois que le public ſe complaît à exagérer les événemens. Thorn ne ſe trouve point dans la partie qui m'eſt échue de la Pologne. Je ne vengerai point le maſſacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie un monument ſur le tombeau du fameux Copernic qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenſer que punir; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis long-temps commiſes.

Il m'eſt tombé entre les mains un ouvrage de défunt Helvétius ſur l'éducation: je ſuis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger des penſées fauſſes & des *concetti* qui me ſemblent on ne ſaurait plus déplacés dans un ouvrage de philoſophie. Il veut prouver, ſans pouvoir en venir à bout, que les hommes ſont également doués d'eſprit, & que l'éducation peut tout. Malheureuſement l'expérience, ce grand maître, lui eſt contraire & combat les principes qu'il s'efforce détablir. Pour moi je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuſe qu'il avait de ma perſonne. Je voudrais la mériter.

Je ne ſais comment penſe le roi de Pologne, encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai

toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occasionnés par ce qui se passe dans ce royaume.

Vous vivrez encore long-temps, l'honneur des lettres & le fléau de l'*inf...*; & si je ne vous vois pas *facie ad faciem*, les yeux de l'esprit ne détournent point leurs regards de votre personne, & mes vœux vous accompagnent par-tout.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 4 septembre.

SIRE,

Si votre vieux baron a bien dansé à l'âge de quatre-vingt-six ans, je me flatte que vous danserez mieux que lui à cent ans révolus. Il est juste que vous dansiez long-temps au son de votre flûte & de votre lyre, après avoir fait danser tant de monde, soit en cadence, soit hors de cadence, au son de vos trompettes. Il est vrai que ce n'est pas la coutume des gens de votre espèce de vivre long-temps. Charles XII, qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, Gustave Adolphe, qui eût été un de vos généraux, Valstein, à qui vous n'eussiez pas confié vos armées, le grand électeur, qui était plutôt un précurseur de grand; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous savez ce qui arriva à César, qui avait autant d'esprit que vous, & à Alexandre, qui devint ivrogne n'ayant

plus rien à faire : mais vous vivrez long-temps, malgré vos accès de goutte, parce que vous êtes ſobre, & que vous ſavez tempérer le feu qui vous anime, & empêcher qu'il vous dévore.

Je ſuis fâché que Thorn n'appartienne point à votre majeſté ; mais je ſuis bien aiſe que le tombeau de Copernic ſoit ſous votre domination. Elevez un gnomon ſur ſa cendre, & que le ſoleil remis par lui à ſa place, le ſalue tous les jours à midi de ſes rayons joints aux vôtres.

Je ſuis très-touché qu'en honorant les morts, vous protégiez les malheureux vivans qui le méritent. Morival doit être à Véſel lieutenant dans un de vos régimens : ſon vétitable nom n'eſt point Morival, c'eſt d'Etallonde ; il eſt fils d'un préſident d'Abbeville. Copernic n'aurait été qu'excommunié s'il avait ſurvécu au livre où il démontra le cours des planètes & de la terre autour du ſoleil ; mais d'Etallonde, à l'âge de quinze ans, a été condamné par des iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire & extraordinaire, à l'amputation du poing & de la langue, & à être brûlé à petit feu avec le chevalier de la Barre, fils d'un lieutenant-général de nos armées, pour n'avoir pas ſalué des capucins, & pour avoir chanté une chanſon ; & un parlement de Paris a confirmé cette ſentence, pour que les évêques de France ne leur reprochaſſent plus d'être ſans religion ; ces meſſieurs du parlement ſe firent aſſaſſins afin de paſſer pour chrétiens.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on

les écorchât fur leurs bancs femés de fleurs de lis, & qu'on étendît leur peau fur ces fleurs. Si d'Étallonde, connu dans vos troupes fous le nom de Morival, eft un garçon de mérite, comme on me l'affure, daignez le favorifer. Puiffe-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, faire trembler fes déteftables juges, & leur pardonner!

Le jugement que vous portez fur l'œuvre pofthume d'Helvétius, ne me furprend pas; je m'y attendais; vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage eft plus capable de faire du tort que du bien à la philofophie; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigefte de vérités triviales & de fauffetés reconnues. Une vérité affez triviale, c'eft la juftice que l'auteur vous rend; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits diamans brillans femés çà & là. Ils m'ont fait grand plaifir, & m'ont confolé des défauts de tout l'enfemble,

Je ne fais fi je me trompe fur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de fe confier à votre majefté. Il a bien juftifié l'ancien proverbe des Grecs, *la moitié vaut mieux que le tout* : il lui en reftera toujours affez pour être heureux. Où en ferions-nous s'il n'y avait de félicité dans le monde que pour ceux qui poffèdent trois cents lieues de pays en long & en large? Mouftapha en a trop; je voudrais toujours qu'on le débarrafsât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque,

& que la religion grecque ſoit un contre-poids à la religion papiſte, je voudrais que vous ſerviſſiez vous-même de contre-poids. Je ſuis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de Thémiſtocle & d'Alcibiade. Cela me fait autant de peine que de voir des cardinaux careſſer leurs mignons ſur le tombeau de Marc-Aurèle.

Sérieuſement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu ſa vaiſſelle, & donné ſon dernier écu à ſon fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille, à la tête d'une armée, attendre Catherine II à Andrinople. Cette entrepriſe me paraiſſait ſi naturelle, ſi aiſée, ſi convenable, ſi belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été éxécutée; bien entendu qu'il y aurait eu pour votre majeſté un gros pot de vin dans ce marché. Chacun a ſa chimère; voilà la mienne:

Après quoi je rentre en moi-même,
Et ſuis Gros-Jean comme devant.

Gros-Jean, dans ſa retraite, plantant, défrichant, bâtiſſant, établiſſant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, ſouffrant, mourant, vous regrettant très-ſincèrement, ſe met à vos pieds en vous admirant.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 d'octobre.

Monsieur Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel-esprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui se pique
D'imiter, sans lui ressembler ;
Et que tout héros, germanique,
Espagnol, gaulois, britannique,
Vainement voudrait égaler.
Monsieur Guibert est véridique ;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre histoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obstinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux ;
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. Guibert, sire, fait comme l'Europe ; il parle de votre majesté avec enthousiasme. Il dit qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes ; Dieu nous en préserve! mais accordez-vous donc avec lui ; car il dit que vous avez un corps digne de votre ame, & vous prétendez que non : il est vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue ; & ces jours-là, vous pourriez bien vous rengorger & vous requinquer, comme une belle à son miroir.

Je ne vous proposais pas, sire, vingt campagnes, je n'en proposais qu'une ou deux ; & encore c'était

contre les ennemis de Jésus-Christ & de tous les beaux arts. Je disais : Il protége les jésuites, il protégera bien la vierge Marie contre Mahomet, & la bonne vierge lui donnera sans doute deux ou trois belles provinces à son choix, pour récompense d'une si sainte action.

Je viens de relire l'article *Guerre*, dont votre majesté pacifique a la bonté de me parler : il est vraiment un peu insolent par excès d'humanité; mais je vous prie de considérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que sur les Turcs, qui sont venus du bord oriental de la mer Caspienne jusqu'auprès de Naples, & qui, chemin faisant, se sont emparés des lieux saints, & même du tombeau de Jésus-Christ qui ne fut jamais enterré. En un mot, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à ce fou de Pierre l'hermite, qui prêchait la croisade. L'empereur des Romains, que vous aimez, & qui se regarde comme votre disciple, ne pouvait se plaindre de moi; je lui donnais d'un trait de plume un très-beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Constantinople. Dieu n'a pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient; du moins des philosophes vous béniront d'ériger un mausolée à Copernic, dans le temps que votre ami Moustapha fait enseigner la philosophie d'Aristote à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raison & au génie.

Quand je vous suppliais d'être le restaurateur des beaux-arts de la Grèce, ma prière n'allait pas jusqu'à

vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne ; je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Grèce à M. de Lentulus, ou à quelque autre général qui aurait empêché les nouveaux Grecs de faire autant de sottises que leurs ancêtres. Mais enfin j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de Dantzick à celui du Pirée : je crois qu'au fond votre majesté a raison, & que, dans l'état où est l'Europe, ce port de Dantzick est bien plus important que l'autre.

Je ne sais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice Catherine II, & franchement je crois que dans tout cela vous en savez plus que moi, & qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque chose qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puisse votre vie en approcher !

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 8 novembre.

SIRE,

La lettre dont votre majesté m'a honoré le 24 octobre, est depuis vingt ans celle qui m'a le plus consolé ; votre temple aux mânes de votre sœur, *Willemina sacrum*, est digne de la plus belle antiquité, & de vous seul dans le temps présent ; madame la duchesse de Virtemberg versera bien des larmes de tendresse, en voyant le dessin de ce beau monument.

Le canal, les villes rebâties, les marais desséchés, les

les villages établis, la servitude abolie, sont de Marc-Aurèle, ou de Julien. Je dis de Julien, car je le regarde comme le plus grand des empereurs, & je suis toujours indigné contre la Bletterie, qui ne l'a justifié qu'à demi, & qui a passé pour impartial, parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures & de calomnies que Grégoire de Nazianze & Théodoret.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti : je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant desséché : je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'esclavage & que vous les avez changés en hommes. Gengis-kan & Tamerlan ont gagné des batailles comme vous, ils ont conquis plus de pays que vous; mais ils dévastaient, & vous améliorez. Je ne sais s'ils auraient recueilli les jésuites; mais je suis sûr que vous les rendrez utiles sans souffrir qu'ils puissent jamais être dangereux. On dit qu'Antoine fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions; vous attelez des renards au vôtre, mais vous leur mettez un frein dans la gueule, &, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière, comme Samson, après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'est que vous n'établissiez pas une église de sociniens comme vous en établissez plusieurs de jésuites; il y a pourtant encore des sociniens en Pologne. L'Angleterre en regorge, nous en avons en Suisse; certainement Julien les aurait favorisés; ils haïssent ce qu'il haïssait, ils méprisent ce qu'il méprisait, & ils sont honnêtes gens comme

lui. De plus, ayant été tant persécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai osé dire des Turcs à votre majesté, je ne vous propose pas une mosquée; cependant Barberousse en eut une à Marseille; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter : tout ce que je sais, c'est que votre nom sera bien grand de Dantzick jusqu'en Turquie, & de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie. Nous donnons nous autres beaucoup d'opéra comiques.

Que votre majesté daigne conserver vos bontés au vieux malade Libanius.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

SIRE,

Une belle dame de Paris (dont vous ne vous souciez guère) prétend que vous serez fâché contre moi de ce que je donne votre majesté au diable (*a*); & moi je lui soutiens que vous me le pardonnerez, & que Belzébuth même en sera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu personne plus diable que vous à la tête d'une armée, soit pour arranger un plan de campagne, soit pour l'exécuter, soit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il est vrai, votre métier

(*a*) Cette dame avait deviné. Le roi, en lisant la pièce intitulée *la Tactique*, prit, en effet, de l'humeur, & nous pensons qu'il eut tort : Voltaire n'avait pas eu l'intention de l'offenser. Voyez cette pièce dans *les Mélanges de poésies*, tome XII, p. 367.

de héros, mais je le révère; ce n'eſt point à moi de juger de la tactique de M. Guibert. Je ne m'entends point à ces belles choſes; je ſais ſeulement qu'il vous regarde avec raiſon comme le premier tacticien, & moi j'ajoute, comme le premier politique; car vous venez d'acquérir un beau royaume, ſans avoir tué perſonne, & non-ſeulement vous voilà pourvu d'évêchés & d'abbayes, non-ſeulement vous voilà général des jéſuites après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux comme à la Chine, & vous enrichiſſez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reſte-t-il à faire? rien autre choſe que de vivre long-temps pour jouir.

Comme votre majeſté recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, & que le Dieu de paix va naître avant qu'il ſoit trois ſemaines, je me recommande à lui, afin qu'il obtienne ma grace de vous, & que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à votre majeſté, & la haine cordiale que j'ai pour votre métier de Céſar. Ce Céſar, comme vous ſavez, pardonnait à ſes ennemis, quand il les avait vaincus; & vous aurez pour moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie quelquefois dans les intervalles de ſes ſouffrances, ſe met à vos pieds avec cinq ou ſix ſortes de vénérations pour vos cinq ou ſix ſortes de grands talens, & pour votre perſonne qui les réunit.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

SIRE,

Me voilà bien loin de mon compte : tous les gens de lettres m'avaient fait compliment ſur la manière aſſez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable ; on trouvait que ce tour n'était pas ſans quelque fineſſe. Rouſſeau avait dit :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Cette idée paraiſſait auſſi fauſſe que groſſière à tous les connaiſſeurs : en effet, il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine-général de la Grèce, au vainqueur du maître de l'Aſie, au vengeur de l'aſſaſſinat de Darius, au héros qui bâtit plus de villes que Gengis-kan n'en détruiſit, à celui qui changea la route du commerce du monde, *tu es le dernier des mortels.* Mais de plaindre les hommes qui ſouffrent du fléau de la guerre, & d'admirer en même-temps les maîtres de ce grand art, cruel, mais néceſſaire, & de louer les Cyrus, les Alexandre, les Guſtave, &c. en feignant de ſe fâcher contre eux ; c'eſt ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à Alexandre pour

quelque officier grec condamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant *la Tactique.*

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuste que l'aréopage, & vous valez bien cet Alexandre, à qui Juvénal & Boileau ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds, sire, pour ce jeune Morival. Votre majesté ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'est plus digne de vous que de le protéger; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, & il mourra content.

Agréez, sire, ma respectueuse & vive reconnaissance.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, janvier.

SIRE,

Quoique je vous aye donné à tous les diables, vous & Cyrus, & le grand Gustave, &c. cependant je propose à votre majesté quelque chose de divin, ou plutôt de très-humain & de très-digne d'elle. Ce n'est point ici une plaisanterie; c'est une grace très-réelle que je vous conjure de m'accorder.

Ce jeune gentilhomme qui est, sous le nom de Morival, lieutenant au régiment d'Eichmann à Vésel, ne peut hériter de son père & de sa mère tant qu'il sera dans les liens de la procédure criminelle, & du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorsqu'il n'avait qu'environ seize ans; il est fils d'un

préſident d'Abbeville, & ſon nom eſt d'Etallonde. On a été très-content de lui à Véſel depuis qu'il eſt à votre ſervice. Je ſais que c'eſt un des plus braves & des plus ſages officiers que vous ayez. Toute ſon ambition eſt de vivre & de mourir au ſervice de votre majeſté ; il n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître. Mais il eſt affreux qu'il reſte toujours condamné au même ſupplice dans lequel eſt mort le chevalier de la Barre, qui avait fait un petit commentaire ſur votre art de la guerre.

Ces aſſaſſinats juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de ſon roi, de la raiſon & de la juſtice, qui, en étant caſſé, n'a pas été aſſez puni.

Il s'agit d'obtenir, ou des lettres de grace pour Morival, ou la caſſation de l'arrêt qui l'a condamné. Je ſupplie donc votre majeſté avec la plus vive inſtance d'accorder à Morival un congé d'un an, pendant lequel il ſera chez moi. Je vous répondrai de ſa perſonne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puiſſe plus facilement lever des ſoldats que dans le petit canton que j'habite, qui eſt précisément à une lieue de la Suiſſe, de Genève, de la Savoie & de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes, & à choiſir les plus ſages.

Je vous demande en grace de lui envoyer ſon congé d'un an ; il partira ſur-le-champ, & peut-être reviendra-t-il à Véſel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations à votre majesté, & vous aurez fait ce qu'auraient fait ces Cyrus & ces Gustave, dont j'ai dit tant de mal.

Je me mets à vos pieds avec les sentimens que j'ai toujours eus, & avec lesquels je mourrai.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de février.

Vous devez savoir que suis teuton de naissance, & que par conséquent la langue française n'est pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous soyez donnée de m'enseigner les finesses de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu, soit par distraction des affaires, soit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage sur la tactique : & je n'ai jamais vu que les termes de *haine* & de *donner à tous les diables* se soient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'ils ne fussent écrits par Tisiphone, Mégère ou Alecton. Mais à cela ne tienne ; vous avez le privilége de tout dire, & d'ennoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si Rousseau dit :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels ;

il n'a pas tort dans un sens, parce que Socrate était le

plus ſage & le plus modéré des mortels, & Alexandre le plus diſſolu & le plus emporté des hommes, lui qui dans ſes débauches avait tué Clitus, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avait fait mourir le philoſophe Calliſthène, & par faibleſſe pour les caprices d'une courtiſanne avait brûlé Perſépolis.

Il eſt certain qu'un caractère auſſi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à Socrate. Mais il eſt vrai auſſi que ſi Socrate s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perſes, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les réſolutions hardies par leſquelles Alexandre dompta tant de nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre pourprée que contre la guerre. On empêchera auſſi peu l'une de faire ſes ravages, que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde eſt monde, & il y en aura long-temps après que vous & moi auront payé notre tribut à la nature.

Votre Morival a eu une permiſſion pour un an pour ſe rendre en Suiſſe. Je ſuis perſuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en ſa faveur. Mais enfin il vous verra : il pourra apprendre l'exercice pruſſien à la garniſon françaiſe que vous ferez mettre à Verſoy.

On dit que cette ville s'élève & fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous & à M. de Choiſeul ſa nouvelle exiſtence. Ce ſera ſans doute M. d'Aiguillon, nouveau miniſtre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, & je n'écris

point contre elle. Et que vous m'aimiez, ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en ſouhaite pas moins longue vie & proſpérité.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

SIRE,

Soyez bien sûr que je ſuis très-fâché que vous ayez la goutte; ce n'eſt pas ſeulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, & qu'on plaint les maux qu'on a ſentis; mais c'eſt parce que la ſanté de votre majeſté eſt un peu plus précieuſe & plus néceſſaire au monde que la mienne; c'eſt parce que je m'intéreſſe à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaiſes plaiſanteries ſur l'art de tuer; je ne ſonge qu'à votre conſervation: vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire, mais ajoutez à votre vie.

Ne me faites point la grace que j'implore de vous pour Morival, en me boudant & en vous moquant de moi. Le pauvre garçon ne demande qu'à paſſer ſes jours & à mourir à votre ſervice.

Il eſpère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, & qui le rendent capable d'hériter, & qui le mettront en état d'être plus utile à ſon régiment : ces lettres s'accordent aiſément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis

aſſurer d'ailleurs votre majeſté que l'on ſe repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de la Barre. J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magiſtrat d'Abbeville, qui fut la première cauſe de cette horrible affaire. Voici ſes propres mots : « Nous déclarons que non-ſeulement nous avons le » jugement du chevalier de la Barre en horreur, mais » que nous frémiſſons encore au nom du juge qui a » inſtruit cet exécrable procès ; en foi de quoi nous » avons ſigné ce certificat, & y avons appoſé le ſceau » de nos armes. A Abbeville, 9 novembre 1773. » Signé, DE BELLEVAL ».

De plus, il eſt de droit dans notre juriſprudence (ſi nous en avons une) qu'un homme jugé pendant ſon abſence, eſt écouté quand il ſe préſente ; & c'eſt ainſi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille Sirven ; & c'eſt dans la même eſpérance que j'implore votre majeſté pour Morival, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la juſtice que je demanderai, je vous renverrais Morival ſur-le-champ ; & il ſe conſolera toujours par l'honneur de ſervir un roi guerrier & philoſophe, qui voit tout & qui fait tout par lui-même, & qui n'aurait pas ſouffert cette déteſtable boucherie. Je remercie donc votre majeſté avec la plus grande ſenſibilité ; & ſi je ne réuſſis pas dans mon œuvre charitable, je ne ſerai pas moins reconnaiſſant de votre extrême bonté.

Agréez, ſire, le profond reſpect de ce vieux malade, qui eſt à vous comme s'il ſe portait bien.

P. S. Je retrouve dans ce moment une lettre de Morival : Je fouligne l'endroit où il m'explique fes vues fur fon fervice. Vous verrez, fire, que vous n'accorderez pas votre protection à un fujet indigne.

J'oferais vous demander une autre grace pour lui, en cas qu'il ne pût réuffir dans fon procès; ce ferait de l'envoyer dans l'armée ruffe parmi les autres officiers de votre majefté. Il ne verra rien de fi barbare parmi les Turcs que ce qui s'eft paffé dans Abbeville.

DU ROI.

A Potfdam, le 29 de mars.

VOTRE éloquence eft femblable à celle de ce fameux orateur des Romains, Antoine, qui favait fi bien plaider fes caufes, même injuftes, qu'il les gagnait toutes. Je me fens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, & je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puiffiez me faire. Bientôt vous me perfuaderez qu'il fait nuit en plein jour.

Je fuppofe que Morival doit être à préfent à Ferney. Vous entendez mieux les lois françaifes que moi, & vous concilierez la préfence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenante à cet empire. Vous lui ferez obtenir fa grace, & une récompenfe de ce qu'il a eu affez d'efprit pour fe dérober au fupplice que ce malheureux la Barre a fouffert.

Je veux croire qu'il y a des gens ſenſés, même dans Abbeville, qui condamnent le jugement barbare de leurs juges. Mais que le fanatiſme crie que la religion eſt offenſée, vous verrez ces mêmes juges emportés par la fougue, exercer les mêmes cruautés ſur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges français ſont comme les nôtres : lorſque ces derniers ont la fièvre chaude, malheur à la victime qui ſe préſente tandis qu'ils ont le tranſport au cerveau.

Mais c'eſt au protecteur des Calas & des Sirven à ſecourir Morival, & à purger ſa nation de la honte que lui impriment d'auſſi atroces barbaries que celles d'Abbeville & de Toulouſe.

En écrivant je reçois votre ſeconde lettre datée du 11. Elle me trouve ſans goutte, & je ne vous ſuis pas moins obligé du compliment que vous me faites au ſujet de ma maladie. Cependant croyez que je ſuis très-perſuadé que le monde eſt très-bien allé avant mon exiſtence, & qu'il ira de même quand je ſerai confondu dans les élémens dont je ſuis compoſé. Qu'eſt-ce qu'un homme, un individu, en comparaiſon de la multitude des êtres qui peuplent ce globe ? On trouve des princes & des rois à foiſon, mais rarement des Virgile & des Voltaire.

Nous connaiſſons ici *le Taureau blanc*, mais point le *Dialogue du prince Eugène & de Malborough* dont vous me parlez. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs ſont la Vierge & la Pompadour. Je trouve la matière abondante, & je vous prie de me

l'envoyer. Les ouvrages de votre jeunesse me consolent de mon radotage.

Demeurez jeune long-temps, haïssez-moi encore long-temps, déchirez les pauvres militaires, décriez ceux qui défendent leur patrie, & sachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 avril.

SIRE,

Permettez-moi de parler à votre majesté de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permission de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune français qui aurait encore un petit reste de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonspect & le plus sage, ayant les mœurs les plus douces, & aimant passionnément la profession des armes, à laquelle il s'est voué.

Je ne sais encore s'il réussira dans ce qu'il entreprend; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne quitterait jamais votre service, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante & la plus solide. Je n'étais pas suffisamment instruit de sa famille & de son étonnante affaire; c'est un bon gentilhomme, fils du premier magistrat de la ville où il est né. J'ai fait venir les pièces de son procès. Je ne sors point de surprise, quand je vois quelle a été sa faute, & quelle

a été ſa condamnation. Il n'eſt chargé juridiquement que d'avoir paſſé fort vîte, le chapeau ſur la tête, à quarante pas d'une proceſſion de capucins, & d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanſon grivoiſe faite il y a plus de cent ans.

Il eſt inconcevable que dans un pays qui ſe dit policé, & qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au ſupplice des parricides un jeune homme ſortant de l'enfance, pour une choſe qui n'eſt pas même une peccadille, & qui n'aurait été punie ni à Madrid, ni à Rome, de huit jours de priſon.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, & j'en ſuis auſſi frappé que le premier jour. J'aurais conſeillé à M. de Morival votre officier de ne point s'avilir juſqu'à demander grace à des barbares en démence, ſi cette grace n'était pas néceſſaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend.

Quoi qu'il arrive, il reſtera chez moi juſqu'à ce que ſon affaire ſoit finie ou manquée, & il profitera de la permiſſion que votre majeſté lui a donnée. Il reviendra à ſon régiment le plutôt qu'il pourra, & le jour que vous preſcrirez.

Je remercie votre majeſté d'avoir daigné me l'envoyer. Je me ſuis attaché à lui de plus en plus, & ſa paſſion de vous ſervir toujours eſt une des plus fortes raiſons des ſentimens que j'ai pour lui. J'oſe vous aſſurer que perſonne n'eſt plus digne de votre protection; la pitié que ſon horrible aventure vous inſpire, fera la conſolation de ſa vie, ſi malheureuſement commencée, & qui finira heureuſement ſous

vos ordres. La mienne eſt accablée des plus grandes infirmités; vos bontés en adouciſſent l'amertume, & je la finirai avec des ſentimens qui ont toujours été invariables, avec le plus profond reſpect pour votre majeſté, &, j'oſe le dire, avec le plus tendre attachement pour votre perſonne.

Le vieux malade de Ferney.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de mai.

MORIVAL vous a les plus grandes obligations. Sans le connaître, ſon innocence ſeule a plaidé pour lui; & rougiſſant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des légèretés qu'on ne peut qualifier de crimes, vous embraſſez généreuſement ſa défenſe. C'eſt ſe déclarer le protecteur des opprimés & le vengeur des injuſtices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il ſera difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'obtenir la grace de ce jeune homme. Quelques progrès que faſſe la philoſophie, la ſtupidité & le faux zèle ſe maintiennent dans l'égliſe, & le nom de l'*inf*...... eſt encore le mot de ralliement de tous les pauvres d'eſprit, & de ceux que la fureur du ſalut de leurs concitoyens poſsède. Dans un royaume très-chrétien, il faut que les ſujets ſoient très-chrétiens; & on n'en ſouffrira jamais qui manquent à ſaluer ou à s'agenouiller devant la pâte que l'on adore comme un Dieu.

Le ſeul moyen d'obtenir grace pour Morival eſt

de lui perſuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelque égliſe, la torche à la main, de ſe faire feſſer par des moines au pied du maître-autel, & au ſortir de là de ſe faire moine lui-même. Ni vous, ni lui, ne fléchirez autrement ce clergé qui ſe dit le miniſtre du Dieu des vengeances, ni les juges auxquels rien ne coûte tant que de ſe rétracter.

Cependant l'entrepriſe vous fera honneur, & la poſtérité dira qu'un philoſophe retiré à Ferney, du fond de ſa retraite, a ſu élever ſa voix contre l'iniquité de ſon ſiècle, qu'il a fait briller la vérité au pied du trône, & contraint les puiſſans de la terre à réformer les abus. L'Arétin n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve & l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée ſous les pieds impérieux de l'arrogance titrée; & ſoyez perſuadé que perſonne ne vous ſouhaite plus de proſpérités que le philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

Il eſt vrai que les gobes-Dieu pourront bien avoir du crédit en France; peut-être même l'aimable fille de celle qu'on prétend que vous appelez la dévote (*a*) pourra contribuer plus que perſonne à affermir ce crédit ſi dangereux. Je n'ai pas aſſez exalté ce qui me

(*a*) La reine de Hongrie, Marie-Thérèſe.

reſte

reste d'ame pour lire couramment dans l'avenir, mais je crains tout. Les vieillards sont timides ; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux ; mais aussi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui dont votre majesté veut bien me parler (*a*) avait, comme vous dites très-bien, le défaut d'être roi. Il était, ainsi que tant d'autres, peu fait pour sa place, indifférent à tout, mais se piquant aisément dans les petites choses qui lui étaient personnelles ; il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre qui était véritablement roi ; & moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il s'embarrassât si j'étais ou non sur la liste de ses domestiques ; je respecte sa mémoire, & je vous souhaite une vie qui soit juste le double de la sienne.

Si on fait à Morival la moindre difficulté, je le renverrai sur-le-champ à votre majesté ; nos sous-tyrans velches étaient des monstres bien absurdes. Ce jeune homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes, (comme s'il avait commis une douzaine de parricides) est le jeune homme le plus sage, le plus circonspect que j'aie jamais vu ; il n'a d'un jeune officier que la bravoure ; son éducation avait été très-négligée, comme elle l'est dans toutes les petites villes de France : il apprend chez moi la géométrie, les fortifications, le dessin sous un très-bon maître ; & je réponds à votre majesté qu'à son retour il sera en état de vous rendre de vrais services, & qu'il sera très-digne de votre

(*a*) Louis XV.

protection dans ce diable de grand art de Lucifer dont vous êtes le plus grand maître.

J'attends l'occasion de demander pour lui ce que l'humanité, la justice & la raison lui doivent; son père est gentilhomme, & président d'une sotte ville; son oncle est chevalier de Malte; son frère a sollicité la place de bailli de la noblesse, & aucun d'eux n'a osé parler pour lui.

Daignez voir, sire, si vous voudrez bien protéger, sans vous compromettre, ce brave & vertueux officier qui vous appartient; voulez-vous m'autoriser à dire qu'il est sous votre protection, & qu'on vous fera plaisir en le favorisant? Il me semble que cette tournure peut lui faire un grand bien sans exposer votre majesté au moindre dégoût.

J'avoue que si j'étais à la place de Morival, je me garderais bien de rien demander à des velches; mais il y est forcé, il ne doit pas abandonner ses héritages. Je supplie votre majesté de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le respect, l'attachement & les regrets qui me suivront au tombeau.

DU ROI.

A Potsdam, le 39 de juillet.

Je ne me hasarde pas encore à porter mon jugement sur Louis XVI : il faut avoir le temps de recueillir une suite de ses actions; il faut suivre ses démarches, &

cela pendant quelques années. En ſe précipitant, en décidant à la hâte, on ſe trompe.

Vous qui avez des liaiſons en France, vous pouvez ſavoir, ſur le ſujet de la cour, des anecdotes que j'ignore. Si le parti de l'*inf*....... l'emporte ſur celui de la philoſophie, je plains les pauvres Velches; ils riſqueront d'être gouvernés par quelque cafard en froc ou en ſoutane, qui leur donnera la diſcipline d'une main, & les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux-arts & les hautes ſciences; la rouille de la ſuperſtition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, & né pour la ſociété.

Mais il n'eſt pas sûr que cette triſte folie religieuſe ſecoue ſes grelots ſur le trône des Capets.

Laiſſez en paix les mânes de Louis XV. Il vous a exilé de ſon royaume, il m'a fait une guerre injuſte: il eſt permis d'être ſenſible aux torts qu'on reſſent, mais il faut ſavoir pardonner. La paſſion ſombre & atrabilaire de la vengeance n'eſt pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'exiſtence. Nous devons réciproquement oublier nos ſottiſes, & nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre Morival, ſi je le puis. Corriger les injuſtices & faire le bien, ſont les inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez que zéro le crédit que je puis avoir en France; je n'y connais perſonne. J'ai vu M. de Vergennes il y a vingt ans, comme il paſſait pour aller en Pologne, & ce

n'en eſt pas aſſez pour s'aſſurer de ſon appui. Enfin, vous en uſerez dans cette affaire comme vous le trouverez convenable au bien du jeune homme.

J'ai vu jouer Aufreſne ſur notre théâtre. Il a joué les rôles de *Couci* & de *Mithridate*. On m'a dit qu'il avait été à Ferney : auſſitôt je l'ai fait venir pour l'interroger ſur votre ſujet ; il m'a dit qu'il vous avait trouvé alité & urinant du ſang. Ces paroles m'ont ſaiſi ; mais il ajouta que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, & je me ſuis raſſuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal, vous vivrez ; & je ne croirai votre fin prochaine que lorſque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'État, à des héros qui riſquent leur ſanté, leurs membres & leur vie pour conſerver celle de leurs concitoyens. Puiſque nous vous perdrions ſi vous ne lâchiez de ces ſarcaſmes contre les guerriers, je vous accorde le privilège excluſif de vous égayer ſur leur compte. Mais repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney ; ne regarderez-vous pas comme votre dieu-ſauveur, le brave qui défendrait vos poſſeſſions, & qui écarterait cet ennemi de vos frontières ?

Je prévois votre réponſe. Vous avancerez qu'il eſt juſte de ſe défendre, mais qu'il ne faut attaquer perſonne. Exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs ſouverains leur donnent. Si Turenne & Louvois ont mis le Palatinat en cendres, ſi le maréchal de Belliſle oſa propoſer de faire un déſert de la

Heſſe, ces ſortes de conſeils ſont l'opprobre éternel de la nation françaiſe, qui, quoique très-polie, s'eſt quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares.

Obſervez cependant que Louis XV rejeta la propoſition du maréchal de Belliſle, & qu'en cela il ſe montra ſupérieur à Louis XIV.

Mais je ne ſais où je m'égare. Eſt-ce à moi à ſuggérer des réflexions à ce philoſophe ſolitaire qui de ſon cabinet fournit toute l'Europe de réflexions? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre eſprit inépuiſable. Il vous dira ſans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige & la grêle, que contre la guerre; que ce ſont des maux néceſſaires, & qu'il n'eſt pas digne d'un philoſophe d'entreprendre des choſes inutiles.

On demande d'un médecin qu'il guériſſe la fièvre, & non qu'il faſſe une ſatyre contre elle. Avez-vous des remèdes, donnez-les nous; n'en avez-vous point, compatiſſez à nos maux. Diſons comme l'ange *Ituriel:* Si tout n'eſt pas bien dans ce monde, tout eſt paſſable; & c'eſt à nous de nous contenter de notre ſort.

En attendant, vos héros ruſſes entaſſent victoires ſur victoires ſur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du ſultan. Ils liſent vos libelles, & vont ſe battre. Et votre impératrice, comme vous l'appelez, a fait paſſer une nouvelle flotte dans la Méditerranée; & tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres

m'encouragent à me mêler des troubles de l'Orient. Conciliez, ſi vous pouvez, ces contraires, & ayez la bonté de m'en envoyer la concordance.

Nous avons reçu ici les vers d'un ſoi-diſant ruſſe à Ninon de Lenclos, *Pégaſe & le Vieillard*, & nous attendons *Louis XV aux champs Elyſées*. Tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philoſophe de Sans-ſouci ſouhaite longue vie, gaieté & contentement. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 auguſte.

SIRE,

J'ai enfin propoſé au chancelier de France de faire pour votre officier ce qu'il pourrait ; je lui ai mandé que votre majeſté daignait s'intéreſſer à ce jeune homme, qui mérite en effet votre protection par ſon extrême ſageſſe & par ſon application continuelle à tous les devoirs de ſon état, & ſurtout par la réſolution inébranlable de vous ſervir toute ſa vie.

Peut-être les formalités, qui ſemblent inventées pour retarder les affaires, pourront retenir Morival chez moi encore quelque temps ; mais il ſe rendra à Veſel au moment que votre majeſté l'ordonnera.

Vraiment, ſire, je ſuis & j'ai toujours été de votre avis ; vous me dites dans votre lettre du 30 juillet : « Repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux en- » virons de Ferney ; ne regarderez-vous pas comme

» votre ſauveur le brave qui défendrait vos poſ-
» ſeſſions » ?

J'ai dit en médiocres vers, dans la Tactique, ce que vous dites en très-bonne proſe :

Eh quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre.
Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux ?
Il vous faut de beaux chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes, &c.

Vous voyez, ſire, que je penſais abſolument comme certain héros du ſiècle. Madame Deshoulières a dit :

Faute de s'approcher & faute de s'entendre,
On eſt ſouvent brouillé pour rien.

D'ailleurs, les penſées d'un pauvre philoſophe, enterré au pied des Alpes, ne ſont pas comme les penſées des maîtres de la terre. Ces philoſophes vrais ou prétendus ſont ſans conſéquence ; mais vous autres héros & ſouverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la deſtinée des hommes en dépend.

Que je gémiſſe ou non de voir la patrie d'Homère en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hircanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chaſſer & de mettre des Alcibiades en leur place, il n'en ſera ni plus ni moins, & les Turcs n'en ſauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puiſſance vers l'Orient ou vers l'Occident, alors la choſe devient ſérieuſe, & malheur à qui s'y oppoſerait !

L'épître à Ninon eſt réellement du comte de Schouwalof, neveu du Schouwalof, dernier amant de l'impératrice Eliſabeth ; ce neveu a été élevé à Paris, & a d'ailleurs beaucoup d'eſprit & beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un jour un ruſſe ferait ſi bien des vers français ; mais il a été prévenu par un roi du Nord qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la ſatyre intitulée *Louis XV aux champs Élyſées*, & je ne crois pas qu'elle exiſte. Il paraît un recueil des lettres du feu milord Cheſterfield à un fils bâtard, qu'il aimait comme madame de Sévigné aimait ſa fille.

Il eſt très-ſouvent parlé de vous dans ces lettres ; on vous y rend toute la juſtice que la poſtérité vous rendra.

Le ſuffrage du lord Cheſterfield a un très-grand poids, non-ſeulement parce qu'il était d'une nation qui ne ſonge guère à flatter les rois, mais parce que de tous les Anglais, c'eſt peut-être celui qui a écrit avec le plus de graces. Son admiration pour vous ne peut être ſuſpecte ; il ne ſe doutait pas que ſes lettres ſeraient imprimées après ſa mort & après celle de ſon bâtard. On les traduit en français en Hollande, ainſi votre majeſté les verra bientôt. Elle lira le ſeul anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me ſouviens toujours que ma plus grande paſſion a été de vous plaire : elle eſt actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on ſent ſa miſère, plus on eſt modeſte.

Votre vieux admirateur,

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 décembre.

SIRE,

Pendant que votre officier de Ferney deſſine des montagnes, & fait des plans de fortifications, le vieillard de Ferney ſe jette à vos pieds, & envoie à votre majeſté les charges énoncées contre cet officier dans le procès criminel auſſi abſurde qu'exécrable intenté contre lui. Ce procès eſt beaucoup plus atroce que celui des Calas, & rend la nation plus odieuſe; car du moins les infames juges des Calas pouvaient dire qu'ils s'étaient trompés, & qu'ils avaient cru venger la nature; mais les ſinges en robes noires qui ont oſé juger d'Etallonde ſans l'entendre, & même ſans entendre le procès, n'ont voulu venger que la plus ſotte des ſuperſtitions, & ſe ſont conduits contre les lois auſſi bien que contre le ſens commun.

Ce mot de *religion*, dont on s'eſt ſervi pour condamner l'innocence au plus horrible ſupplice, faiſait une grande impreſſion ſur l'eſprit du feu roi de France; il croyait s'attacher le clergé par ce ſeul mot; & même à la mort du dauphin ſon fils il écrivit, ou on lui fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il diſait qu'il n'aimait ſon fils que parce qu'il avait beaucoup de religion. Voilà ce qui a cauſé la mort du chevalier de la Barre & la condamnation de votre officier d'Etallonde. Il eſt à vous pour jamais, & ſoyez très-sûr qu'il eſt digne de vous appartenir.

Je ne doute pas que votre ambaſſadeur à Paris ne

continue à le recommander fortement, & je vous demande en grace d'échauffer son zèle sur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous respecte, on ménagera un militaire qui vous appartient & qui n'a de roi que vous.

Je ne crois pas qu'on soit fort de vos amis, mais on peut présumer qu'on aura un jour besoin d'en être; & enfin je ne connais point de pays au monde où votre nom ne soit très-puissant. Il m'est sacré, je mourrai en le prononçant.

J'ose me flatter que votre majesté voudra bien me laisser d'Étallonde Morival jusqu'à ce que le respect qu'on vous doit termine heureusement cette affaire affreuse.

DU ROI.

A Berlin, le 28 de décembre.

« Non, vous ne mourrez point; je n'y puis consentir ».

VOUS vivrez, & vous verrez la fin du procès de d'Etallonde; mais je ne garantirai pas qu'ils le jugent. Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer son rétablissement, il doit prononcer en faveur de l'innocence; & d'Etallonde vous aura la double obligation d'avoir rétabli sa mémoire, sa fortune, & de lui avoir fourni par le moyen de l'instruction de quoi former & perfectionner ses talens.

Je vous remercie des dessins que vous m'envoyez, surtout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres & que vous habitez.

Vous me parlez d'un jeune homme (1) qui a été page chez moi, qui a quitté le ſervice pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épouſé, je crois, une parente de la Dubarri. Si Louis XV n'était pas mort, il aurait joué un rôle ſubalterne dans ce royaume, mais actuellement il a beaucoup perdu : il eſt fort éventé ; & je doute qu'il ſe ſoutienne à la longue. Avec une bonne doſe d'effronterie, il s'eſt annoncé comme homme à talens ; on l'en a cru d'abord ſur ſa parole. Il lui faut une quinzaine de printemps pour qu'il parvienne à maturité ; il ſe peut alors qu'il devienne quelque choſe.

Les ſiècles où les nations produiſent des Turenne, des Condé, des Colbert, des Boſſuet, des Bayle & des Corneille, ne ſe ſuivent pas de proche en proche : tels furent ceux des Périclès, des Cicéron, des Louis XIV. Il faut que tout prépare les eſprits à cette effervescence. Il ſemble que ce ſoit un effort de la nature, qui ſe repoſe après avoir prodigué tout-à-la-fois ſa fécondité & ſon abondance. Point de ſouverain qui puiſſe contribuer à l'avènement d'une époque auſſi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle ſorte que ceux qui les ont reçus, puiſſent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde. Et ſouvent les génies déplacés ſont comme des ſemences étouffées qui ne produiſent rien.

Dans tout pays où le culte de Plutus l'emporte ſur celui de Minerve, il faut s'attendre à trouver des bourſes enflées & des têtes vides. L'honnête

(1) Le baron de Pirſck.

médiocrité convient le mieux aux États : les richeſſes y portent la molleſſe & la corruption : non pas qu'une république, comme celle de Sparte, puiſſe ſubſiſter de nos jours : mais en prenant un juſte milieu entre le beſoin & le ſuperflu, le caractère national conſerve quelque choſe de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, & à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des ladres ou des prodigues.

Vous me comparerez peut-être au renard de la Fontaine, qui trouvait trop aigres les raiſins auxquels il ne pouvait atteindre. Non, ce n'eſt pas cela, mais des réflexions que la connaiſſance de l'hiſtoire & ma propre expérience me fourniſſent. Vous m'objecterez que les Anglais ſont opulens, & qu'ils ont produit de grands hommes : j'en conviens. Mais les inſulaires ont en général un autre caractère que ceux du continent ; & les mœurs anglaiſes ſont moins molles que celles des autres européens. Leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre ; & tout cela, joint enſemble, forme d'autres combinaiſons ; ſans mettre en conſidération que ce peuple, étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui ſe voit chez nous autres animaux terreſtres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre : l'âge amène les réflexions, & le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'eſt poſſible.

Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conſervation. Vous êtes le dernier rejetton du ſiècle de Louis XIV, & ſi nous vous perdons, il ne reſte en vérité rien de ſaillant dans

la littérature de toute l'Europe. Je ſouhaite que vous m'enterriez ; car après la mort *nihil eſt.*

C'eſt avec ces ſentimens que le philoſophe de Sans-ſouci ſalue le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je vien s de recevoir les deſſins de d'Etallonde, & j'ai examiné Ferney avec autant de ſoin que j'en aurais mis à examiner Charlotembourg, & cela par l'unique raiſon que vous l'habitez.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 janvier.

SIRE,

Je mets aux pieds de votre majeſté, pour ſes étrennes, un plan de citadelle inventé & deſſiné par d'Etallonde Morival, qui n'avait jamais ſu deſſiner lorſqu'il vint chez moi ; ſes progrès tiennent du prodige, & par conſéquent ſes talens ne doivent être employés que pour votre ſervice ; il a appris ce qu'il faut préciſément de mathématiques pour être utile. Tout le reſte eſt une charlatanerie ridicule, admirée des ignorans : la quadrature d'une courbe n'eſt bonne à rien ; & l'idée d'aller mal meſurer un degré du méridien, pour ſavoir ſi le pôle eſt alongé de quatre ou cinq lieues, eſt une idée ſi romaneſque, que toutes les meſures ont été différentes dans tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaiſes difficiles. Je ſuis près de ma fin, & je vous dis la

verité. Helas! vous ſavez trop bien, & l'Europe le ſait, ce que c'était qu'un géomètre chimérique & calomniateur. Je mourrai, le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous.

Souffrez au moins que je meure conſolé par les bontés que vous avez & que vous aurez pour d'Etallonde Morival; c'eſt un gentil-homme plein d'honneur & de ſageſſe, qui n'a point rougi d'être ſoldat pendant trois ans, qui a été fait officier par votre majeſté, qui eſt votre ouvrage, qui vous conſacre ſa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos États; il eſt aſſidu, diſcret, appliqué; il écrit très-bien & vîte; il pourrait vous ſervir de ſecrétaire, s'il vous en fallait un; permettez qu'il travaille dans ma maiſon à ſe rendre digne de vous ſervir, juſqu'à ce que ſon affaire ſe décide, ſoit que je vive, ſoit que je meure. Il écrit très-bien, il a des lettres, il eſt bon à tout: ni moi, ni M. d'Alembert, ni aucun de mes amis, ne voulons de grace pour ce brave gentil-homme; une grace eſt trop honteuſe: daignez, ſire, prolonger ſon congé: il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés feront la condamnation de ſes aſſaſſins: le grand Julien l'eût protégé; les Cyrille & les Grégoire de Nazianze l'euſſent aſſaſſiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit Julien! vous l'auriez achevé. Mais au moins vous conſolez l'innocence. Je vous ſouhaite les années des premiers rois d'Égypte; votre nom eſt plus illuſtre que le leur.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de janvier.

Tout ce qui regarde le procès de d'Étallonde a été envoyé à Paris. Je doute cependant que votre parlement réintégré veuille *obtempérer* pour justifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie & cent formalités inutiles feront que d'Étallonde continuera d'être opprimé ; & s'il était en France, je ne jurerais pas qu'on ne le fît brûler à petit feu.

Si Louis XV a eu du faible pour le clergé, cela paraît tout simple. Il a été élevé par des prêtres dans la superstition la plus stupide, & environné toute sa vie de personnes ou dévotes ou trop bons courtisans pour choquer ses préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit : Sire, Dieu vous a placé sur le trône pour protéger l'Église ; le glaive qu'il vous a donné en main est pour la défendre. Vous ne portez le nom de *très-chrétien* que pour être le fléau de l'hérésie & de l'incrédulité. L'Église est le vrai soutien du trône ; ses prêtres sont les organes divins qui prêchent la soumission aux peuples ; ils tiennent les consciences en leurs mains, vous êtes plus maître de vos sujets par leur voix que par vos armées, &c.

Qu'on répète souvent de tels discours à un homme qui vit dans la dissipation, & qui n'emploie pas un seul moment de sa vie à réfléchir, il les croira, & agira en conséquence. C'était le cas de Louis XV. Je le

plains ſans le condamner. Le pauvre d'Etallonde en ſouffre, & je prévois que je ſerai ſon ſeul refuge.

On a fait votre buſte à la manufacture de porcelaine : je ſais qu'il mériterait d'être d'une matière moins périſſable. Vous voyez cependant, par l'empreſſement qu'on a de poſſéder votre reſſemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces buſtes qui vous reſſemblaient autrefois, & peut-être encore.

Je vous le répète, vivez, conſervez vos vieux jours; & ſi la vie vous eſt indifférente, ſongez au moins que votre exiſtence ne l'eſt point au philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Janvier.

SIRE,

Je reçois dans ce moment le buſte de ce vieillard en porcelaine. Je m'écrie, en voyant l'inſcription dont je ſuis ſi indigne :

Les rois de France & d'Angleterre
Peuvent de rubans bleus parer leurs courtiſans;
Mais il eſt un roi ſur la terre
Qui fait de plus nobles préſens.
Je dis à ce héros, dont la main ſouveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand-homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine,

A propos d'immortalité, on vient de faire une magnifique édition de la vie d'un de vos admirateurs (1), qui a marché dans une partie de cette carrière de la gloire, que vous avez parcourue dans tous les ſens. Il a un volume tout entier de plans de batailles, de campemens & de marches, & de toutes les actions où il s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes ſont très-fidèles & très-bien deſſinées : quoiqu'en qualité de poltron je déteſte cordialement la guerre, cependant j'avoue à votre majeſté que je déſirerais avec paſſion que votre majeſté permît de deſſiner vos batailles; j'oſe vous dire que perſonne n'y ſerait plus propre que d'Etallonde Morival. C'eſt une choſe étonnante que la célérité, la préciſion & la bonté de ſes deſſins. Il ſemble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puiſque j'ai commencé, ſire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté. Mon cœur eſt pénétré des bontés dont vous l'honorez : le moment approche où il eſpère s'en ſervir. Mais auſſi, le congé que votre majeſté lui accorde, va expirer au mois de mars. Il abandonnera ſans doute toutes ſes eſpérances pour voler à ſon devoir, c'eſt ſon deſſein. Je vous implore pour lui & malgré lui. Accordez-nous encore ſix mois. Je n'oſe renouveler ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur & de lieutenant ou de capitaine ; tout ce que je ſais, c'eſt qu'une victime des prêtres peut être immolée, & qu'un homme à vous ſera reſpecté. Vous ne vous bornez pas à donner l'immortalité, vous donnez des ſauve-gardes dans cette

(1) Le maréchal de Saxe.

vie. Je pafferai le refte de la mienne à remercier, à relire Marc-Aurèle Julien Frédéric, héros de la guerre & de la philofophie.

Le vieux malade de Ferney.

DU ROI.

A Potfdam, le 27 de janvier.

J'ÉTAIS préparé à tout, excepté de recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales & des anthropophages. Morival me revient comme Alexandre : ce dernier était difciple d'Ariftote, & le premier l'eft de Voltaire; & quoique fous l'école des plus grands philofophes, tous deux auront quitté Uranie pour Bellone. Mais il faut efpérer que Morival n'aura pas le goût des conquêtes à cet excès que le pouffa Alexandre.

Cet officier peut refter chez vous tant que vous le jugerez convenable pour fes intérêts, quoiqu'à vue de pays fon procès puiffe bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, & que ce n'eft qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles chofes avec étonnement, & fans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raifon de trouver la géométrie pratique préférable à la tranfcendante. L'une eft utile & néceffaire, l'autre n'eft qu'un luxe de l'efprit. Cependant ces fublimes abftractions font honneur à l'efprit humain; & il me femble que les génies qui les cultivent,

ſe dépouillent de la matière autant qu'il eſt en eux, & s'élèvent dans une région ſupérieure à nos ſens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il ſe fraie, & quoiqu'un géomètre ſoit un ſage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, & je ne l'en eſtime pas moins.

Ce Maupertuis, que vous haïſſez encore, avait de bonnes qualités : ſon ame était honnête; il avait des talens & de belles connaiſſances; il était bruſque, j'en conviens : & c'eſt ce qui vous a brouillés enſemble. Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que jamais deux français ne ſont amis dans les pays étrangers. Des millions ſe ſouffrent les uns les autres dans leur patrie; mais tout change, dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il eſt bien temps d'oublier les fautes, quand ceux qui les ont commiſes n'exiſtent plus. Vous ne reverrez Maupertuis qu'à la vallée de Joſaphat, où rien ne vous preſſe d'arriver.

Jouiſſez long-temps encore de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité & de l'envie. De votre couchant répandez ces rayons de goût & de génie, que vous ſeul pouvez tranſmettre du beau ſiècle de Louis XIV, auquel vous tenez de ſi près; répandez ces rayons ſur la littérature, empêchez-la de dégénérer; & s'il ſe peut, tâchez de réveiller le goût des ſciences & des lettres, qui me paraît paſſer de mode & ſe perdre.

Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière ſurpaſſera celle de Fontenelle, car vous avez trop d'ame pour mourir ſitôt. Nous avons ici milord

Maréchal, âgé de quatre-vingt-cinq ans, auſſi frais, aux jambes près, qu'un jeune homme. Nous avons Polnitz qui ne lui cède pas, & qui compte bien encore ſur dix années de vie. Pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis, &c. &c. n'irait-il pas auſſi loin ? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière : & qui en eut plus que vous ? Enfin Apollon m'a révélé que nous vous garderons encore long-temps. Je lui ai fait mon humble prière, & lui ai dit : O ſeule Divinité que j'implore, conſervez à votre fils de Ferney de longues années, pour l'avantage des lettres & la ſatisfaction de l'hermite de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

SIRE,

Je reçois dans ce moment la lettre charmante dont votre majeſté m'honore, du 2 décembre, elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je ſuis ſouvent près de ſuccomber.

Je ne fais aſſurément nulle comparaiſon entre vous & l'empereur Kien-long, quoiqu'il ſoit arrière-petit-fils d'une vierge céleſte ſœur de Dieu. J'ai pris la liberté de m'égayer un peu ſur cette généalogie, qui eſt beaucoup plus commune qu'on ne croyait. Je n'ai fait tout ce badinage que pour diſſiper mes ſouffrances ;

s'il peut amuser votre majesté un moment, ma peine n'est pas perdue.

L'ancienne religion des Brachmanes est évidemment l'origine du Christianisme ; vous en serez convaincu, si vous daignez lire la lettre sur l'Inde, & cela pourra peut-être amuser davantage votre esprit philosophique. Tout ce que je dis des Brachmanes est puisé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. Paw connaît mieux que moi.

Je pense absolument comme lui sur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père Parennin, homme très-savant & très-sensé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au reste, ces lettres sont sous le nom d'un jeune bénédictin, qui voudrait être un peu philosophe, & qui s'adresse à M. Paw comme à son maître, en dépit de saint Benoit & de saint Idulphe.

Il est vrai, sire, que je fais plus de cas de vos soixante-seize mille journaux de prairies & des sept mille vaches qui vous devront leur existence, que des romans théologiques des Chinois & des Indiens; mais l'empereur Kien long défriche aussi, & on prétend même que sa charrue vaut mieux que sa lyre. Vous êtes assurément le seul roi sur ce globe qui soyez supérieur dans tous les genres.

Vous ressembleriez à Apollon comme deux gouttes d'eau, si vous n'aviez pas pris si long-temps pour votre patron un autre saint, nommé Mars, car Apollon bâtissait comme vous des Palais, cultivait des prairies, était le dieu de la musique & de la poésie : de plus,

vous êtes médecin comme lui; car votre majesté pousse la bonté jusqu'à vouloir m'envoyer une fiole du baume de la Mecque. C'est un remède souverain pour la maladie de poitrine dont ma nièce est attaquée, & pour la faiblesse extrême où je suis. Non seulement votre majesté fait le charme de ma vie, mais elle la prolonge. Le reste de mes jours doit lui être consacré.

Je la remercie de l'Ammien Marcellin, dont on m'a dit que les notes étaient très-instructives. Cet Ammien était un superstitieux personnage, qui croyait aux démons de l'air & aux sorciers, comme tout le monde y croyait de son temps, comme les Velches y ont cru du temps même de Louis XIV, comme les Polonais y croient plus que jamais; car on dit qu'ils viennent de brûler sept pauvres vieilles femmes, accusées d'avoir fait manquer la récolte par des paroles magiques.

Je ne sais, sire, si je ne me suis pas démis à vos pieds de mon marquisat; je n'ai voulu accepter aucune récompense du peu de peines que j'ai pris pour le petit pays dont j'ai fait ma patrie.

J'ai quatre-vingt-deux ans, je n'ai point d'enfans; l'érection d'une terre en marquisat demande des soins au-dessus de mes forces; je ne désire à présent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi Frédéric le grand, à qui je suis attaché avec le plus profond respect jusqu'au dernier moment de ma vie.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 février.

SIRE,

Pendant que d'Étallonde Morival vous conſtruit des citadelles ſur le papier & les aſſiége, pendant qu'il deſſine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'eſt aviſé de faire une tragédie, qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de votre majeſté. Il vous ſupplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine; mais daignez du moins jeter un petit coup d'œil ſur un petit *Voyage de la raiſon & de la Vérité*, & ſur une note de la Tactique, dans laquelle l'éditeur a mis je ne ſais quoi qui vous regarde.

Pardonnez-lui ſa hardieſſe, car il faut bien que Julien Marc-Aurèle permette de dire ce qu'on penſe.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'Etallonde Morival s'éclairciſſe: il compte écrire dans quelque temps ou au chancelier de France, ou au roi de France lui même. Votre majeſté lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur? J'oſe vous aſſurer qu'il eſt digne de l'être.

Permettriez-vous auſſi qu'il fût lieutenant au lieu d'être ſous-lieutenant? L'honneur de vous appartenir n'eſt pas une vanité; c'eſt une gloire qui en impoſe, & qui peut le faire reſpecter des Velches.

Il ne fera partir ſa lettre qu'après que je l'aurai miſe

ſous vos yeux, & que vous l'aurez approuvée. Vous ſerez étonné de cette affaire, qui eſt, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des Calas. Vous y verrez un jeune gentil-homme innocent, condamné au ſupplice des parricides par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré, & l'autre un cabaretier, marchand de cochons, autrefois procureur, & qui n'avait jamais fait le métier d'avocat; j'ignore le troiſième. Cette épouvantable & abſurde velcherie ſera démontrée: & ſi cet écrit ſimple, modeſte & vrai, eſt approuvé de votre majeſté, il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres ſur cet objet, comme la plus grande faveur qui puiſſe conſoler ma vieilleſſe & me faire attendre gaiement la mort.

Agréez, ſire, mon reſpect, mon admiration, mon dévouement, mon regret de finir ma carrière hors de vos États.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 février.

SIRE,

Vous m'accablez des bienfaits les plus flatteurs: votre majeſté change en beaux jours les dernières misères de ma vie. Elle daigne me promettre ſon portrait; elle orne une de ſes lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais faits depuis le temps où elle diſait:

« Et quoique admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
» J'euſſe aimé mieux pourtant les vertus d'Ariſtide ».

Enfin elle accorde ſa protection à l'innocence opprimée de Morival : ajoutez à tout cela que Voiture n'écrivait pas ſi bien que vous, a beaucoup près ; & cependant vous faites faire tous les jours la parade à deux cents mille hommes.

Quel eſt cet étonnant Prothée ?
On diſait qu'il tenait la lyre d'Apollon :
On accourt pour l'entendre, on s'en flatte ; mais non :
Il porte du dieu Mars l'armure enſanglantée.
Voyons donc ce héros ? Point du tout : c'eſt Platon,
C'eſt Lucien, c'eſt Cicéron ;
Et s'il avait voulu, ce ſerait Épicure.
Dites-moi donc votre ſecret ;
On veut faire votre portrait :
Qu'on peigne toute la nature.

Je viens enfin de recevoir des inſtructions très-ſûres ſur la ſingulière cataſtrophe de votre protégé. Ce ſerait en vérité, une ſcène d'arlequin, ſi ce n'était pas une ſcène de cannibales : c'eſt le comble du ridicule & de l'horreur. Rien n'eſt plus velche.

Non, ſire, je ne ſortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Verſailles. Je jurai de n'y aller jamais, le jour que je reçus à Potſdam la lettre du miniſtre M. de Puiſieux, qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'hiſtoriographe, ni ma penſion. Je mourrai aux pieds des Alpes ; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grace. Le mot infame de *grace* n'eſt fait que pour les criminels. Le bien dont

il peut hériter ſera peu de choſe, & certainement ſes talens & ſa ſageſſe ſuffiront dans votre ſervice. Croyez, ſire, que votre majeſté n'aura guère un officier plus attaché à ſes devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperaſſes quelques indications ſur une de vos victoires; il en a fait un plan régulier. Vous verrez par là, ſire, ſi ce jeune homme entend ſon métier, & s'il mérite votre protection.

Je le garderai, puiſque votre majeſté le permet, juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement perfectionné dans ſon art. Je ne l'oublierai point à ma mort; mais à l'égard de la *grace*, je n'en veux pas plus que de la grace de Molina & de Janſénius. Je n'avilirai jamais ainſi un de vos officiers digne de vous ſervir. Si on veut lui ſigner une juſtification honorable; à la bonne heure: tout le reſte me paraît honteux.

Je mourrai avec ces ſentimens, & ſurtout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand-homme de l'Europe, que j'oſe aimer autant qu'admirer.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 de février.

. . . .

JE compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Verſailles que celui de la vallée de Joſaphat. Mais voici une ſeconde lettre qui me ſurvient: on

me demande de quel officier elle eſt : c'eſt, dis-je, du lieutenant-général Voltaire, qui m'envoie quelque plan de ſon invention. Vous paſſerez pour l'émule de Vauban. Dans la ſuite on conſtruira des baſtions, des ravelins & des contregardes *à la Voltaire*, & l'on attaquera les places ſelon votre méthode.

Pour le pauvre d'Etallonde, je n'augure pas bien de ſon affaire, à moins que votre ſéjour à Paris, & le talent de perſuader que vous poſſédez ſi ſupérieurement, n'encouragent quelques ames vertueuſes à vous aſſiſter. Mais le parlement ne voudra pas *obtempérer*: revêche à l'égard de ſon réinſtituteur Maurepas, que ne ſera-t-il pas envers vous ?

Je viens de lire votre traduction du Taſſe, qu'un heureux haſard a fait tomber en mes mains. Si Boileau avait vu cette traduction, il aurait adouci la ſentence rigoureuſe, qu'il prononça contre le Taſſe. Vous avez même conſervé les paragraphes qui répondent aux ſtances de l'original. A préſent l'Europe ne produit rien ; il ſemble qu'elle ſe repoſe, après avoir fourni de ſi abondantes moiſſons les ſiècles paſſés. Il paraît une tragédie de Dorat : le ſujet m'a paru fort embrouillé. L'intérêt partagé entre trois perſonnes, & les paſſions n'étant qu'ébauchées, m'ont laiſſé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens ſupplée-t-il à ces défauts, & que l'impreſſion en eſt différente au ſpectacle. Pépin, votre maire du palais, en eſt le héros. Il y a des ſituatious ſuſceptibles de pathétique ; elles ne ſont pas naturellement amenées ; & il me ſemble que le poète manque de chaleur. Vous nous avez gâtés ;

quand on eſt accoutumé à vos ouvrages, on ſe révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéreſſe à votre conſervation, & combien le philoſophe de Sans-ſouci ſouhaite de bénédictions à l'Épictète de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

SIRE,

Je ne ſuis point étonné que le grand baron de Polnitz ſe porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans; il eſt grand, bien fait, bien conſtitué. Alexandre, qui était très-bien conſtitué auſſi, & très-bien pris dans ſa taille, mourut à trente ans, après avoir ſeulement remporté trois victoires; mais c'eſt qu'il n'était pas ſobre, & qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles, en jouant de la flute, comme Achille, ce n'eſt pas que je n'aie toujours la guerre en horreur; & certainement j'irais vivre chez les quakers en Penſilvanie, ſi la guerre était par-tout ailleurs.

Je ne ſais ſi votre majeſté a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris, intitulé *le Partage de la Pologne*, en ſept dialogues, entre le roi de Pruſſe, l'impératrice-reine & l'impératrice ruſſe. On le dit traduit de l'anglais; il n'a pourtant point l'air d'une

traduction. Le fond de cet ouvrage est sûrement composé par un de ces polonais qui sont à Paris. Il y a beaucoup d'esprit, quelquefois de la finesse, & souvent des injures atroces. Ce serait bien le cas de faire paraître certain poëme épique, que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans. Si vous savez vaincre & vous arrondir, vous savez aussi vous moquer des gens mieux que personne. Le neveu de Constantin, qui a ri & qui a fait rire aux dépens des Césars, n'entendait pas la raillerie aussi bien que vous.

Je suis très-maltraité dans les sept dialogues; je n'ai pas cent soixante mille hommes pour répondre; & votre majesté me dira que je veux me mettre à l'abri sous votre égide. Mais en vérité, je me tiens tout glorieux de souffrir pour votre cause.

Je fus attrapé comme un sot, quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Russie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre justice aux dissidens, & pour établir seulement la liberté de conscience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder, vous êtes comme les dieux d'Homère, qui font servir les hommes à leurs desseins, sans que ces pauvres gens s'en doutent.

Quoi qu'il en soit, il y a des choses horribles dans ces sept dialogues qui courent le monde.

A l'égard de d'Etallonde Morival, qui ne s'occupe à présent que de contrescarpes & de tranchées, je remercie votre majesté de vouloir bien me le laisser encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur,

& il vous servira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Rosbac qui se présenteront.

J'espère envoyer à votre majesté, dans quelques mois, un petit précis de son aventure velche, vous en serez bien étonné. Je souhaiterais qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'est une chose bien extraordinaire que la nation velche! Peut-on réunir tant de superstition & tant de philosophie, tant d'atrocité & tant de gaieté, tant de crimes & tant de vertus, tant d'esprit & tant de bêtises? Et cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe! Il ne faudrait qu'un Louvois & qu'un Colbert pour rendre ce rôle passable; mais Colbert, Louvois & Turenne ne valent pas celui dont le nom commence par une *F*, & qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité, & avec les mêmes sentimens que j'avais, il y a environ quarante ans.

Le vieux malade de Ferney.

DU ROI.

Le 23 de février.

Aucun monarque de l'Europe n'est en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choses charmantes contenues dans ce volume! Et quel vieillard, quel esprit pour les composer! Vous êtes immortel, j'en conviens: moi qui ne crois pas trop à un être distinct du corps, qu'on

appelle *ame*, vous me forceriez d'y croire. Toutefois ferez-vous le ſeul des êtres penſans, qui ait conſervé à quatre-vingts ans cette force, cette vigueur d'eſprit, cet enjouement & ces graces qui ne reſpirent plus que dans vos ouvrages. Je vous en félicite, & j'implore la nature univerſelle, qu'elle daigne conſerver long-temps ce réſervoir de penſées heureuſes, dans lequel elle s'eſt complu.

Je trouve d'Etallonde bien heureux de ſe trouver à la ſource d'où nous viennent tant de chefs-d'œuvre; il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable pour l'aider à ſauver les débris de ſa fortune. D'Alembert me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, & qu'il faut des années pour réparer des injuſtices d'un moment: ſi cela eſt, il faudra ſe munir de patience, à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le monde le dit; & qu'à force d'employer les grands talens, que la nature vous a octroyés, vous ne parveniez à ſauver l'innocence opprimée. Cela fournira le ſujet d'une tragédie larmoyante: la ſcène ſera à Ferney. Un malheureux, qui manque de protecteurs, y ſera appelé par un ſage: il ſera étonné de trouver plus de ſecours chez un étranger que chez ſes parens. Le philoſophe de Ferney, par humanité, travaillera ſi efficacement pour lui, que Louis XVI dira: Puiſqu'un ſage le protège, il faut qu'il ſoit innocent; & il lui enverra ſa grace. Une arrière couſine, dont d'Etallonde était amoureux, ſera chargée de la lui apporter; elle arrivera au dernier acte. Le philoſophe humain célébrera les noces, &

tous les conviés feront l'éloge de la bienfaiſance de cet homme divin, auquel d'Etallonde érigera un autel, comme à ſon dieu ſecourable.

Ce ſujet entre des mains habiles pourrait produire beaucoup d'intérêt, & fournir des ſcènes touchantes & attendriſſantes. Mais ce n'eſt pas à moi d'envoyer des ſujets à celui qui poſsède un tréſor d'imagination, & qui, comme Jupiter, accouche par la tête de déeſſes armées de toutes pièces. Enfin, quelque part que vous ſoyez, ſoit à Ferney, ſoit à Verſailles, n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-ſouci, qui vous ſera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 2 de mars.

Le baron de Polnitz n'eſt pas le ſeul octogénaire qui vive ici, & qui ſe porte bien: il y a le vieux le Cointe, dont peut être vous vous reſſouviendrez, qui a dix ans de plus que Polnitz. Le bon milord Maréchal approche du même âge; & l'on trouve encore de la gaieté & du ſel attique dans ſa converſation. Vous avez plus de ce feu élémentaire ou céleſte, que tous ceux que je viens de nommer: c'eſt ce feu, cet eſprit, que les Grecs appelaient *anima*, qui fait durer notre frêle machine.

Vos derniers ouvrages dont je vous remercie encore, ne ſe reſſentent point de la décrépitude: tant que votre eſprit

esprit conservera cette force & cette gaieté, votre corps ne périclitera point.

Vous me parlez de *dialogues polonais* qui me sont inconnus; tout ce qu'il y a d'injures dans ces dialogues sera des Sarmates; le très-*fin*, des Velches qui les protègent. Je pense sur ces satyres comme Epictète: « Si « l'on dit du mal de toi, & qu'il soit véritable, cor- « rige-toi; si ce sont des mensonges, ris-en ». J'ai appris, avec l'âge, à devenir bon cheval de poste; je fais ma station, & ne m'embarrasse pas des roquets qui aboient en chemin. Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billevesées: je ne fais de vers que pour m'amuser. Il faut être ou Boileau, ou Racine, ou Voltaire, pour transmettre ses ouvrages à la postérité; & je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'aurait jamais paru de mon consentement. Dans le temps où c'était la mode de s'acharner sur moi, on m'a volé ces manuscrits, & on les a fait imprimer le moment même où ils auraient pu me nuire. Il est permis de se délasser & de s'amuser avec la littérature, mais il ne faut pas accabler le public de ses fadaises.

Ce poëme des *Confédérés* dont vous me parlez, je l'ai fait pour me désennuyer. J'étais alité de la goutte, & c'était pour moi une agréable distraction. Mais dans cet ouvrage il est question de bien des personnes qui vivent encore, & je ne dois, ni ne veux choquer personne.

La diète de Pologne tire vers sa fin. On termine actuellement l'affaire des dissidens. L'impératrice de

Russie ne vous a point trompé; il auront pleine satisfaction, & l'impératrice en aura tout l'honneur. Cette princesse trouvera plus de facilité à rendre les polonais tolérans, que vous & moi à rendre votre parlement juste & humain.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes: je conviens qu'elles y sont. Cependant, pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions se rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne sont pas si saillantes, parce que leur tempérament est plus flegmatique; mais chez les Français plus vifs & plus fougueux, ces contradictions sont plus marquées: d'autant plus respectables sont pour eux ces précepteurs du genre humain, qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance & toutes les vertus. Je connais un de ces sages qui, bien loin d'ici, habite, dit-on, Ferney; je ne cesse de lui souhaiter mille bénédictions, & toutes les prospérités dont notre espèce est susceptible. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de mars.

NON, vous n'entendrez plus les aigres sifflemens
Des monstres que nourrit l'Envie:
J'étouffe leurs cris discordans
Par l'éloge de votre vie.

J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les bosquets de Flore,
Pour en parsemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du Destin
Veut bien vous réserver encore.
Vous avez charmé mon loisir;
J'ai pu vous voir & vous entendre:
Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les apprendre.
D'un cœur reconnaissant le plus ardent desir
Est, qu'ayant par vos soins reçu tant de plaisir,
Je puisse à mon tour vous en rendre.

Le pauvre Protée, dont vous faites l'éloge, n'est qu'un *dilettante*, espèce de gens qu'on appelle ainsi en Italie, amateur des arts & des sciences, n'en possédant que la superficie; mais qui pourtant sont rangés dans une classe supérieure à ceux qui sont totalement ignorans.

Je me suis enfin procuré les sept dialogues, & j'en ai approfondi toute l'histoire. L'auteur de cet ouvrage est un anglais nommé Lindsic, théologien de profession, & précepteur du jeune prince Poniatowski, neveu du roi de Pologne. C'est à l'instigation des Czartorinski, oncles du roi, qu'il a composé sa satyre en anglais.

L'ouvrage achevé, on s'est apperçu que personne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'était traduit en français; ce qui s'est exécuté tout de suite. Mais, comme le traducteur n'était pas habile, on envoya les dialogues à un certain Gérard à Dantzick, qui pour lors y était consul de France, & qui à présent est commis de bureau aux affaires étrangères auprès de

M. de Vergennes. Ce Gérard, qui a de l'esprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché ces dialogues, & les a mis dans l'état où on les a vus paraître. J'en ai beaucoup ri; il y a par-ci par-là des grossièretés & des platitudes insipides; mais il y a des traits de bonne plaisanterie. Je n'irai point férailler à coups de plume contre ce sycophante. Il faut s'en tenir à ce que disait le cardinal Mazarin: Laissons chanter les Français, pourvu qu'ils nous laissent faire.

Je reviens au pauvre d'Etallonde, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageusement. Comme je lui ai procuré son premier asyle, je serai sa dernière ressource. Un ingénieur, formé sous les yeux de Voltaire, est un phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a si long-temps qu'elle s'est donnée, qu'à peine je m'en ressouviens. D'Etallonde pourra vous servir à conduire les travaux au siége de l'*inf*..., à former les batteries, des balistes & des catapultes pour faire écrouler entièrement la tour de la superstition, dernier asyle des vieilles femmes & des tonsurés.

Je vois que vous préférez le séjour de Ferney à celui de Versailles: vous le pouvez faire sans risque. Les distinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie tourneraient plus à son honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don, vous vous l'êtes donnée vous-même.

Les bonnes intentions de la reine de France sont cependant son éloge. Il est beau qu'une jeune

princeſſe penſe à réparer les torts d'une nation dont elle occupe le trône, ſurtout qu'elle rende juſtice au mérite éclatant.

Ce portrait que vous avez voulu avoir, & qui eſt plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par Michelet. Je voulais qu'on lui mît un habit d'anachorette : cela n'a pas été exécuté. Si ce portrait pouvait parler, il vous dirait que perſonne ne vous ſouhaite plus de bénédictions, ni ne s'intéreſſe plus à votre conſervation que le philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 22 mars.

SIRE,

Toutes les fois que j'écris à votre majeſté ſur des affaires un peu ſérieuſes, je tremble comme nos régimens à Rosbach. Mais votre bonté & votre magnanimité me raſſurent.

Je vous ſupplie de daigner lire dans un de vos momens de loiſir, ſi vous en avez, le mémoire de d'Etallonde : il eſt entièrement fondé ſur les pièces originales qu'on nous cachait, & qui nous ſont enfin parvenues. Vous verrez dans cette affaire, pire que celle des Calas & des Sirven, à quel point les Velches ſont quelquefois frivoles & atroces ; vous y verrez à la fois l'imbécillité du *Pierrot de la Foire*, & la barbarie de

la *Saint-Barthélemi.* Ce n'eſt pas que la bonne compagnie de Paris ne ſoit infiniment eſtimable; mais ſouvent ceux qu'on appelle magiſtrats, ſont l'oppoſé de la bonne compagnie.

J'oſe croire que la lecture de ce mémoire vous fera frémir d'horreur. Nous avons réſolu d'envoyer ce mémoire non-ſeulement aux avocats de Paris, mais à tous les juriſconſultes de l'Europe. Notre deſſein eſt de nous en tenir à leur déciſion. D'Etallonde ayant pris, avec votre permiſſion, le titre de votre aide-de-camp & de votre ingénieur, ne doit ni demander grace à un garde des ſceaux, ni s'avilir juſqu'à ſe mettre en priſon pour faire caſſer ſon arrêt.

Si vous daignez ſeulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier, ou celui d'un de vos premiers juges, cette déciſion, jointe à celle que nous eſpérons avoir à Naples, à Milan & à Londres, ſera aſſez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'Etallonde & le chevalier de la Barre, que ſur les aſſaſſins qui les ont condamnés. C'eſt une nouvelle manière de demander juſtice; mais ſi votre majeſté l'approuve, je la crois très-bonne & très-efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Velches cannibales, qui ſe font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'eſt à Marc-Aurèle de donner des leçons à des barbares.

Dès que nous aurons la déciſion des avocats de Paris, jointe au jugement des premiers juriſconſultes d'Allemagne & d'Italie, & peut-être de Rome même,

je rendrai d'Etallonde à votre majeſté. Il eſt digne de la ſervir, & il n'attend que ce moment pour ſe remettre à un devoir qui lui eſt cher.

Pour moi j'attendrai la mort ſans aucune peine, ſi je peux réuſſir dans cette juſte entrepriſe, & je mourrai heureux, ſi votre majeſté me conſerve ſes bontés.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 27 avril.

SIRE,

J'ai reçu aujourd'hui, par les bontés de votre majeſté, le portrait d'un très-grand homme; je vais mettre au bas deux vers de lui, en n'y changeant qu'un mot :

« Imitateur heureux d'Alexandre & d'Alcide,
» Il aimait mieux pourtant les vertus d'Ariſtide ».

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'Ariſtide que celle d'Hercule. Il n'y a point de Velche qui ne tremble en voyant ce portrait-là; c'eſt préciſément ce que je voulais.

Tout velche qui vous examine,
De terreur panique eſt atteint;
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosbach on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage, c'eſt que vous avez l'air de la ſanté la plus brillante.

Nous nous jetons Morival & moi aux pieds de ce héros. Le deſſein de ce jeune homme eſt de ne point s'avilir juſqu'à demander une grace dont il n'aura certainement pas beſoin aux yeux de l'Europe : il veut & il doit ſe borner à faire voir la turpitude & l'horreur des jugemens velches. Cette affaire eſt plus abominable encore que celle des Calas ; car les juges des Calas n'avaient été que trompés, & ceux du chevalier de la Barre ont été des monſtres ſanguinaires de gaieté de cœur.

Je m'en rapporte à votre jugement, ſire, & j'attends votre déciſion qui réglera notre conduite. Nos lois ſont atroces & ridicules, mais Morival ne connaît que les vôtres. Il ſe ſoucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec ſa famille ; il ne veut plus connaître d'autre famille que ſon régiment, & n'aura jamais d'autre roi & d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps ſans écrire à votre majeſté. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuſe, dont ma nièce a penſé mourir, & dont je ſuis encore attaqué.

Vivez long-temps, ſire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos États. Conſervez-moi des bontés qui me conſolent de toutes mes misères.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier mai.

SIRE,

Votre dernière lettre eſt un chef-d'œuvre de raiſon, d'eſprit, de goût & de bonté.

C'eſt un ſage qui nous inſtruit,
C'eſt un héros qui s'humaniſe;
Rien de ſi beau ne fut produit
Sur le Parnaſſe & dans l'Égliſe.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis.
Tout près de mon heure ſuprême,
Graces à vous je rajeunis;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis;
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimai jadis.

Je ſens une joie mêlée d'attendriſſement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, & diſent : Voilà donc ce grand-homme.

Chaque peuple à ſon tour a régné ſur la terre (a)
Par les lois, par les arts, & ſurtout par la guerre :
Le ſiècle de la Pruſſe eſt à la fin venu.

Il eſt vrai qu'on peut à préſent obſerver parmi preſque tous les ſouverains de l'Europe, une émulation de ſe ſignaler par de grands & d'utiles établiſſemens. Il ſemble même que la ſuperſtition diminue

(a) Vers empruntés de la tragédie de Mahomet.

dans quelques cours. Mais quel eſt le prince qui approche de votre philoſophie? Par ma foi, il eſt très-vrai que vous penſez en Marc-Aurèle, & que vous écrivez en Cicéron, & cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de Cicéron ne valent pas celles de Frédéric le Grand. Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'Alexandre.

Je remercie bien votre majeſté de ſes bonnes intentions pour *divus d'Etallundus*, martyr de la philoſophie. Il y a autant de grandeur & de vertu à protéger de tels martyrs qu'il y a d'infamie & de barbarie à les faire.

On me dit que votre majeſté fait le voyage de Siléſie, ſuivie de meſſieurs les princes de Virtemberg. J'ignore ſi c'eſt le duc régnant, ou le prince Louis, ou le prince Eugène, ou quelqu'un de ſes enfans; ſi c'était le duc régnant, j'oſerais vous demander votre protection auprès de lui. J'aime à ne point mourir ſans avoir de nouvelles preuves de votre bonté; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établiſſement d'une colonie à Ferney. Votre majeſté peut ſe ſouvenir que mon premier deſſein était de l'établir à Clèves. J'aurais eſpéré alors d'être aſſez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'eſt une conſolation dont il ne m'eſt plus permis de me flatter. Daignez me conſerver un ſouvenir qui eſt envié de tous les princes qui vous ont approché.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

SIRE,

C'eſt à Ariſtide que j'écris aujourd'hui, & je laiſſe là Alexandre & Alcide juſqu'à la première occaſion.

Je me jette à vos pieds avec Morival. Voici où il en eſt. Les gens qui ſont aujourd'hui les maîtres du royaume des Velches, lui donneront ſa grace ; & cette grace pourra le mettre dans quinze ou vingt ans, en poſſeſſion d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles lois exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage ſi mince, on ſe mette à genoux devant le parlement, qui eſt le maître d'enregiſtrer la grace ou de la rejeter.

Morival eſt un garçon pétri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier pruſſien, devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit ſervir qu'à faire mettre à genoux les Velches.

C'eſt à peu-près ce qu'il mande à votre miniſtre à Paris. J'approuve un tel ſentiment, tout Velche que je ſuis ; & je me flatte qu'il ne déplaira pas à votre majeſté.

Vous avez eu la bonté de nous écrire que vous ſeriez notre dernière reſſource. Vous avez toujours été la ſeule ; car j'ai toujours mandé à la famille & à nos amis de Paris, que nous ne voulions point de grace.

Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'Etallonde Morival s'intitulât ingénieur & adjudant de votre majesté. Ces titres, qui, ce me semble, ne donnent aucun grade militaire, peuvent s'accorder dans vos armées sans faire aucun passe-droit à personne.

Pour peu que votre majesté daigne lui donner de légers appointemens, il subsistera très-honorablement avec les petits secours de sa famille & de ses amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection est au-dessus de celle de nos parlemens. Vous avez daigné secourir les Calas; d'Etallonde est opprimé bien plus injustement; il est la victime d'une superstition & d'un fanatisme que vous haïssez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'ame & à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très-sage, très brave & très-utile, indignement persécuté par les plus lâches & les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non-seulement aux Velches, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de votre majesté : j'ose espérer qu'ils consoleront ma décrépitude, & que mes cheveux blancs ne descendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre.

DU ROI.

Le 10 de mai.

Vous ne m'accuſerez pas de lenteur à vous envoyer la conſultation de nos juriſconſultes : c'eſt eux qui m'ont lanterné juſqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte déciſion. Si notre juſtice eſt ſi lente, à quoi ne faudra-t-il pas s'attendre du parlement de Paris ? Ni vous, ni moi, ni Morival ne vivrons aſſez long-temps pour voir la fin de cette affaire.

Le parti le plus sûr ſera de renoncer, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que le fanatiſme & la ſuperſtition ont eu moins de part à cette boucherie d'Abbeville, que l'opiniâtreté. Il y a des gens qui veulent toujours avoir raiſon, & qui ſe laiſſeraient plutôt lapider que de reconnaître l'excès où leur précipitation les a fait tomber.

A préſent on ne penſe à Paris qu'au ſacre de Reims ; y eût-il mille d'Etallondes, on ne les écouterait pas. On a les yeux ſur les otages de la ſainte Ampoule ; on veut ſavoir qui portera la couronne, qui le ſceptre, qui le globe, & qui le ſoir le bougeoir du roi : ce ſont des choſes bien plus attrayantes que de juſtifier un innocent. Vos conſeillers de grand'-chambre penſeront ainſi, & Voltaire, le protecteur de l'innocence ſans pouvoir la ſauver, muni des conſultations les plus intègres, n'aura de reſſource que

de flétrir dans ses écrits, lus de l'Europe entière, les bourreaux de la Barre & de ses compagnons.

J'écarte de ma mémoire ces horreurs & ces atrocités qui inspirent une mélancolie sombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. Le Kain va venir ici cet été; & je lui verrai représenter vos tragédies. C'est une fête pour moi. Nous avons eu l'année passée Aufresne, dont le jeu noble, simple & vrai m'a fort contenté. Il faudra voir si les efforts de l'art surpassent dans le Kain ce que la nature a produit dans l'autre. Mais, avant d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaisir de vous écrire pour savoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le solitaire de Sans-souci ne cesse de faire des vœux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 juin.

SIRE,

Tandis que votre majesté fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui présenter la bataille de Rosbach, dessinée par d'Etallonde.

Il brûle d'envie de se trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la consultation de vos premiers magistrats, ne lui

laiſſe d'autre idée que de verſer ſon ſang pour votre ſervice ; la reconnaiſſance qu'il vous doit, & l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emporte ſur tous les autres projets : il ne veut plus aucune grace en France ; il en était déjà bien dégoûté ; vos dernières bontés ferment ſon cœur à tout autre objet que celui de mourir pruſſien ; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont votre majeſté fait des revues. On lui a dit que ſon régiment pourrait bien faire l'exercice en votre préſence cette année ; à cette nouvelle, je crois voir un amant à qui ſa maîtreſſe a donné un rendez-vous ; il ne me parle que de ſon départ, je ne puis le retenir. J'ai beau lui dire qu'il n'a point reçu d'ordre & qu'il faut attendre ; il dit qu'il n'attendra rien. Je ne ſuis pas fait pour contredire les grandes paſſions, & ſurtout une paſſion ſi belle. S'il retourne à Véſel dans quelques jours, il ne me reſte, ſire, qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma retraite & du bord de mon tombeau, à remercier votre majeſté de ce qu'elle a daigné faire pour lui, & à me flatter qu'elle voudra bien l'honorer des emplois dont elle le croira capable ; il n'y a qu'un héros philoſophe qui puiſſe être ſervi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal à propos au milieu de vos immenſes occupations, mais les plus petites affaires vous ſont préſentes comme les grandes. M. de Catinat diſait que ſon héros était celui qui jouerait une partie de quilles au ſortir d'une bataille gagnée ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles ; vous

faites des vers un jour de bataille ; vous prenez votre flûte lorſque vos tambours battent aux champs ; vous daignez m'écrire des choſes charmantes, en faiſant une promotion d'officiers généraux. Je vous admire de toutes les façons, &, en vous admirant, j'attends tout de votre grand cœur.

On mande que le ſacre du roi très-chrétien n'a pas été auſſi brillant que l'eſpéraient les Français, accoutumés à la magie de Servandoni & à la muſique de Gluck. C'eſt un ſpectacle bien étrange que ce ſacre. « On fait coucher tout de ſon long un pauvre roi en » chemiſe devant des prêtres, qui lui font jurer de » maintenir tous les droits de l'Égliſe, & on ne lui » permet d'être vêtu que lorſqu'il a fait ſon ſerment ». Il y a des gens qui prétendent que c'eſt aux rois à ſe faire prêter ſerment par les prêtres ; il me ſemble que Frédéric le grand en uſe ainſi en Siléſie & dans la Pruſſe occidentale.

Je fais ſerment, ſire, devant votre portrait, que mon cœur ſera votre ſujet tant que j'aurai un reſte de vie.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

SIRE,

Morival s'occupait à meſurer le lac de Genève, & à conſtruire ſur ſes bords une citadelle imaginaire, lorſque je lui ai appris qu'il pourrait en tracer de

réelles

réelles dans la Pruſſe occidentale ou dans vos autres États. Il a ſenti vos bienfaits, avec une reſpectueuſe reconnaiſſance égale à ſa modeſtie. Vous êtes ſon ſeul roi, ſon ſeul bienfaiteur. Puiſque vous permettez qu'il vienne ſe jeter à vos pieds dans Potſdam, voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adreſſe pour être préſenté à votre majeſté.

Permettez que je me joigne à lui dans la reconnaiſſance dont il ne ceſſera d'être pénétré; je ne peux pas aſpirer, comme lui, à l'honneur d'être tué ſur un baſtion ou ſur une courtine; je ne ſuis qu'un vieux poltron fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai que de la ſenſibilité, & je la mets toute entière à vous admirer & à vous aimer.

Votre alliée l'impératrice Catherine fait, comme vous, de grandes choſes. Elle fait ſurtout du bien à ſes ſujets; mais le roi de France l'emporte ſur tous les rois, puiſqu'il fait des miracles. Il a touché à ſon ſacre deux mille quatre cents malades d'écrouelles, & il les a ſans doute guéris. Il eſt vrai qu'il y eut une des maîtreſſes de Louis XIV qui mourut de cette maladie, quoiqu'elle eût été très-bien touchée, mais un tel cas eſt très-rare.

Votre majeſté avait eu la bonté de me mander qu'après ſes revues elle ſe délaſſerait un moment à entendre le Kain & Aufreſne; mais je vois bien que vos héros guerriers qui marchent ſous vos drapeaux l'emportent ſur vos héros de théâtre. Votre majeſté les paſſe en revue dans quatre cents lieues de pays

pendant un mois. C'était à peu-près avec cette rapidité qu'un de vos prédécesseurs, nommé Jules César, parcourait notre petit pays des Velches. Il faisait des vers aussi ce Jules ou Julius, car les véritablement grands-hommes font de tout.

Je suis plus que jamais l'adorateur & l'admirateur des gens de ce caractère, qui sont en si petit nombre.

Agréez, sire, avec bonté, le profond respect, la reconnaissance & l'attachement inviolable de ce vieux malade du mont Jura.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 de juillet.

Vous croyez, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent. Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires que vous vous ressouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects & peu soignés. Je léche mes petits, je tâche de les polir. Trente années de différence rendent plus difficile à se satisfaire : & quoique cet ouvrage soit destiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelque archive poudreuse, je ne veux pourtant pas qu'il soit mal fait. En voilà assez pour mes occupations.

Quant à Morival d'Etallonde, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été suffisantes pour déraciner les préjugés du fanatisme des têtes de vos présidens à mortier. Il est plus difficile de faire entendre raison à un docteur en droit que de composer la

Henriade. Si Morival ne veut pas faire amende honorable le cierge au poing, il peut venir ici; je le placerai dans le génie, à votre recommandation. Il vaut mieux étudier Vauban & Cohorn que de s'avilir, furtout lorfqu'on eft innocent. Il me femble que les progrès de la raifon fe font fentir plus rapidement en Allemagne qu'en France. La raifon en eft que beaucoup d'eccléfiaftiques & d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir honte de leurs fuperftitieux ufages, au lieu qu'en France le clergé fait corps de l'État; & toute grande compagnie refte attachée aux anciens ufages, quand même elle en connaît l'abus.

On n'a parlé ici que du facre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y obfervent, & de la fainte Ampoule, dont l'hiftoire eft digne des Lapons. Un prince fage & éclairé pourrait abolir & la fainte Ampoule & le facre même.

J'ai vu ici deux jeunes français bien aimables: l'un eft un M. de Laval Montmorency, & l'autre un Clermont Gallerande. Ce dernier furtout a de la vivacité d'efprit, à laquelle eft jointe une conduite mefurée & fage. Au lieu d'affifter au facre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Pruffe, d'où ils fe font rendus à Varfovie dans le deffein d'aller à Vienne.

Le Kain eft venu ici; il jouera Œdipe, Orofmane & Mahomet. Je fais qu'il a été à Ferney : il fera obligé de me conter tout ce qu'il fait & ne fait pas de celui qui rend ce bourg fi célèbre. J'ai vu jouer Aufrefne l'année paffée. Je vous dirai auquel des

deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maiſon pleine de nièces, de neveux & de petits-neveux : il faut leur donner des ſpectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut ſe rendre juſtice & ſe rendre ſupportable à la jeuneſſe. Ceci me regarde. Vous aurez le privilége excluſif de ne jamais vieillir ; & quand même quelques infirmités attaquent votre corps, votre eſprit triomphe de leurs atteintes, & ſemble acquérir tous les jours des forces nouvelles.

Que Minerve & Apollon, que les Muſes & les Graces veillent ſur leur plus bel ouvrage, & qu'ils conſervent encore long-temps celui dont des ſiècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'hermite de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 de juillet.

JE viens de voir le Kain. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, & j'ai été bien aiſe d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre ſanté eſt aſſez bonne, & que vous avez encore plus de gaieté dans votre converſation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous conſervez, eſt la marque la plus ſûre que nous vous poſſéderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, ce

principe vital, eſt le premier qui s'affaiblit lorſque les années minent & ſappent la mécanique de notre exiſtence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnaſſe devienne ſitôt vacant; je vous nommerai hardiment mon exécuteur teſtamentaire: ce qui me fait grand plaiſir.

Le Kain a joué les rôles d'Œdipe, de Mahomet & d'Oroſmane; pour l'Œdipe nous l'avons entendu deux fois. Ce comédien eſt très-habile; il a un bel organe, il ſe préſente avec dignité, il a le geſte noble, & il eſt impoſſible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impreſſion qu'il a faite ſur moi? Je le voudrais un peu moins outré, & alors je le croirais parfait.

L'année paſſée j'ai entendu Aufreſne: peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne conſulte en ceci que la nature, & non ce qui peut être en uſage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Œdipe ni dans Zaïre: c'eſt qu'il y a des morceaux ſi touchans dans la dernière, & de ſi terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, & qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvre, & d'avoir formé celui dont l'organe les rend ſi ſupérieurement ſur la ſcène!

Il y a eu beaucoup de ſpectateurs à ces repréſentations: ma ſœur Amélie, la princeſſe Ferdinand, la landgrave de Heſſe, & la princeſſe de Virtemberg, votre voiſine, qui eſt venue ici de Montbelliard pour entendre le Kain. Ma nièce de Montbelliard m'a dit

qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à satisfaire cette digne curiosité. Oh, que les belles-lettres sont utiles à la société! Elles délassent de l'ouvrage de la journée, elles dissipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adoucissent l'esprit, , elles amusent jusqu'aux femmes, elles consolent les affligés, & sont enfin l'unique plaisir qui reste à ceux que l'âge a courbés sous son faix, & qui se trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeunesse.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux-arts: ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence & Paris. Quelque amour que j'aye pour ma patrie, je ne saurais dire qu'ils réussissent jusqu'ici; deux choses leur manquent, la langue & le goût. La langue est trop verbeuse; la bonne compagnie parle français, & quelques cuistres de l'école & quelques professeurs ne peuvent lui donner la politesse & les tours aisés qu'elle ne peut acquérir que dans la société du grand monde. Ajoutez à cela la diversité des idiomes; chaque province soutient le sien, & jusqu'à présent rien n'est décidé sur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent sur tout; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du siècle d'Auguste: ils font un mélange vicieux du goût romain, anglais, français & tudesque; ils manquent encore de ce discernement fin qui saisit les beautés où il les trouve, & fait distinguer le

médiocre du parfait, le noble du ſublime, & les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poéſie, ils croient que leurs vers ſont harmonieux ; & pour l'ordinaire ce n'eſt qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'hiſtoire, ils n'omettraient pas la moindre circonſtance, quand même elle ſerait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages ſont ſur le droit public. Quant à la philoſophie, depuis le génie de Leibnitz, & la groſſe monade de Wolf, perſonne ne s'en mêle plus. Ils croient réuſſir au théâtre ; mais juſqu'ici rien de parfait n'a paru. L'Allemagne eſt actuellement comme était la France du temps de François I. Le goût des lettres commence à ſe répandre : il faut attendre que la nature faſſe naître de vrais génies, comme ſous les miniſtères des Richelieu & des Mazarin. Le ſol qui a produit un Leibnitz en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la poſſibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, & que je fais le prophète tout à mon aiſe en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'eſt ma façon de prophétiſer, & la plus sûre de toutes, puiſque perſonne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me conſole d'avoir vécu dans le Siècle de Voltaire ; cela me ſuffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il ſoit de bonne humeur, & ſurtout qu'il n'oublie pas le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 27 de juillet.

Je pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Siléſie : je ne peux être de retour que le 6 de ſeptembre. Si Morival veut ſe rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adreſſer au colonel Coccei, qui me le préſentera. J'ai ſaiſi avec empreſſement cette occaſion de vous faire plaiſir, & en même-temps de fixer le ſort d'un homme qu'une étourderie de jeuneſſe a perdu pour jamais dans ſa patrie. Comme les hommes abuſent de tout, les lois qui devaient conſtater la ſûreté & la liberté des peuples, infectées en France du poiſon du fanatiſme, ſont devenues cruelles & barbares. Mais la France eſt un pays civiliſé ! Comment concilier un pareil contraſte ?

Comment ce ſol qui a produit des de Thou, des Gaſſendi, des Deſcartes, des Fontenelle, des Voltaire, des d'Alembert, a-t-il produit des furieux aſſez imbécilles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la ſtatue d'un garçon charpentier juif ? La poſtérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du ſphinx qu'Œdipe expliqua. Je vous avoue de même que la ſainte Ampoule & ſes ôtages, & la guériſon des écrouelles, ne font guère honneur au dix-huitième ſiècle.

On parlait ces jours derniers de ces ſoi-diſant miracles opérés par les rois très-chrétiens, & milord

Maréchal conta que pendant ſa miſſion en France il y avait vu des étrangers qui lui paraiſſaient eſpagnols ; que par attachement pour cette nation, où il avait paſſé une partie de ſa vie, il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris ; que l'un d'eux lui répondit : Nous avons ſu, monſieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles, nous ſommes venus pour nous faire toucher par ſa majeſté ; mais, pour notre malheur, nous avons appris qu'il eſt actuellement en péché mortel, & nous voilà obligés de nous en retourner infructueuſement.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au ſujet de le Kain. Il doit partir dans peu pour jouer à Verſailles une tragédie de M. Guibert, le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. Le Kain prétend que la reine de France protège la pièce ; ce qui doit en aſſurer le ſuccès. Ce M. Guibert veut aller à la gloire par tous les chemins ; recueillir les applaudiſſemens des armées, des théâtres & des femmes ; c'eſt un moyen sûr d'aller à l'immortalité.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney, l'a encouragé dans cette carrière périlleuſe, où, de mille qui l'enfilent, un ſeul à peine remporte la palme. Il eſt louable de ſe propoſer de grands exemples & un grand but : & M. Guibert en retirera infailliblement quelque avantage. On ne connaît ſes propres talens qu'après en avoir fait l'eſſai.

Vos preuves ſont faites depuis long-temps ; il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps encore. C'eſt à quoi

je m'intéresse plus que madame Denis & votre ménagère suisse qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuise à votre santé. Elles n'ont qu'une idée confuse de ce que vaut le patriarche de Ferney, & j'en ai une précise. Pour trouver un Voltaire dans l'antiquité, il faut rassembler le mérite de cinq ou six grands-hommes : d'un Cicéron, d'un Virgile, d'un Lucien & d'un Salluste; & dans la renaissance des lettres, c'est la même chose : il faut englober un Guichardin, un Tasse, un Arétin, un Dante, un Arioste, & encore ce n'est pas assez: dans le siècle de Louis XIV, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'assemblage complet.

Voilà comme on pense de vous sur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de justice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui se souviennent toujours avec plaisir de vous avoir possédé autrefois ; & qui vous célèbrent autant qu'il est en eux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir la *Diatribe à l'auteur des Ephémérides.* On dit que cet ouvrage vient de Ferney ; & je crois y reconnaître l'auteur, au style qu'il ne saurait déguiser.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, du 29 juillet.

SIRE,

Il n'y a point de vertu, ſoit tranquille, ſoit agiſſante, ſoit douce, ſoit fière, ſoit humaine, ſoit héroïque, qui ne ſoit à votre uſage. Vous voilà occupé du ſoin d'amuſer votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous le Kain & Aufreſne. Paul-Emile diſait que le même eſprit ſervait à ordonner une fête, & à battre le roi Perſée. Vous êtes ſupérieur à tout dans la guerre & dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immenſité à protéger d'Étallonde Morival, & à réparer le crime de ſes aſſaſſins; cela était digne de votre majeſté. Le grand Julien, le premier des hommes après Marc-Aurèle, en uſait à peu-près ainſi: & d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour Morival eſt un grand exemple que vous donnez à notre nation. Elle commence à ſe débarbouiller: preſque tout notre miniſtère eſt compoſé de philoſophes. L'abbé Galliani a ſoutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de ſplendeur, que quand il y aurait un pape athée. Du moins il eſt bien certain qu'un athée, ſucceſſeur de S. Pierre, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape ſuperſtitieux.

Nous eſpérons en France que la philoſophie qui

eſt auprès du trône ſera bientôt dedans ; mais ce n'eſt qu'une eſpérance : elle eſt ſouvent trompeuſe. Il y a tant de gens intéreſſés à ſoutenir l'erreur & la ſottiſe, il y a tant de dignités & de richeſſes attachées à ce métier, qu'il eſt à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours ſur les ſages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des ſouverains de vos principaux eccléſiaſtiques ? quel eſt l'électeur & l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raiſon contre une ſecte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente. Il faudrait bouleverſer la terre entière pour la mettre ſous l'empire de la philoſophie. La ſeule reſſource qui reſte donc aux ſages, c'eſt d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux, c'eſt ce que vous faites par la force de votre génie : & par la connaiſſance que vous avez des hommes.

Vivez long-temps, ſire, & donnez de nouveaux exemples à la terre.

Des gazettes ont dit que Polnitz était mort, c'eſt dommage ; cela me fait craindre pour milord Maréchal qui vaut mieux que lui, & qui ne s'éloigne pas de ſon âge. Pour moi, je ſuis ſoutenu par les conſolations que vous daignez me donner : & ma plus grande, en mourant, ſera de ſonger que je vous laiſſe dans le monde, plein de vie & de gloire.

Je ſupplie votre majeſté de daigner me mander, ſi je dois renvoyer Morival à Véſel ou l'adreſſer à Potſdam.

Qu'elle daigne agréer mes remercîmens, mon admiration & mon reſpect.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 auguſte.

Le Kain, dans vos jours de repos,
Vous donne une volupté pure.
On le prendrait pour un héros.
Vous les aimez même en peinture.
C'eſt ainſi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de votre jeune âge.
Marc-Aurèle enfin l'emporta.
Chacun ſe plaît dans ſon image.

Le plus beaudes ſpectacles, ſire, eſt de voir un grand-homme entouré de ſa famille, quitter un moment tous les embarras du trône pour entendre des vers, & en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne, & cette foule de mots qui entrent dans une phraſe, & cette multitude de ſyllabes qui entrent dans un mot, & ce goût qui n'eſt pas plus formé que la langue ; les Allemands ſont à l'aurore : ils ſeraient en plein jour, ſi vous aviez daigné faire des vers tudeſques.

C'eſt une choſe aſſez ſingulière que le Kain & mademoiſelle Clairon ſoient tous deux à la fois auprès de la maiſon de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-Souci, Gluck vient nous enſeigner la muſique à Paris. Nos Orphées viennent d'Allemagne, ſi nos Roſcius vous viennent de France. Mais la philoſophie, d'où vient-elle, de Potſdam, ſire, où vous l'avez

logée, & d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe.

Je ne ſais pas encore ſi notre roi marchera ſur vos traces; mais je ſais qu'il a pris pour ſes miniſtres des philoſophes, à un ſeul près qui a le malheur d'être dévot (1).

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la penſée; il y a ſurtout un M. Turgot, qui ſerait digne de parler avec votre majeſté. Les prêtres ſont au déſeſpoir. Voilà le commencement d'une grande révolution. Cependant on n'oſe pas encore ſe déclarer ouvertement; on mine en ſecret le vieux palais de l'impoſture fondé depuis 1775 années: ſi on l'avait aſſiégé dans les formes, on aurait caſſé hardiment l'infâme arrêt qui ordonna l'aſſaſſinat du chevalier de la Barre & de Morival. On en rougit, on en eſt indigné, mais on s'en tient là, on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'eſt contenté d'offrir une grace, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie votre majeſté avec des larmes d'attendriſſement & de joie. J'ai demandé à votre majeſté ſes derniers ordres, & je les attends pour renvoyer à ſes pieds ce Morival dont j'eſpère qu'elle ſera très-contente.

Daignez conſerver vos bontés pour ce vieillard qui ne ſe porte pas ſi bien que le Kain le dit.

(1) M. de Mui.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 d'auguſte.

C'EST à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à Morival. Le protecteur des Calas & de Sirven méritait de réuſſir de même en faveur du premier. Vous avez eu le rare avantage de réformer, de votre retraite, les ſentences cruelles des juges de votre patrie, & de faire rougir ceux qui, placés près du trône, auraient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne dans mon pays à empêcher que le puiſſant n'opprime le faible, & d'adoucir les ſentences qui quelquefois me paraiſſent trop rigoureuſes. Cela fait une partie de mes occupations. Lorſque je parcours les provinces, tout le monde vient à moi; j'examine par moi-même & par d'autres toutes les plaintes, & je me rends utile à des perſonnes dont j'ignorais l'exiſtence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette réviſion rend les juges plus attentifs, & prévient les procédés trop durs & trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que Louis XVI a fait de ſes miniſtres. *Les peuples*, a dit un ancien, *ne ſeront heureux que lorſque les ſages ſeront rois.* Vos miniſtres, s'ils ne ſont pas rois tout à fait, en poſſèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions: il veut le bien; rien n'eſt plus à craindre pour lui que ces peſtes des cours qui tâcheront de le corrompre & de le pervertir avec le temps. Il eſt bien jeune; il ne connaît pas les ruſes

& les raffinemens dont les courtifans fe ferviront pour le faire tourner à leur gré, afin de fatisfaire leur intérêt, leur haine & leur ambition. Il a été dans fon enfance à l'école du fanatifme & de l'imbécillité; cela doit faire appréhender qu'il manque de réfolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer ftupidement.

Vous avez prêché la tolérance : après Bayle, vous êtes fans contredit un des fages qui ait fait le plus de bien à l'humanité. Mais fi vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la fuperftition, ont rejetté vos lumières; & ceux-là dominent encore fur les peuples.

Pour moi, en fidèle difciple du patriarche de Ferney, je fuis actuellement en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établiffemens & des mofquées dans la Pruffe occidentale. Nous aurons des ablutions légales, & nous entendrons chanter *hilli, halla*, fans nous fcandalifer. C'était la feule fecte qui manquât dans notre pays.

Le vieux Polnitz eft mort comme il a vécu, c'eft-à-dire en fripponnant encore la veille de fon décès. Perfonne ne le regrette que fes créanciers. Pour notre refpectable & bon milord, il fe porte à merveille; fon ame honnête eft gaie & contente. Je me flatte que nous le conferverons encore long-temps. Sa douce philofophie ne l'occupe que du bien. Tous les Anglais qui paffent ici, vont chez lui en pélerinage. Il loge vis-à-vis de Sans-Souci, aimé & eftimé de tout le monde. Voilà une heureufe vieilleffe.

Tout

Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'eſt que trop vrai. Ce ſont des porcs engraiſſés des dixmes de Sion. Mais vous ſavez auſſi que dans le ſaint empire romain, l'ancien uſage, la bulle d'or, & telles autres antiques ſottiſes, font reſpecter les abus établis. On les voit : on lève les épaules, & les choſes continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatiſme, il ne faut pas d'abord toucher aux évêques ; mais ſi l'on parvient à diminuer les moines, ſur-tout les ordres mendians, le peuple ſe refroidira ; celui-là moins ſuperſtitieux, permettra aux puiſſances de ranger les évêques ſelon qu'il conviendra au bien de leurs États. C'eſt la ſeule marche à ſuivre. Miner ſourdement & ſans bruit l'édifice de la déraiſon, c'eſt l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la ſituation où il ſe trouve, eſt obligé de donner des brefs & des bulles telles que ſes chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir fondé ſur le crédit idéal de la foi, perd à meſure que celle-ci diminue. S'il ſe trouve à la tête des nations quelques miniſtres au-deſſus des préjugés vulgaires, le ſaint père fera banqueroute. Déjà ſes lettres de change & ſes billets au porteur ſont à demi décrédités. Sans doute que la poſtérité jouira de l'avantage de pouvoir penſer librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouſe, Abbeville, &c. Les Morivals de cet heureux ſiècle n'auront point à craindre les barbaries exercées ſur les Morival d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici : je le conſidère comme une

victime échappée au glaive du ſacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Siléſie. Je ne pourrai être de retour ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainſi il aura tout le temps d'arranger ſon voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux ſeront les mêmes pour le patriarche de Ferney, & faute de pouvoir l'entendre, chemin faiſant, je m'entretiendrai avec ſes ouvrages. *Vale.*

FÉDÉRIC.

P. S. Vous voyagerez avec moi ſans vous en appercevoir, & vous me ferez plaiſir ſans qu'il vous en coûte, & je vous bénirai en chemin comme de coutume.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 d'auguſte.

SIRE,

Je renvoie aujourd'hui aux pieds de votre majeſté votre brave & ſage officier d'Etallonde Morival, que vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potſdam l'air évaporé & avantageux de nos prétendus marquis français. Sa conduite, & ſon application continuelle à l'étude de la tactique & à l'art du génie, ſa circonſpection dans ſes démarches & dans ſes paroles, la douceur de ſes mœurs, ſon bon eſprit, ſont d'aſſez fortes preuves contre la démence auſſi exécrable

qu'abſurde de la ſentence de trois juges de village, qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de la Barre, à un ſupplice que les Buſiris n'auraient pas oſé imaginer.

Après ces Buſiris d'Abbeville il trouve en vous un Solon. L'Europe ſait que le héros de la Pruſſe a été ſon légiſlateur; & c'eſt comme légiſlateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatiſme. Il eſt à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuſes, qui ont fait juſqu'ici un contraſte ſi étrange & ſi fréquent avec notre légèreté, on ceſſera de dire : *Le peuple le plus gai eſt le plus barbare.*

Nous avons un miniſtère très-ſage, choiſi par un jeune roi non moins ſage & qui veut le bien. C'eſt ce que votre majeſté remarque dans ſa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes & de nos malheurs ſont venus juſqu'ici de notre aſſerviſſement à d'anciennes coutumes honorées du nom de lois, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre juriſprudence criminelle, par exemple, eſt preſque toute fondée ſur ce qu'on appelle *le droit canon*, & ſur les anciennes procédures de l'inquiſition. Nos lois ſont un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux règlemens. Notre gouvernement a toujours été juſqu'à préſent ce qu'eſt la ville de Paris, un aſſemblage de palais & de maſures, de magnificence & de misères, de beautés admirables & de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puiſſe être régulière.

Votre majeſté daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien

être à leur place malgré mes quatre-vingt-deux ans.
Je ſuis obligé de vous dire que pluſieurs de ces enfans qu'on baptiſe de mon nom, ne ſont pas de moi. Je ſais que vous avez une édition de Lauſanne en quarante deux volumes, entrepriſe par deux magiſtrats & deux prêtres qui ne m'ont jamais conſulté. Si par haſard le vingt-troiſième volume tombait ſous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de Vertamon. On n'eſt pas obligé d'avoir autant de goût à Lauſanne qu'à Potſdam.

Ce qui eſt de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enſeveli dans des monceaux de papier (*a*). Ces gens-là ſe ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la poſtérité avec un ſi lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte; ils ont défiguré vos lettres & les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en in-folio rongé des rats & des vers comme un père de l'Égliſe.

Votre majeſté verra donc mes éternelles querelles avec les Larcher, & frère Nonotte, & frère Fréron, & frère Paulian, ces illuſtres ex-jéſuites. Ces belles diſputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations & l'hiſtorien de ſa patrie. Les jéſuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France & d'Eſpagne les puniſſaient. C'étaient des ſoldats diſperſés après leur

(*a*) On peut juger avec quel ſentiment de douleur & d'indignation Voltaire aurait vu l'édition de Khell.

défaite, qui volaient un pauvre paſſant pour avoir de quoi vivre.

Les jéſuites devaient me perſécuter en conſcience; car, avant qu'on les chaſsât de France & d'Eſpagne, je les avais chaſſés de mon voiſinage. Ils s'étaient emparés, ſur la frontière de Berne, du bien de ſept gentils-hommes nommés meſſieurs de Craſſi, tous frères, tous au ſervice du roi de France, tous mineurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de conſigner l'argent néceſſaire pour les faire rentrer dans leur terre uſurpée par les jéſuites. Saint-Ignace ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps Fréron refait la Henriade avec la Beaumelle. Paulian écrit contre l'empereur Julien & contre moi. Nonotte m'accuſe en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le grand Conſtantin ait autrefois aſſaſſiné ſon beau-père, ſon beau-frère, ſon neveu, ſon fils & ſa femme. J'ai eu la faibleſſe de répondre quelquefois à ces animaux-là; les éditeurs ont eu la ſottiſe de réimprimer ces pauvretés dont perſonne ne ſe ſoucie.

Je prie votre majeſté de faire de ces fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres; elle prenait des ciſeaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, & réduiſait ainſi trente volumes à un ou deux....

Voilà donc, ſire, le baron de Polnitz mort; il écrivait auſſi. C'eſt par-là qu'il faut que nous finiſſions tous, les Fréron, les Nonotte & moi. Il n'en reſtera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui ſe ſauveront du néant, comme, par exemple, un Guſtave Adolphe, & un autre très-ſupérieur, à mon

avis, dont je baise de loin les mains victorieuses, qui ont écrit des choses si ingénieuses & si utiles, qui protégent l'innocence, & qui répandent les bienfaits.

DU ROI.

A Potsdam, le 8 de septembre.

Je vous suis très-obligé du plaisir que vous m'avez fait en mon voyage de Silésie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie, & qu'on s'instruit en s'amusant avec vous. Voltaire & moi nous avons fait tout le tour de la Silésie, & nous sommes revenus ensemble.

Quant à le Kain :

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame,
Avec plaisir je reconnais
La force, la noblesse & l'ame
De l'auteur de ces grands portraits.
Il fait, par d'invincibles charmes,
Me communiquer ses alarmes:
Il émeut, il perce le cœur
Par la pitié, par la terreur;
Et mes yeux se fondent en larmes.
Ah! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle & rien ne touche.
Le mortel ou vain ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.
Est-on fait pour être impassible?
J'existe par le sentiment,
Et j'aime à sentir vivement
Que mon cœur est encor sensible.

Voilà dans l'exacte vérité le plaisir que m'ont fait

les repréſentations de vos tragédies. Le Kain a ſans doute aidé dans le récit & dans l'action ; mais quand même un moins bon acteur les eût repréſentées, le fond l'aurait emporté ſur la déclamation. Je pourrais ſervir de ſouffleur à vos pièces : il y en a beaucoup que je ſais par cœur. Si je ne fais pas autrement fortune en ce monde, ce métier ſera ma dernière reſſource. Il eſt bon d'avoir plus d'une corde à ſon arc.

Je ne ſuis pas au fait de la cour de Verſailles, & je ne ſais qu'en gros ce qui s'y paſſe. Je ne connais ni les Turgot ni les Malesherbes : s'ils ſont de vrais philoſophes, ils ſont à leur place. Il ne faut ni préjugé ni paſſion dans les affaires ; la ſeule qui ſoit permiſe, eſt celle du bien public. Voilà comme penſait Marc-Aurèle, & comme doit penſer tout ſouverain qui veut remplir ſon devoir.

Pour votre jeune roi, il eſt ballotté par une mer bien orageuſe ; il lui faut de la force & du génie pour ſe faire un ſyſtême raiſonné & pour le ſoutenir. Maurepas eſt chargé d'années ; il aura bientôt un ſucceſſeur, & il faudra voir alors ſur qui le choix du monarque tombera, & ſi le vieux proverbe ſe dément : Dis-moi qui tu hantes, & je dirai qui tu es.

Je viens de voir en Siléſie un monſieur de Laval-Montmorency & un Clermont-Gallerande qui m'ont dit que la France commençait à connaître la tolérance, qu'on penſait à rétablir l'édit de Nantes ſi long-temps ſupprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après dîner. Vous me prendrez pour d'Argenſon-la-paix, qui s'exprimait en proverbes triviaux

en traitant d'affaires ; mais une lettre n'eſt pas une négociation, & il eſt permis de ſe dérider quelquefois en ſociété. Vous ne voudriez pas ſans doute que j'affectaſſe l'air empeſé de vos robins, ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns ſont les bourreaux des la Barre, les autres font des ſottiſes d'un autre genre avec leurs viſitations.

Vous avez raiſon de dire que nos bons Germains en ſont encore à l'aurore des connaiſſances. L'Allemagne eſt au point où ſe trouvaient les beaux-arts du temps de François I. On les aime, on les recherche ; des étrangers les tranſplantent chez nous : mais le ſol n'eſt pas encore aſſez préparé pour les produire de lui-même. La guerre de *trente ans* a plus nui à l'Allemagne que ne le croient les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, enſuite par les manufactures, enfin par un faible commerce. A meſure que ces établiſſemens s'affermiſſent, naît un bien-être qui eſt ſuivi de l'aiſance, ſans laquelle les arts ne ſauraient proſpérer. Les muſes veulent que les eaux du Pactole arroſent les pieds du Parnaſſe. Il faut avoir de quoi vivre pour s'inſtruire & penſer librement. Auſſi Athènes l'emporta-t-elle ſur Sparte en fait de connaiſſances & de beaux-arts.

Le goût ne ſe communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs claſſiques tant grecs que romains & français. Deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, & naturaliſeront chez eux les chefs-d'œuvre des étrangers.

Pour moi, dont la carrière tend à sa fin, je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naissance; mais qu'a pu faire un être tracassé les deux tiers de sa course par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles ont causés, & né avec des talens trop médiocres pour d'aussi grandes entreprises. La philosophie nous vient d'Epicure; Gassendi, Newton & Locke l'ont rectifiée; je me fais honneur d'être leur disciple, mais pas davantage.

C'est vous qui, dessillant les yeux de l'univers,
Remplissez dignement cette vaste carrière,
Soit en prose, ou soit en vers.
Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur:
La Raison dans vos mains a confié son foudre;
Vous avez réduit en poudre
Et le fanatisme & l'erreur.

C'est à Bayle, votre précurseur, & à vous sans doute, que la gloire est due de cette révolution qui se fait dans les esprits. Mais disons la vérité: elle n'est pas complète, les dévots ont leur parti, & jamais on ne l'achevera que par une force majeure; c'est du gouvernement que doit partir la sentence qui écrasera l'*inf*.... Des ministres éclairés peuvent y contribuer beaucoup, mais il faut que la volonté du souverain s'y joigne. Sans doute cela se fera avec le temps; mais ni vous, ni moi ne serons spectateurs de ce moment tant désiré.

J'attends ici d'Etallonde. Vous aurez à présent reçu

mes réponſes, & je le crois en chemin. Je ferai pour lui, ou pour vous, ce qui dépendra de moi. C'eſt un martyr de la ſuperſtition, qui mérite d'être ſanctifié par la philoſophie.

Ne me tirez point de l'erreur où je ſuis. J'en crois le Kain. Je veux, j'eſpère, je deſire que nous vous conſervions le plus long-temps poſſible. Vous ornez trop votre ſiècle pour que je puiſſe être indifférent ſur votre ſujet. Vivez, & n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

J'ai honte de vous envoyer des vers; c'eſt jeter une goutte d'eau bourbeuſe dans une claire fontaine. mais j'effacerai mes ſolécisſmes en faiſant du bien à *divus Etallundus* martyr de la philoſophie.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de ſeptembre.

LA meilleure recommandation de Morival ſera s'il m'apprend qu'il a laiſſé le patriarche de Ferney en parfaite ſanté. Morival ſera longuement interrogé ſur ce ſujet, car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéreſſans. J'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, l'édification d'un nouveau théâtre, & tout ce qu'il ſait du philoſophe chez lequel il a paſſé dix-huit mois; temps le plus remarquable & le plus précieux de la vie de Morival.

Enſuite je viendrai à ſa propre hiſtoire, dont je ne ſais que ce qui ſe trouve dans un mémoire de Loiſeau. Il eſt vrai que ce jugement d'Abbeville révolte l'humanité, que l'inquiſition de Rome aurait été moins ſévère, mais les hommes ſe croient tout permis, quand ils penſent combattre pour la gloire de Dieu : ils ſouillent les autels d'un être bienfaiſant du ſang de victimes innocentes.

Si ces horreurs peuvent s'excuſer, c'eſt dans l'effervefcence de quelque nouveau fanatiſme : mais ces fureurs deviennent plus atroces encore, quand elles ſe commettent de ſang-froid, & dans le ſilence des paſſions. La poſtérité aura peine à croire que le dix-huitième ſiècle ait vu le fanatiſme le plus abſurde étouffer les cris de la raiſon, de la nature & de l'humanité. Morival eſt heureux d'être échappé des griffes de ces antropophages ſacrés : il vaut mieux habiter avec une horde de lapons qu'avec ces monſtres d'Abbeville. Un roi dont les vues ſont droites, un miniſtère ſage comme celui que vous avez préſentement en France, empêcheront ſans doute l'exécution des jugemens iniques. Ils ne voudront pas que les lois de la France & de la Tauride ſoient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé armé du ſaint nom de la religion catholique, apoſtolique & romaine. Il me ſemble voir ſortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adreſſant au ſeizième des Louis, lui dit :

« Sire, vous êtes le ſeul roi dans l'univers qui por-
» tiez le titre de très-chrétien; le glaive dont Dieu

» arma votre bras, vous eſt donné pour défendre
» l'Égliſe. La religion eſt outragée, elle réclame votre
» aſſiſtance. Il faut que le ſang du coupable ſoit verſé
» en expiation de l'offenſe, & pour le premier & le
» plus ancien royaume du monde ».

Je vous aſſure, quand même tous les encyclopédiſtes ſe trouveraient préſens à cette harangue, qu'ils n'arracheraient pas des mains des prêtres la victime que ces barbares auraient réſolu d'immoler.

Si d'auſſi horribles ſcandales ſe commettent moins ailleurs qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui ſe porte toujours aux extrêmes. Ce n'eſt pas ſeulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration, & les autres le blâme; je crois qu'il en eſt de même par-tout : l'homme étant imparfait lui même, comment produirait-il des ouvrages parfaits?

Votre royaume a été ſubjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglais, & par la ſuperſtition : ces conquérans ont tous promulgué des lois; ce qui a fait un cahos de votre juriſprudence. Pour bien faire, il faudrait détruire & réédifier. Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume, les préjugés, & tout le peuple attaché aux anciens uſages ſans ſavoir les apprécier, & qui croit qu'y toucher & bouleverſer le royaume c'eſt la même choſe.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Penſilvanie tel qu'il eſt établi à préſent : il n'exiſte que depuis un ſiècle; ajoutez-en encore cinq ou ſix à ſa durée, & vous ne le reconnaîtrez plus;

tant l'inſtabilité eſt une des lois permanentes de cet univers. Que des philoſophes fondent le gouvernement le plus ſage, il aura le même ſort. Ces philoſophes mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur? N'en ont-ils pas débité auſſi? Témoin les formes ſubſtantielles d'Ariſtote, le galimatias de Platon, les tourbillons de Deſcartes, les monades de Leibnitz. Que ne dirai-je pas des paradoxes dont Jean-Jacques a régalé l'Europe? Si cependant on peut compter parmi les philoſophes celui qui a bouleverſé la cervelle de quelques bons pères de famille au point de donner à leurs enfans l'éducation d'Émile.

Il réſulte de tous ces exemples que, malgré les bonnes intentions & les peines qu'on ſe donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce ſoit.

Mais je me ſuis abandonné au flux de ma plume: j'ai la *logodiarrhée*, & je barbouille inutilement du papier pour vous dire des choſes que vous ſavez mieux que moi. Je n'ai qu'une ſeule excuſe : c'eſt que, ſi on ne devait vous écrire que des choſes que vous ignorez, on n'aurait rien à vous dire. Cependant en voici une :

Vous voulez ſavoir de quoi nous nous ſommes entretenus en voyageant en Siléſie : vous ſaurez donc que vous m'avez récité Mérope & Mahomet, & que lorſque les cahots de la voiture étaient trop violens, j'ai appris par cœur les morceaux qui m'ont le plus frappé. C'eſt ainſi que je me ſuis occupé en route, en m'écriant par fois : Que béni ſoit cet heureux génie,

qui, préſent ou abſent, me cauſe toujours un égal plaiſir !

Il y a long-temps que j'ai lu & relu vos œuvres. Les pièces polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été néceſſaires dans les temps qu'elles ont été écrites; mais les Desfontaines, les Fréron, les Paulian, les la Beaumelle n'empêcheront jamais que la Henriade, Œdipe, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, le Comte de Foix, Oreſte, Mahomet, n'aillent grandement à la poſtérité; & qu'on ne les mette au nombre des ouvrages claſſiques, dont Athènes, Rome, Florence & Paris ont embelli la littérature. C'eſt une vérité dont tous les connaiſſeurs conviennent, & non pas un compliment que je vous fais. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 22 d'octobre.

La goutte m'a tenu lié & garotté pendant quatre ſemaines : s'entend que je l'ai eue aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains, &, par ſurcroît de faveur, au coude. A préſent la fièvre & les douleurs ont ceſſé, & je ne ſouffre plus que d'un grand épuiſement de force. Pendant cet accès j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes; mais euſſent-elles été du grand Demiourgos, je n'aurais pu même dicter la réponſe. J'ai lié connaiſſance avec Apollon, dieu de la médecine; mais Apollon, dieu du Parnaſſe, ſi jamais il m'inſpire, ne me communiquera ſes dons

qu'après que mon corps aura repris aſſez de forces pour en communiquer à mon cerveau.

Divus Etallundus vient d'arriver : c'eſt un enfant arraché aux griffes de l'*inf*..., & aux flammes de l'inquiſition. Il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a aſſuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à ſon généreux défenſeur, au ſage du mont Jura, qui fait rougir les Velches de leurs lois & de leurs procédures barbares. D'Étallonde aſſure que vous avez plus d'huile dans votre lampe que n'en avaient toutes les vierges de l'évangile. Puiſſe-t-elle durer toujours, & puiſſe au moins votre corps ſubſiſter à proportion de ce que durera votre réputation ! Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces & de mes penſées pour vous écrire d'un ſtyle moins laconique, en vous aſſurant que le malade de Sans-ſouci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 de décembre.

AUCUNE de vos lettres ne m'a fait autant de plaiſir que celle que je viens de recevoir : elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait cauſées. Il faut que le patriarche de Ferney vive longues années pour la gloire des lettres, & pour honorer le dix-huitième ſiècle. J'ai ſurvécu vingt-ſix ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749 : j'eſpère que vous en ferez de même. Ce qu'on appelle

ſemi-apoplexie n'eſt pas ſi dangereux; & en obſervant un bon régime, en renonçant aux ſoupers, j'eſpère que nous pourrons vous conſerver encore pour la ſatisfaction de tous ceux qui penſent.

Vous me demandez ce que c'eſt que l'*eſprit*. Hélas! je vous dirai tout ce qu'il n'eſt pas. J'en ai ſi peu moi-même, que je ſerais bien embarraſſé de le définir. Si cependant vous voulez, pour vous amuſer, que je faſſe mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données.

Je ſuis très-certain que je ne ſuis pas double: de-là je me conſidère comme un être unique. Je ſais que je ſuis un animal matériel, animé, organiſé, & qui penſe; d'où je conclus que la matière animée peut penſer, ainſi qu'elle a la propriété d'être électrique.

Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur & du mouvement: je ſoupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourrait bien être la cauſe de l'un & l'autre de ces phénomènes. J'attribue la penſée aux cinq ſens que la nature nous a donnés; les connaiſſances qu'ils nous communiquent s'impriment dans les nerfs qui en ſont les meſſagers. Ces impreſſions, que nous appelons *mémoire*, nous fourniſſent les idées; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le ſang dans une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occaſionne l'imagination. Selon que ce mouvement eſt vif & facile, les penſées ſe ſuccèdent rapidement; ſi le mouvement eſt lent & embarraſſé, les penſées ne viennent que de loin en loin. Le ſommeil confirme cette opinion: quand il eſt parfait, le

le ſang circule ſi doucement, que les idées ſont comme engourdies, que les nerfs de l'entendement ſe détendent, & l'ame demeure comme anéantie. Si le ſang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverſe les idées; ſi quelque légère obſtruction ſe forme dans les nerfs du cerveau, elle occaſionne la folie; ſi une goutte d'eau ſe dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'enſuit; ſi enfin une goutte de ſang extravaſé preſſe le cerveau & les nerfs de l'entendement, voilà la cauſe de l'apoplexie.

Vous voyez que j'examine l'*ame* plutôt en médecin qu'en métaphyſicien. Je m'en tiens à ces vraiſemblances, en attendant mieux. Je me contente de jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaiſſante, de votre beau génie, ſans m'embarraſſer ſi ces dons admirables vous viennent d'idées innées, ou ſi Dieu vous inſpire toutes vos penſées, ou ſi vous êtes une horloge dont le cadran montre Henri IV, tandis que votre carillon ſonne la Henriade.

Qu'un autre ſe faſſe un labyrinthe pour s'y égarer, je me délecte dans vos ouvrages, & je bénis l'Être des êtres de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps: je ſors de mon quatorzième accès de goutte. Jamais elle ne m'a plus maltraité; je ſuis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir Morival, & de m'entretenir longuement ſur votre ſujet. Il faut

bien que nous fêtions nos martyrs; ils fouffrent pour la vérité, & les autres n'ont été que les victimes de l'erreur & de la fuperftition. Je m'attends de jour à autre que Morival fera des miracles. Le plus célèbre ferait de confondre & de caufer des remords à ces juges iniques qui l'ont condamné à fubir une mort affreufe.

J'ai participé à la faveur que le roi de France a faite à M. de Saint-Germain. Ce brave officier m'eft connu de long-temps; il ne fe rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue. Il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, & un zèle bien louable pour le bien public; ce qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens.

Je vous félicite en même temps, mon cher Voltaire; on m'affure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex; que vous réduifez toutes les taxes fous un feul titre; & que l'exemple que vous donnerez de cette fimplification fera introduit dans toute la France. Les bons efprits font propres à tous les emplois. Un raifonnement jufte, des idées nettes, & un peu de travail, fervent également d'inftrument pour les arts, pour la guerre, pour les finances & pour le commerce.

Il fera donc dit que celui, dont l'imagination enfanta la Henriade, l'Œdipe, & tant d'autres admirables tragédies, que le traducteur de Newton, l'auteur de l'Effai fur les mœurs & l'efprit des nations, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'Ariofte, aura encore inftruit fa nation dans l'art de foulager les peuples dans la perception des impôts.

Nous ne connaiſſons pas trop Homère, mais Virgile n'était que poète. Racine (*a*) n'écrivait pas bien en proſe; Milton n'avait été que l'eſclave du tyran de ſa patrie : il n'y a que vous ſeul qui ayiez réuni tant de genres ſi différens. Vivez donc pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière : elle vous devra ſon goût, ſa raiſon, & les laboureurs leur conſervation. Quel bien de plus vous reſte-t-il à faire? ſinon de ne pas oublier le ſolitaire de Sans-ſouci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas un peu. *Vale.* FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 5 de décembre.

JE vous ai mille obligations de la ſemence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui aurait dit que notre correſpondance roulerait ſur l'art de Triptolème, & qu'il s'agirait entre nous deux qui cultiverait le mieux ſon champ? C'eſt cependant le premier des arts, & ſans lequel il n'y aurait ni marchands, ni rois, ni courtiſans, ni poètes, ni philoſophes. Il n'y a de vraies richeſſes que celles que la terre produit. Améliorer ſes terres, défricher des champs incultes, ſaigner des marais, c'eſt faire des conquêtes ſur la barbarie, & procurer de la ſubſiſtance à des colons qui, ſe trouvant en état de ſe marier, travaillent gaiement à perpétuer l'eſpèce, & augmentent le nombre des citoyens laborieux.

(*a*) Racine, même en proſe, était un des meilleurs écrivains du ſiècle de Louis XIV. Le jugement du roi de Pruſſe eſt ici ſans conſéquence.

Nous avons imité ici les prairies artificielles des Anglais ; ce qui réuſſit très-bien, & a fait augmenter nos beſtiaux d'un tiers. Leur charrue & leur ſemoir n'ont pas eu le même ſuccès : la charrue, parce qu'en partie nos terres ſont trop légères ; le ſemoir, parce qu'il eſt trop cher pour le peuple & pour les payſans.

En revanche nous ſommes parvenus à cultiver la rhubarbe dans nos jardins ; elle conſerve toutes ſes propriétés & ne diffère point, pour l'uſage, de celle qu'on fait venir des pays orientaux.

Nous avons gagné cette année dix mille livres de ſoie, & l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers.

Ce ſont-là les hochets de ma vieilleſſe, & les plaiſirs qu'un eſprit, dont l'imagination eſt éteinte, peut goûter encore. Il n'eſt pas donné à tout le monde d'être immortel comme vous. Notre bon patriarche eſt toujours le même. Pour moi j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avais, & mes jambes, ſur les bords du Cocyte. Le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le ſuive. C'eſt une diſpoſition d'arrière-garde, à laquelle Feuquières & M. de Saint-Germain donneraient leur approbation.

J'eſpère que vous continuerez de me donner de bonnes nouvelles de votre ſanté, qui certainement ne m'eſt pas indifférente, & que vous vous ſouviendrez quelquefois du ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 21 décembre.

SIRE,

Il n'y a jamais eu ni de roi ni de goutteux plus philoſophe que vous. Il faut que vous ſoyez comme celui qui diſait : *Non, la goutte n'eſt point un mal.* Vos réflexions ſur cette machine qui a, je ne ſais comment, la faculté d'éternuer par le nez & de penſer par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec & en hébreu ont jamais dit ſur cette matière.

Votre majeſté eſt actuellement dans le cas de Xénophon, qui s'occupait de l'agriculture dans le loiſir de la paix. Mais ce n'eſt pas après une retraite de dix mille, c'eſt après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre ſablonnière du Brandebourg d'auſſi riches moiſſons que celles des plaines de Babylone, quoiqu'à mon avis, vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos ſoins rendront la Marche & la nouvelle Marche & la Poméranie plus fertiles que le pays de Salomon, qu'on appela ſi mal à propos la terre promiſe, & qui était encore plus ſablonneux que le chemin de Berlin à Sans-ſouci.

Votre majeſté eſt trop bonne de daigner jeter les yeux ſur mes petits travaux ruſtiques. Elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre

V 3

à défricher, & encore eſt-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me perſuadant qu'une demi-apoplexie n'eſt qu'une bagatelle : je ne ſavais pas que votre majeſté eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, & vous triomphez enfin de la goutte qui eſt plus formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine penſante : je ſerai aſſez hardi, dans quelque temps, pour mettre à vos pieds des lettres aſſez ſcientifiques, aſſez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à M. Paw ſur ſes chinois, ſes égyptiens & ſes indiens.

La barbare aventure du général Lalli, le déſaſtre & les fripponneries de notre compagnie des Indes m'ont mis à portée de me faire inſtruire de bien des choſes concernant l'Inde & les anciens Brachmanes. Il m'a paru évident que notre ſainte religion chrétienne eſt uniquement fondée ſur l'antique religion de Brama. Notre chute des anges qui a produit le diable, & le diable qui a produit la damnation du genre humain, & la mort de Dieu pour une pomme, ne ſont qu'une miſérable & froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'oſe aſſurer que votre majeſté trouvera la choſe démontrée.

Je ne connais point M. Paw. Mes lettres ſont d'un petit bénédictin tout différent de M. Pernetti. Je trouve ce M. Paw un très-habile homme, plein d'eſprit & d'imagination : un peu ſyſtématique à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuſer & s'inſtruire.

J'eſpère mettre dans un mois ou deux ce petit ouvrage de Saint-Benoît à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction fort bonne d'Ammien - Marcellin avec des notes inſtructives : comme cet Ammien-Marcellin était contemporain du grand Julien, que nos miſérables prêtres n'oſent plus appeler apoſtat, ſouffrez, ſire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, ſelon moi, pour être en tout très-ſupérieur à ce Julien, que de faire à peu-près ce qu'il fit, & que je n'oſe pas dire.

Cette liberté eſt de ſupplier votre majeſté d'ordonner qu'on m'envoie par les Michelet & Gérard un exemplaire de cet ouvrage. Je vous demande très-humblement pardon de mon impudence : tout ce qui regarde ce Julien m'eſt précieux, mais vos bontés me le ſont bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais ; je me flatte qu'ils ne ſont plus enflés du tout.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 janvier.

SIRE,

Il y avait autrefois vers le cinquante-troiſième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était ſorti de ſa ſouricière pour aller contempler l'aigle, & il fut épris d'une violente paſſion pour ce roi des

oiſeaux; le rat vieillit depuis dans ſa retraite, & fut réduit à ronger des livres; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conſerva toujours ſon beau bec, mais il eut mal à ſes royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'eſt que cet aigle, pendant ſa maladie, s'amuſait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puiſque les chênes de Dodone parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le rat devenu décrépit ne pouvait plus faire que de la proſe: il prit la liberté d'envoyer à ſon ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothèque; ces fragmens commençaient à la page 86.

Les choſes dont il eſt parlé dans ces fragmens ſont très-vraies & très-ſingulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amuſer l'aigle. S'il ſe trompa, on peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup d'œil d'aigle; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité, & pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour ſe mettre ſous la protection de ſon aigle, auquel il reſta attaché bien reſpectueuſement & bien tendrement juſqu'à ce qu'il fût mangé des chats.

P. S. Si par haſard ſa majeſté l'aigle pouvait s'amuſer de ces chiffons, ſon vieux vaſſal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les charriots de poſte, dès qu'il ſera imprimé.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 de février.

La fable du rat & de l'aigle vaut bien celle de l'âne & du roſſignol. L'aigle troquerait volontiers avec le rat, ſi par ce troc il pouvait s'approprier les rares talens du dernier. Mais il n'eſt pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même que n'eſt pas Protée qui veut.

Dans la Fable, jadis dans la Grèce inventée,
Nous admirons ſur tout le grand art de Protée,
Qui toujours à propos ſachant ſe transformer,
A tous les cas divers pouvait ſe conformer;
Mais, bien plus merveilleux encor que cette fable,
Voltaire, de nos jours, la rendit véritable.

En effet il n'y a point de mutation, dont vous ne ſoyez ſuſceptible; & pour vous rendre entièrement univerſel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage ſur la tactique. Je l'attends inceſſamment comme devant éclore de votre univerſalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, & j'eſpère bien que vous voudrez y joindre la continuation, qui contiendra ſans doute des découvertes & des combinaiſons curieuſes.

Je viens d'eſſuyer encore un violent accès de goutte qui me met bien bas. Il faut que la belle ſaiſon vienne à mon ſecours pour me rendre mes forces. En attendant, le marquis de Ferney, intendant du pays de Gex, ſoulagera les peuples du fardeau des impôts; il

réglera les corvées, & donnera l'échantillon de ce qui pourra ſervir à établir le bonheur des Velches. Je finirai ma lettre comme Boileau, épître à Louis XIV : *j'admire, & je me tais. Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 mars.

SIRE,

L'infatigable Achille ſera-t-il toujours pris par le pied? L'ingénieux & ſage Horace ſouffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de ſi belles choſes? Vos fréquens accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds, & qui vous le dit encore. La ſaiſon où nous ſommes, eſt bien mal ſaine; notre printemps n'eſt pas celui que les Grecs ont tant chanté; nous avons cru nous autres pauvres habitans du ſeptentrion que nous avions auſſi un printemps, parce que les Grecs en avaient un, mais nous n'avons en effet que des vents, du froid, & des orages. Votre majeſté brave tout cela dès qu'elle eſt quitte de ſa goutte : il n'en eſt pas de même des octogénaires qui ne peuvent remuer, & à qui la nature n'a laiſſé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire, & un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous.

Puiſque votre majeſté m'ordonne de lui envoyer la correſpondance d'un bénédictin avec M. Paw, je la mets à vos pieds; j'en retranche un fatras de pièces

étrangères qui grossissaient cet inutile volume; j'y laisse seulement un petit ouvrage de Maxime de Madaure, célèbre payen, ami de Saint-Augustin, célèbre chrétien. Il me semble que ce Maxime pensait à peu-près comme le héros de nos jours, & qu'il avait l'esprit plus conséquent & plus solide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet est un peu gros pour partir par la poste, mais votre majesté l'ordonne.

Je lui souhaite la santé & la longue vie du maréchal Keit : je lui souhaite un doux repos qu'il a bien mérité par son activité en tout genre. Je suis au désespoir de mourir loin de lui; j'ose lui demander avec autant de respect & de tendresse la continuation de ses bontés.

DU ROI.

A Potsdam, le 19 de mars.

Il est vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires grossiers des fables qu'on avait inventées avant eux. Je leur pardonne encore les vierges en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits; mais vous m'avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelque autre nation que ce soit, n'a imaginé une absurdité plus atroce & plus blasphématoire que celle de manger son Dieu. C'est le dogme le plus révoltant, le plus injurieux à l'Être suprême, le comble de la folie & de la démence. Les Gentils, il est vrai, faisaient jouer à leurs dieux des rôles assez ridicules, en leur prêtant toutes les passions & les faiblesses humaines. Les Indiens font incarner

trente fois leur *Sommona-codom*, à la bonne heure : mais tous ces peuples ne mangeaient point les objets de leur adoration. Il n'aurait été permis qu'aux Égyptiens de dévorer leur dieu Apis. Et c'eſt ainſi que les chrétiens traitent l'autocrateur de l'univers.

Je vous abandonne, ainſi qu'à l'abbé Paw, les Chinois, les Indiens & les Tartares. Les nations européennes me donnent tant d'occupation, que je ne ſors guère, avec mes méditations, de cette partie la plus intéreſſante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aie lu avec plaiſir les diſſertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait-on autrement ce qui ſort de votre plume ! L'abbé Paw prétend ſavoir que l'empereur Kien-long eſt mort, que ſon fils gouverne à préſent, & que le défunt empereur a exercé d'énormes cruautés envers les jéſuites. Peut-être veut-il que je prenne fait & cauſe contre Kien-long, d'autant plus qu'il ſait combien je protège les débris du troupeau de Saint-Ignace. Mais je demeure neutre, plus occupé d'apprendre ſi la colonie de Penn continuera de pratiquer ſes vertus pacifiques, ou ſi, tous quakers qu'ils ſont, ils voudront défendre leur liberté & combattre pour leurs foyers. Si cela arrive, comme il eſt apparent, vous ſerez obligé de convenir qu'il eſt des cas où la guerre devient néceſſaire, puiſque les plus humains de tous les peuples la font.

Ammien-Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'eſt un des auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cauſe de

ſon obſcurité. Il eſt sûr que ſi d'ailleurs nous ne ſurpaſſons pas les anciens en autre choſe, du moins écrit-on mieux dans ce ſiècle qu'à Rome après les douze Céſars. La méthode, la clarté, la netteté règnent dans tous les ouvrages, & l'on ne s'égare pas dans des épiſodes, comme les Grecs en avaient l'habitude.

Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fuſſent-ils même empereurs de la Chine. Mais j'aime ceux qu'on lit & qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney dont l'antiquité nous fournit quelques-uns de la même trempe.

Il faut par toutes ces raiſons que vous ne mouriez point, & que, tandis que le parlement qui radote vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confondre les tuteurs des rois, & ceux qui empoiſonnent les ames du venin de la ſuperſtition. Ce ſont les vœux d'un pauvre goutteux qui ſe réjouit de ſa convaleſcence, jouiſſant par là du plaiſir de vous admirer encore. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 30 mars.

SIRE,

Si votre camarade l'empereur Kien-long eſt mort, comme on vous l'a dit, j'en ſuis très-fâché. Votre majeſté ſait aſſez combien j'aime & révère les rois qui font des vers; j'en connais un qui en fait aſſurément

de bien meilleurs que Kien-long, & à qui je ferai bien attaché jusqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur chinois.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente prose. Il a donné en dernier lieu sept beaux ouvrages, qui sont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, car ce sont des chefs-d'œuvre de raison & de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances seduisantes. c'était un combat d'esprit; s'il avait fallu donner un prix au meilleur discours, les connaisseurs l'auraient donné au roi sans difficulté.

Ce droit d'enregistrer & de remontrer, que vous ne connaissez pas dans votre royaume, est fondé sur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de Saint-Louis, & de votre Conrad Hohenzollern II, lequel prévôt s'avisa de tenir un registre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par un greffier du parlement, nommé Jean Montluc, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. Philippe de Valois fit enregistrer au parlement ses droits de régale. Charles V prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent souvent enregistrés; on ne savait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances sur les finances furent faites sous François I pour une grille d'argent massif, qui entourait le tombeau de Saint-Martin. Ce saint n'ayant nullement besoin de sa grille,

& François I ayant grand beſoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, & dont le prix devait être rembourſé ſur les domaines de la couronne. Le parlement repréſenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarraſſé nos rois, & qui ont enfin produit la guerre de la fronde dans la minorité de Louis XIV. Nous n'avons pas de fronde à craindre ſous Louis XVI; nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des jéſuites, des janſéniſtes & des convulſionnaires. Il eſt vrai que nos dettes ſont auſſi immenſes que celles des Anglais; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, & de l'eſpérance. Votre majeſté a bien raiſon de me dire que les Anglais ne ſont pas auſſi heureux que nous; ils ſe ſont laſſés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers ſe battent; mais ils donneront de l'argent, & on ſe battra pour eux. Je ne ſuis pas grand politique, votre majeſté le ſait bien; mais je doute beaucoup que le miniſtère de Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais ſe ruinent aujourd'hui: chacun ſon tour.

Pour vous, ſire, vous bâtiſſez des villes & des villages; vous encouragez tous les arts, & vous n'avez plus pour ennemi que la goutte; j'eſpère qu'elle fera ſa paix avec votre majeſté, comme ont fait tant d'autres puiſſances.

Quant aux jéſuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez eſt bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être;

j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter aussi de la même protection. Je ne crois point comme M. Paw, que l'empereur Kien-long ait traité cruellement les jésuites qui étaient dans son empire. Le père Amiot avait traduit son poëme; on aime toujours son traducteur, & je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oserais demander une grace à votre majesté. C'est de daigner me dire, lequel est le plus vieux de milord Maréchal ou de moi; je suis dans ma quatre-vingt-troisième année, & je pense qu'il n'en a que quatre-vingt-deux. Je souhaite que vous soyez un jour dans votre cent douzième.

DU ROI.

A Potsdam, le 8 d'avril.

J'AI lu avec plaisir les lettres curieuses que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote sur Alexandre rapportée par Oléarius. L'abbé Paw est tout vain de ce que ces lettres lui sont adressées; il croit n'avoir aucune dispute avec vous, pour le fond des choses; il croit qu'il ne diffère de vos opinions sur les Chinois que de quelques nuances; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité; qu'on y connaît les principes de la morale, que les lois y sont équitables : mais il est aussi très-persuadé qu'avec ces lois & cette morale les hommes sont les mêmes à Pékin, qu'à Paris, à Londres & à Naples.

Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'est l'usage

l'ufage barbare d'expofer les enfans, c'eft la friponnerie invétérée dans ce peuple, ce font les fupplices plus atroces que ceux dont on ne fe fert encore que trop en Europe.

Je lui dis : Mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney fuit l'exemple de Tacite? Ce romain pour animer fes compatriotes à la vertu, leur propofait pour modèle de candeur & de frugalité, nos anciens Germains qui certainement ne méritaient alors d'être imités de perfonne. De même M. de Voltaire fe tue de dire à fes Velches : apprenez des Chinois à récompenfer les actions vertueufes ; encouragez comme eux l'agriculture, & vous verrez vos landes de Bordeaux & votre Champagne pouilleufe, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moiffons : faites de vos encyclopédiftes des mandarins, & vous ferez bien gouvernés. Si les lois font uniformes & les mêmes dans tout le vafte empire de la Chine, ô Velches, n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume, vos lois changent à chaque pofte, & qu'on ne fait jamais par quelle coutume on eft jugé?

L'abbé me répond que vous faites fort bien ; mais il prétend que la Chine n'eft ni fi heureufe, ni fi fage que vous le foutenez, & qu'elle eft rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on fe plaint dans notre Occident.

Il me femble donc que votre difpute fe réduit à ceci : eft-il permis d'employer des menfonges officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra foutenir le pour

& le contre, & sur cette question les avis ne se réuniront jamais.

Pour moi, pauvre Achille, si tant y a, je ne suis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains. La goutte s'est promenée successivement dans tout mon corps, & m'a donné une bonne leçon de patience. Il n'y a que ma tête qui est demeurée hors d'atteinte. A présent j'ai fait divorce avec cette harpie, & j'espère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine soit détruite par le temps qui absorbe tout. Mes fondemens sont déjà sappés ; je défends encore la citadelle, & j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achèvera par quelque assaut bien préparé.

Mais tout cela ne m'embarrasse guère, pourvu que j'apprenne que le Protée de Ferney a eu quelques succès contre l'*inf*........, qu'il éclaire encore la littérature, la raison, les finances, &c. &c. Cela me suffit, & j'espère qu'il n'oubliera pas l'ex-jésuite de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin chinois étant arrivé à la Haye, elle avait eu la curiosité de le voir & de lui parler par le moyen d'un interprète; qu'il passait pour être fort ignorant & pour avoir peu d'esprit. L'abbé Paw triomphe de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas l'été, & qu'il faut nécessairement, selon les lois éternelles de la nature, que

ſur une population de cent ſoixante millions d'ames, dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes & d'imbécilles; & que la mauvaiſe étoile de la Chine a voulu que préciſément un être de cette eſpèce eût fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas aſſez réfuté, je vous abandonne le reſte.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 d'avril.

L'ABBÉ Paw marque une foi ſincère pour toute les relations des jéſuites de la Chine de la mort de l'empereur Kien-long, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'eſt ni mort, ni vivant. La curioſité s'affaiblit avec l'âge; l'on ſe reſſerre dans une ſphère plus bornée. Walpole diſait : J'abandonne l'Europe à mon frère, & ne me réſerve que l'Angleterre. Moi, je me contente de ce qui s'eſt fait, de ce qui ſe fait, & de ce qui pourra arriver dans notre Europe.

Louis XVI attire bien autrement ma curioſité que l'empereur Kien-long. J'ai lu un placet, ou plutôt un remercîment du pays de Gex, adreſſé à ce monarque; & dans l'intérieur de mon ame, j'ai béni le bien que ce ſouverain a fait, ainſi que ceux qui lui ont donné d'auſſi bons conſeils. Le parlement aurait dû applaudir aux édits de ſon ſouverain, au lieu de lui faire des remontrances ridicules. Mais le parlement eſt compoſé d'hommes, & la fragilité des vertus humaines ſe cache moins dans les délibérations des grands

corps que dans les résolutions prises entre peu de personnes.

Si notre espèce n'abusait pas de tout généralement, il n'y aurait point de meilleure institution que celle d'une compagnie qui eût droit de faire des représentations aux souverains sur les injustices qu'ils feraient au moment de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie pense au bien du royaume. M. Turgot a même trouvé dans les papiers de ses prédécesseurs les sommes qu'il en a coûté à Louis XV pour corrompre les conseillers de son parlement, afin de leur faire enregistrer, sans opposition, je ne sais quels édits.

Comme vos Français sont possédés de la manie anglicane, ils ont imité, en se laissant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leur voix: mais des juges! mais des gens de justice! mais ceux qui se disent les tuteurs des rois!...

Pour nous autres obotrites, nous sommes en comparaison de l'Europe ce qu'est une fourmillière pour le parc de Versailles. Nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour l'hiver, nous travaillons & végétons dans le silence. Ma voisine la fourmi (le bon milord Maréchal dont vous me demandez des nouvelles) a présentement quatre-vingt-six ans passés: il lit l'ouvrage du P. Sanchez, *de matrimonio*, pour s'amuser, & il se plaint que ce livre reveille en lui des idées qui le tracassent quelquefois. Comme il a quatre années de

plus que le protecteur des capucins de Ferney, je me flatte que ce dernier pourrait bien encore nous donner de sa progéniture, pour peu qu'il le voulût.

L'ex-jésuite de Sans-souci est toujours occupé à recouvrer ses forces qui ne reviennent que lentement. Il a reçu de remarques sur la Bible, un ouvrage de morale, & un autre sur les lois : il soupçonne d'où ce présent peut lui venir. Ce ne sera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné; & les remercîmens s'ensuivront comme de raison.

J'implore tous mes saints, Ignace, Xavier, Lainez, &c., &c., pour qu'ils protégent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs saintes prières prolongent ses jours, afin qu'il consomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le pays de Gex, qu'il éclaire long-temps encore la France & l'univers, & qu'il n'oublie point l'ex-jésuite de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

Le 22 d'octobre.

VOICI près de deux mois qu'aucune goutte de rosée du ciel de Ferney n'est tombée sur le rivage de la Baltique : les soi-disantes muses & les habitans de notre Parnasse sablonneux dessèchent à vue d'œil, & ils seraient déjà diaphanes si certain commentaire, sur je ne sais quelle bible, ne leur était tombé entre les mains. C'est à cet ouvrage qu'ils doivent l'existence

& la vie. Tout le monde a ri, parce que par *Nazareth* il fallait entendre l'*Égypte;* & par l'*Égypte*, *Nazareth*. Cet éclat de rire s'eſt porté par l'écho depuis le Mansfeld juſqu'à Mémel : il a diſſipé les humeurs noires, & rapporté la joie dans nos contrées.

Que le ciel béniſſe le plaiſant commentateur de ce profond ouvrage! Je le crois auſſi habile à expliquer les traités entre les nations que les viſions hébraïques; & peut-être que ſi les Français & les Anglais ſe fuſſent ſervi de lui pour régler leurs anciens démêlés ſur le Canada, il les aurait accordés. On ſe ſerait épargné la dernière guerre : ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un rêve-creux avait fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire : ceux qu'il fera à préſent ſeront plus gais. Il ſe propoſe de démontrer que quatre vingts ans & vingt ſont la même choſe, & cela par l'exemple de perſonnes qui ne vieilliſſent point, & dont l'hiver des ans reſſemble au printemps de leur jeuneſſe (1).

Vos Velches ſe préparent à faire la guerre ſur mer à je ne ſais qui; ils ont acheté beaucoup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les béniſſe. Voilà comme la chaîne des événemens lie enſemble différens objets. Il fallait que les Portugais fiſſent les impertinens dans le Paraguay, pour que don Carlos ſe mît en colère; il fallait qu'un pacte de famille obligeât par conſéquent Louis XVI à ſe fâcher & à faire raccommoder ſa flotte; & que pour avoir du bois & des mâtures, il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du Wolf

(1) On n'a pas retrouvé ces vers.

tout pur. Vous l'avez auſſi commenté du temps de madame du Châtelet, ſans adopter cependant tous les brillans écarts de Leibnitz.

Oh çà, commentez, ou ne commentez pas, ſelon votre bon plaiſir; mais faites-moi au moins ſavoir quelques nouvelles de la ſanté du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie ſur ſon compte; je me flatte que le quart-d'heure de Rabelais ſonnera pour nous deux la même minute, & que nous pourrons aller métaphyſiquer enſemble là-bas; ou du moins je n'aurai pas le chagrin de lui ſurvivre & d'apprendre ſa perte qui en ſera une pour toute l'Europe. Ceci eſt ſérieux: ainſi je vous recommande à la ſainte garde d'Apollon, des Graces qui ne vous quittent jamais, & des Muſes qui veillent autour de vous.

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 novembre.

SIRE,

Vous m'avez envoyé un ouvrage bien rare, car tout y eſt vrai. C'eſt au philoſophe d'Alembert à remercier en vers votre majeſté philoſophique. Hélas! ce ne ſont pas mes quatre-vingt-deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raiſon; c'eſt que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle épître:

« Et la pourpre & la bure éprouvent le malheur;
» L'un pleure ſur le trône, & l'autre en ſa chaumière ».

Si je ne pleure pas dans ma chaumière, attendu que je ſuis trop ſec, j'ai du moins de quoi pleurer; meſſieurs de Nazareth ne rient point comme meſſieurs du rivage de la mer Baltique; ils perſécutent les gens ſourdement & cruellement; ils déterrent un pauvre homme dans ſa tannière, & le puniſſent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre homme, ont fondu ſur moi à la fois, procès, pertes de biens, tourmens du corps, tourmens de ce qu'on appelle ame; je ſuis abſolument *l'autre* dans ſa chaumière; mais pardieu, ſire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez ſur le trône, vous tâtâtes un moment de l'adverſité, il y a bien des années; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'ame vous avalâtes le calice! Comme ces épreuves ſervirent à votre gloire; comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-deſſus du reſte des hommes! Je n'oſe lever les yeux vers vous du ſein de ma décrépitude & du fond de ma miſère. Je ne ſais plus où j'irai mourir. M. le duc de Virtemberg règnant, oncle de la princeſſe que vous venez de marier ſi bien, me doit quelque argent qui aurait ſervi à me procurer une ſépulture honnête; il ne me paie point, ce qui m'embarraſſera beaucoup quand je ſerai mort. Si j'oſais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'oſe pas, j'aimerais mieux avoir votre majeſté pour caution.

Sérieuſement parlant, je ne ſais pas où j'irai mourir. Je ſuis un petit Job ratatiné ſur mon fumier de Suiſſe; & la différence de Job à moi, c'eſt que Job guérit,

& finit par être heureux. Autant en arriva au bon homme Tobie, égaré comme moi dans un canton Suiſſe du pays des Mèdes; & le plaiſant de l'affaire, eſt qu'il eſt dit dans la ſainte écriture que ſes petits-enfans l'enterrèrent avec allégreſſe; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne ſucceſſion.

Pardonnez-moi, ſire, ſi, étant devenu preſque aveugle comme Tobie, & miſérable comme Job, je n'ai pas eu l'eſprit aſſez libre pour oſer vous écrire une lettre inutile.

Il eſt venu dans ma cabane un jeune baron ou comte ſaxon, qui s'appelle, je crois, Geſdorf. Il eſt très-aimable, plein d'eſprit & de graces, poli, circonſpect. On dit que votre majeſté a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuſer. Il y paraît; c'eſt Achille qui élève Phénix, au lieu qu'autrefois Phénix fut le précepteur d'Achille.

Je me mets aux pieds de votre majeſté, *de profundis.*

DU ROI.

Le 25 de novembre.

J'AI été affligé de votre lettre, & je ne ſaurais deviner les ſujets de chagrin que vous avez. Les gazettes ſont muettes; les lettres de Genève & de la Suiſſe n'ont fait aucune mention de votre perſonne; de ſorte que je devine en gros que l'*inf*..., plus inf.... que jamais, s'acharne à perſécuter vos vieux jours. Mais vous avez Genève, Lauſanne, Neuchâtel dans

le voisinage, qui sont autant de ports contre l'orage.

Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix : il est sûr que la jurisdiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas jusque-là.

Vous aurait-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex ? La valetaille de Plutus se serait-elle liguée avec les charlatans de la messe pour vous susciter des affaires ? Je n'en sais rien ; mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir.

En attendant j'ai écrit dans le Virtemberg pour vous donner assistance pour une dette qui m'est connue. Je crois cependant vous devoir avertir que je ne suis pas trop bien en cour chez son altesse sérénissime. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il est singulier que ma destinée ait voulu me rendre le consolateur des philosophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour soulager la douleur de d'Alembert. Je vous en donnerais volontiers de même, si je connaissais votre mal à fond. Mais j'ai appris d'Hyppocrate qu'il ne faut pas se mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné & étudié. Ma pharmacie est à votre service : il vaudrait mieux que vous n'en eussiez pas besoin. En attendant je fais des vœux sincères pour votre contentement & votre longue conservation. *Vale.*

FÉDÉRIC.

P. S. Bon Dieu ! quelle cruauté de persécuter la

vieilleſſe d'un homme qui illuſtre ſa patrie, & ſert de plus grand ornement à notre ſiècle! Quels barbares!

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

SIRE,

Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui a paſſé ſa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent & qui les perſécutent, ſoit un peu pourſuivi par ces gens-là ſur la fin de ſes jours. Il eſt encore moins étonnant que le Marc-Aurèle de notre ſiècle prenne pitié de ce vieil Epictète. Votre majeſté daigne me conſoler d'un trait de plume des cris de la canaille ſuperſtitieuſe & implacable.

J'ai pris la liberté de dépoſer à vos pieds les raiſons qui m'avaient privé long-temps de l'honneur de vous écrire, & parmi ces raiſons, la première a été la néceſſité où je ſuis réduit, d'être un petit Libanius qui répond aux Grégoires de Nazianze & aux Cyrilles.

La fourmillière que je fais bâtir dans ma retraite, & qui eſt rongée par les rats de la finance françaiſe, était le ſecond motif de ma douleur & de mon ſilence, & l'oubli de votre ancien pupille M. le duc de Virtemberg était le troiſième.

Dans le cahos des petites affaires qui dérangent les petites têtes, je n'oſais pas à mon âge écrire à votre

majesté; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui instruit les rois & qui console d'Alembert, daigne aussi s'étendre pour moi. Votre majesté est trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Virtemberg; c'est malheureusement dans le comté de Montbelliard qu'est ma dette, & cette principauté de Montbelliard ressortit au parlement de Besançon; ce sont des affaires qui ne finissent point, & moi je vais bientôt finir. M. le duc de Virtemberg me donne aujourd'hui sa parole de me satisfaire dans le courant de l'année prochaine; sa régence me doit cent mille francs; cela ruine un homme qui se ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience, & que j'attende le paiement de M. le duc de Virtemberg, ou la mort qui paie tout.

Je mets mes misères aux pieds de votre majesté, puisqu'elle daigne me l'ordonner. La postérité rira si elle sait jamais qu'un chétif parisien a conté ses affaires à Frédéric le grand, & que Frédéric le grand a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre assez curieux sur la littérature de la Chine, sa religion & ses usages. La plus grande partie de ce livre est composée par un Chinois que les jésuites dérobèrent à ses parens dans son enfance, & qui a été élevé par eux à leur collége de Paris : il parle français parfaitement; mais malheureusement c'est un jésuite lui-même, & c'est le plus insolent énergumène qui soit parmi eux; il a

la rage du *contrains-les d'entrer*. Le ſcélérat eſt capable de bouleverſer l'empire. Je me flatte que ſi votre écolier en poéſie, & votre très-plat écolier Kien-long eſt inſtruit enfin de ce fanatiſme qui couve dans ſa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertiſſeurs en Occident.

Daignez conſerver, ſire, vos bontés pour ma vieille ame qui va bientôt quitter ſon vieux corps.

DU ROI.

A Potſdam, le 26 décembre.

POUR écrire à Voltaire il faut ſe ſervir de ſa langue: celle des dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage, je bégayerai mes penſées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous perſécute ?
A l'envieux obſcur, ébloui de l'éclat
Dont vos rares talens offuſquent ſon état ?
Quelque odieux que ſoit cet indigne manége,
Les exemples en ſont nombreux ;
On a pouſſé le ſacrilége
Juſqu'au point d'inſulter les dieux :
Ces dieux dont les bienfaits enrichiſſent la terre,
Ont été déchirés par des blaſphémateurs.
Eſt-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs !

Je ne m'en tiens pas à ces mauvais vers: j'ai fait écrire dans le Virtemberg pour ſolliciter vos arrérages....

Au reſte je crois que pour vous ſouſtraire à l'âcreté

du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suiſſe, où vous ſeriez à l'abri de toute perſécution & des déſagrémens dont vous vous plaignez. A l'égard de vos nouveaux établiſſemens de Ferney, je les attribue à l'eſprit de vengeance des commis de vos financiers qui vous haïſſent à cauſe du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant un temps à la voracité de ces gens-là.

Quant à ce point, je vous avoue que je ſuis embarraſſé d'y trouver un remède, parce qu'on ne ſaurait inſpirer des ſentimens raiſonnables à des drôles qui n'ont ni raiſon ni humanité. Toutefois ſoyez perſuadé que ſi la terre de Ferney appartenait à Apollon même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de perſécuter un homme unique qu'un deſtin favorable a fait naître dans ſon ſein! un homme dont dix royaumes ſe diſputeraient à qui pourrait le compter parmi ſes citoyens, comme jadis tant de villes de la Grèce ſoutenaient qu'Homère était né chez elles. Mais quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume ſur vos derniers jours! Ces indignes procédés me mettent en colère: & je ſuis fâché de ne pouvoir vous donner des ſecours plus efficaces que le ſouverain mépris que j'ai pour vos perſécuteurs. Mais Maurepas n'eſt pas dévot; M. de Vergennes ſe contente d'entendre la meſſe, quand il ne peut pas ſe diſpenſer d'y aller; Necker eſt hérétique: de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable? L'archevêque de Paris eſt connu pour ce qu'il eſt, & j'ignore ſi ſon Mentor ex-jéſuite eſt

encore auprès de lui; perſonne ne connaît le nom du confeſſeur du roi : le diable incarné dans la perſonne de l'évêque du Puy aurait-il excité cette tempête? Enfin plus j'y penſe, & moins je devine l'auteur de cette tracaſſerie.

Je n'ai point vu cet ouvrage ſur la Chine dont vous me parlez. J'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées auſſi éloignées, qu'on eſt ſouvent bien embarraſſé de ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe.

Cependant ſoyez sûr que le plus grand crève-cœur que vous puiſſiez faire à vos ennemis, c'eſt de vivre en dépit d'eux. Je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, & d'être perſuadé que perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation du vieux patriarche de Ferney que le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 10 de février.

Il vaut mieux que vous ayiez terminé vous-même votre affaire avec le duc de Virtemberg, que s'il avait fallu recourir à mon aſſiſtance. Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, & je me réjouirai ſi j'apprends que tous vos ſujets de chagrin ſont diſſipés.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre perſonne ſacrée & inviolable. Je m'indigne, je me mets en colère contre les malheureux qui empoiſonnent la fin

de vos jours. Je me ſuis dit ſouvent : Comment ſe peut-il que ce Voltaire, qui fait l'honneur de la France & de ſon ſiècle, ſoit né dans une patrie aſſez ingrate pour ſouffrir qu'on le perſécute ? Quel découragement pour la race future ! où ſera le français qui voudra déſormais vouer ſes talens à la gloire d'une nation qui méconnait les grands-hommes qu'elle produit, & qui les punit, au lieu de les récompenſer ?

Le mérite perſécuté me touche, & je vole à ſon ſecours, fût-ce juſqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à revoir l'immortel Voltaire, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le ſage Anaxagore. Nous philoſopherons enſemble. Votre nom ſera mêlé dans tous nos entretiens, & nous gémirons du triſte deſtin des hommes qui par faibleſſe ou par ſtupidité retombent dans le fanatiſme.

Deux dominicains, qui ont le roi d'Eſpagne à leurs pieds, diſpoſent de tout le royaume : leur faux zèle ſanguinaire a rétabli dans toute ſa ſplendeur cette inquiſition que M. d'Aranda avait ſi ſagement abolie. Selon que le monde va, les ſuperſtitieux l'emportent ſur les philoſophes, parce que le gros des hommes n'a l'eſprit ni cultivé, ni juſte, ni géométrique. Le peuple ſait qu'avec des préſens on appaiſe ceux qu'on a offenſés ; il croit qu'il en eſt de même à l'égard de la Divinité, & qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'eſt un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, des déclamations de moines, les applaudiſſemens

applaudiſſemens des amis, & la dévotion ſtupide de la multitude, vous trouverez qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Eſpagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des antropophages.

Les philoſophes pouvaient proſpérer chez les Grecs & chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avait point de dogmes; mais les dogmes de notre *inf*... gâtent tout. Les auteurs ſont obligés d'écrire avec une circonſpection gênante pour la vérité. La prêtraille venge la moindre égratignure que ſouffre l'orthodoxie; l'on n'oſe montrer la vérité à découvert; & les tirans des ames veulent que les idées des citoyens ſoient toutes moulées dans le même moule.

Vous aurez toutefois eu l'avantage de ſurpaſſer tous vos prédéceſſeurs dans le noble héroïſme avec lequel vous avez combattu l'erreur. Et de même qu'on ne reproche pas au fameux Boerhaave de n'avoir pas détruit la fièvre chaude, ni l'étiſie, ni le haut-mal, mais qu'il s'eſt borné à guérir de ſon temps quelques-uns de ſes contemporains; auſſi peu pourra-t-on reprocher au ſavant médecin des ames de Ferney de n'avoir pu détruire la ſuperſtition, ni le fanatiſme, & de n'avoir appliqué ſon remède qu'à ceux qui étaient guériſſables.

Mon individu qui s'eſt mis à ſon régime, le bénit mille fois en lui ſouhaitant longue vie & proſpérité: c'eſt dans ces ſentimens que le ſolitaire de Sans-ſouci ſalue le patriarche des incrédules. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de mars.

Des trois raisons qui vous ont empêché de me répondre, la première & la seconde sont une suite des lois de la nature; mais la troisième est un effet de la méchanceté des hommes, qui me les ferait haïr, si, par bonheur pour l'humanité, il n'y avait encore des ames vertueuses, en faveur desquelles on fait grace à l'espèce. Mais quelle cruelle méchanceté de persécuter un vieillard, & de prendre plaisir à empoisonner les derniers jours de sa vie! Cela fait horreur, & me révolte de telle sorte contre les bourreaux tonsurés qui vous persécutent, que je les exterminerais de la face de la terre, si j'en avais le pouvoir. Le pauvre Morival, qui jeune encore a essuyé leurs persécutions, en a eu le cœur si navré, & principalement de l'inhumanité de ses parens, qu'il a été, ces jours passés, attaqué d'apoplexie. On espère cependant qu'il s'en remettra. C'est un bon & honnête garçon, qui mérite qu'on lui veuille du bien par son application & le désir qu'il a de bien faire. Je suis persuadé que vous compatirez à sa situation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement français ont, ce me semble, un peu exagéré les choses. J'ai eu occasion de me mettre au fait des revenus & des dettes de ce royaume: ses dettes sont énormes, les ressources épuisées, & les impôts multipliés d'une

manière exceſſive. Le ſeul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ces dettes, ſerait de reſſerrer les dépenſes, & de retrancher tout le ſuperflu. C'eſt à quoi on ne parviendra jamais; car au lieu de dire: J'ai tant de revenu, & je puis dépenſer tant; on dit: il me faut tant, trouvez des reſſources.

Une forte ſaignée faite à ces faquins tonſurés pourrait procurer quelques reſſources; cependant cela ne ſuffirait pas pour éteindre un peu les dettes, & procurer au peuple les ſoulagemens dont il a le plus grand beſoin. Cette ſituation fâcheuſe a ſa ſource dans les règnes précédens qui ont contracté des dettes, & ne les ont jamais acquittées.

C'eſt ce dérangement de finances qui influe maintenant ſur toutes les branches du gouvernement; il a arrêté les ſages projets de M. de Saint-Germain, qui ne ſont pas même exécutés à demi; il empêche le miniſtère de reprendre cet aſcendant dans les affaires de l'Europe, dont la France était en poſſeſſion depuis Henri IV. Enfin, pour ce qui eſt de votre parlement, en qualité de penſeur, j'ai condamné ſon rappel, parce qu'il était contraire aux principes de la dialectique & du bon ſens.

Tenez, voilà comme on découvre & comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on eſt aveugle ſur ſes propres défauts. Je ferais bien mieux de régler mes actions, & de m'empêcher de faire des folies, que de diſſéquer les reſſorts qui meuvent les grandes monarchies.

Vous me parlez d'un auteur allemand qui ſe mêle

auſſi de diriger la politique européenne : je puis vous aſſurer que c'eſt un rêve-creux qui règle des partages à l'inſtar de ceux qui ſe firent en Pologne. Ce grand-homme ignore que ces ſortes de partages ſont rares, & ne ſe répètent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les aſſertions de ce grand politique, ſe réduit à la poſſibilité de nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Ruſſie & la Porte, & à l'envie démeſurée de l'empereur de s'agrandir vers Andrinople. Ce prince eſt jeune & ambitieux ; mes ſoixante-cinq ans paſſés doivent mettre mes intentions hors de ſoupçon. Ai-je le temps encore de faire des projets ?

Je vous envoie ci-joint, au lieu de mauvais vers que j'aurais pu faire, un choix des meilleures pièces de Chaulieu & de madame Deshoulières, que j'ai fait imprimer à mon uſage, & à celui de mes amis.

Pour en revenir au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il ſera bien de tromper ſes ennemis: leur intention eſt de le chagriner ; il ne doit leur oppoſer que de l'indifférence & du mépris : & s'il ſe voit obligé de ſe retirer en Suiſſe, il pourra les régaler, dans ce pays libre, d'une pièce qui démaſquera leur turpitude & leur ſcélérateſſe. Que la nature conſerve *divus Voltarius*, & que j'aie encore longtemps la ſatisfaction de recevoir de ſes nouvelles. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Vous me prendrez pour un vieux fou politique en

lisant ma lettre. Je ne sais comment je me suis avisé de me constituer ministre du très-chrétien roi des Velches.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

QUOI, c'est donc cet heureux vainqueur
Et de l'Autriche & de la France,
C'est ce grave législateur
De qui la sublime éloquence
Parut égale à sa valeur;
C'est ce généreux défenseur
De la raison qu'à toute outrance
La fanatique extravagance
Persécute avec tant d'ardeur;
C'est ce héros mon protecteur
Qui s'est fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deshoulière.
Seigneur, je ne m'attendais guère
De voir César ou Cicéron
Sortir de sa brillante sphère
Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans votre ame universelle: elle sent mieux que personne qu'il y a dans les ouvrages de madame Deshoulières, quoiqu'un peu faibles, des morceaux naturels & même philosophiques, qui méritent d'être conservés. Pour Chaulieu, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de Frédéric le grand.

Puisque vous protégez les philosophes après leur mort, votre majesté les protégera aussi pendant leur

vie. La rage des pédans fanatiques en robe longue vient de condamner au banniſſement perpétuel un jeune homme, nommé de Liſle, pour avoir fait un livre intitulé *la Philoſophie de la nature.* C'eſt, dit-on, un ſavant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. M. d'Alembert eſt, je crois, inſtruit de ſon mérite & de ſon malheur.

Pour moi, ſi ces ennemis des ſages me perſécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bierre toute prête en Suiſſe à une lieue de la France; j'ai quelque reſſemblance avec Morival; je fus attaqué, il y a un mois, d'une eſpèce d'apoplexie, dont les ſuites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, ſi je puis, mes derniers momens à rendre exécrables les aſſaſſins juridiques de Morival d'Etallonde, du chevalier de la Barre, du général Lalli, de la maréchale d'Ancre, & de tant d'autres.

Tout ce que votre majeſté daigne me dire ſur notre gouvernement & ſur nos finances, eſt bien vrai; c'eſt à Newton à parler de mathématiques; c'eſt à Frédéric le grand à parler de gouverner les hommes. Je ſerais étonné, ſi la France attaquait aujourd'hui les Anglais ſur mer, comme je ſerais très-ſurpris, ſi notre puiſſance ou impuiſſance oſait attaquer votre majeſté, ſans avoir diſcipliné ſes troupes pendant vingt années.

Daignez, ſire, me conſerver vos bontés juſqu'à mon dernier moment.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de juin.

LE talent eſt un don des dieux
Qu'en nos jours leur main trop avare
Rend plus eſtimable & plus rare
Qu'au temps des Quinaults, des Chaulieux.
Né ſur les bords de la Baltique,
Sous un ciel chargé de frimats,
Admirateur du chant lyrique,
Mon ame épaiſſe & flegmatique
En s'efforçant n'en produit pas.
Que me reſtait-il donc à faire ?
Ne pouvant être un bon auteur,
Je me rendis l'humble éditeur
D'Épicure & de Deshoulière.

Si j'étais Voltaire ou Apollon, j'aurais peut-être reſſerré le volume, en le réduiſant à moins de pages; mais m'aurait-il convenu d'être auſſi ſévère cenſeur, ne pouvant ſurpaſſer ceux que j'aurais ainſi mutilés. Il me ſerait arrivé comme à la Beaumelle & à Fréron; ils jugèrent la Henriade; ils voulurent y ſubſtituer des vers; & il n'y eut à y critiquer que ce qu'ils avaient ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins & à vos peines : ſouvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous perſécutent eſt d'abréger vos jours. Jouez-leur le tour de vivre à leur dam, & de vous porter mieux qu'eux.

Nous ſommes ici tranquilles & auſſi pacifiques que les quakers. Nous entendons parler du général Howe,

dont chaque chien en aboyant prononce le nom. Nous lisons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des *insurgens* d'Amérique. Les uns vantent la force de la flotte anglaise; d'autres disent que la France & l'Espagne ont plus de vaisseaux que ces insulaires.

Actuellement la politique des gazetiers se repose: il n'est plus question que du séjour du comte de Falkenstein à Paris. Ce jeune prince y jouit des suffrages du public: on applaudit à son affabilité, & l'on est surpris de trouver tant de connaissances dans un des premiers souverains de l'Europe. Je vois avec quelque satisfaction que le jugement que j'avais porté de ce prince est ratifié par une nation aussi éclairée que la française. Ce soi-disant comte retournera chez lui par la route de Lyon & de la Suisse. Je m'attends qu'il passera par Ferney, & qu'il voudra voir & entendre l'homme du siècle, le Virgile & le Cicéron de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout sur Jésus. Il n'y eut que des rois, ou je ne sais quels mages, qui vinrent à son étable de Bethléem, & Ferney recevra les hommages d'un empereur.

Pour rendre le parallèle parfait, je substitue à l'étoile qui guidait les mages, les lumières de la raison qui conduit notre jeune monarque. Si cette visite a lieu, je me flatte que les nouvelles connaissances ne vous feront pas oublier les anciennes, & que vous vous souviendrez que parmi la foule de vos admirateurs il existe un solitaire à Sans-souci, qu'il faut séparer de la multitude. *Vale.*

FÉDÉRIC.

J'ai lu cet ouvrage de de Lisle : il y a sans doute de bonnes choses, mais peu de méthode, & sur la fin beaucoup de ce que les italiens appellent *concetti.*

DU ROI.

Le 9 de juillet.

OUI, vous verrez cet empereur
Qui voyage afin de s'instruire,
Porter son hommage à l'auteur
De Henri quatre & de Zaïre (*a*).
Votre génie est un aimant
Qui, tel que le soleil, attire
A soi les corps du firmament,
Par sa force victorieuse
Amène les esprits à soi :
Et Thérèse la scrupuleuse
Ne peut renverser cette loi.

Joseph a bien passé par Rome
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très-civilement l'Ante-Christ.
Mais à Genève qu'on renomme,
Joseph, plus fortement séduit,
Révérera le plus grand-homme
Que tous les siècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont jusqu'à présent

(*a*) Le roi fut trompé dans sa conjecture. Marie-Thérèse, mère de l'empereur, avait fait promettre à son fils qu'il n'irait point chez Voltaire, & ce prince ne voulut ou n'osa lui manquer de parole. Voltaire, qui s'attendait à cette visite, & que sa philosophie ne put guérir d'aucune faiblesse humaine, ne se consòla que difficilement d'être privé de cet honneur, & ne sut pas même dissimuler assez le regret qu'il en avait.

encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie, dans le cercle de Préraw, quarante villages qui se déclarent tous à la fois protestans. La cour, pour les ramener au giron de l'Église, a fait marcher des convertisseurs avec des argumens à poudre & à balle, qui ont fusillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous vous communiquons, sont par malheur peu consolans pour l'humanité.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme, qui reparaît souvent, quand on croit l'avoir détruit. Ceux que les sciences & les arts ont décrassés, sont comme ces ours que les conducteurs ont appris à danser sur les pattes de derrière : les ignorans sont comme les ours qui ne dansent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'empereur) pourraient bien être de cette dernière classe.

Il est bien fâcheux que les Français, d'ailleurs si aimables, si polis, ne puissent pas dompter cette fougue barbare qui les porte si souvent à persécuter les innocens. En vérité, plus on examine les fables absurdes sur lesquelles toutes les religions sont fondées, plus on prend en pitié ceux qui se passionnent pour ces balivernes.

Voici un rêve que je vous envoie, qui peut-être vous amusera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudesque, c'est jeter une goutte d'eau dans la mer.

Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture ; ce ferait une chofe à exécuter, fi j'avais vingt ans. Le pape & les moines finiront fans doute : leur chute ne fera pas l'ouvrage de la raifon ; mais ils périront à mefure que les finances des grands potentats fe dérangeront. En France, quand on aura épuifé tous les expédiens pour avoir des efpèces, on fera forcé de féculari fer des abbayes & des couvens. Cet exemple fera imité, & le nombre des *cuculati* réduit à peu de chofe. En Autriche, le même befoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des États du faint fiége, pour avoir de quoi fournir aux dépenfes extraordinaires, & l'on fera une groffe penfion au faint père.

Mais qu'arrivera-t-il ? La France, l'Efpagne, la Pologne, en un mot toutes les puiffances catholiques ne voudront pas reconnaître un vicaire de Jéfus, fubordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarche chez foi. On affemblera des conciles nationaux. Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Églife, & l'on finira par avoir dans fon royaume fa religion, comme fa langue à part.

Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, perfonne ne pourra me reprendre. Cependant il eft très-probable qu'avec le temps, les chofes prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je fuis fort fenfible aux marques de votre fouvenir, & des vieux temps dont vous rappelez la mémoire. Hélas ! que retrouveriez-vous à Sans-

ſouci, s'il était poſſible que je puſſe eſpérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne & flegmatique,
Dont le propos ſoporifique
Fait bâiller tous les aſſiſtans.
Au lieu de mots aſſez plaiſans,
Aſſaiſonnés d'un ſel attique,
Qu'il débitait dans ſon bon temps,
Un radotage politique,
Et d'obſcure métaphyſique,
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne ſont les nouveaux romans.
Ainſi quand le moëlleux zéphyre
Des airs cède l'immenſe empire
Au fougueux ſouffle d'Aquilon,
La nature aux abois expire.
Le champ qui portait la moiſſon
A perdu ſa belle parure;
L'arbre eſt dépouillé de verdure;
Les jardins ſont privés de fleurs;
L'homme ainſi reſſent les rigueurs
Du temps qui vient miner ſon être.
Si, jeune il ſe nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge & qu'il ſait connaître,
L'âge, les maux & les langueurs
Le font pour toujours diſparaître.

Toutes ces variations ſont pour le commun de l'eſpèce, mais non pour le divin Voltaire. Il eſt comme madame Sara qui faiſait tourner la tête aux roitelets arabes, à l'âge de cent ſoixante ans. Son eſprit rajeunit au lieu de vieillir: pour lui le temps n'a point d'ailes; mais il eſt à craindre que la nature n'ait perdu

le moule où elle l'a jeté. On nous conte que Jupiter prolongea la nuit qu'il coucha avec Alcmène, pour se donner le temps de fabriquer Hercule. Je suis persuadé que, si l'on examinait les phénomènes de l'année 1694, pareille merveille s'y trouverait. Enfin, jouissez long-temps des prodigalités de la nature; personne ne s'intéresse plus à votre conservation que le solitaire de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Il fallait les charmes de l'enchanteur de Ferney pour tirer des vers de ma vieille & stérile cervelle.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

MONSIEUR le grand rêveur, personne n'a jamais fait un plus beau songe que vous. Si Nabuchodonosor avait rêvé ainsi, il n'aurait jamais oublié un pareil songe, & n'aurait point proposé à ses mages de les faire pendre, s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur Julien, tout grand philosophe, tout homme d'esprit, & tout apostat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raisonner aussi bien étant éveillé, que vous étant endormi. On reproche à ce grand-homme d'avoir fait enchérir les bœufs & les vaches par ses fréquens sacrifices, dans le temps qu'il se moquait du saint sacrifice de la messe, & des autres facéties des christicoles. Pour vous, monsieur, vous vous moquez de toute la terre, & vous avez grande raison. Il y a

même quelque apparence que vous la corrigerez de ses ridicules avant qu'il soit trois ou quatre mille ans, & en vérité vous méritez de vivre jusqu'à cette heureuse révolution. Je ne désespère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque secret pour l'opérer, c'est le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve; réjouis-toi, car tu n'es pas sûr d'en faire autant demain.

Si vos productions de la nuit m'ont fait un si grand plaisir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers sont délicieux; mais vous n'avez pas prophétisé aussi juste sur moi que sur le reste de l'univers. Je n'ai point vu M. le comte de Falkenstein, & vous verrez pourquoi dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, & que je mets à la suite. Je vous y demande une grace singulière, mais qui me paraît necessaire, & dont il peut résulter un très-grand bien.

Je me jette à vos pieds, &c.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 de septembre.

Vous aurez sûrement reçu à présent le prix destiné en Suisse à celui qui aura le mieux apprecié la justesse des punitions : mais il me semble que M. Beccaria n'a guère laissé à glaner après lui. Il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a si judicieusement proposé. Dès que

les peines ſont proportionnées au délit, tout eſt en règle.

Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Eſpagne : on y rétablit l'inquiſition, on ſe gendarme contre le bon ſens, en un mot on y fait des ſottiſes. Au lieu du philoſophe d'Aranda, c'eſt un confeſſeur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le roi : *ex ungue leonem.*

Je reviens de la Siléſie dont j'ai été très-content : l'agriculture y fait des progrès très-ſenſibles; les manufactures proſpèrent; nous avons débité à l'étranger pour cinq millions de toile, & pour un million deux cent mille écus de draps. On a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes, qui fourniſſent à toute la Siléſie. Nous faiſons du vitriol auſſi bon que l'étranger. Un homme fort induſtrieux y fait de l'indigo tel que celui des Indes; on change le fer en acier avec avantage, & bien plus ſimplemeut que de la façon que Réaumur le propoſe. Notre population eſt augmentée depuis 1756 (qui était l'année de la guerre) de cent quatre-vingt mille ames. Enfin tous les fléaux qui avaient abymé ce pauvre pays, ſont comme s'ils n'avaient jamais été; & je vous avoue que je reſſens une douce ſatisfaction à voir une province revenir de ſi loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées ſur le papier; & pour épargner la peine de les tranſcrire, j'ai fait imprimer ſix exemplaires de mes rêveries : je vous en envoie un. Je n'ai eu que le temps de faire une eſquiſſe; cela devrait

être plus étendu; mais c'eſt à de vrais ſavans à y mettre la dernière main. Meſſieurs les encyclopédiſtes ne ſeront peut-être pas toujours de mon avis: chacun peut avoir le ſien. Toutefois ſi l'expérience eſt le plus sûr des guides, j'oſe dire que mes aſſertions ſont uniquement fondées ſur ce que j'ai vu, & ſur ce que j'ai réfléchi.

Vivez, patriarche des êtres penſans, & continuez, comme l'aſtre de la lumière, à éclairer l'univers. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 de ſeptembre.

Si j'exécute votre commiſſion, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de Jean-Jacques à Veniſe: j'aurai, comme Bacchus ou Moïſe, fait jaillir une fontaine d'un rocher. Mais ce rocher ſur lequel je dois faire mes opérations eſt plus dur que le diamant. Et vous voulez que j'en faſſe ſortir les eaux du Pactole! Je crains que mon ſoi-diſant pupille ne me perde de réputation; & qu'il ne m'arrive comme à ces prophètes des Cévènes qui voulurent à Londres reſſuſciter un mort, & qui n'en purent venir à bout. Cependant j'ai repaſſé tout mon Cicéron & tout mon Démoſthènes pour compoſer une lettre bien pathétique à ſon alteſſe ſéréniſſime, où par une belle péroraiſon je m'efforce d'amollir ſes entrailles d'airain, lui repréſentant que le grand homme auquel il doit, a mérité la reconnaiſſance de toute l'Europe, & qu'ainſi c'eſt

c'eſt une double dette dont il doit s'acquitter envers lui. Je lui parle d'une vieilleſſe reſpectable qu'il faut honorer & ſoulager, & de la réputation qui réjaillira ſur lui d'avoir aidé à tranquilliſer ſur la fin de ſa carrière ce patriarche des êtres penſans, & un homme dont le nom durera plus long-temps que celui de la Forêt-noire & du Virtemberg. Enfin ſi des phraſes peuvent trouver quelque choſe dans des bourſes vides, peut-être en ferai-je ſortir les derniers écus. Mais je n'en réponds pas, car *de nihilo nihil*, &c., comme vous ſavez.

Grimm eſt arrivé ici de Pétersbourg. Nous avons beaucoup parlé de votre pantocratrice, de ſes lois, des grandes meſures qu'elle prend pour civiliſer ſa nation. Grimm eſt devenu colonel : je vous en avertis pour ne pas omettre ce titre qui de philoſophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ſes hauts faits d'armes en Crimée, ſi le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'impératrice.

Mais l'incertitude où je ſuis de ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout ceci. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille qui, jaloux de ma réputation, me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, & conſervez-vous pour la conſolation des êtres penſans, & pour le grand contentement du ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DU ROI.

A Potsdam, le 9 de novembre.

Monsieur Bitaubé doit se trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui pensent: chacun veut voir cet homme unique qui fait la gloire de notre siècle. Le comte de Falkenstein a senti la même attraction; mais dans sa course, l'astre de Thérèse lui imprima un mouvement centrifuge qui, de tangente en tangente, l'attira à Genève. Un traducteur d'Homère se croit gentil-homme de la chambre de Melpomène, ou marmiton dans les offices d'Apollon; & muni de ce caractère, il se présente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade : & celui-là fait abaisser son génie pour se mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages.

Bitaubé vous a dit vrai : j'ai fait construire à Berlin une bibliothèque publique. Les œuvres de Voltaire étaient trop maussadement logées auparavant; un laboratoire chymique qui se trouvait au rez de chaussée menaçait d'incendier toute notre collection. Alexandre le grand plaça bien les œuvres d'Homère dans la cassette la plus précieuse qu'il avait trouvée parmi les dépouilles de Darius : pour moi qui ne suis pas Alexandre ni grand, & qui n'ai dépouillé personne, j'ai fait, selon mes petites facultés, construire le plus bel étui possible pour y placer les œuvres de l'Homère de nos jours.

Si pour compléter cette bibliothèque vous vouliez bien y ajouter ce que vous avez composé sur les lois, vous me ferez plaisir, d'autant plus que je ne crains pas les ports. Je crois vous avoir donné, dans ma dernière lettre, des notions générales à l'égard de nos lois, & du nombre des punitions qui se font annuellement. Je dois cependant y ajouter nécessairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des lois. La police est ce que les moralistes appellent le principe réprimant. Si l'on ne vole point, si l'on n'assassine point, c'est qu'on est sûr d'être incontinent découvert & saisi. Cela retient les scélérats timides. Ceux qui sont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits États leur offre des asyles en assez grand nombre.

Vous voyez que dans l'Empire on ne restitue pas même l'argent qu'on a emprunté des philosophes. Je vous envoie ci-jointe la copie de la réponse que j'ai reçue de M. le duc de Virtemberg. Ce prince, qui tend au sublime, veut imiter en tout les grandes puissances : & comme la France, l'Angleterre, la Hollande & l'Autriche sont surchargées de dettes, il veut ranger le duché de Virtemberg dans la même cathégorie. Et s'il arrive que quelqu'une de ces puissances fasse banqueroute, je ne garantirais pas que, piqué d'honneur, il n'en fit autant. Cependant je ne crois pas que maintenant vous ayiez à craindre pour votre capital, vu que les états de Virtemberg ont garanti les dettes de son altesse sérénissime, & qu'au

demeurant il vous reste libre de vous adresser aux parlemens de Lorraine & d'Alsace. J'avais bien prévu que son altesse sérénissime serait récalcitrante sur le fait des remboursemens, & je vous assure de plus que ce soi-disant pupille n'a jamais écouté mes avis ni suivi des conseils.

Que ces misères ne troublent point la sérénité de vos jours; tranquille, du palais des sages vous pouvez contempler de cette élévation les défauts & les faiblesses du genre humain, les égaremens des uns, & les folies des autres : heureux dans la possession de vous-même, vous vous conserverez pour ceux qui savent vous admirer, au nombre desquels, & en première ligne, vous compterez, comme je l'espère, le solitaire de Sans-souci. *Vale.*

Fédéric.

DU ROI.

A Potsdam, le 18 de novembre.

J'attends votre ouvrage instructif sur les abus de la législation, & avec impatience, persuadé que j'y trouverai l'utile & l'agréable. Il paraît que l'Europe est à présent en train de s'éclairer sur tous les objets qui influent le plus au bien de l'humanité, & il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philosophie. Pour vos Velches, sur lesquels vous glosez, je croirais qu'en les prenant en masse, ils sont à-peu-près semblables aux autres habitans de ce globe : ils ont peut-être quelque chose

de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en férocité. D'ailleurs l'homme est une espèce assez méchante, à laquelle il faut par-tout des principes réprimans, ou sa méchanceté foncière renverserait toutes les bornes de l'honnêteté & même de la bienséance. Souvenez-vous que si vos Français vont de l'échafaud au spectacle, Cicéron, Atticus, Varron, Catulle assistaient au spectacle barbare des combats de gladiateurs, & qu'ensuite ils allaient entendre les tragédies d'Ennius & les comédies de Térence. L'habitude gouverne les hommes : la curiosité les attire à l'exécution d'un coupable, & l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps.

Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, & peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces; & des ignorans, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement, & constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités !

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous? J'ignorais l'anecdote du régiment levé de cet ordre, & qui probablement aura eu sa part à l'aventure des chèvres (1) : mais, comme ces animaux

(1) Allusion à une armée levée par le pape & les jésuites contre Henri IV; elle amena des chèvres à sa suite, & fit connaître en

ſont très-rares en Sileſie, je ne crois pas que nos bons pères ſe ſoient avilis en fréquentant cette eſpèce. J'ai conſervé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je ſuis, & puis encore incrédule. En voici les raiſons.

On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, ſi ce n'eſt parmi les jéſuites; nous n'avions perſonne capable de tenir les claſſes; nous n'avions ni pères de l'oratoire ni puriſtes; le reſte des moines eſt d'une ignorance craſſe : il fallait donc conſerver les jéſuites ou laiſſer périr toutes les écoles. Il fallait donc que l'ordre ſubſiſtât pour fournir des profeſſeurs à meſure qu'il venait à en manquer; & la fondation pouvait fournir la dépenſe à ces frais. Elle n'aurait pas été ſuffiſante pour payer des profeſſeurs laïques. De plus, c'était à l'univerſité des jéſuites que ſe formaient les théologiens deſtinés à remplir les cures. Si l'ordre avait été ſupprimé, l'univerſité ne ſubſiſterait plus, & l'on aurait été néceſſité d'envoyer les Siléſiens étudier la théologie en Bohème. Ce qui aurait été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement,

Toutes ces raiſons valables m'ont fait le paladin de cet ordre. Et j'ai ſi bien combattu pour lui que je l'ai ſoutenu, à quelques modifications près, tel qu'il ſe trouve à préſent: ſans général, ſans troiſième vœu, & décoré d'un nouvel uniforme que le pape lui

France cette turpitude juſque-là ignorée des Velches. C'eſt, avec la théologie, la ſeule choſe que Rome moderne ait pu enſeigner (*Note de l'édit. de Khell*).

a conféré. Le malheur de cet ordre a influé ſur un général qui en avait été dans ſa jeuneſſe : ce M. de Saint-Germain avait de grands & de beaux deſſeins très-avantageux à vos Velches ; mais tout le monde l'a traverſé, parce que les réformes qu'il ſe propoſait de faire auraient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnait. Il lui fallait de l'argent pour ſupprimer la maiſon du roi ; on le lui a refuſé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvait augmenter ſes forces ſans payer un ſou de plus, perdus pour vos Velches, afin de conſerver dix mille fainéans bien chamarrés & bien galonnés. Et vous voulez que je n'eſtime pas un homme qui penſe ſi juſte ? Le mépris ne peut tomber que ſur les mauvais citoyens qui l'ont contrecarré.

Souvenez-vous, je vous prie, du P. Tournemine votre nourrice (vous avez ſuccé chez lui le doux lait des muſes), & réconciliez-vous avec un ordre qui a porté, & qui, le ſiècle paſſé, a fourni à la France des hommes du plus grand mérite. Je ſais très-bien qu'ils ont cabalé & ſe ſont mêlés d'affaires ; mais c'eſt la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il ſouffert ? Je ne m'en prends pas au père le Tellier, mais à Louis XIV.

Mais tout cela m'embarraſſe moins que le patriarche de Ferney : il faut qu'il vive, qu'il ſoit heureux & qu'il n'oublie pas les abſens. Ce ſont les vœux du ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 novembre.

GRAND homme en tout, & sans rival
Depuis Paris jusqu'a la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine & grecque!
Vous placez leur bibliothèque
Vis-à-vis de votre arsenal.
Vous avez passé votre vie
Entre le dieu des grenadiers
Et le dieu de la poésie.
Tous deux épris de jalousie
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en sage;
Vous les caressez tour à tour;
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

J'apprends, sire, que M. d'Alembert vous a proposé un des martyrs de la philosophie pour un de vos bibliothécaires. C'est ce de Lisle, dont votre majesté a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné comme Morival par un sanhédrin de barbares imbécilles. Ce de Lisle est assez savant pour un bel-esprit; il est très-laborieux; il a autant de véritable vertu, que les bigots en affectent de fausse. Je le crois très-digne de servir votre majesté dans toutes les parties de la littérature; votre vocation est de réparer nos sottises & nos injustices.

J'ai mis aux charriots de poste des exemplaires du *Prix de la justice & de l'humanité*, pour lequel vous

avez contribué ſi généreuſement, ils arriveront quand il plaira à Dieu.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. J'ai plus d'averſion que jamais pour l'extrême-onction & pour ceux qui la donnent. En attendant je ſuis à vos pieds, & je vous invoque comme mon conſolateur dans cette vie & dans l'autre.

Le vieux malade.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de décembre.

Il eſt agréable d'avoir le monument de toutes les penſées des hommes, qu'on a pu recueillir : pour les ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra s'en tenir à Homère, Virgile, le Taſſe, Voltaire & l'Arioſte. Il ſemble qu'en tout pays les cervelles ſe deſsèchent & ne produiſent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages hiſtoriques, il faudrait, pour les rendre utiles, les purger, ſi l'on pouvait, de l'eſprit de parti, des fauſſes anecdotes & des menſonges. Quant aux métaphyſiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhenſibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre eſprit; & quant à tout le fatras théologique d'auteurs hypocondriaques & fanatiques, il ne mérite pas qu'on perde ſon temps à lire les chimères ineptes qui leur ont paſſé par le cerveau; je ne dis rien de meſſieurs les géomètres qui carrent éternellement des courbes inutiles : je les laiſſe avec leurs points ſans étendue & leurs lignes ſans profondeur, ainſi que

meſſieurs les médecins qui s'érigent en arbitres de notre vie, & qui ne ſont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chymiſtes qui, au lieu de créer de l'or, le diſſipent en fumée par leurs opérations ?

Il ne reſte donc pour notre utilité & pour notre conſolation que les belles-lettres qu'on a nommées à juſte titre *les lettres humaines*; & c'eſt à elles que je m'en tiens. Le reſte peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont trouvées en d'autres livres, & dont ils trouvent là les originaux : & voilà à quoi cette bibliothèque eſt deſtinée. Mais les œuvres de Voltaire y occupent la place la plus brillante; la belle édition in-4° y eſt étalée dans toute ſa pompe.

Vous me propoſez un M. de Liſle pour bibliothécaire : mais je dois vous apprendre que nous en avons déjà trois; & que, ſelon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité. Je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous en avons.

Pour mon très-indigne pupille, le duc de Virtemberg, je ſuis bien loin de vouloir excuſer ſes mauvais procédés. Il ne faut pas le rebuter; on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de ſon droit. Et j'eſpère encore de pouvoir ériger un trophée à *Voltaire vainqueur du Duc.*

Je ſuis ſur le point d'aller à Berlin donner le carnaval aux autres ſans y participer moi-même. Il s'y trouve un comte de Montmorency-Laval, très-

aimable garçon que j'ai vu en Siléſie. Je me diſpute avec lui : il veut apprendre l'allemand ; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, & qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie, & n'eſt certainement pas ennemi des Pruſſiens.

Puiſſe la nature fortifier les fibres du vieux patriarche : je ne m'intéreſſe qu'à ſon corps, car ſon eſprit eſt immortel. *Vale.*

FÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 janvier.

SIRE, GRAND HOMME,

Que vous m'inſtruiſez, que vous me conſolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout de ma carrière ! Votre majeſté, ou plutôt votre humanité a bien raiſon ; le fatras métaphyſique, théologique, fanatique, eſt ſans doute ce que nous avons de plus mépriſable, & cependant on écrira ſur ces chimères abſurdes tant qu'il y aura des univerſités, des eſprits faux, & de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'Archimède & Newton qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des choſes très-difficiles, très-inconnues & très-utiles ; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne ſavent que diviſer A — B, plus C par X moins Z, & qui paſſent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'hiſtoire, ce n'eſt après tout qu'une gazette; la plus vraie eſt remplie de fauſſetés; & elle ne peut avoir de mérite que celui du ſtyle. Ce ſtyle eſt le fruit de la littérature; c'eſt donc à la littérature qu'il faut s'en tenir. C'eſt ainſi que penſa le grand Condé dans ſa retraite de Chantilly, c'eſt ainſi que penſe le grand Frédéric à Sans-ſouci.

Quand j'ai propoſé à votre majeſté le ſieur de Liſle pour arranger votre nouvelle bibliothèque, je ne ſavais pas que vous aviez déjà pluſieurs gens de lettres occupés de ce ſervice. Je le propoſais comme un homme laborieux & exact, très-capable de faire des extraits & de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ſes talens dans ce travail, & j'oſais vous le préſenter comme un ſubalterne qui aurait bien ſervi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne penſez; votre pupille vient enfin de ſe laiſſer un peu attendrir: il m'a payé vingt mille francs ſur les quatre-vingt mille que je lui avais prêtés; & peut-être avant ma mort me paiera-t-il le reſte; c'eſt vous que j'en dois remercier.

M. le comte de Montmorency-Laval ſaura bientôt aſſez d'allemand pour faire tourner à droite & à gauche, & pour commander l'exercice; mais en vous entendant parler français, il donnera la préférence à la langue des Montmorency; ſans doute les hommes de ſa maiſon doivent aimer les Pruſſiens. Il n'y a jamais eu que le cardinal de Bernis, qui ait imaginé d'unir la France avec la maiſon d'Autriche contre

la maison de Brandebourg ; il en a été bien puni. Sa politique a été aussi malheureuse que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne sais si les charriots de poste ont apporté à votre majesté le petit paquet, contenant deux exemplaires du petit livre contre la torture & contre la caroline de Charles-Quint : nous allons tâcher d'être humains chez nos Suisses, ce sera à votre exemple ; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le respect, toute la reconnaissance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de ressentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur & de votre gloire.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le premier d'avril.

SIRE,

Le gentil-homme français qui rendra cette lettre à votre majesté, & qui passe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que si je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps, c'est que j'ai été occupé à éviter deux choses qui me poursuivaient dans Paris, les sifflets & la mort.

Il est plaisant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aie échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'est que de vous être consacré : je me suis renommé de vous, & j'ai été sauvé.

J'ai vu avec ſurpriſe & avec une ſatisfaction bien douce, à la repréſentation d'une tragédie nouvelle, que le public qui regardait, il y a trente ans, Conſtantin & Théodoſe comme les modèles des princes & même des ſaints, a applaudi avec des tranſports inouis à des vers qui diſent que Conſtantin & Théodoſe n'ont été que des tyrans ſuperſtitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philoſophie a fait enfin dans toutes les conditions. Je ne déſeſpérerais pas de faire prononcer dans un mois le panégyrique de l'empereur Julien : & aſſurément ſi les Pariſiens ſe ſouviennent qu'il a rendu chez eux la juſtice comme Caton, & qu'il a combattu pour eux comme Céſar, ils lui doivent une éternelle reconnaiſſance.

Il eſt donc vrai, ſire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, & que ceux qui ſe croient payés pour les aveugler ne ſont pas toujours les maîtres de leur crever les yeux ! Graces en ſoient rendues à votre majeſté. Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouiſſez de vos établiſſemens en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la ſuperſtition, ainſi que le ſoutien de la liberté germanique.

Vivez plus long-temps que moi pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puiſſe *Fédéric le grand* être *Fédéric immortel !*

Daignez agréer le profond reſpect & l'inviolable attachement de Voltaire.

Fin des Lettres du roi de Pruſſe & de M. de Voltaire.

LETTRES

DES

PRINCES DE PRUSSE, &c.

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT.

Nous donnons ici, par ſupplément, non pas toutes les lettres écrites à Voltaire par différens princes de la maiſon de Brandebourg, & dont la plupart ne ſont que de vains complimens, mais celles qui forment une correſpondance ſuivie. Telles ſont les lettres de madame la Margrave de Bareith, l'une des ſœurs du roi de Pruſſe, celle qui lui était la plus chère, qui lui reſſemblait par l'eſprit, & qui l'emportait ſur lui par les qualités de ſon ame douce, ſenſible & bienfaiſante. Elle ne partagea point les torts de ſon frère envers Voltaire; elle ſe montra plus véritablement ſon amie : auſſi Voltaire a-t-il conſacré à ſa mémoire une de ſes meilleures, & peut-être la plus belle de ſes odes.

Nous avons conſervé quelques autres lettres; celles du prince Henri, parce qu'elles ſont d'un héros, & celles de Frédéric-Guillaume, alors prince royal, & depuis roi de Pruſſe. Ces lettres, quoiqu'en petit nombre, atteſteront que toute cette maiſon de Brandebourg avait été ſingulièrement favoriſée par la nature, & nous les regardons comme un monument précieux pour ſa gloire.

LETTRES

LETTRES
DES
PRINCES DE PRUSSE, &c.
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

DE LA PRINCESSE ULRIQUE,

DEPUIS REINE DE SUÈDE.

Octobre 1743.

C'EST pour vous faire part, monsieur, de l'aventure la plus étrange de ma vie, que j'ai le plaisir de vous écrire. Comme vous y avez donné lieu, je ne pouvais me dispenser de vous en faire le récit. Retirée dans ma solitude, dans le temps que Morphée sème ses pavots, je goûtais le plaisir d'un sommeil doux & tranquille. Un songe charmant s'emparait de mes sens. Apollon, d'un port majestueux, l'air doux & gracieux, suivi des neuf sœurs, se présente à ma vue. J'apprends, dit-il, jeune mortelle, que tu reçus des vers de mon favori. Une chétive prose fut toute ta réponse, j'en fus offensé. Ton ignorance fit ton crime; te pardonner,

c'eſt l'ouvrage des Dieux. Viens, je veux te dicter: J'obéis en écrivant ce qui ſuit:

(*a*) Quand vous fûtes ici, Voltaire,
Berlin, de l'arſenal de Mars,
Devint le temple des beaux-arts,
Mais trop plein de l'objet dont le cœur vous ſut plaire,
Émilie en tous lieux préſente à vos regards.....
Enfin l'illuſion, une douce chimère,
Me fit paſſer chez vous pour reine de Cythère.
Au ſortir de ce ſonge heureux,
La vérité toujours ſévère
A Bruxelles bientôt deſſillera vos yeux;
Je ſens aſſez de nous la différence extrême.
O vous, tendres amis, qui vous rendez fameux,
Au haut de l'Hélicon vous vous placez vous-même;
Moi, je dois tout à mes aïeux.
Tel eſt l'arrêt du ſort ſuprême:
Le haſard fait les rois, la vertu fait les dieux.

A ces mots, je m'éveillai; à mon réveil, vous perdîtes un empire, & moi l'art de rimer. Contentez-vous, monſieur, qu'une deuxième fois en proſe, je vous aſſure de l'eſtime parfaite avec laquelle je ſuis votre affectionnée

ULRIQUE.

(*a*) La princeſſe Ulrique, depuis reine de Suède, était une des ſœurs du roi de Pruſſe. C'eſt à elle que Voltaire adreſſa ces vers charmans (tome I *des Mélanges de poéſies*, page 322).

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus groſſier menſonge, &c.

Ceux qu'elle adreſſe ici à Voltaire méritaient d'être conſervés, non comme un modèle de ſtyle, mais parce qu'ils prouvent combien l'eprit, les talens, le goût des arts étaient naturels à toute cette maiſon de Brandebourg. Aucune maiſon royale connue n'aurait à citer un pareil phénomène.

DE MME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 18 février.

Si vous desirez grandement de me revoir, je vous rends le réciproque ; partant frère Voltaire sera le bien venu, en quelque temps que ce soit : & nous tâcherons de lui rendre notre abbaye agréable, autant que faire sera possible. Ne vous émerveillez pas de mon langage de jadis. Il était naïf ; & qui dit naïf, dit sincère. Bref, je lis les Mémoires de Sully, & j'ai parcouru tous ceux que j'ai sur l'Histoire de France. Ces mémoires secrets mettent infiniment mieux au fait que les histoires générales où les auteurs attribuent souvent les belles actions, tant politiques que militaires, à ceux qui n'y ont eu que peu de part. J'ai conclu que vous avez eu de très-grands hommes, & des rois très-ordinaires. Henri IV n'aurait peut-être jamais régné, ou ne se serait pas maintenu, sans un Sully ; & Louis XIV, sans les Louvois, les Colbert & les Turenne, n'aurait jamais acquis le surnom de *grand*. Tel est le monde : on sacrifie à la grandeur & rarement au mérite.

Vous me mandez des choses bien extraordinaires. Apollon est en procès avec un juif ! Fi donc, monsieur, cela est abominable. J'ai cherché dans toute la mythologie, & n'ai trouvé ombre de plaidoyer dans ce goût au Parnasse. Quelque comique qu'il soit, je ne veux point le voir représenter sur la scène. Les grands hommes n'y doivent paraître que dans leur lustre. Je

veux vous y contempler juge de l'esprit, des talens & des sciences, triomphant des Racine & des Corneille, & dictateur perpétuel de la république des belles-lettres. J'espère que votre israélite aura porté la peine de sa fourberie, & que vous aurez l'esprit tranquille.

Envoyez-nous bientôt le marquis d'Adhémar; songez à la joie, renoncez à la repentance; portez-vous bien; pensez quelquefois à moi, & comptez sur ma parfaite estime.

WILHELMINE.

DE LA MÊME.

25 décembre.

SOEUR Guillemette à frère Voltaire, salut; car je me compte parmi les heureux habitans de votre abbaye, quoique je n'y sois plus; & je compte très-fort, si Dieu me donne bonne vie & longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre consolante épître. Je vous jure mon grand juron, monsieur, qu'elle m'a infiniment plus édifiée que celle de Saint Paul à la dame élue. Celle-ci me causait un certain assoupissement qui valait l'opium, & m'empêchait d'en appercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire; elle m'a tirée de ma léthargie, & a remis en mouvement mes esprits vitaux.

Quoique vous ayiez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole, & que vous viendrez me voir ici. Apollon vint jadis se familiariser avec les mortels, & ne dédaigna pas de se faire pasteur

pour les inſtruire. Faites-en de même, monſieur ; vous ne pouvez ſuivre de meilleur modèle.

Que dites-vous de l'arrivée du meſſie à Dreſde ? Pourrez-vous après cela révoquer en doute les miracles ? Si j'avais été le prince royal de Saxe, j'en aurais laiſſé tout l'honneur au Saint-Eſprit ; mais il penſe comme Charles VI. Lorſque l'impératrice accoucha de l'archiduc, on cria que c'était à Népomucène qu'on en avait l'obligation ; à Dieu ne plaiſe, dit l'empereur ; je ſerais donc cocu.

Mais laiſſons là le Saint-Eſprit & le Meſſie. Quoiqu'il ſoit né aujourd'hui, je vous aſſure que je n'aurais pas penſé à lui, ſans l'aventure merveilleuſe de Saxe. J'aime mieux penſer aux beaux-eſprits de Potſdam, à ſon abbé & à ſes moines. Reſſouvenez-vous quelquefois en revanche des abſens ; & comptez toujours ſur moi, comme ſur une véritable amie.

WILHELMINE.

DE LA MÊME.

Le 23 janvier.

IL faut que je me ſois très-mal expliquée dans ma dernière lettre, puiſque vous n'en avez pas compris le ſens. Peut-être étais-je dans ce moment-là inſpirée du Saint-Eſprit. Comme vous n'êtes pas apôtre, vous avez trouvé fort obſcur ce que je croyais fort clair. J'en viens à l'explication. Le duc de Virtemberg m'a marqué qu'il avait deſſein d'engager le marquis

d'Adhémar à ſon ſervice. J'ai craint qu'il ne vous prévînt, & vous ai prié de faire enſorte que le marquis refuſe les propoſitions qu'on lui fera de la part du duc. Le margrave ne vous démentira point par rapport aux quinze cents écus d'appointemens que vous lui avez offerts. Je vous prie de dépêcher cette affaire, & d'engager M. d'Adhémar à ſe rendre bientôt ici. On lui deſtine une charge de cour au-deſſus de celle de chambellan, & vous pouvez compter que le margrave aura pour lui toutes les attentions imaginables.

Je crois que votre ſéjour en Allemagne inſpire dans tous les cœurs la fureur de réciter des vers. La cour de Virtemberg revient exprès ici pour hiſtrioner avec nous. Le ſenſé Vriot nous a choiſi, ſelon moi, la plus déteſtable pièce de théâtre qu'il y ait pour la verſification : c'eſt Oreſte & Pilade de la Motte. J'admire les différentes façons de penſer qu'il y a dans le monde. Vous excluez les femmes de vos tragédies de Potſdam, & nous voudrions, ſi nous avions un Voltaire, retrancher les hommes de celles que nous jouons ici. N'y aurait-il pas moyen que vous puiſſiez nous accommoder une de vos pièces, & y donner les deux principaux rôles aux femmes ? Le duc & ma fille jouent fort joliment ; mais c'eſt tout. Le pauvre Montperni eſt encore trop languiſſant pour prendre un grand rôle, & le reſte ne fait qu'eſtropier vos pièces. Je n'ai oſé propoſer Sémiramis ; la ducheſſe mère ayant repréſenté cette pièce à Stutgard.

J'ai vu, ces jours paſſés, un perſonnage ſingulier. C'eſt un référendaire du pape, prélat, chanoine de

Sainte-Marie, & malgré tout cela homme ſenſé : déchaîné contre les moines, à l'abri du préjugé, & ne parlant que de tolérance.

Votre petit acteur eſt arrivé. Comme j'ai été tout ce temps fort incommodée, je ne l'ai point encore vu ; mais on m'en dit beaucoup de bien.

Venez bientôt nous voir dans notre couvent ; c'eſt tout ce que nous ſouhaitons. Le margrave vous fait bien des amitiés. Saluez tous les frères qui ſe ſouviennent encore de moi, & ſoyez perſuadé que l'abbeſſe de Bareith ne deſire rien tant que de pouvoir convaincre frère Voltaire de ſa parfaite eſtime.

WILHELMINE.

DE LA MÊME.

Le 20 avril.

LA pénitence que vous vous impoſez a achevé de fléchir mon courroux. Je n'avais pu encore oublier votre indifférence. Il ne fallait pas moins qu'un pélerinage à Notre-Dame de Bareith pour effacer votre péché. Frère Voltaire ſera pardonné à ce prix. Il ſera le bien venu ici, & y trouvera des amis empreſſés à l'obliger & à lui témoigner leur eſtime. Je doute encore de l'accompliſſement de vos promeſſes. Le climat d'Allemagne a-t-il pu en ſi peu de temps réformer la légèreté françaiſe ? Le voyage de France & d'Italie, réduits en châteaux en Eſpagne, me font craindre le même ſort pour celui-ci. Soyez donc

archi-germain dans vos résolutions, & procurez-moi bientôt le plaisir de vous revoir.

Quoiqu'absent vous avez eu la faculté de m'arracher des larmes. J'ai vu hier représenter votre faux prophète. Les acteurs se sont surpassés, & vous avez eu la gloire d'émouvoir nos cœurs franconiens, qui d'ailleurs ressemblent assez aux rochers qu'ils habitent.....

Le temps m'empêche de vous en dire davantage aujourd'hui. Soyez persuadé que je serai toujours votre amie.

WILHELMINE.

DE M. DE VOLTAIRE,

A. S. A. S. LE LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Shwetzingen, près Manheim, le 4 auguste 1753.

MONSEIGNEUR,

Votre altesse sérénissime m'a recommandé de lui apprendre la suite de l'aventure odieuse de Francfort. Le roi de Prusse l'a fait désavouer par son envoyé en France. Cependant le brigandage exercé par Freitag, qui se dit ministre du roi de Prusse à Francfort, n'a pas encore été réparé; les effets volés n'ont point été restitués, & on n'a point rendu encore l'argent qu'on avait pris dans nos poches. Il ne faut point de formalités pour voler, & il en faut pour restituer. Il y a grande apparence que le conseil de la ville de Francfort

ne voudra pas ſe couvrir d'opprobre; & on doit eſpérer que le roi de Pruſſe fera juſtice du malheureux qui, pour ſe faire valoir, d'un côté auprès de ſon maître, & de l'autre pour dépouiller des étrangers, a commis des violences ſi atroces. Il aurait peut-être fallu être ſur les lieux pour obtenir une juſtice plus prompte. Voilà en partie pourquoi j'avais eu deſſein de paſſer quelques ſemaines à Hanau. Mais ma ſanté, & les bontés de ma cour m'ont rappelé en France; & je compte y retourner après avoir profité quelque temps des agrémens de la cour de Manheim, dont je jouis ſans oublier ceux de la vôtre. Je ſerai pénétré toute ma vie, monſeigneur, des bontés dont votre alteſſe ſéréniſſime m'a honoré depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Paris. Si j'étais plus jeune, je me flatterais de pouvoir encore venir me mettre à ſes pieds. Mais ſi je n'ai pas cette conſolation, j'aurai du moins celle de penſer que vous me conſervez votre bienveillance; & je ſerai attaché à votre alteſſe ſéréniſſime juſqu'au dernier moment de ma vie avec le plus profond reſpect & le plus tendre dévouement.

DU PRINCE FRÉDÉRIC DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 16 d'avril.

Il y a long-tems, mon cher ami, que je vous cherche par-tout, & que je ne puis rien entendre de certain de l'endroit de votre ſéjour. Dernièrement un M. de

Wakenits, qui vient de Gotha, m'aſſura que vous étiez à Colmar, & que vous aviez envoyé le deuxième tome des *Annales de l'Empire* à madame la ducheſſe, & que vous y aviez ajouté une dédicace à la fin pour cette princeſſe. Il m'eſt donc impoſſible de garder plus long-temps le ſilence ſans vous demander des nouvelles de votre ſanté ; j'y prends trop de part pour tarder davantage à m'en informer. J'ai lu avec plaiſir le premier tome de vos *Annales*. On y remarque par-tout le feu qui brille dans tous vos écrits ; & quoique cette façon d'écrire ne ſoit pas en elle même ſi agréable que l'hiſtoire, vous y avez donné cependant une tournure qui convient & qui eſt digne de ſon auteur, dont les ouvrages l'immortaliſeront.

J'ai fait venir, il y a quelque temps, de Hollande, tous ces ouvrages. Je les relis tant que je peux, & je ſouhaiterais d'avoir plus de mémoire pour n'en rien perdre. Ils ne quittent point ma table, & d'abord que j'ai un moment à moi, je m'entretiens avec vous par le moyen de vos ouvrages. Permettez que je vous faſſe reſſouvenir que vous m'en avez promis une édition complète.

Faites-moi le plaiſir de me donner bientôt de vos nouvelles. Il y en a qui diſent que vous allez à Bareith, d'autres que vous retournerez à Berlin. J'y prends trop de part pour ne pas m'y intéreſſer vivement. Votre amitié me ſera toujours précieuſe ; comptez ſur un parfait retour de mon côté, étant avec toute la conſidération imaginable.

FRÉDÉRIC, *prince héréditaire de Heſſe.*

DU MÊME.

Caſſel, le 7 mai.

VOTRE lettre, mon cher ami, m'a fait grand plaiſir. Je vous ſuis bien obligé des *Annales de l'Empire* que vous m'avez envoyées. J'ai commencé à les lire, & j'en ſuis preſqu'à la fin du premier tôme. Je ſouhaiterais de trouver quelque choſe qui pût être à votre goût dans ces pays, pour vous l'offrir. Vous ne me dites rien de l'état de votre ſanté. Je veux donc la croire bonne pour ma propre ſatisfaction.

Le cabinet de phyſique me ferait grand plaiſir ſi nous n'en étions richement pourvus mon père & moi. J'oſe même dire que le mien eſt fort complet. Il n'en eſt pas de même des tableaux dont je ſerai charmé d'avoir une liſte des largeurs & hauteurs, en y joignant les prix, comme auſſi les ſujets. J'ai grande opinion des deux tableaux du Guide & de Paul Véronèſe. Le luſtre d'émaîl me ferait auſſi plaiſir ſi j'en ſavais la grandeur, de même que des ſtatues.

Je compte aller paſſer quelques mois à Aix-la-Chapelle & à Spa. L'exercice m'occupe à préſent; c'eſt de ces choſes qui fatiguent beaucoup le corps, ſans donner de la nourriture à l'eſprit. La lecture eſt un de mes amuſemens les plus chéris. Je préfère celle qui fournit à la réflexion; les livres qui traitent de phyſique, d'aſtronomie, de nouvelles découvertes, me font grand plaiſir. Il a paru ces jours paſſés un livre intitulé *Songes phyſiques*. On l'attribue à M. de

Maupertuis. Le titre m'invita à le lire. Le sublime auteur y traite de toutes les matières imaginables. Il prétend que la gêne est le principe de tout ce qu'on fait dans ce monde ; qu'un homme qui se tue, le fait pour sortir de l'état de gêne où il croit être, pour chercher mieux ; que quelqu'un qui boit, le fait pour sortir de l'état de gêne où la soif le retenait. Enfin il fait de cela un systême, & en tire des conséquences extrêmement forcées. Tout ce que l'on peut dire, à l'honneur de l'auteur & du livre, c'est que ce sont des songes qu'il réfutera peut-être à son réveil. Ces songes peuvent aller de pair avec les lettres du même auteur, où il nous parle de la ville latine, des terres Australes, &c. Le style en est extrêmement confus ; aussi les éditeurs n'ont pu s'empêcher de dire, dans leur préface, que l'auteur avait promis un dernier songe pour expliquer les autres.

Conservez-moi votre souvenir, & soyez persuadé, mon cher ami, de ma parfaite & sincère amitié.

FRÉDÉRIC.

P. S. Les cérémonies m'ennuient ; aussi voyez-vous bien que je n'en fais pas à la fin de ma lettre. Mon père & la princesse vous font leurs complimens.

DE M. DE VOLTAIRE.

A. S. A. S. LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DE HESSE-CASSEL.

14 mai.

MONSEIGNEUR,

Je ſuis toujours émerveillé de votre belle écriture. La plupart des princes griffonnent, & votre alteſſe ſéréniſſime aura peine à trouver des ſecrétaires qui écrivent auſſi bien qu'elle. Permettez-moi d'en dire autant de votre ſtyle. Ce que vous dites des *Songes phyſiques* eſt bien digne d'un eſprit fait pour la vérité. Je ne ſais qui eſt l'auteur de cet ouvrage, que je n'ai point vu; mais votre extrait vaut aſſurément mieux que le livre.

On fait à préſent à Colmar une expérience de phyſique fort au-deſſus de celles de l'abbé Nollet. Elle eſt doublement de votre reſſort, puiſque vous êtes phyſicien & prince : il s'agit de tuer le plus d'hommes qu'on pourra, au meilleur marché poſſible, au moyen d'une poudre nouvelle, faite avec du ſel qu'on convertit en ſalpêtre. Le ſecret a déjà fait beaucoup de bruit en Allemagne, & a été propoſé en Angleterre & en Dannemark. En effet, on a fait du bon ſalpêtre avec du ſel, en y verſant beaucoup de nitre; c'eſt-à-dire, on a fait du ſalpêtre avec du ſalpêtre, à grands frais, comme on fait de l'or; & ce n'eſt pas là notre compte. Les deux opérateurs qui

travaillent à Colmar en présence des députés de la compagnie des poudres en France, ont demandé quatre cent cinquante mille écus d'Allemagne pour leur secret, & un quart dans le bénéfice de la vente. Ces propositions ont fait croire qu'ils sont sûrs de leur opération. L'un est un baron de Saxe nommé Plancts, l'autre un notaire de Manheim nommé Boull, qui fait actuellement de l'or aux Deux-Ponts, & qui a quitté son creuset pour les chaudières de Colmar. Il y a trois mois qu'ils disent que la conversion se fera demain. Enfin, le baron est parti pour aller demander en Saxe de nouvelles instructions à un de ses frères qui est grand magicien. Le notaire reste toujours pour achever son acte authentique, & il attend patiemment que le nitre de l'air vienne cuire son sel dans ses chaudières & le faire salpêtre. Il est bien beau à un homme comme lui de quitter le grand œuvre pour ces bagatelles. Jusqu'à présent le nitre de l'air ne l'a pas exaucé; mais il ne doute pas du succès. Voilà de ces cas où il ne faut avoir de foi que celle de St. Thomas, & demander à voir & à toucher.

Je suis bien fâché, monseigneur, d'aller à Plombières pendant que votre altesse sérénissime va à Spa & à Aix. Peut-être ne dirigerai-je pas toujours ma course si mal.

Je renouvelle à votre altesse sérénissime, monseigneur, mon respect, &c.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Paris, le 28 février.

Nous sommes deux à vous écrire cette lettre ; l'un est un abbé qui écrit sur la musique, non pas en musicien, mais en philosophe, grand admirateur de M. de Voltaire, & qui réunit l'ame de Socrate & l'esprit de Pythagore ; & l'autre enfin est un jeune suève que vous avez grondé quelquefois, & qui n'a d'autre mérite que celui d'aimer beaucoup vous & la vérité, & un peu la gloire. Notre lettre sera remplie de questions. Nous voulons jouir de cet esprit philosophique qui voit, qui comprend, qui saisit, qui éclaire tous les sujets sur lesquels il se répand.

D'abord ce même abbé, qui peut dire la messe & qui ne la dit pas, qui adore vos ouvrages quoiqu'ils renversent des préjugés, qui ne va point à vos tragédies parce que les trop grandes émotions l'incommodent, voudrait savoir de vous, monsieur (vous voyez bien que je ne fais qu'écrire ce que l'on me dicte, car j'aurais dit : Mon cher maître), si M. de Montesquieu, qui avait de la probité, ne renvoyait point en secret à nombre d'auteurs qui assurément ne vous sont pas inconnus, une bonne partie de l'estime que le public lui a accordée ?

Pour moi, sans consulter Montesquieu, je serais bien aise de savoir de vous quelle doit être la philosophie des princes ?

L'abbé, car je ne sais quel démon l'a mis aux

trousses de M. de Montesquieu, vous demande si le président a imaginé avant de penser, ou s'il a pensé avant que d'imaginer ?

Et moi, je vous demande si un prince qui gouverne despotiquement peut ne pas craindre le diable ? & si les loups bleus sont plus de mal que les ours noirs qui travaillent sans relâche à rappeler la barbarie que les arts & les sciences repoussent avec peine ? A propos d'ours, l'archevêque est exilé.

Autre question de l'abbé, qui s'imagine que la mère babillarde du marquis, dans votre comédie de Nanine, est la parodie du babillard Polydore de la Mérope, du marquis Maffei.

Pour moi, qui aime fort à rendre justice aux héros, je vous prie de me dire s'il vaut mieux sacrifier le tout à une de ses parties, ou n'avoir pas leurs cinquante mille hommes, & faire le bonheur de son peuple ?

L'abbé & moi nous voulons bien vous épargner un millier de questions que nous avions encore à vous faire, pour nous livrer tout entiers à l'enthousiasme dont vous nous avez remplis.

Maintenant que mon second ne s'en mêle plus, je vous prie de me dire s'il est vrai qu'on imprime la Pucelle. Ce serait le comble de la perfidie, & vraisemblablement vous sauriez à qui vous en prendre. Je ne le crois pas. Le trait serait trop noir. J'aime toujours mon maître, car il est impossible de ne le pas aimer. C'est avec ses sentimens que je serai toujours votre très-humble & très-dévoué serviteur,

LOUIS-EUGÈNE, *duc Virtemberg.*

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Aux Délices, le 14 juin.

Un Suiſſe, un ſolitaire, un de vos ſerviteurs les plus tendrement attachés, qui ne lit point les gazettes, qui ne ſait rien de ce qui ſe paſſe dans ce monde, ſait pourtant que votre alteſſe ſéréniſſime eſt au milieu des coups de canon, dans une île de la Méditerranée, qui appartenait autrefois à Vénus, enſuite aux Carthaginois; qui n'était pas faite pour des Anglais, & qui ſera bientôt toute entière à M. le maréchal de Richelieu. Si vous êtes là, monſeigneur, comme je n'en doute pas, vous avez très-bien fait d'y venir en ſi bonne compagnie. On ne peut pas toujours être à l'affût d'un canon ou au bivouac : on ne peut pas toujours expoſer ſa vie, quelque agréable que cela ſoit. Il y a toujours du temps de reſte avec la gloire, & c'eſt ce qui m'encourage à écrire à votre alteſſe ſéréniſſime. Je me donne rarement cet honneur parce que les plaiſirs ne ſont pas faits pour moi. Un vieux malade, retiré ſur les bords d'un lac, n'eſt plus fait pour entretenir un jeune prince guerrier, quelque philoſophe que ſoit ce prince.

Si dans les momens de relâche que vous donne le ſiége, vous vous occupez à lire, il paraît depuis peu des Mémoires du feu marquis de Torcy, dignes d'être lus de votre alteſſe. Elle y verra un détail vrai &

inſtructif des humiliations que Louis XIV eut à eſſuyer pendant qu'il demandait grace aux Hollandais. Vous contribuez actuellement, monſeigneur, à une gloire auſſi grande que ces abaiſſemens furent triſtes.

La Beaumelle, après avoir déterré, je ne ſais comment, les Lettres de madame de Maintenon, en a inondé le public. Vous verrez dans ces lettres peu de faits, & encore moins de philoſophie.

Le même la Beaumelle a compilé ſur des manuſcrits ſix volumes de Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de Louis XIV & de la cour; mais il a mêlé, au peu de vérités que ces Mémoires contenaient, toutes les fauſſetés que l'envie de vendre ſon livre lui a ſuggérées, & toutes les indécences de ſon caractère. Peu d'écrivains ont menti plus impudemment.

Je vous dirai la vérité, monſeigneur, quand je vous dirai qu'il ne tient qu'à moi d'aller dans un pays où j'ai fait autrefois ma cour à votre alteſſe, & que ce n'eſt pas dans ce pays-là que je voudrais lui renouveller mes hommages.

Je crois que M. le prince de Beauvau a ſouvent le bonheur de vous voir. C'eſt après vous, monſeigneur, celui dont je ſuis le plus fâché d'être éloigné. Votre alteſſe ſéréniſſime ſait à quel point & avec quel tendre reſpect je lui ſerai toujours dévoué.

DE M. DE VOLTAIRE,

A MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Auguste.

MADAME,

Mon cœur est touché plus que jamais de la bonté & de la confiance que votre altesse royale daigne me témoigner. Comment ne serai-je pas attendri avec transport ? Je vois que c'est uniquement votre belle ame qui vous rend malheureuse. Je me sens né pour être attaché avec idolâtrie à des esprits supérieurs & sensibles qui pensent comme vous. Vous savez combien dans le fond j'ai toujours été attaché au roi votre frère. Plus ma vieillesse est tranquille, plus j'ai renoncé à tout, plus je me suis fait une patrie de la retraite, & plus je suis dévoué à ce roi philosophe. Je ne lui écris rien que je ne pense du fond de mon cœur ; rien que je ne croie très-vrai ; & si ma lettre paraît convenable à votre altesse royale, je la supplie de la protéger auprès de lui comme les précédentes (1).

Votre altesse royale trouvera dans cette lettre des choses qui se rapportent à ce qu'elle a pensé elle-même. Quoique les premières insinuations pour la paix n'aient pas réussi, je suis persuadé qu'elles peuvent enfin avoir du succès. Permettez que j'ose vous communiquer une de mes idées. J'imagine que le

(1) Voyez les lettres au roi, année 1757.

maréchal de Richelieu ferait flatté qu'on s'adrefsât à lui. Je crois qu'il penfe qu'il eft néceffaire de tenir une balance; & qu'il ferait fort aife que le fervice du roi fon maître s'accordât avec l'intérêt de fes alliés & avec les vôtres. Si dans l'occafion vous vouliez le faire fonder, cela ne ferait pas difficile. Perfonne ne ferait plus propre que M. de Richelieu à remplir un tel miniftère. Je ne prends la liberté d'en parler, madame, que dans la fuppofition que le roi votre frère fût obligé de prendre ce parti; & j'ofe vous dire qu'en ce cas il vous aurait beaucoup d'obligation, quand même les conjonctures le forceraient à faire des facrifices. Je hafarde cette idée, non pas comme une propofition, encore moins comme un confeil; il ne m'appartient pas d'ofer en donner, mais comme un fimple fouhait qui n'a fa fource que dans mon zèle.

DE M.me LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 19 augufte.

On ne connaît fes amis que dans le malheur. La lettre que vous m'avez écrite fait bien honneur à votre façon de penfer. Je ne faurais vous témoigner combien je fuis fenfible à votre procédé. Le roi l'eft autant que moi. Vous trouverez ci-joint un billet qu'il m'a ordonné de vous remettre. Ce grand-homme eft toujours le même. Il foutient fes infortunes avec un courage & une fermeté dignes de lui. Il n'a pu tranfcrire la lettre qu'il vous écrivait. Elle commençait par des vers. Au lieu d'y jeter du fable, il a pris l'encrier,

ce qui eſt cauſe qu'elle eſt coupée. Je ſuis dans un état affreux, & ne ſurvivrai pas à la deſtruction de ma maiſon & de ma famille. C'eſt l'unique conſolation qui me reſte. Vous aurez de beaux ſujets de tragédies à travailler. O temps! ô mœurs! Vous ferez peut-être verſer des larmes par une repréſentation illuſoire, tandis qu'on contemple d'un œil ſec les malheurs de toute une maiſon, contre laquelle, dans le fond, on n'a aucune plainte réelle. Je ne puis vous en dire davantage; mon ame eſt ſi troublée que je ne ſais ce que je fais. Mais quoi qu'il puiſſe arriver, ſoyez perſuadé que je ſuis plus que jamais votre amie,

WILHELMINE.

DE LA MÊME.

Le 12 ſeptembre.

VOTRE lettre m'a ſenſiblement touchée; celle que vous m'avez adreſſée pour le roi a fait le même effet ſur lui. J'eſpère que vous ſerez ſatisfait de ſa réponſe pour ce qui vous concerne; mais vous le ſerez auſſi peu que moi de ſes réſolutions. Je m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque impreſſion ſur ſon eſprit. Vous verrez le contraire dans le billet ci-joint. Il ne me reſte qu'à ſuivre ſa deſtinée, ſi elle eſt malheureuſe. Je ne me ſuis jamais piquée d'être philoſophe. J'ai fait mes efforts pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a appris à mépriſer les grandeurs & les richeſſes; mais je n'ai rien trouvé dans la

philofophie qui puiffe guérir les plaies du cœur, que le moyen de s'affranchir de fes maux en ceffant de vivre. L'état où je fuis eft pire que la mort. Je vois le plus grand-homme du fiècle, mon frère, mon ami, réduit à la plus affreufe extrémité. Je vois ma famille entière expofée aux dangers & aux périls; ma patrie déchirée par d'impitoyables ennemis; le pays où je fuis peut-être menacé de pareils malheurs. Plût au ciel que je fuffe chargée toute feule des maux que je viens de vous décrire! Je les fouffrirais, & avec fermeté.

Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez, par la part que vous prenez à ce qui me regarde, de vous ouvrir mon cœur. Hélas! l'efpoir en eft prefque banni. La fortune, lorfqu'elle change, eft auffi conftante dans fes perfécutions que dans fes faveurs. L'hiftoire eft pleine de ces exemples; mais je n'y en ai point trouvé de pareils à celui que nous voyons, ni une guerre auffi inhumaine & cruelle, parmi des peuples policés. Vous gémiriez fi vous faviez la trifte fituation de l'Allemagne & de la Pruffe. Les cruautés que les Ruffes commettent dans cette dernière font frémir la nature. Que vous êtes heureux dans votre hermitage, où vous vous repofez fur vos lauriers, & où vous pouvez philofopher de fang froid fur l'égarement des hommes! Je vous y fouhaite tout le bonheur imaginable. Si la fortune nous favorife encore, comptez fur toute ma reconnaiffance; & je n'oublierai jamais les marques d'attachement que vous m'avez données; ma fenfibilité vous en eft garante; je ne

ſuis jamais amie à demi, & je le ſerai toujours véritablement de frère Voltaire.

WILHELMINE.

Bien des complimens à madame Denis; continuez, je vous prie, d'écrire au roi.

DE LA MÊME.

Le 28 d'octobre.

Vos lettres me ſont toutes bien parvenues. L'agitation de mon eſprit a ſi fort accablé mon corps que je n'ai pu vous répondre plutôt. Je ſuis ſurpriſe que vous ſoyez étonné de notre déſeſpoir. Il faut que les nouvelles ſoient bien rares dans vos cantons, puiſque vous ignorez ce qui ſe paſſe dans le monde. J'avais deſſein de vous faire une relation détaillée de l'enchaînement de nos malheurs. Ma faibleſſe y a mis obſtacle. Je ne vous la ferai que très-abrégée. La bataille de Kolin était déjà gagnée, & les Pruſſiens étaient les maîtres du champ de bataille, ſur la montagne, à l'aile droite des ennemis, lorſqu'un certain mauvais génie, que vous n'aimiez point, s'aviſa, contre les ordres exprès qu'il avait reçus du roi, d'attaquer le corps de bataille autrichien; ce qui cauſa un grand intervalle entre l'aile gauche pruſſienne, qui était victorieuſe, & ce corps. Il empêcha auſſi que cette aile fût ſoutenue. Le roi boucha le vide avec deux régimens de cavalerie. Une décharge de canons à cartouche les fit reculer & fuir. Les Autrichiens,

qui avaient eu le temps de ſe reconnaître, tombèrent en flanc & à dos ſur les Pruſſiens. Le roi, malgré ſon habileté & ſes peines, ne put remédier au déſordre. Il fut en danger d'être pris ou tué. Le premier bataillon des gardes à pied lui donna le temps de ſe retirer, en ſe jettant devant lui. Il vit maſſacrer ces braves gens, qui périrent tous, à la réſerve de deux cents, après avoir fait une cruelle boucherie des ennemis. Le blocus de Prague fut levé le lendemain. Le roi forma deux armées. Il donna le commandement de l'une à mon frère de Pruſſe & garda l'autre. Il tira un cordon depuis Liſſa juſqu'à Leitmeritz où il poſa ſon camp. La déſertion ſe mit dans ſon armée. De près de trente mille ſaxons à peine il en reſta deux à trois mille. Le roi avait en face l'armée de Nadaſti, mon frère qui était à Liſſa celle de Tawn. Mon frère tirait ſes vivres de Zittaw, le roi du magaſin de Leitmeritz. Tawn paſſa l'Elbe, & déroba une marche au prince de Pruſſe. Il prit Gabel où étaient quatre bataillons Pruſſiens, & marcha à Zittaw. Le prince décampa pour aller au ſecours de cette ville. Il perdit les équipages & les pontons, les voitures étant trop larges & ne pouvant paſſer par les chemins étroits des montagnes. Il arriva à temps pour ſauver la garniſon & une partie du magaſin. Le roi fut obligé de rentrer en Saxe. Les deux armées combinées campèrent à Bautzen & Bernſtadt, celle des Autrichiens entre Gorlitz & Schounaw dans un poſte inattaquable. Le 17 de ſeptembre le roi marcha à l'ennemi pour tâcher de s'emparer de Gorlitz. Les deux armées en préſence

ſe canonnèrent ſans effet; mais les Pruſſiens parvinrent à leur but & prirent Gorlitz. Ils ſe campèrent alors depuis Bernſtadt ſur les hauteurs de Javernic, juſqu'à la Neiſſe, où le corps du général Vinterfeld commençait, s'étendant juſqu'à Radomeritz. L'armée du prince de Soubiſe, combinée avec celle de l'Empire, s'était avancée juſqu'à Erfort. Elle pouvait couper l'Elbe, en ſe poſtant à Leipſick, ce qui aurait rendu la poſition du roi fort dangereuſe. Il quitta donc l'armée, dont il donna le commandement au prince de Bevern, & marcha avec beaucoup de précipitation & de ſecret ſur Erfort. Il faillit à ſurprendre l'armée de l'Empire; mais ces troupes craintives s'enfuirent en déſordre dans les défilés impénétrables de la Thuringe, derrière Eiſenach. Le prince de Soubiſe, trop faible pour s'oppoſer aux Pruſſiens, s'y était déjà retiré. Ce fut à Erfort & enſuite à Naumbourg où le deſtin déchaîna ſes flèches empoiſonnées contre le roi. Il apprit l'indigne traité conclu par le duc de Cumberland, la marche du duc de Richelieu, la mort & la défaite de Vinterfeld, qui fut attaqué par tout le corps de Nadaſti, conſiſtant en vingt-quatre mille hommes, & n'en ayant que ſix mille pour ſe défendre; l'entrée des Autrichiens en Siléſie, & celle des Suédois dans l'Uter-Marc, où ils ſemblaient prendre la route de Berlin. Joignez à cela la Pruſſe depuis Memmel juſqu'à Konigsberg réduite en un vaſte déſert: Voilà un échantillon de nos infortunes. Depuis, les Autrichiens ſe ſont avancés juſqu'à Breſlaw. L'habile conduite du prince de Bewern les a empêchés d'y mettre le ſiège.

Ils ſont préſentement occupés à celui de Schweidnitz. Un de leurs partis, de quatre mille hommes, a tiré des contributions de Berlin même. L'arrivée du prince Maurice leur a fait vider le pays du roi. Dans ce moment, on vient me dire que Leipſick eſt bloqué; mon frère de Pruſſe y eſt fort malade; le roi eſt à Torgaw; jugez de mes inquiétudes & de mes douleurs: à peine ſuis-je en état de finir cette lettre. Je tremble pour le roi, & qu'il ne prenne quelque réſolution violente. Adieu, ſouhaitez-moi la mort, c'eſt ce qui pourra m'arriver de plus heureux.

WILHELMINE.

DE LA MÊME.

Le 23 de novembre.

MON corps a ſuccombé ſous les agitations de mon eſprit, ce qui m'a empêché de vous répondre. Je vous entretiendrai aujourd'hui de nouvelles bien plus intéreſſantes que celles de mon individu. Je vous avais mandé que l'armée des alliés bloquait Leipſick; je continue ma narration. Le 26, le roi ſe jeta dans la ville avec un corps de dix mille hommes; le maréchal Keit y était déjà entré avec un pareil nombre de troupes; il y eut une vive eſcarmouche entre les Autrichiens, ceux de l'Empire & les Pruſſiens; les derniers remportèrent tout l'avantage & prirent cinq cents Autrichiens. L'armée alliée ſe retira à Merſbourg: elle brûla le pont de cette ville & celui

de Veiſſenfeld ; celui de Halle avait déjà été détruit. On prétend que cette ſubite retraite fut cauſée par les vives repréſentations de la reine de Pologne, qui prévit, avec raiſon, la ruine totale de Leipſick, ſi ſi on continuait à l'aſſiéger. Le projet des Français était de ſe rendre maîtres de la Sale. Le roi marcha ſur Mersbourg, où il tomba ſur l'arrière-garde françaiſe, s'empara de la ville, où il fit cinq cents priſonniers français. Les Autrichiens, pris à l'eſcarmouche devant Leipſick, avaient été enfermés dans un vieux château ſur les murs de la ville. Ils furent obligés de céder leur gîte aux cinq cents Français, parce qu'il était plus commode, & on les mit dans la maiſon de correction. C'eſt pour vous marquer les attentions qu'on a pour votre nation que je vous fais part de ces bagatelles. Le maréchal Keit marcha à Halle où il rétablit le pont. Le roi, n'ayant point de pontons, ſe ſervit de treteaux ſur leſquels on aſſura des planches, & releva de cette façon les deux ponts de Mersbourg & de Veiſſenfeld. Le corps qu'il commandait ſe réunit à celui du maréchal Keit à Bornerode. Ce dernier avait tiré à lui huit mille hommes, commandés par le prince Ferdinand de Brunſwick. On alla reconnaître, le 4, l'ennemi campé ſur la hauteur de Saint-Micheln ; le poſte n'étant pas attaquable, le roi fit dreſſer le camp à Rosbac, dans une plaine. Il avait une colline à dos, dont la pente était fort douce. Le 5, tandis que le roi dînait tranquillement avec ſes généraux, deux patrouilles vinrent l'avertir que les ennemis faiſaient un mouvement ſur leur gauche. Le roi

ſe leva de table ; on rappella la cavalerie qui était au fourrage, & on reſta tranquille, croyant que l'ennemi marchait à Freibourg, petite ville qu'il avait à dos ; mais on s'apperçut qu'il tirait ſur le flanc gauche des Pruſſiens. Sur quoi le roi fit lever le camp, & défila par la gauche ſur cette colline, ce qui ſe fit au galop, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie. Cette manœuvre, ſelon toute apparence, a été faite pour donner le change aux Français. Auſſitôt, comme par un coup de ſifflet, cette armée en confuſion fut rangée en ordre de bataille ſur une ligne. Alors l'artillerie fit un feu ſi terrible que des Français, auxquels j'ai parlé, diſent que chaque coup tuait ou bleſſait huit ou neuf perſonnes. La mouſqueterie ne fit pas moins d'effet. Les Français avançaient toujours en colonne pour attaquer avec la baïonnette. Ils n'étaient plus qu'à cent pas des Pruſſiens lorſque la cavalerie pruſſienne, prenant un détour, vint tomber en flanc ſur la leur avec une furie incroyable. Les Français furent culbutés & mis en fuite. L'infanterie, attaquée en flanc, foudroyée par les canons, & chargée par ſix bataillons & le régiment des gendarmes, fut taillée en pièces, & entièrement diſperſée.

Le prince Henri, qui commandait à la droite du roi, a eu la plus grande part à cette victoire, où il a reçu une légère bleſſure. La perte des Français eſt très-grande. Outre cinq mille priſonniers & plus de trois cents officiers pris dans cette bataille, ils ont perdu preſque toute l'artillerie. Au reſte, je vous mande ce que j'ai appris de la bouche des fuyards & de quelques

rapports d'officiers prussiens. Le roi n'a eu que le temps de me notifier sa victoire, & n'a pu m'envoyer la relation. Le roi distingue & soigne les officiers français, comme il pourrait faire les siens propres. Il a fait panser les blessés en sa présence, & a donné les ordres les plus précis pour qu'on ne leur laisse manquer de rien. Après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'à Spielberg, il est retourné à Leipsick, d'où il est reparti le 10 pour marcher à Torgaw. Le général Marchal des Autrichiens faisant mine d'entrer dans le Brandebourg avec treize ou quatorze mille hommes, à l'approche des Prussiens, ce corps a retrogradé à Bautzen en Lusace. Le roi le poursuit pour l'attaquer s'il le peut. Son dessein est d'entrer ensuite en Silésie. Malheureusement nous avons appris aujourd'hui la reddition de Schweidnitz, qui s'est rendu le 13 après avoir soutenu l'assaut, ce qui me rejette dans les plus violentes inquiétudes. Pour répondre aux articles de vos deux lettres, je vous dirai que la surdité devient un mal épidémique en France. Si j'osais, j'ajouterais qu'on y joint l'aveuglement. Je pourrais vous dire bien des choses de bouche, que je ne puis confier à la plume, par où vous seriez convaincu des bonnes intentions qu'on a eues. On les a encore. J'écrirai au premier jour au cardinal (1). Assurez-le, je vous prie, de toute mon estime, & dites-lui que je persiste toujours dans mon système de Lyon, mais que je souhaiterais beaucoup que bien des gens eussent sa façon de penser; qu'en ce cas nous serions bientôt d'accord. Je suis bien folle

(1) De Tencin.

de me mêler de politiquer. Mon eſprit n'eſt plus bon qu'à être mis à l'hôpital. Vous me faites faire des efforts tant d'eſprit que de corps, pour écrire une ſi longue lettre. Je ne puis vous procurer que le plaiſir des relations. Il faut bien que j'en profite, ne pouvant vous en procurer de plus grands, & tels que ma reconnaiſſance les deſire. Bien des complimens à madame Denis, & comptez que vous n'avez de meilleure amie que

WILHEMINE.

DE LA MÊME.

Le 30 de novembre.

SCHWEIDNITZ eſt pris, & le prince Charles battu. C'eſt ainſi que la vie de l'homme eſt un mélange de biens & de maux. Les traîtres Saxons ont cauſé, par leur rebellion, la reddition de la place, qui a pourtant eſſuyé un aſſaut avant de ſe rendre. Je n'ai encore aucune particularité de la bataille de Breſlaw; tout ce que je ſais, eſt que le prince Charles, avec une armée de près de ſoixante mille hommes, a attaqué le prince de Bevern, qui à peine en avait la moitié, & que la victoire de ce dernier eſt complette. Le roi était déjà ſur les frontières de la Siléſie lorſqu'il a appris cette heureuſe nouvelle. Il marche en hâte pour couper la retraite aux Autrichiens. Je doute qu'il y parvienne, étant trop éloigné. Il s'eſt emparé de tous leurs magaſins en Luſace, ce qui a obligé le corps de Marchal à ſe retirer. J'ai reçu deux de vos lettres

avec des incluses pour le roi, que je lui enverrai par la première occasion. J'ai pris la liberté d'en tirer copie. Adhémar vous a fait, à ce qu'il m'a dit, une relation de la bataille, sans quoi je vous l'aurais envoyée. Je ne veux point priver le roi de ce plaisir. Vous la recevrez de sa main; elle vaudra sans doute beaucoup mieux que toutes les autres. J'espère que le retour de la fortune aura banni toute idée sinistre de son esprit. Si le maréchal de Richelieu s'était avancé, c'était fait de sa vie. Il serait tombé sur lui, & serait mort l'épée à la main. Je puis vous assurer que c'était son dessein, ce que je puis prouver par ses lettres. Je n'osais vous le dire alors, puisqu'il me l'avait confié sous le secret. Nous avons quatre mille lièvres ou fuyards de l'armée de l'Empire campés dans le pays. Ce sont autant de loups affamés qui pourraient bien nous communiquer leur faim. Ces pauvres gens ont été huit jours sans vivres, ne buvant que de l'eau bourbeuse, & dormant à la belle étoile; on les a préparés de cette façon à marcher au combat. Les Français étaient un peu mieux; mais ils manquaient aussi de pain. L'Allemagne n'est point faite pour les armées françaises. On en a déjà vu l'exemple dans la dernière guerre. Il sera renouvellé dans celle-ci. Je souhaite leurs pertes & leurs maux aux Autrichiens. J'ai un chien de tendre pour eux qui m'empêche de leur vouloir du mal. Le roi ne leur en fait qu'avec peine. Il l'a bien prouvé; il pouvait les abymer, s'il avait voulu les poursuivre comme il le fallait. Qu'il est à plaindre! Il passe ses jours dans le sang & dans le

carnage. C'eſt le deſtin des héros, mais un deſtin bien triſte pour un philoſophe. Continuez, je vous prie, à me donner de vos nouvelles. Vos lettres ſont mon unique récréation. Soyez perſuadé de toute mon eſtime.

WILHELMINE.

Mes amitiés à madame Denis.

DE LA MÊME.

Le 27 de décembre.

Si mon corps voulait ſe prêter aux inſinuations de mon eſprit, vous recevriez toutes les poſtes de mes nouvelles. *Je ſuis*, me direz-vous, *auſſi cacochyme que vous, & cependant j'écris.* A cela, je vous réponds qu'il n'y a qu'un Voltaire dans le monde, & qu'il ne doit pas juger d'autrui par lui-même. Voilà bien du bavardage. Je vois votre impatience d'apprendre les choſes qui vous intéreſſent. Une bataille gâgnée; Breſlaw au pouvoir du roi; trente-trois mille priſonniers; ſept cents officiers & quatre généraux de pris, outre cent cinquante canons & quatre mille charriots de vivres, de bagages & de munitions, ſont des nouvelles que je puis vous donner. Je n'ai pas fini. Il eſt reſté quatre mille morts ſur le champ de bataille, quatre mille bleſſés ſe ſont trouvés à Breſlaw, & on compte quatre mille cinq cents déſerteurs. Vous pouvez compter que c'eſt un fait, non-ſeulement avéré par le roi & toute l'armée, mais même par une foule de déſerteurs autrichiens qui ont été ici. Les Pruſſiens

Prussiens ont cinq cents morts & trois mille blessés. Cette action est unique & paraît fabuleuse. Les Autrichiens étaient fort de quatre-vingt mille hommes. Les Prussiens n'en avaient que trente-six mille. La victoire a été disputée ; mais toute l'affaire n'a duré que quatre heures. Je ne me sens pas de joie de ce prodigieux changement de la fortune. Je dois ajouter encore une anecdote. Le corps que commandait le roi avait fait quarante-deux milles d'Allemagne en quinze jours de temps, & n'avait eu qu'un jour pour se reposer avant de livrer cette mémorable bataille. Le roi peut dire, comme César : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Il me mande qu'il n'est embarrassé à présent que de nourrir & de placer ce prodigieux nombre de prisonniers. La lettre que vous lui avez écrite, où vous lui demandez la relation de la bataille de Mersgbourg, a été enlevée avec la mienne. Heureusement il n'y avait rien qui puisse vous faire du tort. Je vous adresse la lettre ci-jointe pour le chapeau rouge (1). Pour des coquineries, il n'y en a point ; pour des douceurs, je n'en réponds pas.

Nous avons eu, il y a trois jours, trois secousses d'un tremblement de terre, à quatre milles d'ici. On dit que la première était forte, & qu'on a entendu des bruits souterrains. Il n'a causé aucun dommage. On n'a point d'exemple d'un pareil phénomène dans ce pays. Je vous laisse le soin d'en trouver la raison. Bien des complimens à madame Denis. Soyez persuadé de toute mon estime. WILHELMINE.

(1) Le cardinal de Tencin.

DE LA MÊME.

Le 2 janvier.

CAR, grace au ciel, nous avons fini la plus funeſte des années. Vous me dites tant de choſes obligeantes ſur celle qui court, que c'eſt un ſujet de reconnaiſſance de plus pour moi. Je vous ſouhaite tout ce qui peut vous rendre parfaitement heureux. Pour ce qui me regarde, j'abandonne mon ſort à la deſtinée. On forme ſouvent des vœux qui nous ſeraient préjudiciables, s'ils s'accompliſſaient : auſſi n'en fais-je plus. Si quelque choſe au monde peut contenter mes deſirs, c'eſt la paix. Je penſe comme vous ſur la guerre; nous avons un tiers qui penſe certainement comme nous. Mais peut-on toujours ſuivre ſa façon de penſer ? Ne faut-il pas ſe ſoumettre à bien des préjugés établis depuis que le monde exiſte ? L'homme court après le clinquant de la réputation, chacun la cherche dans ſon métier & dans ſes talens. On veut s'immortaliſer. Ne faut-il pas chercher cette gloire chimérique dans les idées vraies ou fauſſes que l'eſprit de l'homme s'en fait ? Démocrite avait bien raiſon de rire de la folie humaine. Je vois une hypocrite (*a*), d'un côté, courant les proceſſions, & implorant les ſaints, occupée à brouiller toute l'Europe & à la priver de ſes habitans ; je vois, de l'autre côté, un philoſophe (quoiqu'avec regret) faire couler des flots de ſang humain ; je vois un peuple avare, conjuré à la perte des mortels pour accumuler ſes richeſſes. Mais baſte,

(*a*) La reine de Hongrie, Marie-Thérèſe.

je pourrais trop voir, & cela n'eſt pas néceſſaire. Il faut vous contenter pour cette fois de mon verbiage & de mes réflexions ; car je n'ai point de nouvelles depuis la dernière lettre que vous avez reçue de moi. Ce que vous me propoſez eſt un peu ſcabreux : je m'explique ſur ce ſujet dans la lettre que je vous adreſſe. J'en reviens à ma vieille phraſe, que l'on eſt ſourd dans votre patrie. Si je pouvais vous parler, vous jugeriez peut-être differemment que vous ne faites. Le roi eſt dans le cas d'Orphée, ſi ſa bonne fortune ne le tire d'affaire. Il ſouhaite la paix, mais il y a bien des *mais*. Si elle ne ſe fait avant le printemps, toute l'Allemagne ſera ruinée & déſolée. L'état où elle ſe trouve déjà eſt affreux. Quelque conduite ſage qu'on tienne, on ne peut ſe mettre à l'abri des violences & du pillage. Je ne finirais point, ſi je vous faiſais un détail des malheurs qui l'accablent. C'eſt une honte que, dans un ſiècle policé, on en agiſſe avec tant de cruauté. Le roi n'en ſouffre point. Malgré tout ce qu'on en dit, le peuple ſaxon l'aime, mais la nobleſſe le haït, parce qu'elle eſt privée des penſions & des appointemens qu'elle retirait. On débite contre lui des calomnies atroces. Peut-on y ajouter foi ? Elles viennent de ſes ennemis. L'envie a perſécuté tous les grands-hommes ; il faut y joindre l'animoſité. Que n'eſt-on ſourd, quand elle lance ſes traits empoiſonnés ! . . . . Encore une fois, il faut que je finiſſe ; car je m'apperçois que je bavarde trop. Soyez perſuadé de toute mon eſtime, & que je ſerai, toute ma vie, la véritable amie du frère ſuiſſe.

DE M.me LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 17 auguste.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir la lettre très-obligeante que vous venez de m'écrire. Si j'avais pu vous prouver dans toute son étendue la considération que j'ai pour vous, j'oserais alors me flatter, monsieur, de mériter votre estime. La reconnaissance que vous me devriez me tiendrait lieu de mérite, & à quelque prix que je me visse assurée de votre amitié, cela me suffirait toujours pour me rendre trop heureuse.

Votre pastel est en train. Jamais je n'ai travaillé avec plus de plaisir. Je m'abandonne à l'idée charmante que cela vous empêchera d'oublier une personne qui vous est tout acquise. C'est peut-être une illusion, mais ne me l'ôtez point, monsieur, j'en suis trop charmée.

J'ai rendu compte au margrave de la justice que vous rendez à nos sentimens pour vous, & des politesses que vous me dites à ce sujet: il en est pénétré. J'aurais bien voulu que vous fussiez revenu sur vos pas, pour connaître par vous-même l'effet que votre départ faisait sur nous. Nos regrets exprimaient notre admiration & notre estime. Enfin, monsieur, vous êtes bien fêté parmi nous, & comme vous avez si bien su développer le cœur de Zaïre, pourquoi ignoreriez-vous le mien? Permettez que je vous renvoie à cette

connaiſſance, pour vous faire comprendre quels ſont les ſentimens d'eſtime & de conſidération avec leſquels j'ai l'honneur d'être pour toute ma vie, monſieur, votre très-affectionnée ſervante,

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

P. S. N'oubliez pas, monſieur, de revenir chez nous. Le margrave & moi vous en ſollicitons. Vous ſavez bien qu'une écolière vous attend.

DE M. DE VOLTAIRE.

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

Aux Délices, 2 février.

MADAME,

La lettre dont votre alteſſe ſéréniſſime m'honore eſt un bienfait nouveau, qui me remplit de reconnaiſſance & un nouveau charme qui m'attache à elle; vos paſtels, madame, votre plume, vos bontés vous font des ſujets ou plutôt des eſclaves dans un pays libre.

Tout me plaît en vous, tout me touche,
Parlez, belle princeſſe, écrivez ou peignez:
Les Graces, par qui vous régnez,
Ou conduiſent vos mains, ou ſont ſur votre bouche.

J'ai une bien forte tentation, madame, de quitter dans les les beaux jours de l'été mes petits hermitages, mes petits châteaux ou chaumières, pour venir me mettre aux pieds de vos altesses sérénissimes, dans le palais du meilleur goût que j'aie jamais vu. Je quitterai mes épinards & mon persil pour vos trois mille plantes de l'Asie & de l'Afrique; mes petits bois pour votre immense forêt de Dodone; mes lièvres pour vos chevreuils; enfin, ma liberté pour les belles chaînes dont vous enchainez tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

J'ai perdu dans madame la margrave de Bareith une princesse qui m'honora toujours d'une bonté inaltérable; je retrouve en vous, madame, son esprit, ses talens & ses graces, & tout cela très-embelli; je voudrais mériter d'y retrouver la même bienveillance.

Fasse le ciel que le saint Empire romain, qui est sans dessus dessous depuis trois ans, puisse être aussi tranquille l'été prochain qu'on l'est dans le beau séjour du *Repos de Charles!* Le midi de l'Allemagne est bien heureux; il ne se ressent point des horreurs de la guerre, & il vous possède. On attend la mort du roi d'Espagne, pour troubler le reste de l'Europe. Milord Marechal ou M. Keit, gouverneur de Neuchâtel, vient de passer par nos Alpes pour aller négocier en Italie. On dit que ce n'est pas pour la pacification générale. Mais, madame, pourquoi vous parler de nouvelles? Il est plus doux de s'entretenir de monseigneur le margrave & de vous. Je suis avec le plus

profond respect, madame, de votre altesse sérénissime, &c.

Elle pardonnera à un pauvre malade qui ne saurait écrire de sa main.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU MARGRAVE DE BAREITH,

En lui envoyant l'Ode sur la mort de S. A. R. la princesse de Prusse, son épouse.

Au château de Tourney, 17 février.

MONSEIGNEUR,

Mon cœur remplit un bien triste devoir, en envoyant à votre altesse sérénissime, ainsi qu'au roi votre beau-frère, cet ouvrage que ce monarque m'a encouragé à composer.

Ma vieillesse, mon peu de talent, ma douleur même, ne m'ont pas permis d'être digne de mon sujet; mais j'espère qu'au moins le dernier vers ne vous déplaira pas.

Elle vous aimait, monseigneur, & après vous, son cœur était à son frère. Ce souvenir, quoique très-douloureux vous est cher, & peut mêler quelque douceur à son amertume.

Que votre altesse sérénissime daigne recevoir avec indulgence ce faible tribut d'un attachement que j'aurai jusqu'au tombeau. Puissiez-vous ajouter à de longs

jours tous ceux que cette auguſte princeſſe devait eſpérer de paſſer avec vous.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

8 de février 1762.

MONSIEUR, lorſque je lis un ouvrage qui m'intéreſſe & m'enlève, je m'écrie : *C'eſt du Voltaire.* Voilà le ſentiment que vous m'inſpirez, c'eſt mon guide, je n'en connais point d'autre.

Les grands peintres peuvent apprécier un tableau ; mais combien peu y en a-t-il qui peuvent dire avec le Corrége, je ſuis peintre? C'eſt un droit qui vous appartient ; quant à moi, je n'oſe être dans les ouvrages de goût eſclave de mon jugement.

Après cet aveu, je puis vous dire que l'ode que vous réclamez en faveur d'un autre, m'a plû (1) : j'y ai trouvé un cœur pénétré des maux de l'humanité, de la hardieſſe dans les expreſſions, & pluſieurs vérités. Ces ſentimens ſont dignes de vous.

Puiſſiez-vous jouir long-temps de l'heureux avantage d'éclairer les hommes ! & puiſſé-je avoir celui de vous donner des preuves de l'eſtime avec laquelle je ſuis, monſieur, votre très-affectionné ami & ſerviteur,

HENRI, *prince de Pruſſe.*

(1) Une ode ſur la guerre de 1756, qu'on attribuait à M. de Voltaire, & qui eſt de M. de Bordes.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 6 février.

MONSIEUR,

J'ai reçu avec tout le plaiſir imaginable votre lettre avec le Traité ſur la tolérance. Je l'ai lu, & on n'a pas de peine à y reconnaître ſon auteur, toujours plein de feu, d'idées neuves, & d'un jugement admirable. Le ſort de cette pauvre famille des Calas m'a touché juſqu'au fond de l'ame. Comment ſe peut-il que, dans un ſiècle auſſi éclairé que celui où nous vivons, il ſe commette encore de pareilles choſes, qui feraient honte aux ſiècles les plus reculés? J'ai eu ſoin de vous faire remettre, par un marchand de Genève, un petit ſecours pour cette pauvre famille. Que je ſerais charmé, ſi je pouvais eſpérer de vous voir à ma cour! Je ſuis au déſeſpoir que votre ſanté vous en empêche. Il faudra donc malgré moi me borner à vous prier de me donner ſouvent de vos nouvelles, auxquelles je m'intéreſſe beaucoup.

Je lis & relis vos ouvrages toujours avec le même plaiſir. J'ai vu repréſenter Olympie à Manheim, avec un plaiſir infini; &, en dernier lieu, ſur mon théâtre, les comédiens français nous ont donné Sémiramis, & ils ſe ſont ſurpaſſés.

Je ſuis avec beaucoup d'amitié & d'eſtime, monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

FRÉDÉRIC, *landgrave de Heſſe.*

DE M. DE VOLTAIRE.

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

24 février.

MONSEIGNEUR,

L'aveugle remercie (*a*) votre altesse sérénissime pour les roués & autres martyrs. Votre bonne œuvre pourra être récompensée dans le ciel; mais elle n'y sera pas plus louée qu'elle l'est sur la terre. On va juger incessamment le procès que la pauvre famille Calas intente à ses juges. Il est vrai que cette abominable aventure semble être du temps de la Saint-Barthélemi, ou de celui des Albigeois. La raison a beau élever son trône parmi nous, le fanatisme dresse encore ses échafauds, & il faut bien du temps pour que la philosophie triomphe entièrement de ce monstre.

J'ai encore à remercier votre altesse sérénissime d'avoir donné la préférence aux acteurs français sur les châtrés italiens. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à voir les rôles de César & d'Alexandre fredonnés en fausset par un chapon. Vous avez bien raison de faire plus de cas de votre cœur & de votre esprit que de vos oreilles. Que n'ai-je de la santé & de la jeunesse! j'irais à Cassel, & n'irais pas plus loin.

Agréez le profond respect, &c.

(*a*) Le landgrave avait fait passer à Voltaire un secours pour la famille des Calas.

DE M. DE VOLTAIRE.

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Ferney, 20 mars.

MADAME,

La bonté que votre alteſſe ſéréniſſime a bien voulu témoigner dans l'aventure affreuſe des Calas, eſt une grande conſolation pour cette famille déſolée ; & le ſecours que vous daignez lui donner pour ſoutenir un procès, qui eſt la cauſe du genre humain, eſt l'augure d'un heureux ſuccès. Quand on ſaura que les perſonnes les plus reſpectables de l'Europe s'intéreſſent à ces innocens perſécutés, les juges en ſeront certainement plus attentifs. Il s'agit de réhabiliter la mémoire d'un homme vertueux, de dédommager ſa veuve & ſes enfans, & de venger la religion & l'humanité en caſſant un arrêt inique. Il eſt difficile d'y parvenir ; ceux qui, dans notre France, ont acheté à prix d'argent le droit de juger les hommes, compoſent un corps ſi conſidérable qu'à peine le conſeil du roi oſe caſſer leurs arrêts injuſtes. Il a fallu peu de temps pour faire mourir Calas ſur la roue, & il faut pluſieurs années & des dépenſes incroyables pour faire obtenir à la famille un faible dédommagement, que peut-être encore on ne lui donnera pas. Heureux, madame, ceux qui vivent ſous votre domination ! Il eſt bien triſte

pour moi que mon âge & mes maux me privent de l'honneur de venir vous renouveler le profond respect avec lequel je serai toute ma vie, madame, de votre altesse sérénissime, &c.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Au château de Weissenstein, près Cassel, le premier de novembre.

MONSIEUR,

Madame Galatin vous a dit vrai; j'aime mieux avoir quelques vers sortis de votre plume que de toute autre. L'esprit, & le véritable esprit y brille partout. L'épître à Uranie est un ouvrage admirable, & tous ceux à qui le fanatisme & la superstition n'ont pas fermé les yeux pensent comme moi. La Mule du pape est charmante; on y découvre aisément son auteur. Personne n'est en état de dire de si jolies choses, & de leur donner une tournure si agréable.

Les prédicans calvinistes sont un peu (à ce qu'il m'a paru pendant le peu de séjour que j'ai fait à Genève) brouillés avec eux-mêmes, sur des points capitaux de la religion.

J'ai fait depuis quelque temps des réflexions sur Moïse, & sur quelques histoires du nouveau Testament, qui m'ont paru être justes. Est-ce que Moïse ne serait pas un bâtard de la fille de Pharaon, que cette princesse aurait fait élever? Il n'est pas à croire qu'une fille de roi ait eu tant de soin d'un enfant

iſraélite, dont la nation était en horreur aux égyptiens. Le ſerpent d'airain ne reſſemble pas mal au dieu Eſculape, les chérubins aux ſphinx, les bœufs, qui étaient ſous la mer d'airain où les Iſraélites faiſaient les ablutions, au dieu Apis. Enfin, il paraît que Moïſe avait donné à ce peuple beaucoup de cérémonies religieuſes qu'il avait priſes de la religion des Égyptiens. Pour ce qui eſt du nouveau Teſtament, il y a des hiſtoires dans leſquelles je ſouhaiterais d'être mieux inſtruit. Le maſſacre des innocens me paraît incompréhenſible. Comment le roi Hérode aurait-il pu faire égorger tous ces petits enfans, lui qui n'avait pas le droit de vie & de mort, comme nous le voyons dans l'hiſtoire de la Paſſion, & que ce fut Ponce-Pilate, gouverneur des Romains, qui condamna Jéſus-Chriſt à la mort? Pourquoi eſt-ce que Joſephe n'en parle pas, ni aucun écrivain romain? La prière au jardin des Olives me paraît auſſi un miracle de ce qu'elle eſt parvenue juſqu'à nous; car les apôtres ont dormi, le Seigneur les a éveillés juſqu'à trois fois; à la troiſième fois, Judas, avec ſa cohorte, vint pour l'enlever; ainſi il n'a pas pu leur faire part de cette prière. L'aſcenſion me paraît une hiſtoire qui n'eſt pas bien claire. L'évangéliſte S. Matthieu, qui eſt le plus précis des quatre dans ſa narration, n'en dit pas un mot. S. Marc le fait monter au ciel, d'une chambre où les onze apôtres étaient à table; S. Luc, du chemin de Béthanie; S. Jean n'en parle pas; & le premier chapitre des Actes des apôtres le fait monter au ciel, d'une haute montagne où une nue deſcendit pour

l'enlever. Que je ferais charmé si je pouvais m'entretenir ici avec vous sur toutes ces choses, comme vous me le faites espérer! Soyez toujours persuadé que je ne négligerai aucune occasion où je pourrai vous réitérer de bouche les assurances de l'amitié sincère & de la parfaite considération avec lesquelles je suis votre, &c.

FRÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

AU LANDGRAVE DE HESSE.

A Ferney, le 13 janvier.

MONSEIGNEUR,

Comme je sais que vous aimez passionnément les hypocrites, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit éloge de l'hypocrisie (*a*), adressé à un digne prédicant de Genève. Si cela peut amuser votre altesse sérénissime, l'auteur, quel qu'il soit, sera trop heureux.

Votre altesse sérénissime est informée sans doute de la guerre que les troupes invincibles de sa majesté très-chrétienne font à l'auguste république de Genève. Le quartier-général est à ma porte. Il y a déjà eu beaucoup de beurre & de fromage d'enlevé, beaucoup d'œufs cassés, beaucoup de vin bu, & point de sang répandu.

(*a*) Tome II *des Mélanges de poésies.*

La communication étant interdite entre les deux empires, je me trouve bloqué dans ce petit château que votre altesse sérénissime a honoré de sa présence. Cette guerre ressemble assez à la *Secchia rapita*, & si j'étais plus jeune je la chanterais assurément en vers burlesques. Les prédicans, les catins, & surtout le vénérable Covelle, y joueraient un beau rôle. Il est vrai que les Génevois ne se connaissent pas en vers, mais cela pourrait réjouir les princes aimables qui s'y connaissent. La seule chose que j'ambitionne à présent, monseigneur, ce serait de venir au printemps vous renouveler mes sincères hommages.

J'ai l'honneur d'être,

DE MME LA DUCHESSE DE BRUNSVICK.

Berlin, la 15 septembre.

Je ne possède point, monsieur, l'heureux talent de faire des vers; faute de cet avantage, j'espère que vous voudrez bien recevoir mes remercîmens en prose, pour votre billet obligeant. Je regrette de ne pouvoir profiter de votre conversation. L'esprit, le savoir, l'enjouement & la gaieté, sont des dons qui vous sont si naturels qu'ils ne peuvent que contribuer aux charmes de la société. Cependant, monsieur, si avec toutes ces richesses d'esprit il y avait encore un souhait à faire, ce serait que votre corps cacochyme, comme vous l'appelez, fût plus en état de se produire; & que jouissant de votre entretien, j'eusse en même

temps la ſatisfaction de vous témoigner combien j'eſtime vos ouvrages, & avec quelle diſtinction je les admire.

CHARLOTTE.

DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

FÉDÉRIC GUILLAUME (a).

A Potſdam, le 12 de novembre.

Je vous admire, monſieur, depuis que je vous lis; mais je ne ſongeais pas à vous le dire : vous êtes trop accoutumé à ce ſentiment de la part de vos lecteurs. Je ne puis néanmoins réſiſter à l'envie que j'ai de vous remercier de votre dernière brochure : j'ai vu, avec un extrême plaiſir, que la même plume qui travaille depuis ſi long-temps à frapper la ſuperſtition, & à ramener la tolérance, s'occupe auſſi à renverſer le funeſte principe du Syſtême de la nature.

Perſonne n'eſt plus capable que vous, monſieur, de réfuter ce malheureux livre avec ſuccès, de démêler le faux & le monſtrueux, d'avec les excellentes choſes qu'il renferme ; & de montrer combien l'idée d'un Dieu intelligent & bon, eſt néceſſaire au bien général de la ſociété, & au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déjà dit dans pluſieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puiſque je me ſuis permis le plaiſir de m'entretenir

(a) Neveu & ſucceſſeur de Frédéric II.

avec

avec vous, ſouffrez, monſieur, que je vous demande, pour ma ſeule inſtruction, ſi en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées ſur la nature de l'ame. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force & la beauté de la Henriade. Votre corps a-t-il donc conſervé auſſi la vigueur qu'il avait lors du poëme de la Ligue? Je n'aime pas à me perdre dans des raiſonnemens de métaphyſique; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, & qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti.

Je regrette ſouvent, monſieur, en vous liſant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre converſation, dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Pruſſe, mon père, vous eſtimait; je vous prie de croire que j'ai hérité de ſes ſentimens. J'embraſſerai avec plaiſir les occaſions de vous en donner des preuves & de vous convaincre combien ſincèrement je ſuis, monſieur, votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC GUILLAUME,
prince de Pruſſe.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Ferney, 28 novembre.

Monseigneur,

La famille royale de Prusse a grande raison de ne pas vouloir que son ame soit anéantie. Elle a plus de droit que personne à l'immortalité.

Il est vrai qu'on ne sait pas trop bien ce que c'est qu'une ame; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous savons, c'est que le maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penser & de connaître la vertu. Il n'est pas démontré que cette faculté vive après notre mort; mais le contraire n'est pas démontré davantage. Il se peut, sans doute, que Dieu ait accordé la pensée à une monade qu'il fera penser après nous; rien n'est contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr est de ne jamais rien faire contre sa conscience. Avec ce secret, on jouit de la vie, & on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui soient certains. Nous ne savons rien des premiers principes. Il est bien extravagant de définir Dieu, les anges, les esprits, & de savoir précisément pourquoi Dieu a formé le monde,

quand on ne ſait pas pourquoi on remue ſon bras à ſa volonté.

Le doute n'eſt pas un état bien agréable, mais l'aſſurance eſt un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le Syſtême de la nature (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'eſt l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, ſans avoir ſeulement tenté d'en prouver l'impoſſibilité. Il y a quelque éloquence dans ce livre; mais beaucoup plus de déclamation, & nulle preuve: L'ouvrage eſt pernicieux pour les princes & pour les peuples :

« Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer ».

Mais toute la nature nous crie qu'il exiſte; qu'il y a une intelligence ſuprême, un pouvoir immenſe, un ordre admirable, & tout nous inſtruit de notre dépendance.

Dans notre ignorance profonde, faiſons de notre mieux; voilà ce que je penſe, & ce que j'ai toujours penſé parmi toutes les miſères & toutes les ſottiſes attachées à ſoixante & dix-ſept ans de vie.

Votre alteſſe royale a devant elle la plus belle carrière. Je lui ſouhaite, & j'oſe lui prédire un bonheur digne d'elle & de ſes ſentimens. Je vous ai vu enfant, monſeigneur; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite vérole : je tremblais pour votre vie. Monſeigneur votre père m'honorait de ſes bontés; vous daignez me combler de la même grace;

c'eſt l'honneur de ma vieilleſſe, & la conſolation des maux ſous leſquels elle eſt prête à ſuccomber.

Je ſuis avec un profond reſpect, monſeigneur, de votre alteſſe royale, &c.

DE M. DE VOLTAIRE.

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Ferney, 11 de janvier.

MONSEIGNEUR,

J'ai été tout prêt d'aller ſavoir des nouvelles poſitives de cet autre monde qui a ſi ſouvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge & mes maladies me jettent ſouvent ſur les frontières de ce vaſte pays inconnu, où tout le monde va, & dont perſonne ne revient. C'eſt ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur & du plaiſir de répondre à votre dernière lettre (1). Il eſt beau à un jeune prince tel que vous de s'occuper de ces penſées philoſophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart de hommes; mais auſſi il faut que ceux qui ſont nés pour les gouverner en ſachent plus qu'eux. Il eſt juſte que le berger ſoit plus inſtruit que le troupeau.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je ſais ſur ces importantes queſtions dont votre alteſſe royale m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma ſcience eſt bien bornée; & vous vous en direz

(1) On n'a point trouvé cette lettre.

cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait. Il eſt tiré d'un petit livre intitulé : Queſtions ſur l'encyclopédie, dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à votre alteſſe royale ces trois tomes par les charriots de poſte. Le quatrième n'eſt pas achevé ; l'état où je ſuis en retarde l'impreſſion ; mais rien ne peut retarder mon empreſſement de répondre à la confiance dont vous m'honorez.

Le ſyſtême des athées m'a toujours paru très-extravagant. Spinoſa lui-même admettait une intelligence univerſelle. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi cette intelligence a de la juſtice. Or, il me paraît impertinent d'admettre un Dieu injuſte. Tout le reſte ſemble caché dans la nuit. Ce qui eſt sûr, c'eſt que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puiſſe arriver, c'eſt de n'être point ; & s'il exiſte, il ſera heureux. Avec ce ſeul principe, on peut marcher en sûreté, & laiſſer dire tous les théologiens qui n'ont jamais dit que des ſottiſes. Il faut des lois aux hommes & non pas de la théologie ; & avec les lois & les armes ſagement employées dans la vie préſente, un grand prince peut attendre à ſon aiſe la vie future.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

FÉDÉRIC GUILLAUME.

A Potſdam, le 10 de mars.

Vous avez très-bien fait, monſieur, de ne pas vous preſſer d'aller apprendre des nouvelles poſitives de l'autre monde. Vous êtes trop utile dans celui-ci, & j'eſpère que vous l'éclairerez encore long-temps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes queſtions ſur l'ame. Je ſerais bien fâché que vous allaſſiez chercher la réponſe ſi loin; & ma curioſité n'en ſerait probablement pas mieux ſatisfaite. Quelque favoriſé du ciel que vous ſoyez ſur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilége de revenir inſtruire vos admirateurs. Si cependant la choſe n'était pas impoſſible, ne craignez pas que votre apparition m'effraye. Mais, je vous le répète, ne vous hâtez point. Je ſuis très-content de ce que vous ſavez actuellement de notre ame : elle peut ſurvivre au corps; il eſt vraiſemblable qu'elle lui ſurvivra.

Pour avoir l'eſprit en repos ſur l'avenir, il ne faut qu'être homme de bien. Je le ſerai toujours : j'en ferai toute ma vie honneur à vos ſages exhortations; & j'attendrai patiemment que la toile ſe lève pour voir dans l'éternité.

Je ne ſaurais aſſez vous dire, monſieur, combien je ſuis content de vos réponſes ſur le Syſtême de la nature. Je ſavais bien que vous réfuteriez mieux ce

livre en vingt pages, que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait ſeul mériterait la ſtatue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'auteur, & la juſtice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans ſon livre, tout en terraſſant ſon ſyſtême.

Je vous rends mille graces, monſieur, du précieux préſent que vous me deſtinez. Je lis actuellement, avec un plaiſir infini, les premiers volumes de vos Queſtions; je vous avoue que quelque eſtime que j'aie pour la grande Encyclopédie, la vôtre me plaît incomparablement mieux : un format commode, un ſtyle égal & toujours gai, point d'articles ennuyeux ou inintelligibles, & par-tout l'inimitable Voltaire.

Entre tous les articles que j'ai vus juſqu'à préſent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amuſé : c'eſt celui d'*auteur*. Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aiſe. A moins qu'un prince n'ait le ſtyle de Céſar, ou la ſageſſe de Marc-Aurèle, ou le génie de Fédéric, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

Je devrais peut-être mettre votre Julien ſur cette petite liſte des princes que leurs ouvrages font admirer; mais je vous avoue que la ſatyre des Céſars, ſi vantée, ne me plaît guère. Je n'y trouve pas le ton de la bonne plaiſanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

Ma lettre devient trop longue : je vous en demande pardon, vos momens ſont trop précieux au public.

Vous êtes aſſez heureux, monſieur, pour que je ne

puisse vous être bon à rien. S'il se présentait néanmoins quelque occasion de vous faire plaisir, disposez, je vous prie, de votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC-GUILLAUME,
prince royal de Prusse.

DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

De Berlin, 13 février.

MONSIEUR,

Je n'ai point voulu être de vos admirateurs indiscrets. Dérober du temps dont vous faites un si noble usage, c'est faire un rapt aux hommes que vous éclairez par vos lumières. Je lis & relis vos ouvrages; mais j'ai résisté au plaisir que j'aurais eu à vous écrire. Combien de lettres recevez-vous dont la vanité est l'objet ! Montrer une réponse de Voltaire, c'est un trophée qui doit faire penser que l'auteur de la lettre & celui de la réponse sont identifiés ensemble. Ce n'est pas ma façon de penser, je vous en fais l'aveu. On ne doit écrire à un homme de lettres que lorsqu'on a des observations utiles, curieuses; des doutes, des lumières à lui communiquer. Des lumières.... comment vous en donner ? Des observations ?... quand tout est clair, précis, il ne reste rien à faire. Des doutes ?... je doute avec vous. Quand je lis vos ouvrages philosophiques, vous prouvez, vous subjuguez, vous entraînez. Voilà l'apologie du silence que j'ai tenu, & pour lequel, s'il pouvait servir d'exemple, vous m'auriez quelque

obligation. Je jouis cependant de l'agrément de manquer aujourd'hui à la loi que je me ſuis impoſée.

Le chevalier de Mainiſſier, qui va à Ferney pour vous voir & vous conſulter ſur ſes propres ouvrages, qui m'eſt recommandé de Queſlie où il a paſſé trois années, me paraît digne de votre attention.

Ayez égard au ſouvenir que je conſerve de Céſar, & de l'ami de Luſignan; j'étais trop jeune à la vérité, pour avoir pu profiter de votre ſociété autant que je l'aurais dû; conſervant cependant l'impreſſion que vos lumières & votre eſprit m'ont donnée, & celle de l'eſtime & de la conſidération avec laquelle je ſuis, monſieur, votre très-affectionné ami,

HENRY.

DE M. DE VOLTAIRE.

AU PRINCE HENRY DE PRUSSE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

Une des plus douces conſolations que j'aie reçues depuis plus de vingt ans a été la lettre dont votre alteſſe royale m'a honoré; je vois que vous daignez toujours protéger les lettres, & que vous favoriſez les Français, après vous être amuſé à les battre; ils ſont dignes en effet de vos bontés. Cette nation, qui paſſe pour être un peu légère, ne l'a jamais été pour vous; elle vous a toujours aimé, les gens ſenſés de chez

nous ont rendu unanimement juſtice à vos grands talens militaires, comme à vos graces.

Le jeune M. Mainiſſier, ſecrétaire du général de Brux écoſſais au ſervice de l'impératrice de Ruſſie, m'apporta hier dans mon lit, où mes maladies me retiennent, la lettre dont je remercie votre alteſſe royale. Mon triſte état & la perte preſque entière de mes yeux ne me permettront guère de lire trois gros volumes de la politique morale, dont ce jeune homme eſt l'auteur; mais je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi, quoiqu'il ſoit très-difficile de dire des choſes neuves en morale, & peut-être dangereux d'en dire de vieilles en politique.

Il eſt vrai qu'il y a eu de grands politiques à l'âge de ving cinq ans, mais ils n'imprimaient rien à cet âge ſur le gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit, ſi le jeune M. Mainiſſier eſt aſſez heureux pour penſer & s'exprimer comme vous, il réuſſira. Je le trouve bien heureux d'avoir pu vous faire ſa cour; mon âge & ma fin prochaine ne me laiſſent pas eſpérer un tel bonheur.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, monſeigneur, de votre alteſſe royale, &c.

DE M. DE VOLTAIRE,

A Mme LA DUCHESSE DE VIRTEMBERG.

Le 10 juillet.

MADAME,

On me dit que votre alteſſe ſéréniſſime a daigné ſe ſouvenir que j'étais au monde. Il eſt bien triſte d'y être ſans vous faire ſa cour. Je n'ai jamais reſſenti ſi cruellement le triſte état où la vieilleſſe & les maladies me réduiſent.

Je ne vous ai vue qu'enfant, mais vous étiez aſſurément la plus belle enfant de l'Europe. Puiſſiez-vous être la plus heureuſe princeſſe, comme vous méritez de l'être. J'étais attaché à madame la margrave avec autant de dévouement que de reſpect, & j'avais l'honneur d'être aſſez avant dans ſa confidence, quelque temps avant que ce monde, qui n'était pas digne d'elle, eût perdu cette princeſſe adorable. Vous lui reſſemblez; mais ne lui reſſemblez point par une faible ſanté. Vous êtes dans la fleur de votre âge : que cette fleur ne perde rien de ſon éclat, que votre bonheur puiſſe égaler votre beauté; que tous vos jours ſoient ſereins, que les douceurs de l'amitié leur ajoutent un nouveau charme! Ce ſont-là mes ſouhaits; ils ſont auſſi vifs que le ſont mes regrets de n'être point à vos pieds. Quelle conſolation ce ſerait pour moi de vous parler de votre tendre mère & de tous vos

augustes parens! Pourquoi faut-il que la destinée vous envoie à Lausanne, & m'empêche d'y voler.

Que votre altesse sérénissime daigne agréer du moins le profond respect du vieux philosophe mourant de Ferney.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 28 juin.

MONSIEUR,

Madame Galatin, mademoiselle sa fille, & M. Mallet arrivèrent avant-hier. Vous pouvez-vous imaginer quelle fut ma joie. Elle fut redoublée par la lettre que madame Galatin m'a remise de votre part. Que je reconnais bien le prix de votre amitié, & que ne suis-je toujours à portée de vous assurer de la mienne de bouche! Quand viendra cet heureux jour où je pourrai vous revoir! J'y pense continuellement, & j'espère encore, une de ces années, quand vous y penserez le moins, d'aller vous surprendre à Ferney. Quand viendra-t-il cet heureux jour où je pourrai revoir un ami que j'aime tendrement!

Madame Galatin est un peu fatiguée du voyage. J'espère que le séjour des bains de Geismar la remettra entièrement. Nous y allons demain. Ma santé est assez bonne. Les chagrins la dérangent quelquefois; mais quand on se dit dans le meilleur des mondes possibles, qu'il faut regarder d'un œil indifférent & philosophique les choses qu'on ne saurait changer;

on les ſurmonte, je l'avoue, mais jamais au point que cela ne faſſe quelque impreſſion ſur le tempérament.

Continuez-moi toujours, mon cher ami, votre amitié. Écrivez-moi, quand cela ne vous incommodera pas. Conſervez votre ſanté à laquelle perſonne ne s'intéreſſe plus que moi, & ſoyez bien perſuadé de la tendre amitié & de la parfaite eſtime avec leſquelles je ſerai toute ma vie, monſieur, votre, &c.

FRÉDÉRIC.

DE M. DE VOLTAIRE.

AU LANDGRAVE DE HESSE.

18 mai.

MONSEIGNEUR,

Je vous avoue que je ſuis bien étonné. J'avais cru juſqu'ici que votre Alteſſe ſéréniſſime ſe bornait à eſtimer, à protéger ceux qui donnent d'utiles conſeils aux princes. Je viens de lire un petit écrit dans lequel un prince ſouverain les inſtruit de leurs devoirs avec autant de nobleſſe d'ame qu'il les remplit. Celui qui diſait autrefois que pour former un bon gouvernement, il fallait que les philoſophes fuſſent ſouverains ou que les ſouverains fuſſent philoſophes, avait bien raiſon. Vous voilà philoſophe, & ſi je n'étais pas ſi vieux je viendrais me mettre aux pieds de votre philoſophie ſéréniſſime. Les ſeigneurs Cattes vos prédéceſſeurs, ceux qui battirent Varus, ceux qui bravèrent

ſi long-temps Charlemagne, n'auraient jamais écrit ce que je viens de lire. Le ſiècle où nous ſommes ſera célèbre par ce progrès des connaiſſances morales qui ont parlé aux hommes du haut des trônes, & qui ont inſpiré des miniſtres.

Votre alteſſe ſéréniſſime ſait peut-être déjà que la France vient de perdre les ſecours de deux miniſtres philoſophes qui pratiquaient toutes les leçons qu'on trouve dans ce petit écrit qui m'a tant ſurpris. L'un eſt M. Turgot qui, en moins de deux ans, avait gagné les ſuffrages de toute l'Europe; l'autre eſt M. de Lamoignon, digne héritier d'un nom cher à la France. Ils ſe ſont démis du miniſtère le même jour, & on pleure leur retraite.

Je ne ſais point encore dans mes déſerts quel philoſophe prendra leur place, & aura la charité de nous gouverner. La ſageſſe d'aujourd'hui apprend non-ſeulement à faire du bien, mais à voir d'un œil égal les places où l'on peut faire ce bien, & le repos dans lequel on ne cultive la vertu qu'avec ſes amis.

Je ne doute pas, monſeigneur, que vous n'adouciſſiez le poids du gouvernement par les douceurs de l'amitié. Heureux les peuples qui vous ſont ſoumis! Heureux les hommes privilégiés qui vous approchent!

Je ſuis avec un profond reſpect, monſeigneur, de votre alteſſe ſéréniſſime, &c.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME DE LA CORRESPONDANCE AVEC LE ROI DE PRUSSE.



